



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

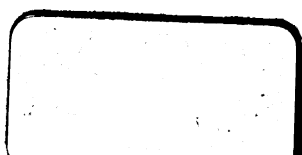
About Google Book Search

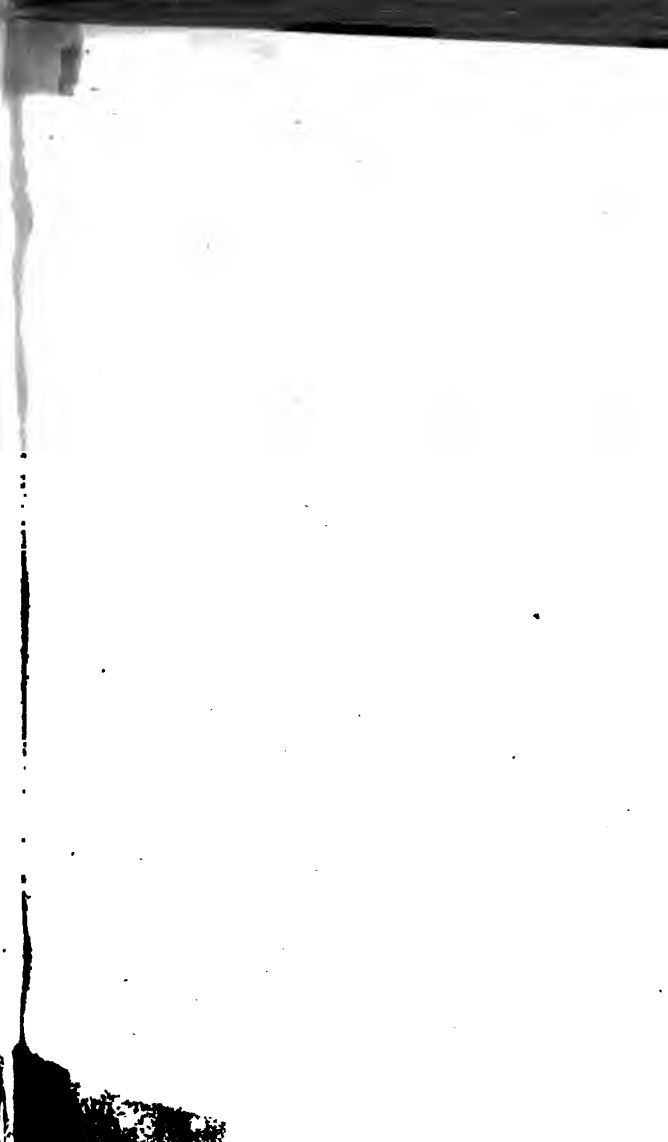
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

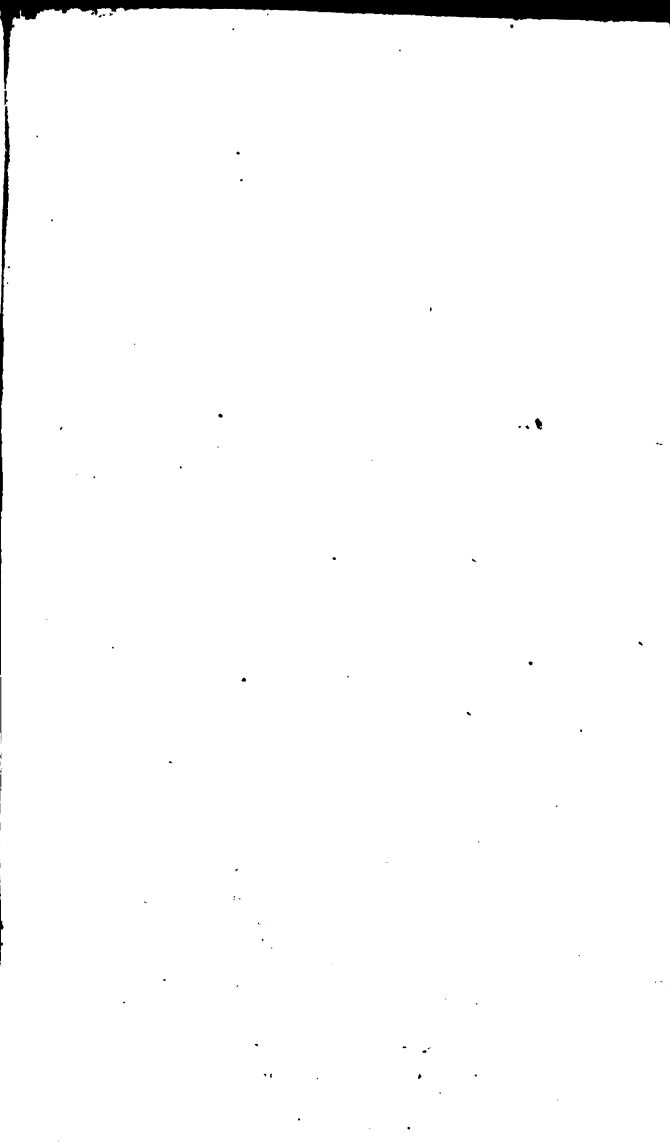




Per. 3977 f. 31
"









BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois de

JUILLET, AOÛT, & SEPTEMBRE
1733.

TOME ONZIÈME.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez les WETSTEINS & SMITH.
MDCCXXXIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1960

CHICAGO, ILL.

1960

1960

1960

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Août,
& Septembre 1733.

ARTICLE I

LE DROIT de la NATURE & des GENS, où
Système général des Principes les plus importants
de la MORALE, de la JURISPRUDEN-
CE, & de la POLITIQUE. Traduit du
Latin de feu Mr. le Baron de PUFENDORF,
par JEAN BARBEYRAC, Professeur en Droit
dans l'Université de GRÖNINGUE: Avec
des Notes du Traducteur, & une Préface, qui
sert d'Introduction à tout l'Ouvrage. Cin-
quième Edition, revue de nouveau, & fort
augmentée. En deux Tomes in quarto; dont
le I. contient 716. pages, sans la Préface, qui
en a 120. & le II. en renferme 613. sans les
Tables des Auteurs, & des Matières; mis à
part aussi trois Harangues Latines de Mr. Bar-
beyrac.

beyrac : la I. sur l'utilité du DROIT & de l'HISTOIRE, & la liaison que ces deux Sciences ont ensemble : la II. sur la manière de bien E'TUDIER le DROIT : la III. sur la Question, s'il est permis d'échaffauder en Chaire le Magistrat, qui a commis quelque faute ? A Amsterdam, chez la Veuve de Pierre De Coup, 1733.

DANS un *Avertissement*, que Mr. BARBEYRAC a mis au devant de cette nouvelle Edition, il nous apprend d'abord pourquoi il l'annonce comme *Cinquième*, quoi que ce ne soit que la *Troisième*, qu'il puisse donner pour sienne. La contrefaçon de la *Seconde*, faite en France, & à deux reprises même consécutives, ainsi qu'on l'en a assuré; n'auroit pas suffi pour l'engager à avoir égard au nombre de ces réimpressions, auxquelles il n'a aucune part: Mais comme quelques Libraires de Bâle publièrent l'année passée une nouvelle contrefaçon, sur le titre de laquelle ils mirent hardiment: *Quatrième Edition, revue & considérablement augmentée*; il s'est vu par là réduit à la nécessité de donner à la sienne un rang supérieur. Sans cela, bien des gens qui n'y regardent pas de si près, auroient pu sur l'étiquette, regarder cette nouvelle Edition comme postérieure à celle de Bâle, ou croire que celle-ci est une Copie de l'autre. L'Auteur seroit bien fâché, que personne eût la moindre occasion de se méprendre là-dessus. Et c'est bien assez, que, malgré lui, on ait attendu si long-tems son Edition, qui, par

par des contretems survenus au Libraire défunt, a traîné sous la presse plusieurs années, & donné ainsi lieu à multiplier les Editions contrefaites.

Mr. *Barbeyrac* avoit déjà déclaré par occasion, (a) que, *quand cette Edition paroîtroit enfin, les précédentes devoient désormais être laissées à quartier, par ceux qui croiroient que ce Livre leur est utile; & qui en voudroient tirer tout le fruit qui peut leur en revenir.* Il en appelle à la comparaison, qu'il est aisé de faire présentement. Mais pour en épargner la peine à ceux qui voudront d'abord savoir, en quoi consistent les avantages de la nouvelle Edition par dessus les précédentes, il expose en gros ce qu'il a fait, en vuë de rendre, autant qu'il pourroit, l'Ouvrage plus parfait & plus utile aux Lecteurs.

Les trois derniers Livres n'avoient point été revûs, dans sa Seconde Edition, parce qu'ayant été appelé de *Berlin* à *Lausanne*, pour une Chaire, nouvellement établie, de Professeur en Droit & en Histoire dans cette Academie, il fut obligé d'interrompre la révision, & n'eut pas le tems de la continuer, pendant que la presse rouloit sans relâche à *Amsterdam*. L'uniformité est maintenant rétablie, & l'Auteur a travaillé sur ces trois derniers Livres, avec autant de soin qu'il avoit fait sur les précédens. Il s'en faut bien néanmoins, que ceux-ci soient demeurez comme ils étoient. La première révision n'avoit fait que diminuer la peine de nôtre Auteur; elle

(a) Préface sur son *Traité de la Morale des Pères de l'Eglise*, pag. 5.

8 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

elle lui en a laissé encore assez, dans l'idée qu'il a, dit-il, d'un certain point de perfection, auquel il ne se flatte pas de pouvoir atteindre, & dans la disposition où il est cependant de faire tout son possible pour en approcher. L'Ouvrage entier, en un mot, paroît revû de nouveau, & pour le Stile, & pour les choses, comme si c'étoit la première fois que l'Auteur y travailloit.

A l'égard du Texte, il y étoit resté quelques Citations, ou quelques Remarques, qu'on a jugé depuis trouver mieux place à la marge, ou dans les Notes: on les y a renvoyées, avec tant d'autres, qui y étoient dès le commencement. Quelquefois, au contraire, on en a remis dans le Texte, qui pouvoient y entrer sans inconvénient, ou même y bien figurer; à quoi on n'avoit pas d'abord pris garde, entre un grand nombre de celles qu'il falloit chasser comme inutiles, ou interrompant sans nécessité la suite du discours. On verra aussi bon nombre de Passages, & dans le Texte, & à la Marge, & dans les Notes, dont l'endroit est maintenant indiqué plus exactement, ou les paroles mêmes sont citées sur l'Original, dans lequel on n'avoit pû les trouver, & quelquefois revuës sur de meilleures Editions, que l'on n'avoit pas alors sous sa main, ou qui ont paru depuis: de sorte qu'à l'heure qu'il est, il s'en trouve très-peu dans ce grand Ouvrage, que chacun ne puisse chercher & confronter aisément. Mr. *Barbeyrac* a été encore fort attentif à faire en sorte, qu'il ne restât plus de Citations ou de Remarques de son Auteur, qui ne pussent être bien distinguées des
fiennes

Juillet, Aout & Septembre 1733. 9

fiennes propres, avec lesquelles elles se trouvoient quelquefois un peu confonduës dans les Editions précédentes. Comme il ne veut pas, dit-il, dérober à Mr. de Pufendorf la gloire d'avoir cité à propos, & fait de bonnes remarques; il ne prétend pas non plus se charger du blâme des Citations inutiles, ou mal appliquées. Il est juste, que l'un & l'autre soit sur le compte de celui à qui il appartient.

Mais ce qu'il y a de plus considérable dans cette nouvelle Edition, ce sont les *Additions*, qui ne peuvent tomber que sur les *Notes*, dont le caractère est assez petit. Leur grand nombre se voit d'un coup d'œil, & par un calcul aisé. Car, dans la Seconde Edition & les autres contrefaites, le I. Tome n'avoit que 613. pages pour le Corps de l'Ouvrage; dans celle-ci, qui est du même format, & des mêmes caractères, il y en a 716. Le II. Tome contenoit 506. pages: le nombre en a cru jusques à 613. Cependant nôtre Auteur a eû, dit-il, grand soin de ne pas perdre des paroles: & même, pour ménager plus de place, il a quelquefois effacé ou en tout, ou en partie, des choses dont il a cru qu'on pouvoit désormais se passer. La plupart de ces retranchemens regardent des *Notes*, quelquefois (4) fort longues, qu'il avoit d'abord tirées, ou de l'*Abrégé des Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, ou de GROTIUS; ne pensant nullement alors à traduire ces Ouvrages, comme il fit

(4) Par exemple, Liv. II. Chap. IV. §. 3. Note 2. Liv. VIII. Chap. VI. §. 3. Note 1. §. 4. Note 2.

fit depuis. Ces trois Traductions étant désormais inséparables, de la manière que Mr. *Barbeyrac* s'y est pris, toute répétition de ce qui se trouve dans l'une, devient inutile dans les autres. Il suffit d'y renvoyer en un mot, & c'est ce que l'on a fait non seulement à l'égard des endroits retranchés, mais encore dans tous les autres où l'on avoit dit sur *Grotius* quelque chose qui peut servir à éclaircir les matières, ou à redresser les pensées de *Pufendorf*.

Les Additions ont été insérées, autant qu'il a été possible, dans les anciennes Notes, pour éviter le dérangement des chiffres, & prévenir ainsi les fausses indications dans les *Tables des Auteurs & des Matières*. Mais on n'a pas pu toujours prendre ce parti: & un grand nombre des nouvelles Notes ont dû nécessairement être mises à part. Elles sont toutes de même nature, & dans le même goût, que celles qui avoient déjà paru dans les Editions précédentes. On y verra, entr'autres choses, des idées ou nouvelles, ou mieux développées qu'elles ne l'avoient encore été, sur des matières, ou des questions importantes.

La longue *Préface*, ou *Introduction à tout l'Ouvrage*, a été aussi revue & augmentée, si bien autant que dans la Seconde Edition, du moins assez pour donner à celle-ci un avantage considérable à cet égard. Pendant les longueurs de l'impression, notre Auteur (a) publia un Ouvrage, qui a une liaison nécessaire avec celui-ci,

(a) En 1728. de même forme que *Pufendorf*.

Juillet, Août & Septembre 1733. 117

ci, & qui y auroit été joint, si la grosseur (a) ne l'eût empêché. C'est le *Traité de la Morale des Pères de l'Eglise*, où l'on défend l'Article qui regarde ces anciens Docteurs, contre l'*Apologie* (b) du P. CEILLIER, Religieux Bénédictin de la Congrégation de *St. Vanne & de St. Hydulphe*. Dans ce Livre, Mr. *Barbeyrac* a eû aussi occasion de faire bien des réflexions, quelquefois assez longues, sur diverses matières importantes de Droit Naturel, comme, sur la justice *Défense de soi-même*, sur le *Prêt à usure*, sur le *Mariage*, sur la *Propriété des Biens*, sur l'*Homicide de soi-même*, sur la *Restitution* &c. Il y traite même à fond, selon ses idées, la matière de la *Tolérance*. Ainsi on peut regarder cet Ouvrage, comme un supplément à ses Notes, & sur *Pufendorf*, & sur *Grotius*.

Enfin, pour ne rien dire des Additions & Corrections faites aux *Tables des Auteurs & des Matières*, pour les accommoder à cette Edition; on trouve à la fin du II. Volume, trois Harangues Latines de Mr. *Barbeyrac* sur des sujets importants. La première (c) traite de l'*Utilité du DROIT & de l'HISTOIRE, & de la liaison que ces deux Sciences ont ensemble*. La seconde, (d) de la manière de bien ETUDIER.

(a) On peut néanmoins, si l'on veut, le faire relier avec le II. Volume, qui étant toujours, quoi que fût augmenté, plus petit que le premier, n'en deviendra guères plus gros que l'autre.

(b) Qui avoit paru en 1718.

(c) Oraison Inaugurale, prononcée à *Lausanne*.

(d) Oraison Inaugurale, de *Groningue*.

12. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

le DROIT. Et la dernière (a) roule sur la question, *s'il est permis d'échaffauder en Chaire le Magistrat, qui a commis quelque faute?* La première étoit déjà dans l'Edition précédente; & le Libraire, qui avoit aussi depuis imprimé à part la troisième, aiant souhaité de les joindre ensemble dans cette nouvelle Edition de *Pufendorf*, nôtre Auteur lui a fourni la seconde, de manière que ses Harangues Latines se trouvent ainsi rassemblées. Il les a revuës toutes trois; & pour la dernière, qu'il avoit déjà (b) lui-même publiée en François, il y a ajouté tout ce qui se trouvoit de plus dans ses Notes sur la Traduction.

Dans un Ouvrage aussi connu que celui-ci par tant d'Editions, tout ce qui nous reste à faire, c'est de donner quelques exemples des Additions particulières à celle-ci.

SUR ce que *Pufendorf* dit (c) de la force du *Naturel* & du *Tempérament*, qu'il reconnoît néanmoins n'être jamais assez grande, pour déterminer invinciblement à de Mauvaises Actions; voici les réflexions, que son Traducteur (d) fait là-dessus. „ 1. Ce qu'on a remarqué,
 „ de tout tems, des dispositions naturelles, qui
 „ rendent ceux d'une Nation sujets à certains
 „ Vices, n'est pas si général, qu'il ne souffre
 „ bien

(a) Oraison Rectoriale, prononcée aussi à Groningue.

(b) Dans le *Recueil de Discours sur diverses matières importantes*, publié en 1731. Tom II. On en a parlé dans cette *Bibliothèque*, Tom VI. Part. II. Artic. VII.

(c) Liv. I. Chap. IV. §. 5.

(d) Note 1. à la suite de quelques pensées qui étoient tirées de l'Abrégé de *Pufendorf*.

» bien des exceptions. 2. La force de ces dis-
 » positions communes dépend plus de l'Educa-
 » tion & de l'Habitude, que du fond même
 » des Causes naturelles qu'il y a dans un Cli-
 » mat, plus que dans l'autre, capables de pro-
 » duire ou de faciliter certains Panchans. Or
 » l'Habitude se contracte par des actes réité-
 » rez, dont chacun est sans contredit en nôtre
 » puissance. 3. Il faut dire la même chose du
 » *Naturel particulier* de chaque personne, qui a
 » une influence plus prochaine, que l'Air, &
 » les autres Causes générales, dont il varie &
 » modifie l'effet à l'infini. 4. Que l'un & l'au-
 » tre de ces Naturels puisse être corrigé, cela
 » paroît, d'un côté, par l'exemple de plusieurs
 » personnes, qui voient de bonne heure dans
 » d'autres Pais, & y font un séjour considéra-
 » ble; de l'autre, par l'expérience de gens, qui
 » se sentant portez à quelque défaut, ont tra-
 » vaillé sérieusement à combattre leurs mauvai-
 » ses inclinations. On fait l'aveu, que *Socrate*
 » (a) fit là-dessus à un *Physionomiste*; & ce
 » que l'on raconte d'un autre *Philosophe Grec*,
 » *Stilpon*, de *Mégare*. Voyez CICE'RON,
 » *De Fato*, Cap. 4. & 5. Enfin 5. Si le Natu-
 » rel, tant commun, que particulier, dispose
 » à certains Vices, il dispose aussi à certaines
 » Vertus. Et cependant on voit bien des gens,
 » qui, quoi que nez & élevez parmi des Na-
 » tions

(a) On renvoie ici à la Note 4. sur le même paragra-
 phe, où CICE'RON étoit déjà cité dans la 2. Edition,
 comme garant de ce fait.

14. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

„ tions portées à la Douceur, à l'Humanité, à
 „ la Politesse, dépouillent entièrement ces dis-
 „ positions, en matière de choses où ils de-
 „ vroient le plus en faire usage ; parce qu'ils
 „ sont, de bonne heure, prévenus de faux prin-
 „ cipes, qui les accoutument insensiblement à
 „ regarder sans horreur, & à exercer dans l'oc-
 „ casion, de sens froid, les inhumanitez & les
 „ cruautés les plus palpables.

DANS une Note sur *Liv. II. Chap. III. §.*

15. Mr. *Barbeyrac*, après avoir marqué ce qu'il
 trouvoit à redire dans la manière dont son Au-
 teur pose le principe fondamental du Droit Na-
 turel, qu'il fonde uniquement sur la *Sociabilité* ;
 y avoit Supplée au long, & établi ce principe
 selon ses propres idées. Cette (a) Note se trou-
 ve refondue, dans la nouvelle Edition. Nous
 n'en rapporterons que ce qui regarde précisé-
 ment le Système du Traducteur, sur cette ma-
 tière de la dernière importance. „ On peut (dit-
 „ il) considérer l'Homme, ou comme *Créature*
 „ de DIEU ; ou comme doué par son Créateur
 „ de certaines Facultez, tant du Corps, que
 „ de l'Ame, desquelles l'effet est fort différent
 „ selon l'usage qu'il en fera ; ou enfin comme
 „ porté, & nécessité même, par sa condition
 „ naturelle, à vivre en *Société* avec ses sembla-
 „ bles. La *première* relation est la source pro-
 „ pre de tous les Devoirs de la Loi Naturelle,
 „ qui ont DIEU pour objet, & qui sont com-
 „ pris

(a) Note 5. pag. 223 & suiv. de cette Edit. (pag.
 295. des précédentes.

57 pris sous le nom de RELIGION. Il n'est
 „ pas nécessaire de supposer autre chose. Un
 „ Homme, qui seroit seul dans le Monde, de-
 „ vroît & pourroit pratiquer ces Devoirs, du
 „ moins les principaux, d'où découlent tous les
 „ autres. La *seconde* relation nous fournit par
 „ elle-même tous les Devoirs qui nous regar-
 „ dent NOUS-MEMES, & que l'on peut rap-
 „ porter à l'*Amour propre*, ou, pour ôter toute
 „ équivoque, à l'AMOUR DE SOI-MEME.
 „ Le Créateur étant Tout-sage & Tout-bon,
 „ s'est proposé sans contredit en nous donnant
 „ certaines Facultez, du Corps & de l'Âme,
 „ une Fin également digne de lui, & conforme
 „ à nôtre propre Bonheur. Il veut donc, que
 „ nous fassions de ces Facultez un usage, qui
 „ réponde à leur destination naturelle. De ce-
 „ la seul naît l'obligation de travailler à nôtre
 „ propre conservation, sans quoi nos Facultez
 „ nous seroient fort inutiles; & ensuite à les
 „ cultiver & perfectionner, autant que le de-
 „ mande le but pour lequel elles nous ont été
 „ données. Un Homme, qui se trouveroit jet-
 „ té dans une Ile déserte, sans espérance d'en
 „ sortir, & d'y avoir jamais aucun compagnon,
 „ ne seroit pas plus autorisé par là à se tuer soi-
 „ même, ou à se mutiler, ou à s'ôter l'usage de
 „ la Raison, qu'à cesser d'aimer DIEU, &
 „ de l'honorer. La *troisième* & dernière rela-
 „ tion, n'est donc le principe propre, que des
 „ Devoirs de la Loi Naturelle qui se rapportent
 „ AUX AUTRES HOMMES. Quand je pen-
 „ se que DIEU a mis au monde des Etres sem-
 „ blables

„ blables à moi, qu'il nous a tous faits égaux ;
 „ qu'il nous a donné à tous une forte inclination
 „ à vivre en Société, & qu'il a disposé les cho-
 „ ses de telle manière, qu'un Homme ne peut
 „ se conserver, ni vivre commodément, sans
 „ le secours de ses semblables : j'infère de là,
 „ que DIEU, nôtre Créateur & nôtre Père
 „ commun, veut que chacun de nous observe
 „ tout ce qui est nécessaire pour entretenir cet-
 „ te Société, & la rendre également agréable
 „ aux uns & aux autres. Ce principe de la So-
 „ CIABILITE' est, je l'avoue, le plus étendu,
 „ & le plus fécond. Les deux autres mê-
 „ me viennent s'y joindre ensuite, & y trou-
 „ vent une ample matière de s'exercer. Mais
 „ il ne s'ensuit point de là, qu'on doive les con-
 „ fondre, & les faire dépendre de la Sociabili-
 „ té, comme s'ils n'avoient pas leur force pro-
 „ pre & indépendante. Tout ce qu'on doit di-
 „ re, c'est qu'ici, comme par tout ailleurs, la
 „ Sagesse de DIEU a mis une très-grande liai-
 „ son entre toutes les choses qui servent à ses
 „ fins. La Nature Humaine, ainsi envisagée,
 „ nous découvre la *Volonté* du Créateur, qui est
 „ seule le fondement de l'*Obligation* où nous
 „ sommes de suivre les Règles renfermées dans
 „ ces trois grands Principes de nos Devoirs.
 „ L'*Utilité* manifeste, que nous trouvons ensui-
 „ te dans leur pratique, est un *motif*, & un mo-
 „ tif très-puissant, pour nous engager à les pra-
 „ tiquer actuellement. De sorte que DIEU
 „ n'a rien négligé de ce qui peut convaincre
 „ nos Esprits, & mouvoir nos Cœurs. &c.

EN traitant du Devoir de soumettre les *Passions* à l'Empire de la *Raison*, (a) PUFENDORF dit, au sujet de la *Haine*: *Que s'il y a quelqu'un qui mérite absolument d'être haï, nous devons faire en sorte que notre aversion pour lui ne nous cause à nous-mêmes une émotion violente, & un chagrin incommode.* Mr. Barbeyrac a mis là-dessus (b) cette Note: „ On peut & on doit haïr les Vices, sur tout ceux qui ont quelque énormité. „ Mais pour ce qui est de la Personne, quelque vicieuse qu'elle soit, elle est plutôt digne de pitié, que de haine. Si l'on doit souhaiter que les Méchans se convertissent, & les y porter autant qu'on peut, comme la Raison & l'Évangile le veulent; une Haine personnelle ne sauroit s'accorder avec cette disposition. Ainsi notre Auteur fait ici une supposition, qui ne peut guères être admise. Il est même fort à craindre, sur ce pié-là, qu'on ne confonde la haine pour un homme considéré comme vicieux, avec des sentimens d'animosité, qui viennent d'ailleurs, & dont le vice de l'objet haï n'est qu'un prétexte spécieux.

SUR le Chapitre, (c) où il est traité de l'obligation de *reparer le Dommage*, Mr. Barbeyrac (d) avoit traité cette question, dont son Auteur

(a) Liv. II. Chap. IV. §. 12.

(b) Note 5. de cette Edit. entre la 4. & la 5. des précédentes. (c) Liv. III. Chap. I. §. 6.

(d) Note 9. de cette Edit. pag. 348. C'étoit la Note 7. des Edit. précédentes; & il y a aussi quelque autre chose de changé, sur ce qui regarde les décisions du Droit Romain.

reur ne dit rien, Si, lors que le Dommage a été
 causé par un *Enfant*, ou un *Furieux*, sans qu'il
 y ait de la faute de quelque autre personne, la
 réparation doit se faire des biens de l'Enfant, ou
 du Furieux? Et il avoit suivi là-dessus la déci-
 sion de feu Mr. THOMAS IUS, qui tient pour
 l'affirmative, fondé sur ces deux raisons: la pré-
 mière, que l'obligation de restituer vient de la
 chose même, ou de l'Equité Naturelle, & non
 d'aucune Convention ou d'aucun Délit: l'aut-
 re, que l'on peut se défendre contre un Fu-
 rieux, jusqu'à lui faire beaucoup de mal en sa
 personne, s'il n'y a pas moyen d'éviter autre-
 ment le péril; donc on peut à plus forte raison
 se dédommager sur les biens &c. „ Mais (dit
 „ présentement nôtre Auteur) j'avouë qu'après
 „ avoir mieux examiné la matière, ces raisons
 „ ne me paroissent pas concluantes. L'Obli-
 „ gation de reparer le Dommage est une Obli-
 „ gation personnelle; & pour être attachée aux
 „ Biens, il faut qu'elle soit auparavant imposée
 „ à la Personne, à qui ces Biens appartiennent.
 „ Or un Furieux, ou un Enfant, par cela mê-
 „ me qu'ils n'ont pas l'usage de la Raison, ne
 „ sont susceptibles d'aucune Obligation, pen-
 „ dant tout le tems qu'ils se trouvent dans cet
 „ état-là. La raison tirée du droit qu'on a de
 „ repousser un Furieux jusqu'à lui faire du mal
 „ en sa personne, ne prouve rien. Le cas est
 „ fort différent, puis qu'il s'agit de la Défense
 „ de soi-même, qui, comme nôtre Auteur l'a
 „ montré en son lieu, ne suppose pas nécessai-
 „ rement dans celui contre qui l'on se défend,
 „ quel-

„ quelque mauvais dessein , ou quelque faute :
 „ au lieu qu'on ne peut être responsable d'un
 „ Dommage , proprement ainsi nommé , que
 „ quand on a contribué à le causer par un acte
 „ de sa propre volonté. Je conclus , que tout
 „ dépend ici de la générosité ou de l'humanité
 „ des intéressez. Du reste , comme il arrive
 „ rarement , qu'il n'y ait de la faute ou de celui
 „ qui a souffert le Dommage , ou de quelque
 „ autre ; la question est aussi souvent superflue.
 „ Il y a plusieurs autres nouvelles Notes , ou Ad-
 „ ditions aux anciennes , sur ce Chapitre.

Les exemples , que l'on vient d'alleguer ,
 sont tirez du I. Tomé. Prenons en quelques
 autres dans le II. Mr. *Barbeyrac* avoit (a) soute-
 nu , qu'à en juger par le Droit Naturel tout
 seul , celui , à qui l'on a prêté une chose , est
 tenu de la paier , si elle vient à périr entre ses
 mains , encore même qu'il n'y ait pas de sa fau-
 te ; parce qu'il y a ordinairement là-dessus une
 Convention tacite. Un Auteur (b) Allemand
 a rejeté cette pensée , sans détruire les raisons ,
 dont on l'avoit appuïée. On prend de là occa-
 sion de les développer & les pousser ainsi , dans
 l'Addition (c) suivante. „ Il est (dit-on) libre
 „ sans doute à chacun de prêter , ou de ne pas
 „ prêter , une chose qui lui appartient , & de la
 „ prêter à telles conditions qu'il veut. On n'o-
 „ seroit dire , que , s'il stipule que celui à qui il
 „ la

(a) Liv. V. Chap. IV. Not. 2 , 9 , & suiv.

(b) *Jacob Gabriel Wolfius* , Instit. Jurispr. Natur. pag.
 260. (c) Sur la Note 9. pag. 53 , 54.

„ la prête la lui paiera, au cas qu'elle vienne à
 „ périr même par un cas fortuit, il y aît là rien
 „ d'injuste. Il est certain aussi, qu'il se trou-
 „ vera bien des gens, qui ne feront pas difficul-
 „ té d'emprunter à ce prix-là: il y en aura mê-
 „ me, qui ne le voudroient pas autrement, &
 „ qui croiroient être fort indiscrets d'exiger un
 „ service si onéreux à celui de qui ils emprun-
 „ tent; en sorte qu'ils se feront même un point
 „ d'honneur de ne pas profiter ici du bénéfice
 „ des Loix, qui les dispensent de rendre la va-
 „ leur du bien d'autrui, lors qu'il a péri entre
 „ leurs mains sans leur faute. Cela étant, puis
 „ qu'il faut nécessairement supposer ici, lors
 „ qu'on ne s'est point expliqué, & qu'il n'y a
 „ point de Loi Civile qui détermine le cas, une
 „ Convention tacite au sujet de la perte qui
 „ peut arriver par quelque accident imprévu &
 „ inévitable; la question est de savoir, quelle
 „ présomtion est la plus forte, ou celle qui con-
 „ damne le Propriétaire à perdre son bien par
 „ une suite du service qu'il a rendu, ou celle
 „ qui fait tomber la faute sur l'Emprunteur, qui
 „ en a été l'occasion, innocente à la vérité,
 „ mais toujours l'occasion réelle, par l'usage
 „ qu'on lui avoit accordé gratuitement. On ne
 „ peut se régler ici que sur des conjectures ti-
 „ rées de la disposition où l'on a lieu de croire
 „ que sont les Hommes, de la manière que la
 „ plupart sont faits. Et c'est principalement à
 „ celle du Prêteur qu'il faut avoir égard; l'Em-
 „ prunteur, à l'avantage duquel est tout le Con-
 „ tract, ne pouvant avoir de droit, qu'autant
 „ que

que l'autre, qui étoit le maître absolu des conditions, a voulu lui en donner. Or je pose en fait, que de cent ou mille personnes qui prêtent, il s'en trouvera à peine une seule, qui voulût prêter, si elle ne comptoit que celui à qui elle prête lui paiera ce qui aura péri ou sera perdu, de quelque manière que ce soit. Pour peu qu'on connoisse le monde, on ne sauroit en disconvenir. Et plus la chose prêtée est de conséquence, plus la présomption se renforce. Mais il y a encore d'autres raisons, tirées de ceux mêmes qui empruntent. Car, quoi que la chose prêtée puisse périr, elle peut aussi se conserver. Ils regardent le premier comme fort incertain; & ainsi si ils ne croient pas risquer beaucoup de s'engager, en ce cas-là, à dédommager le Propriétaire. D'ailleurs, l'usage qu'ils font gratuitement du bien d'autrui ou leur épargne la dépense qu'ils ne voudroient peut-être pas faire d'acheter une pareille chose, ou leur est fort avantageux en ce qu'ils ne trouvent pas pour l'heure de quoi s'accommoder d'une autre manière, ou leur est de quelque autre utilité, qui peut-être censée équivalente au dédommagement du danger incertain des cas imprévus. Et après tout, il seroit plus fâcheux à celui qui prête, de perdre son bien pour avoir fait plaisir, qu'il ne doit l'être à celui qui emprunte, de rendre la valeur, en cas d'accident survenu pendant qu'il se sert du bien d'autrui. On peut appliquer ici la maxime des Jurisconsultes Romains, sur un

- 22 autre sujet: *Et sit iniquum, damnosum cuique*
 22 *esse officium suum.* DIGEST. Lib. XXIX.
 22 Tit. III. Testament. *quemadm. aperiantur,*
 22 Leg. VII.

C'EST une grande question, Si, dans le Prêt à consommation, lors qu'il arrive du changement dans la Monnoie entre le tems du Prêt & celui du Paiement, on doit rendre l'argent que l'on avoit emprunté, sur le pié de ce qu'il valloit au moment du Contract conclu, ou bien à raison de ce qu'il vaut au tems du Paiement. Mr. Barbeyrac (a) a ajouté plusieurs Notes, dans lesquelles il examine les décisions de son Auteur, qu'il soutient n'être ni conformes au Droit Romain, ni fondées entièrement sur le Droit Naturel. Comme ces Notes sont fort longues, nous nous contenterons de dire, que, pour ce qui regarde le Droit Naturel, on distingue (b) ici entre le Prêt purement gratuit, & le Prêt à intérêt. Dans le premier, le Créancier ne doit rien perdre, soit que la bonté intrinsèque, ou extrinsèque, des Espèces aît été changée. Dans l'autre, où chacune des Parties cherche son avantage & trouve son compte, c'est tant pis pour l'un, & tant mieux pour l'autre, quelque changement qui arrive; à moins que la qualité des Espèces, dans lesquelles l'argent devoit être rendu, n'aît été déterminée par le Contract. On verra les raisons de tout cela dans l'Original.

ON dispute, Si l'usage des Peines a lieu hors des

(a) Liv. V. Chap. VII. §. 6, 7.

(b) Note 3. sur le §. 6. pag. 22.

Juillet, Août & Septembre 1733. 23

des Sociétez Civiles, & entre ceux qui vivent dans l'indépendance de l'Etat de Nature? Mr. Barbeyrac (a) avoit défendu là-dessus l'affirmative, après GROTIUS & feu Mr. LOCKE. Comme l'opinion contraire, qui est celle de Pufendorf, est soutenüe à cor & à cri par les Auteurs modernes d'Allemagne; nôtre Auteur a ajoûté bien des choses, pour détruire les raisons dont ils se servent, & éclairci beaucoup d'ailleurs la matière, dans une Note, qui étoit déjà fort longue. Il abandonne une raison de Mr. Locke, comme ne lui paroissant ni nécessaire, ni bien fondée; c'est celle que ce grand Philosophe tire de ce que, selon la pratique commune, & approuvée de tout le monde, chaque Souverain se croit en droit de punir, même du dernier Supplice, les Etrangers qui ont commis quelque Crime sur ses Terres. „ Car, dit-il, on peut „ répondre, ce qui est vrai, que ces Etrangers, „ pendant qu'ils se trouvent dans le País, ne „ sont pas, à tous égards, exemts de la Jurisdiction de l'Etat, & qu'ils se soumettent tacitement aux Loix, autant qu'elles leur conviennent, & qu'elles leur sont connues. Après cela, Mr. Barbeyrac répond ainsi aux objections de divers Auteurs. „ On dit, que tout „ Crime ne trouble pas la paix du Genre Humain, & par conséquent ne l'intéresse pas. „ HERTIUS, Diff. de Socialitate, primo Jur. „ Nat. princip. Sect. III. §. 25. TREUER. in „ Offic.

(a) Liv. VIII. Chap. III. §. 4. Not. 3. pag. 454, & liv. de cette Edit. (pag. 372. des précédentes.)

24 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

„ *Offic. Hom. & Civ. Lib. II. Cap. XIII. §. 5.*
 „ Mais nous ne prétendons pas non plus, que,
 „ dans l'Etat de Nature, chacun puisse punir
 „ actuellement toute sorte de Crimes. Si cela
 „ a lieu par rapport aux Peines que le Souverain
 „ décerne ou inflige, dans une Société Civile,
 „ comme on en convient de part & d'autre; à
 „ plus forte raison, celui qui veut punir son E-
 „ gal, doit-il prendre garde de ne pas user de
 „ son droit d'une manière d'où il revienne plus
 „ de mal, que de bien. Il faut laisser (dit-on
 „ encore) à celui qui a été offensé, le soin de
 „ venger l'injure, qui le regarde, ou attendre
 „ qu'il nous prie de l'assister. *HERTIUS, ubi*
 „ *supr. BÖHMER, Jur. Publ. Prud. Part. Spe-*
 „ *cial. Lib. II. Cap. VIII. §. 1.* Mais l'Offen-
 „ sé ne peut pas toujours venger l'injure par lui-
 „ même, ou par quelque autre dont il soit en
 „ état d'implorer l'assistance. Tel est du moins
 „ le cas d'un homme, qu'on a tué. De plus,
 „ pourquoi a-t-on droit d'assister les autres, en-
 „ core même, qu'on ne soit pas intéressé à l'in-
 „ jury? N'est-ce pas parce que l'intérêt de la
 „ Société Humaine le demande? Or le même
 „ intérêt se trouve ici, lors que l'Offensé ou ne
 „ peut pas implorer nôtre secours, ou néglige
 „ par indolence, ou pour quelque autre raison,
 „ de penser aux moïens de venger l'injure. L'im-
 „ punité fait toujours le même effet. Et Mr.
 „ *Böbmer*, qui a voulu refuter Mr. *Locke*, ad-
 „ met la chose ensuite, sous un autre nom: ce
 „ n'est pas, dit-il, une *peine*, mais une ven-
 „ geance (*vindicta*) *Ubi supr. §. 2.* On objecte
 „ enco-

Juillet, Août & Septembre 1733. 24

„ encore l'Egalité des Hommes dans l'Etat de
„ Nature, laquelle, dit-on, ne permet pas qu'on
„ s'érige en Juge des actions d'autrui. Et sur
„ tout on étale les troubles, les désordres, les
„ Guerres qui naîtroient du droit que chacun
„ auroit de punir tout autre. Mais cela prouve
„ seulement, qu'il n'y a rien dont les Hommes
„ n'abusent. Et d'ailleurs on ne prend pas gar-
„ de, que les mêmes inconvéniens, les mêmes
„ difficultez, retombent sur le droit incontestable
„ que chacun a de se faire justice à soi-même.
„ L'usage de ce droit est encore plus dangereux,
„ parce qu'on est plus sujet à se faire
„ illusion, & à passer les justes bornes, dans
„ une affaire où l'on est particulièrement intéressé,
„ que dans celles où l'on n'a aucun intérêt, ou
„ seulement un intérêt commun & éloigné. Je
„ laisse là d'autres petites Objections, qui ne
„ valent pas la peine d'être rapportées. Et avec
„ quelque confiance que la plupart des Ecrivains
„ Modernes rejettent, comme terrassée, l'opinion
„ des deux Grands Hommes, que je défens, j'ose
„ dire qu'elle se soutiendra, dans l'esprit de
„ tous ceux qui ne se laisseront pas éblouir aux
„ préjugés. Il n'est pas moins nécessaire pour
„ le bien de la Société Humaine, dans l'Etat de
„ Nature, que pour le bien des Sociétez Civiles,
„ que les Méchans soient punis. Il est vrai
„ que, dans l'Etat de Nature, ces sortes de
„ Punitions ne s'infligent pas avec autorité, &
„ c'est la source de l'illusion de ceux qui ne
„ veulent point entendre parler du droit de
„ punir hors des Sociétez

„ Civiles. Mais la chose n'en est pas moins
 „ réelle, ni moins bien fondée. Mr. GUND-
 „ LING, qui prétend que c'est jouer sur les
 „ mots (*vocabulo ludere*) que de dire qu'un E-
 „ gal punit son Egal (*Jus NATUR. Cap.*
 „ XXXVI. §. 21.) fait lui-même, comme les
 „ autres qui sont de son sentiment, une pure
 „ pétition de principe. Comme, par une suite
 „ nécessaire de la constitution des Sociétez Ci-
 „ viles, les Punitions n'y sont infligées que par
 „ un Supérieur, on s'est accoutumé à regarder
 „ cette circonstance comme essentielle aux Pei-
 „ nes, & à le poser en fait, comme si c'étoit
 „ une notion commune, qui portât sa preuve
 „ avec elle &c. ” Comme le même Mr. GUND-
 „ LING, mort présentement, avoit voulu dis-
 „ penser les Criminels de toute *Obligation à souffrir la Peine*, même dans une Société Civile;
 „ nôtre Auteur, dans une (a) autre Note, réfute
 „ aussi ses raisons; & cela lui donne lieu d'éclair-
 „ cir de plus en plus la question.

VOILA' un échantillon des Additions, qui
 regardent le fond même du Droit Naturel. Il
 faut donner encore quelques exemples de celles
 qui contiennent quelque chose d'historique, ou
 dans lesquelles on explique quelque point du
 Droit Romain, dont *Pufendorf*, comme on fait,
 compare souvent les décisions avec celles de la
 Raison; car pour ce qui est des autres sortes de
 Notes de divers genres, il nous suffit de dire,
 qu'il s'en trouve ici par tout de nouvelles, com-
 me dans l'Editon précédente

Le

(a) Note 8. sur le même paragraphe; pag. 458.

Le bien même de l'Etat, qui veut qu'il y ait des Peines établies pour la punition de certains Crimes, demandant quelquefois que l'on fasse grace à ceux qui les ont encouruës, ainsi que le prouve *Pufendorf*; le Traducteur (a) remarque, que „ c'est ce qui donna lieu à établir des *Asyl-*
 „ *les*, ou de certains endroits dans lesquels ceux
 „ qui avoient commis quelque action punissable par les Loix, trouvoient un refuge contre leur exécution. L'usage (ajoute-t-on) en est très-ancien, comme il paroît par la Loi même de MOÏSE; & leur protection ne fut d'abord que pour des personnes ou entièrement innocentes, ou dans le fait desquelles il y avoit plus de malheur, que de faute. Voiez GROTIVS, *Liv. II. Chap. XXI. §. 5.* & Mr. LE CLERC sur NOMBRES, XXXV. 6. Mais la chose dégénéra en abus, chez plusieurs Peuples, où les plus grands Scélérats furent ainsi à l'abri de la Peine, au grand préjudice de l'Etat. Voiez l'*Histoire de l'Acad. des Inscript. &c. Tom. V. Ed. de La Hais*, pag. 52, & suiv. Parmi les Chrétiens même, la Religion a servi de prétexte à encherir ici quelquefois sur les Païens. La coutume aiant, dès le règne de CONSTANTIN, fait regarder les *Eglises* comme des lieux de Refuge; THEODOSE, & ses Successeurs, furent obligez de restreindre ce privilège, qu'on avoit étendu à des gens indignes „ de

(a) Sur le même Chapitre, §. 35. Note 5. pag. 475. 476.

„ de protection, comme, les Débiteurs même
 „ du Public, les Esclaves fugitifs. Mais ni ces
 „ Loix, ni celles que JUSTINIEN fit là-des-
 „ sus long tems après, ne furent pas des barriè-
 „ res assez fortes pour empêcher que les Ecclé-
 „ siastiques ne fissent servir l'avancement de cet
 „ abus au dessein d'établir leur propre domina-
 „ tion, & d'attenter sur les droits du Magistrat.
 „ Les *Conciles* ouvrirent l'Azyle à toute sorte de
 „ Criminels, & le leur assurèrent par les fou-
 „ dres de l'Excommunication, qu'ils lançoient
 „ contre ceux qui oseroient les en tirer. Les
 „ *Papes* ne manquèrent pas de pousser, aussi
 „ loin qu'ils pûrent, cette impie & détestable
 „ immunité des Lieux, que la sainteté même
 „ qu'on leur attribué, & dont on fait le fonde-
 „ ment du Refuge des Criminels, devoit, plus
 „ que tous autres, faire regarder comme souil-
 „ lez par une telle protection. A peine le *Droit*
 „ *Canonique* la refuse-t-il à des Voleurs de grand
 „ chemin, aux Bandits qui font de nuit des
 „ courses à la campagne, & autres Voleurs pu-
 „ blics. Voiez JACQUES GODEFROI sur
 „ le *Code Théodosien*, Lib. IX. Tit. 44. & 45.
 „ Tom. III. pag. 356, & *seqq.* Mr. BUDDEUS,
 „ *Jurispr. Histor. Specim.* §. 15, & *seqq.* Mr.
 „ THOMASIUS, *Not. in LANCELOTT.*
 „ Lib. II. Tit. XX. pag. 1038, & *seqq.* Mr.
 „ HERTIUS, *Diff. De Superiorit. Territor.* §.
 „ II. Une autre chose, qui aujourd'hui encore
 „ entretient l'abus des Asyles, ce sont les privi-
 „ lèges que les Ambassadeurs s'attribuent. Voiez
 „ Mr. THOMASIUS, *Differt. De jure Asyli*,
 „ *Legat.*

Juillet, Août & Septembre 1733. 29

„ *Legatorum aedibus competente*; & le Traité de
„ Mr. de BYNKERSHOEK *Du Juge compé-*
„ *tent des Ambassadeurs*, Chap. XXI.

SELON les principes de l'ancienne Jurisprudence Romaine, on se rendoit coupable de Larcin, lors que, sans toucher soi-même à la chose dérobée, on aidait la Voleur *ope & consilio*, ou *ope consilio*, comme la formule est conçue quelquefois. De là naquit une dispute entre les Jurisconsultes des Siècles postérieurs, savoir, s'il falloit entendre séparément, ou conjointement les mots *ope*, *consilio*. Voici ce que Mr. Barbeyrac (a) pense sur ce point de l'Histoire du Droit Romain. „ La dispute, dit-il, étoit autant une
„ dispute de mots, qu'une dispute réelle. Il
„ semble que l'ambiguïté du mot *Consilium* y ait
„ donné lieu. Ce mot signifie ou le *desssein*, que
„ nous appellons *propos délibéré*; ou un *Conseil*
„ donné. Et il y avoit ici une ancienne formule du Bateau, qui se trouve dans (b) CICE-
„ RON: OPE CONSILIO [c'est ainsi que je
„ crois que l'Orateur Romain avoit écrit, &
„ non pas, comme portent les Editions, *confi-*
„ *lioque*: car *Consilio* tout seul sent plus son anti-
„ quité, & il est de (c) cette manière dans (d)
„ quel-

(a) Lib. I. Cap. 5. §. 14. Note 16. pag. 94, 95.

(b) *De Natur. Deor.* Lib. III. Cap. 30.

(c) On trouve aussi l'Abbréviation O. C. expliquée par *Ope consilio*, dans les *Nota Juridica* de MAGNON. Pag. 1569. Edit. Pmsch. Grammatic. Vett. C'est une faute grossière dans celles de PAUL DIACRE (pag. 1625.) d'expliquer ainsi l'abréviation: *Ore concilio*, vel *Ora concilii*; ce qui ne signifie rien. (d) L. 53. §. 2. D. De Verbo.

quelques Loix] *TVO FURTUM. AJO FACTUM*
ESSE. Je suis fort trompé, si cet *ope consilio*,
 selon le langage & les idées du tems où la for-
 mule s'introduisit; signifioit autre chose, qu'une
 assistance donnée au Voleur de propos déli-
 beré, afin de favoriser son larcin, ou en sorte
 du moins qu'on n'ignoroit pas l'usage qu'il
 vouloit faire d'une Echelle, par exemple,
 qu'on lui prêtoit. Les Jurisconsultes de ce
 tems-là ne pensoient point encore à donner
 action de Larcin pour un simple Conseil,
 quelque efficace qu'il fût: c'étoit beaucoup,
 qu'ils fissent regarder & traiter comme des
 Voleurs, ceux qui fournissoient quelque se-
 cours réel, sans porter eux-mêmes leurs mains
 sur le bien d'autrui; ce qui constituoit l'essen-
 ce du Larcin, selon les Régles du Droit Ci-
 vil. On s'avisa dans la suite d'entendre par
Consilio, un Conseil donné; soit que les Juris-
 consultes des Siècles postérieurs ne compris-
 sent pas bien le sens des termes & des expres-
 sions de l'ancienne Latinité, comme tant de
 disputes qu'il y a eû entr'eux là-dessus prou-
 vent que cela leur est arrivé assez souvent; soit
 qu'à la faveur de l'ambiguité du mot *Consilio*,
 ils voulussent porter plus loin, que n'avoient
 fait leurs prédécesseurs, la sévérité des Loix
 contre ceux qui concouroient en quelque ma-
 nière aux Larcins d'autrui. Alors il fut ques-
 tion de savoir, si le Conseil tout seul, sans é-

,, tre

Verb. Signific. L. 6. D. De Conditar. furt. L. 50, §. 1. D. De Furt. L. 27. §. 21. D. Ad. L. Aquil. &c.

tre accompagné de quelque assistance réelle,
 rendoit coupable de Larcin, aussi bien que
 l'assistance sans aucun Conseil précédent. *Sabinus*,
 Chef de Secte, prit ici l'affirmative.
 Mais *Labéon*, autre Chef de parti, quoi que
 d'ailleurs assez sujet à innover, s'en tint au
 sens qui laissoit subsister l'ancienne Règle, &
 voulut que le Conseil demeurât impuni, tant
 qu'il n'influerait que sur la résolution du Vo-
 leur, sans rien contribuer à l'exécution en
 elle-même. Il se mêla encore quelque autre
 dispute, dont les Compilateurs du Droit Ro-
 main nous ont aussi conservé des restes sensi-
 bles, touchant les différentes Actions qu'on
 avoit en Justice contre les Larrons, ou ceux
 qui étoient reputés tels. Si l'on ne suppose
 tout ce que je viens de dire, & à quoi je ne
 vois pas qu'on ait fait attention (hormis quel-
 ques ouvertures données obscurément par *JEAN*
DE LA COSTE, sur le passage des *INSTITU-*
TES, dont il s'agit, & *EDMOND ME'RIL-*
LE, *Observ.* Lib. II. Cap. 39.) il est bien dif-
 ficile d'expliquer plusieurs Loix, que les Inter-
 prêtes, après avoir bien sué, n'ont pû conci-
 lier d'une manière satisfaisante. C'est sur ces
 Loix-là mêmes que mon Système est fondé,
 & cela me dispense de les alleguer ici; d'au-
 tant plus qu'une pareille discussion ne peut
 guères bien se faire qu'en Latin.... *JUS-*
TINIEN a adopté l'opinion de ceux qui met-
 toient à couvert de l'Action de Larcin, une
 personne coupable seulement d'y avoir porté
 le Voleur par ses conseils, ou ses sollicitations:

„ Certé

„ Certè qui NULLAM OPEM ad furtum faciendum adhibuit, sed tantum CONSILIUM DEDIT, atque hortatus est ad furtum faciendum, non tenetur furti. Lib. IV. Tit. I. INSTIT. §. II.

VOICI d'autres pensées nouvelles, sur un autre article du Droit Romain. Selon ce Droit, on peut leguer (a) par Testament une chose appartenante à autrui: & pour ce qui regarde l'effet d'un tel Legs, les Jurisconsultes distinguent ainsi. Quand le Testateur ignoroit que la chose appartînt à autrui, le Legs étoit nul. Mais s'il savoit qu'elle fût à autrui, le Legs étoit bon & valide, en sorte que l'Héritier devoit ou acheter la chose leguée, & la remettre ensuite au Légataire, ou bien lui en paier la valeur. „ Il „ n'y avoit pas certainement (dit là-dessus (b) „ Mr. Barbeyrac) d'autre moien de donner à „ ces sortes de Legs une interprétation raisonnable. Je soupçonne même fort, qu'elle a „ été faite originairement contre l'intention du „ Testateur. Une personne sensée ne s'avisera „ pas de leguer une chose qu'elle fait lui appartenir, sans ajouter en même tems quelque „ clause qui donne à entendre comment on „ pourra & l'on devra satisfaire à sa volonté. Il „ y a grande apparence, que les premiers, qui „ firent de tels Legs, voulurent se moquer de „ ceux à qui ils les faisoient, en leur donnant des „ choses, dont ils n'avoient aucun droit de dis-

„ poser.

(a) Institut. Lib. III. Tit. XX. De Legat. §. 4.

(b) Liv. III. Chap. VII. §. 10. Note 7. pag. 477 & 478.

„ pofer. Les Jurisconsultes ne voulurent point
 „ autoriser une moquerie si mal placée. Pour
 „ en épargner l'affront au Légataire, qui ne le
 „ méritoit pas, ils supposèrent le Testateur plus
 „ sage, qu'il n'étoit effectivement. C'est sur
 „ le même principe, qu'ils tintrent pour non-
 „ écrites les conditions impossibles, ou deshon-
 „ nêtes. Voyez le Chap. suivant, §. 5. Mais
 „ ils auroient dû, pour une autre raison, ne pas
 „ regarder le Legs comme nul, lors que le Tes-
 „ tateur croioit de bonne foi que la chose lé-
 „ guée étoit à lui. Peut-être, disent-ils, que,
 „ s'il avoit su qu'elle appartenoit à autrui, il ne
 „ l'auroit pas léguée: *Forſitan enim ſi ſciſſet alie-*
 „ *nam rem, non legaffet.* Fort bien: il n'auroit
 „ pas alors légué la chose même, dont il ne
 „ pouvoit disposer. Mais pourquoi n'en au-
 „ roit-il pas légué une autre semblable de son
 „ propre bien, ou du moins l'équivalent? Cette
 „ présomtion est la plus conforme au dessein
 „ qu'a le Testateur, de donner au Légataire
 „ des marques réelles de sa bonne volonté: &
 „ par conséquent, à suivre les règles d'une droi-
 „ te interprétation, il auroit fallu l'admettre,
 „ jusques à ce qu'on eût prouvé le contraire; ce
 „ qui, à mon avis, arriveroit très-rarement.

P U F E N D O R F, en traitant de la Noblesse,
 fait (a) bien des remarques historiques sur celle
 des anciens Romains; & entr'autres sur ce que
 les Plébéiens, pour éluder l'artifice des Patri-
 ciens, qui avoient inventé certains Sacrifices &c
 cer-

(a) Liv. VIII. Chap. IV. §. 28.

certaines Cérémonies domestiques, à dessein de
 conserver par là les Charges dans leurs Famil-
 les, viarent à en établir eux-mêmes de sembla-
 bles, qu'ils firent aussi passer à leurs Descendans.
 A propos de quoi, il dit, que néanmoins, com-
 me ces Sacrifices de Famille demandoient des
 frais, les Héritiers, qui ne vouloient pas les sup-
 porter, trouvèrent aussi moyen de s'en libérer,
 par une espèce de Vente, qu'on appelloit *Coem-
 tio*; sur quoi il renvoie à CICE'RON, *Orat.
 pro Muren.* Cap. 12. & aux Notes de DE'NYS
 GODEFRQI *in Epist. ad Famil.* Lib. VII. Epist.
 29. „ Il paroît par là (a) Mr. Barbeyrac)
 „ que nôtre Auteur a suivi ceux qui confondent
 „ deux sortes de *Coemtio* fort différentes, & en
 „ même tems deux sortes de Vieillards, qu'on
 „ appelloit *Senes coemtionales*. C'est ce que les
 „ derniers Editeurs de CICE'RON ont remar-
 „ qué, sur les endroits citez, après le docte J.
 „ FRIDERIC GRONOVIVS, qui l'a dé-
 „ montré, *De Pecun. Vater.* Lib. IV. Cap. VII.
 „ VIII. Voici, en peu de mots, comment on
 „ s'y prenoit, dans le cas dont il s'agit. L'Hé-
 „ ritier, de concert avec un Vieillard, lui ven-
 „ doit pour une petite pièce d'argent, avec les
 „ Formalitez de la Balance (*per æs & libram*)
 „ l'Hérédité ou entière, ou en partie; à con-
 „ dition & en stipulant de lui dans les formes,
 „ que cet Acheteur imaginaire lui rendroit ce
 „ qu'il avoit ainsi acheté. Le nom d'Héritier
 „ étant ainsi éteint, celui qui recouvroit réelle-
 „ ment

(a) Note 3. pag. 531, 532.

Juliet, Août & Septembre 1733. 35

ment l'Hérédité, étoit par là déchargé de
l'obligation des charges, & par conséquent
des Cérémonies domestiques qui étoient attachees à cette qualité. C'est ce qu'on appelloit *Satra detestari*, *Sacrorum detestatio* : sur
quoi le Jurisconsulte **SERVIUS SULPICIUS** avoit écrit un Livre, dont **AULUGELLE** parle, *Lib. VI. Cap. 12.* comme le
remarque **JOSEPH SCALIGER**, (*in FESTUM, voc. Puri*) qui d'ailleurs n'avoit pas une idée exacte de la matière. Il y avoit une
autre manière de se décharger des Sacrifices
Domestiques, puis qu'elle se faisoit dans les
Assemblées du Peuple, nommées *Calata Comitia*, ainsi que nous l'apprend encore **AULUGELLE**, *Lib. XV. Cap. 27.* On peut
voir, sur plusieurs cas qui ont du rapport à
ceci, & les expédiens subtils que les Jurisconsultes imaginoient, **FRANÇOIS BALDUIN**,
De Jurisprud. Matiana, pag. 67, & suiv. Plusieurs Savans se sont trompez, faute d'avoir
entendu les termes & les principes de l'ancien Droit Romain sur cette matière : par
exemple, **CHARLES SIGONIUS**, *De Antiq. Jur. Civ. Rom. Lib. I. Cap. XII. in fin.* où il
explique & applique très-mal un passage de
CICÉRON, *De Legg. II. 20. in fin.* Je pourrois aussi faire voir, combien **Mr. DACIER**
s'est brouillé, pour la même raison, dans une
Note sur **HORACE**, *Lib. II. Sat. V. vers.*
169. Mais ce n'en est pas ici le lieu.

Nous n'irons pas plus loin, quoi qu'il fût
facile d'indiquer bien d'autres Additions sembla-
bles,

bles, qui nous sont tombées sous les yeux, en parcourant cette nouvelle Edition, & la comparant avec les précédentes. Il y en a là de reste, pour donner une idée de ce que l'on doit s'attendre à y trouver.

ARTICLE II.

EXAMEN du PYRRHONISME *Ancien & Moderne.* Par Mr. DE CROUSAZ. Second Extrait. [On a vû le premier dans la I Partie du Tome X. Artic. IV. pag. 70, & suiv.]

IL faut revenir au Livre de Mr. DE CROUSAZ, pour dire quelque chose de plus particulier sur les deux dernières Parties; comme nous l'avons promis. Dans la variété & l'abondance des matières, qu'elles renferment, tout ce qu'on peut faire, c'est de choisir quelques endroits, par lesquels il sera aisé de juger du reste.

Comme l'on pourroit confondre les SCEPTIQUES, ou *Pyrrhoniens*, dont SEXTUS EMPIRICUS embrassa la Secte, avec les ACADEMICIENS, au moins les *nouveau*x, qui, comme eux, doutoient de tout, & tenoient tout pour incertain; ce Philosophe a eû soin de faire remarquer d'abord (a) la différence, & il y revient toutes les fois que l'occasion se présente. Les uns & les autres étoient opposez aux *Dogmatiques*,

(a) *Pyrrhon. Hypotypos. Lib. I. Cap. I.*

Juillet, Août & Septembre 1733. 37

matiques, qui avoient des Dogmes fixes, de la vérité desquels ils faisoient profession d'être assurés; & tels étoient les *Aristotéliciens*, les *Epicuriens*, les *Stoïciens* &c. Mais les *Académiciens* soutenoient, qu'on ne pouvoit rien savoir, & que tout étoit *incompréhensible*: au lieu que les *Sceptiques*, comme leur nom le donne à entendre, *cherchoient* toujours & suspendoient leur Jugement sur cet article même, *Si l'on peut, ou non, savoir quelque chose*. Ainsi ceux-ci laissoient indécise la question générale, que les *Académiciens* décidoient positivement, & en quoi ils étoient réellement *Dogmatiques*, quoi qu'opposez à ceux qui reconnoissoient des Vérités, & générales, & particulières. L'ACADEMICIEN affirme, que tout est *incompréhensible*: le SCEPTIQUE ne l'affirme point, & ne desespère pas qu'il soit possible de comprendre quelque chose. C'est ce que dit ailleurs (a) *Sextus* lui-même. On voit bien néanmoins, que cela revenoit au fond à la même chose. Les *Sceptiques* ne nioient point les apparences, non plus que les *Académiciens*, & ils les suivoient également dans la pratique: mais ils donnoient moins aux *vraisemblances* dans la spéculation, & n'y reconnoissoient aucun degré. Cependant, après tout, ils soutenoient positivement, qu'il n'est pas possible de savoir, si l'on peut, ou non, connoître quelque chose avec

(a) "Ἰσως μὲν (διαφέρουσι τῶν Σκεπτικῶν οἱ ἀπὸ τῆς νέας Ἀκαδημίας) κατὰ αὐτὸ τὸ λέγειν πάντα εἶναι ἀκατάληπτα (διαβεβαιοῦνται γὰρ περὶ τούτου· ὁ δὲ Σκεπτικὸς ἐνδέχεται καὶ καταληφθῆναι τινὰ πρῶτον) &c. *Pyrrh. Hypo-
typ. Lib. 1. Cap. 33. §. 226. Edit. Fabric.*

vec certitude: & c'étoit-là une décision générale, un peu différente à la vérité de celle des *Académiciens*, mais toujours une décision. On a beau vouloir paroître entièrement Sceptique; tôt ou tard on en vient à décider d'une manière ou d'autre. Et par un Doute général, qui renferme une vraie affirmation, on ne fait que s'épargner la peine de soutenir aucune Opinion particulière, & se donner le plaisir de combattre toutes celles des autres Hommes.

Aussi les *Sceptiques* posoient-ils pour principe *fondamental* de leur Philosophie, (a) *Qu'à toute raison avancée, sur quelque sujet que ce soit, on peut opposer une raison d'un poids égal; & par conséquent que, rien ne faisant jamais pancher la balance, le seul parti qui reste, est de n'en prendre aucun.* Pour justifier cet état de suspension, où ils croioient devoir demeurer, ils s'efforçoient de détruire tout ce que les autres Philosophes disoient, pour établir quelque certitude. *Sextus* jette confusément sur le papier tout ce qui lui vient dans l'esprit; & tout lui est bon pour son but. Il n'a point de honte d'user de Sophismes, dont l'absurdité & le ridicule sautent aux yeux. Esprit subtil, il ne cherche qu'à éblouir par de vaines subtilitez: & pour y mieux réussir, il multiplie en apparence les assauts, par des répétitions du même argument, proposé en différens termes, ou avec quelque légère différence.

Nôtre Auteur serre ce Philosophe de tous côtez, & lui fait voir, d'une manière à ne lui laisser

(a) *Pyrrhon. Hypot. Lib. I. Cap. 6. §. 12.*

laisser aucun subterfuge, qu'il doit lui-même reconnaître quelque *évidence*. Le dessein même de l'Ouvrage du Pyrrhonien en fournit la preuve, & une preuve sans réplique. (a) Prenant le parti de contredire éternellement, par tout il pose des Principes, & tire des Conséquences. D'où vient tant d'habileté à un homme, qui ne fait rien? & à quoi bon s'est-il donné tant de peine, pour découvrir de simples apparences de réalité? Il définit, avec beaucoup de soin & de subtilité, les termes dont ceux de sa Secte se servoient, afin qu'on les entende bien. Peut-on rendre clair, ce qui est obscur? S'il répond, qu'oui, il avoue donc, qu'il y a quelque chose de clair. S'il répond, qu'il n'en fait rien, pourquoy définit-il? Quand on lui objecte, qu'en disant, *Cela n'est pas évident, je n'en suis pas assuré, je ne détermine rien*; il affirme au fond, que les preuves qu'on allégué de ce sentiment, lui paroissent foibles, & que l'on ne l'a pas solidement prouvé; il répond, que ceux qui font cette Objection, n'entendent pas le langage des *Sceptiques*, ou font semblant de ne l'entendre pas. Mais s'il les accuse d'ignorance, il croit donc en savoir plus qu'eux, il croit entendre mieux ce stile: car s'il ne l'entend pas lui-même, pourquoi reproche-t-il aux autres de ne l'entendre pas, pourquoi s'en fert-il? S'il accuse ses Antagonistes de mauvaise foi, qu'il n'use donc plus lui-même de subterfuges & de déguisemens; qu'il reconnoisse de bonne foi, qu'il y a une différence, du tout au tout, entre expliquer les

ter-

(a) Liv. II. Sect. II. pag. 62, & *suiv.*

termes, dont un Philosophe se sert, dans le même sens que lui, & leur en donner un entièrement opposé.

Sextus se pique tellement d'exactitude, crainte qu'on ne confonde des sentimens qui se ressemblent à quelques égards, qu'il emploie plusieurs (a) Chapitres à démêler la différence de la *Philosophie Sceptique*, d'avec celle de *Protagoras*, d'*Héraclite*, de *Démocrite*, & il va jusqu'à détailler subtilement toutes les différentes manières dont les Philosophes *Académiciens* prenoient le parti de douter. A quoi bon remarquer toutes ces différences, si l'Esprit Humain ne voit rien distinctement? Quand *Sextus* examinoit pour cet effet les Ouvrages des Anciens Philosophes, qui l'avoient précédé, étoit-il possible qu'il ne fût pleinement persuadé, qu'il examinoit, qu'il distinguoit? Quand il écrivoit, pouvoit-il douter, qu'il écrivît, & qu'il y eût des Hommes pour lesquels il écrivoit? Pouvoit-il dire de bonne foi, *Je ne sais si j'ai des doigts, si je tiens la plume, si même j'ai un Corps*? Quand il réfutoit *Socrate*, *Epicure*, *Zénon*, croioit-il comprendre clairement leur pensée, ou ne le croioit-il pas? S'il le croioit, le voilà hors du *Scepticisme*. S'il ne le croioit pas, de quoi s'avisoit-il de refuter ce qu'il n'entendoit point?

Voici maintenant un des argumens de *Sextus Empiricus*, qui lui paroît le plus triomphant. Il demande qu'on lui donne un *κρίτηριον*, un caractère distinctif du Vrai. Cela est juste. Mais, pour montrer qu'il n'y en a point, il raisonne

(a) *Pyrrhon, Hypoyp. Lib. 1. Capp. 29-33.*

ne (a) ainfi. Vous ne voulez pas apparemment que nous vous accordions, fans preuves, qu'il y a quelque chose de Vrai, & à quoi on peut le connoître. Donnez-nous donc cette marque infaillible du Vrai, & prouvez-la. VOILA', direz-vous, nos preuves. MAIS ces preuves, comment saurons-nous qu'elles portent le caractère du Vrai? Vous faites donc un cercle vicieux, & ce qui est à démontrer, vous le prouvez par ce qui est en question. Ou bien vous serez obligez d'appuyer encore de quelques nouvelles preuves celles que vous avez alleguées pour démontrer le caractère du Vrai; ces autres preuves auront encore besoin d'être démontrées, & ainfi de suite, jusqu'à l'infini.

„ Ce Raisonnement des *Sceptiques* (dit nôtre
 „ (b) Auteur) est fondé sur cette Proposition:
 „ On ne peut se procurer aucune certitude, si, pour
 „ s'assurer, il est nécessaire d'entasser preuves sur
 „ preuves à l'infini. Le *Sceptique* se fixe-là; il
 „ ne veut point se laisser tirer de ce principe.
 „ Ne fait-il pas connoître par-là, qu'il est per-
 „ suadé, sinon de sa vérité, au moins de sa for-
 „ ce, & qu'il le croit très propre à imposer si-
 „ lence à un *Dogmatiste*? En effet, on ne lui
 „ conteste point son principe: on prétend seu-
 „ lement, qu'il se trompe, quand il ajoute: Or
 „ est-il qu'il faut des preuves à l'infini. Sup-
 „ posons des *Sceptiques*, qui eussent eû autant
 „ d'inclination à s'éclairer & à se convaincre,
 „ qu'ils

(a) Ibid. Cap. XIV. §. 115, 116.

(b) Pag. 64, 65.

„ qu'ils en avoient à disputer & embarrasser : ~~HE~~
 „ auroient dit : *Où il n'y a point de MARQUE*
 „ *à laquelle on puisse s'assurer de la Vérité ; où cet-*
 „ *te MARQUE se fait sentir par ELLE-ME-*
 „ *ME, & est propre à convaincre l'esprit, SANS*
 „ *avoir besoin de PREUVES.* Rien n'étoit plus
 „ naturel que d'ajouter : *Où cette marque se fait*
 „ *connoître à tous ceux à qui on la présente, & les*
 „ *force à tomber d'accord de ce qu'on leur propose ;*
 „ *ou son efficace se borne à convaincre ceux qui sou-*
 „ *haittent de bonne foi de s'en instruire, & qui*
 „ *s'y rendent attentifs.* Après cela, il n'y avoit
 „ plus qu'à dire très-sincèrement : *Cherchons une*
 „ *marque de cette nature & de cette force, bien*
 „ *résolus de nous y rendre, de la respecter, & d'en*
 „ *faire usage.* Dès-là, l'EVIDENCE se feroit
 „ infailliblement présentée. Quand on suppo-
 „ se de la *bonne foi* dans les *Sceptiques*, on est
 „ surpris de voir, qu'ils fassent si peu mention
 „ de l'*Evidence*. Mais, comme ils n'en avoient
 „ pas d'idée, & que l'*Evidence* étoit devenuë
 „ étrangère à leur Esprit, ils la fuioient sans ces-
 „ se &c.

UN autre Argument, dont *Sextus Empiricus*
 se sert, c'est que l'Homme, selon lui, n'a au-
 cune Faculté, par le moien de laquelle il soit
 capable de parvenir à la connoissance de la Vé-
 rité. (a) Car, dit-il, elles se réduisent toutes
 aux Sens, & à l'Entendement. Or & les Sens,
 & l'Entendement, ne sont pas des guides sûrs.

„ Nous nous trompons si souvent, en jugeant
 „ des

(a) *Pyrrhon. Hypot. Lib. II. Cap. 6.*

des choses sur la témoignage des *Sens*. Pour-
quoi s'y fier dans une occasion, plutôt que
dans une autre?

„ D'où vient donc (a) nôtre Auteur
que *Sextus* (b) exerçoit la Médecine? Ne lui
étoit-il jamais arrivé de se méprendre, & les
Remèdes, qu'il ordonnoit à ses Malades, n'a-
voient-ils jamais eû un effet tout contraire à
celui qu'il en attendoit? Pourquoi risquer la
vie de ceux qui recouroient à lui, dans l'en-
tière incertitude où il étoit, si les Remèdes,
qu'on leur faisoit prendre, ne leur seroient pas
plûtôt mortels, que salutaires? ... C'est que
ses accès [de la fantaisie de disputer] avoient
leur tems de relâche, & qu'il concevoit que,
dans de certaines circonstances, un Remède
seroit infailliblement, ou du moins très-vrai-
semblablement, du bien, quoi que l'usage en
eût été douteux dans d'autres. Quand je m'in-
terroge sérieusement, je m'apperois que j'i-
gnore en quoi consiste la nature des *Couleurs*,
& je ne sai si elles existent sur les Corps, tel-
les qu'elles me paroissent. Je croirois plûtôt
le contraire, parce que je ne trouve qu'oppo-
sition entre l'Étendue, & ce qui ressemble à
mes sentimens ou à ma pensée. Mais ferois-
„ jo

(a) Pag. 49, & suiv.

(b) On sait, que ce Philosophe étoit Médecin, non
seulement par le témoignage de DIOGENE LAER-
CE, mais encore par ce qu'il dit lui-même, *Lib. Contra*
Grammatic. Cap. XII. §. 260. & Contr. Logicos, §. 202.
Dans le dernier passage, il parle de quelques Ouvrages
de Médecine, qu'il avoit publiez.

„ je le même raisonnement sur les *Figures*, dont
 „ j'ai des idées si claires, & dont je démontre si
 „ évidemment les propriétés ; sur les *Figures* ;
 „ dis-je, qui appartiennent si essentiellement au
 „ Corps, & qui terminent si nécessairement des
 „ blocs d'Etendue, qu'il m'est impossible de
 „ les concevoir autrement, que figurez ? *Je me*
 „ *trompe sur la figure, que j'ai attribuée à un Corps,*
 „ *quand je ne le vois que de loin* : Donc je n'ai
 „ aucune certitude, quand je le vois de près,
 „ quand je le touche, & que je l'examine au-
 „ tant que je le trouve à propos. Quelle con-
 „ séquence ? On n'aura aucune certitude sur l'u-
 „ sage d'une Faculté, elle ne servira de rien,
 „ dès qu'elle ne sera pas portée à toute la per-
 „ fection imaginable. Cela revient à ce raison-
 „ nement, tant de fois réfuté : *On ne peut rien*
 „ *savoir, pendant qu'on ne saura pas tout*. Je
 „ dois douter, si je suis dans ma Maison, ou si
 „ je me trouve encore dans celle de mon Ami,
 „ & pourquoi ? C'est qu'il ne m'est pas possible
 „ d'arriver de l'une à l'autre par un seul pas ; el-
 „ les sont trop éloignées. Donc vint pas, tren-
 „ te pas, cent pas, ne sauroient m'en appro-
 „ cher. Quand même je la verrai de près, quand
 „ même je la toucherai, je douterai encore si je
 „ la vois, ou si je la touche. Sur quoi fondé ?
 „ Il n'y a qu'un moment que je ne la vois
 „ point, & que je ne la touchois point, je ne
 „ le pouvois même ; j'en étois trop éloigné &c.

A l'égard de l'*Entendement*, l'Âme, dit *Sextus*,
 est incompréhensible : elle ne se connoît
 pas elle-même ; comment seroit-elle capable de
 connoître quelque chose ?

On

Juillet, Août & Septembre 1733. 45

On répond au *Sceptique* : „ Vous avouez, qu’il vous paroît que vous voiez, & qu’il vous semble que c’est par le moien de l’Oeil que vous voiez : mais *il ne vous paroît pas, que l’Oeil se voie lui-même* ; donc il ne vous paroît pas seulement que vous voiez, vous ne pouvez pas seulement dire cela. Il y a plus : vous ne pouvez pas même dire, que vous doutez, ni qu’il vous paroît que vous doutez. On voit par-là, que l’on peut sentir quelques actes, & s’appercevoir qu’on les sent, quoiqu’on ne connoisse point à fond la nature de la Faculté qui les sent, ou qui paroît les sentir. Je sens, que je *pense* : cela me suffit pour me convaincre que je pense, quand même je ne connois point à fond la nature de la Substance qui pense. Je sens, que j’ai des idées de l’*Affirmation* & de la *Négation* : je sens, que j’ai des Idées de *Nombres* pairs, du nombre *quatre*, du nombre *huit* &c. cela me suffit, pour oser affirmer, sans aucun doute, que *Quatre* est un nombre pair. Je sens de même, que l’idée du *Triangle* exclut celle du *Cercle*. Cela me suffit, pour nier avec assurance, que le *Triangle* soit un *Cercle* &c.

Mais, ajoute (a) *Sextus*, au jugement de qui vous en rapporterez-vous, pour croire vraie une Proposition ? Sera-ce au vôtre propre ? Les Hommes jugent différemment, & est-il juste que chacun soit Juge dans sa propre cause ? Sera-ce au jugement d’autrui ? De qui donc ? Du plus grand

(a) *Pyrrhon. Hypot. Lib. II. Cap. V. §. 37. & seq.*

grand nombre? Les plus sçavez sont les plus nres. D'ailleurs, le moyen de compter tous les suffrages du Genre Humain? Ecoutez-*vous* les plus sages? Mais quels sont-ils? comment les reconnoître? Tel qui *vous* paroît très-habile, se trouve très-inférieur à un autre, que *vous* ne connoissez pas.

„ Je ne me rends (répond notre Auteur) ni à
 „ mon Autorité, ni à celle des autres. Je cé-
 „ de à l'Evidence, qui me pénètre, soit qu'elle
 „ naisse de mes propres idées, soit que je la tire
 „ de mon attention aux discours des autres....
 „ (a) Il n'y a point de Chapitres, où *Sextus* ne
 „ ramène la preuve tirée de la *diversité des sentia-*
 „ *mens*, preuve qu'il propose, tantôt sous une
 „ forme, tantôt sous une autre. Mais si cette
 „ preuve a quelque force, il s'ensuivroit, que
 „ quand même tous les Hommes qui sont sur la
 „ Terre, & qui y ont vécu, depuis un tems
 „ immémorial, auroient été persuadés de la vé-
 „ rité d'un grand nombre de Propositions, sans
 „ aucun doute, & sans s'être jamais partagés en
 „ différentes opinions, il suffiroit que dix ou
 „ douze personnes, ou par folie, ou par malice,
 „ ou par un mélange de ces deux principes, s'a-
 „ visassent de les contredire, ne fût-ce que pour
 „ se donner le plaisir d'inquieter; pour que dès
 „ là toutes les preuves tombassent; & alors le
 „ Genre Humain, s'il étoit sage, de la manière
 „ que les *Sceptiques* conçoivent qu'il faut l'être,
 „ passeroit tout d'un coup de la Persuasion au

„ Dou-

Doute, parce qu'il seroit arrivé à dix ou douze personnes, ou à moins encore, de douter, ou d'en faire semblant... Si la diversité de Sentimens; en matière de Théorie, est une raison suffisante, pour obliger un Homme à s'abstenir d'affirmer ou de nier, & à demeurer en suspens, sans se déterminer pour aucun parti; quand il s'agira d'une délibération, & que l'on demandera, Si l'on doit faire une chose, ou si l'on doit faire le contraire? la diversité de Sentimens devra de même engager un Homme Sage à ne faire aucun choix. Il attendra donc de prendre un Remède, que tous les Médecins s'accordent à le lui conseiller: il différera d'embrasser un genre de Vie, jusqu'à ce que tout le monde convienne sur celui qui mérite la préférence. Un Homme Sage sera-t-il moins circonspect en matière d'Action, qu'en matière d'Opinion? Et pendant qu'il n'aura garde de se déterminer au hazard sur des matières indifférentes, prendra-t-il parti de cette manière sur ce qui peut avoir de grandes suites? Notre Auteur montre ensuite la différence qu'il y a entre les idées des Sens, & celles de l'Entendement, en ce que les premières peuvent quelquefois être différentes en différentes personnes, à cause de la différente disposition des Organes; au lieu que la diversité à l'égard des Idées Intellectuelles ne vient que d'un défaut de mémoire, ou d'attention, ou de ce qu'on se repose aveuglément sur l'Autorité, ou de ce que l'on suppose quelque Principe, de l'évidence duquel on n'est point convain-

convaincu; en un mot, de ce que l'on ne fait pas usage de l'Entendement, comme on pouvoit & comme on devoit.

Sextus revient là-dessus à la charge. L'Entendement, dit-il, s'est trompé hier: pourquoy ne lui arriveroit-il pas aujourd'hui de se tromper de la même manière que hier, ou d'une autre façon? (a) Peut-on se fier à une Faculté, qui s'est quelquefois trompée?

„ Voilà, répond (b) nôtre Auteur, ce qu'
 „ j'aurois raison d'opposer à un homme, qui
 „ prétendrait que je dois me rendre aux déci-
 „ sions de son Entendement par pure déférence.
 „ Il auroit beau assurer, qu'il ne supposoit rien,
 „ & qu'il n'avance quoi que ce soit au delà de
 „ ce qu'il a aperçu évidemment; je serois tou-
 „ jours en droit de lui répondre: *Vous me teniez*
 „ *déjà le même langage il y a quelque tems, & ce-*
 „ *pendant vous m'avouez aujourd'hui, qu'alors*
 „ *vous disiez trop; je crains que vous ne vous fas-*
 „ *siez encore aujourd'hui les mêmes illusions. Quand*
 „ *il me diroit: Je ne me les fais point, je vous en*
 „ *assûre, je vois très-distinctement; Je lui repli-*
 „ *querois encore: S'il étoit en ma puissance de pé-*
 „ *netrer dans vôtre Esprit, de voir avec vous,*
 „ *& de me convaincre par là que vous ne supposez*
 „ *point, & que vous voyez en effet tout ce que*
 „ *vous dites; je tomberois d'accord, que dans ce*
 „ *moment vous méritiez que je vous croie, & que*
 „ *je tombe d'accord de ce que vous dites. Alors il*
 „ pour-

(a) *Pyrrhon. Hypotyp. Lib. II. Cap. VI. §. 64.*

—(b) *Pag. 72, 73.*

» pourroit ajoûter: *Rendez-vous attentif au sens*
 » *de mes expressions, & voyez vous-même dans*
 » *vôtre esprit, ce que je vous avertis que je vois*
 » *dans le mien.* Et si en faisant l'essai, auquel
 » il m'inviteroit, le vif sentiment de mes pro-
 » pres idées me mettoit alors dans l'impuissance
 » de n'en pas reconnoître les liaisons, & de me
 » refuser à leur évidence, je me trouverois dans
 » une heureuse nécessité de passer du Doute à la
 » Certitude. Quand donc un Homme se cor-
 » rige de quelque Erreur, cela ne lui arrive pas,
 » parce que son Entendement a changé d'Idée,
 » comme il arrive à l'Oeil de trouver blanc ce
 » qui lui paroissoit jaune dans le tems qu'il étoit
 » détrempé de Bile: Mais quand il ne se trom-
 » pe pas, il a des Idées, il s'y rend attentif, il
 » prononce sur ces Idées: au lieu que, quand il
 » se trompoit, il supposoit d'avoir remar-
 » qué ce qu'il n'avoit point apperçu. Aujour-
 » d'hui qu'il a des Idées, plus il leur donne d'at-
 » tention, & moins il est en sa puissance de ne
 » tomber pas d'accord qu'il voit effectivement
 » dans ses Idées ce qu'il y apperçoit: & quand
 » il compare encore l'état où il se trouve, avec
 » celui où il étoit, lors qu'il lui est arrivé de dé-
 » cider trop vite sur des suppositions, & sans
 » une suffisante évidence, il sent très-distincte-
 » ment qu'alors il auroit été en son pouvoir de
 » ne décider pas, de suspendre son Jugement,
 » de chercher de nouvelles lumières, & d'exa-
 » miner avec plus de circonspection. Le sen-
 » timent très-vif & très-distinct de la différen-
 » ce de ces deux états, lui apprend, d'où vient
 Tom. XI. Part. I. D » qu'il

„ qu'il s'étoit rompu, &c. d'où vient que, dans
 „ l'état présent où il se trouve, il ne pourroit
 „ pas prendre le parti de douter, &c. de faire ses
 „ efforts pour se refuser à la Certitude qui le fai-
 „ sit, sans une fantaisie très-déraisonnable. Par-
 „ ce qu'il m'est arrivé de décider sans lumière,
 „ je doute aussi peu que je ne sois éclairé, quand
 „ je le suis, que je doute qu'il est jour, parce
 „ qu'un peu auparavant il étoit nuit.

QUAND on veut donner un exemple de
 quelque Notion commune, de quelque Princi-
 pe sur lequel on ne sauroit concevoir que le plus
 déterminé. *Sceptique* ose former des doutes, on
 allégué ordinairement celui-ci, comme un des
 plus incontestables: *Le Tout est plus grand, que
 sa Partie.* Voici où *Sextus* est (a). obligé d'en
 venir, pour ébranler la certitude d'une telle Vé-
 rité. Vous dites qu'une longueur de dix Toises ren-
 ferme dix Parties, chacune longue d'une Toise: mais
 dès que vous en aurez ôté une, il n'en restera que
 NEUF: la neuvième de ces neuf ne sera donc plus
 contenue dans le Tout précédent; car NEUF est
 un autre Tout que DIX. Il n'est donc pas vrai,
 qu'il contenoit la DIXIÈME & la NEUVIÈ-
 ME. De plus, DIX contient HUIT, aussi
 bien que NEUF. Il contient SEPT aussi bien
 que l'un & l'autre de ces deux nombres. Ainsi
 DIX contiendra déjà UN, NEUF, HUIT, &
 SEPT. Continuez à faire le même dénombrement,
 vous trouverez que DIX renferme CINQUAN-
 TE (b).

Rappor-

(a) *Pyrrhon. Hypot. Lib. II. Cap. XIX. §. 215, & seqq.*

(b) Il y a dans l'Original, cinquante cinq: *Ἐν τοῖς δέ-
 κα περιέχεται πέντε καὶ πενήκοντα.*

Juillet, Août & Septembre 1733. 52

Rapporter une subtilité si extravagante, c'est la refuter. Nôtre Auteur se contente de s'en servir, pour montrer, combien peu étoient fondez les *Sceptiques* de prétendre, que sur chaque Question, il y aît autant de raisons en faveur du pour, qu'en faveur du contre. (a) „ Figurez-
„ vous (dit-il) deux hommes, dont l'un vient
„ de vous faire le même raisonnement, que *Sextus*,
„ l'autre au contraire s'énonce de cette ma-
„ nière: DIX est un TOUT, qui renferme plu-
„ sieurs PARTIES. Partagez-le en deux, trois,
„ quatre portions; comptez chaque portion, pour-
„ vu que vous ne comptiez qu'une fois la même:
„ leur somme égalera toujours le Tout; & cela au-
„ ra lieu, quelque Tout que vous trouviez à pro-
„ pos de partager, & quelque partage que vous en
„ fassiez. Oseroit-on dire, qu'il n'y a aucune
„ différence entre ces deux Raisonnemens, par
„ rapport à la Certitude, & que, si l'on s'y rend
„ attentif, on trouvera que l'un est aussi vrai-
„ semblable que l'autre? Et ne se croira-t-on
„ pas en droit de dire, sur le premier, ce que
„ *Sextus* lui-même remarque sur les Sophismes
„ (b) quand il les compare à ces tours de main,
„ où l'on est persuadé qu'il y a de l'illusion, quoi
„ qu'ils paroissent réels, & qu'on n'en connois-
„ se pas l'artifice?

Tous les Hommes sont, persuadez de l'exi-
stence des Causes, leurs Effets en supposant né-
cessairement la réalité. Et dès qu'une fois on
s'est

(a) Pag. 80.

(b) Cap. 22. §. 250. pag. 124.

§2. BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

s'est apperçû de la nécessité qu'il y a de reconnoître des Causes, on est conduit naturellement à conclure, que l'*Univers* en a une. Pour s'empêcher de venir à cet aveu redoutable, *Sextus* prend le parti extravagant, de soutenir qu'il n'y a point de Cause. Et voici comment il raisonne. (a) „ Celui qui dit, qu'il y a des Causes, „ le dit sans raison, ou il a raison de le dire. Si „ les Raisons, qu'il allègue, n'ont point de cause, & si ces Raisons naissent dans l'esprit par „ quelque cause, cette cause elle-même en a une, ou n'en a point. Si elle n'en a point, ce „ n'est pas une nécessité de reconnoître des „ Causes. Si elle en a, je recommence, & je „ vai à à l'infini.

Mais, répond (b) nôtre Auteur, „ ce raisonnement ne sera-t-il pas plus vraisemblable, s'il „ conduit à une Cause Première, qui soit elle-même la cause de ses Choix & de ses Déterminations, & qui existe nécessairement ? Il „ faut ou avouer, que les choses naissent sans „ cause, ou admettre une impossibilité, en imputant un seul Effet à une infinie succession „ de Causes, ou enfin s'arrêter à une, qui agisse sur elle-même. Nous sentons, dans nos „ Choix libres, que ce qui pense en nous est „ une Cause de cette nature. Lors que nôtre „ Ame use de sa Liberté, elle peut reconnoître, „ dans sa manière d'agir, une image de la Cause Première: elle peut s'appercevoir, que „ vent

(a) Lib. III. Cap. III. §. 23. pag. 133.

(b) Pag. 91, 92.

„ vent elle se détermine, parce qu'elle veut se
 „ déterminer, & qu'il ne faut point chercher
 „ d'autre cause de sa détermination, que la vo-
 „ lonté qu'elle a eue de se déterminer ainsi.
 „ Lors-même qu'elle a délibéré sur les partis
 „ qu'elle doit prendre, afin de régler son choix
 „ sur de bonnes raisons, elle peut acquiescer à
 „ celles qui se seront présentées, ou continuer
 „ de les examiner, & de les comparer avec d'au-
 „ tres : elle peut arrêter son attention sur un
 „ Objet, ou la lui refuser, & l'en détourner
 „ pour la porter sur un autre. Elle peut conti-
 „ nuer d'agir, ou se reposer. C'est elle-même,
 „ qui se détermine à l'un de ces partis, plutôt
 „ qu'à l'autre.

L'humeur sophistique de *Sextus*, paroît plus
 visiblement, quand il (a) ajoute, pour détruire
 l'existence des Causes : „ L'existence d'une
 „ Cause n'est pas postérieure à celle de son Ef-
 „ fet. Elle n'est pas non plus antérieure : car si
 „ la Cause étoit déjà Cause, avant que de pro-
 „ duire son Effet, elle seroit Cause sans être
 „ Cause, parce qu'elle ne peut être Cause qu'en
 „ produisant. Le seul parti qui reste, est donc
 „ de dire, qu'une Cause existe Cause, en mê-
 „ me tems qu'un Effet existe Effet. Cela pa-
 „ roît d'abord vraisemblable : mais qu'on l'exa-
 „ mine de plus près, on le trouvera absurde &
 „ contradictoire ; car, afin que l'Effet soit, il
 „ faut que la Cause le produise : pour produire,
 „ il faut agir : pour agir, il faut être : Il faut
 „ donc

(a) *Ibid.* §. 24. pag. 133, 134.

54 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

„ donc que la Cause soit, avant que d'agir.
 „ Quelle honte pour les *Sceptiques* (dit nôtre
 „ Auteur) quelle mortification pour leur vani-
 „ té, que leurs Chefs se soient armez de cette
 „ foule d'équivoques, & d'équivoques si gros-
 „ sières, parmi des Propositions fausses encore
 „ en elles-mêmes, & visiblement fausses? *Pour*
 „ *agir, il faut être*: cette Proposition a deux
 „ sens. En voici un, qui est vrai: *Ce qui n'est*
 „ *point, n'agit pas; ce qui agit, existe.* En voi-
 „ ci un autre, qui peut être faux: *Ce qui agit,*
 „ *a déjà existé avant que d'agir.* Une chose, qui
 „ de sa nature est active, ne sauroit avoir existé
 „ un moment sans agir, parce qu'elle ne sauroit
 „ avoir existé un moment, sans avoir été ce
 „ qu'elle est; & on suppose, que, de sa natu-
 „ re, elle est agissante. Tel est sans contredit
 „ le *Mouvement*, qui agit dès qu'il existe, &
 „ qui ne sauroit être *Mouvement*, sans mou-
 „ voir ce qu'il rencontre. De plus, un *Être*
 „ peut *exister*, & *n'agir point*. Il aura donc existé
 „ té, avant que d'agir, mais il aura existé *sans*
 „ être *Cause*, & n'aura commencé d'être *Cau-*
 „ *se*, qu'en même tems qu'il aura produit son
 „ *Effet*. Des raisonnemens si captieux, & dont
 „ les plus grossiers des Hommes doivent sentir
 „ l'équivoque, quoi qu'ils ne sachent pas la dé-
 „ velopper, peuvent-ils être mis en parallèle
 „ d'évidence & de vraisemblance, avec ceux
 „ que *Sextus* lui-même avance, au commence-
 „ ment de (a) ce Chapitre: C'est que, *si tout*
 „ *naïssoit à l'avanture, & qu'il n'y eût point de*
 „ *Cause,*

Juillet, Août & Septembre 1733. ff

„ Cause, d'où vient que les Pâis, qui ont été gla-
„ ces pendant quelques Siècles, ne viennent pas à
„ être brûlez de chaleur dans la suite, & récipro-
„ quement: D'où vient que les Espèces se perpétuent,
„ & que les Chevaux naissent constamment des
„ Chevaux, que les Chats ne sont jamais sortis
„ d'un Chien, ni les Elephans d'une Mouche &c.
„ Car s'il n'y a point de Causes destinées à leurs
„ Effets, toutes sortes de changemens sont égale-
„ ment faciles, & une manière d'être n'est point
„ plus fondée, ni plus vraisemblable, qu'une autre
„ toute opposée. Vous diriez, que Sextus affecte
„ de braver les Hommes, en mettant ainsi
„ en parallèle, comme d'une égale vraisemblan-
„ ce, les raisonnemens les plus inégaux.

Mais, ce qu'il y a de plus merveilleux, ce
Philosophe fournit lui-même ailleurs de quoi ren-
verser tout d'un coup toutes les vaines subtili-
tez, & les équivoques grossières; qu'il a entas-
sées. Car, en traitant des Sophismes, il donne
une règle, & une comparaison, qui porte avec
soi le préservatif. (a) Comme (dit-il) nous ne
nous jettons pas dans un précipice, parce qu'on nous
montre un Chemin, qui y conduit, mais au contrai-
re nous retournons en arrière, par la raison qu'il
conduit à un précipice: tout de même, lors qu'un
Discours se termine par quelques absurditez, loin
d'y donner, parce que ce Discours y mène, nous re-
jettons au contraire ce Discours, parce qu'il conclut
par une absurdité.

EN voilà assez, sur l'ancien Philosophe Scep-
tique.

(a) Lib. II. Cap. XXII. §. 252. pag. 124.

tique. Venons au nouveau, ou à Mr. BAYLE, qui fait le principal & le plus étendu sujet de cet *Examen du Pyrrhonisme*.

Si ceux qui ont lû avec un peu de soin les Ouvrages de ce fameux Moderne, pouvoient douter un seul moment, que l'esprit de Pyrrhonisme soit le caractère de celui de l'Auteur, & qu'il aît eû un dessein fixe & soutenu d'inspirer les mêmes dispositions à ses Lecteurs; ils seront bientôt desabusez, quand ils verront ici rassemblez tous les traits répandus en une infinité d'endroits des Livres de Mr. Bayle, & dont la centième partie suffiroit pour donner de lui cette idée. Au fond, il n'y a pas lieu d'en être surpris. On voit que, de bonne heure, il prit grand goût à cette manière de philosopher, & que ceux qui l'avoient choisie, tant Anciens, que Modernes, comme un MONTAGNE, & un LA MOTHE LE VAYER, furent toujours ses Auteurs favoris. Il ne faut que voir une de ses *Lettres*, écrite en (a) 1673. c'est-à-dire, à l'âge de vint-cinq ans. Il y traite fort au long, pour une Lettre, de la Secte du Pyrrhonisme, sans laisser échapper le moindre petit mot qui tende à la condamner. Bien loin de là: on sent assez, qu'elle a pour lui de grands charmes. Il parle avec éloge de ceux qui l'ont embrassée, & il y enrôle les plus illustres noms. Il la trouve (b) *fort commode*, & n'est nullement surpris que
tant

(a) C'est justement la I. du Recueil de ses *Lettres*.

(b) Pag. 9, 10. de la 2. Edit. publiée par Mr. Des Maizeaux, en 1729.

Juillet, Août & Septembre 1733. 57

tant de gens aient donné dans le Pyrrhonisme. Vous pouvez, dit-il, impunément disputer contre tous venans, & sans craindre ces *Argumens ad hominem*, qui font quelquefois tant de peine. Vous ne craignez point la *Rétorcion*; puis que ne soutenant rien, vous abandonnez de bon cœur à tous les *Sophismes*, & à tous les raisonnemens de la Terre, quelque opinion que ce soit. En un mot, vous contestez, & vous daubez sur toutes choses tout votre saoul, sans craindre la peine du *Talion*. Dans cette disposition, Mr. Bayle négligea l'étude des *Mathématiques*; elles ne paroissoient pas d'usage pour la Dispute, & la Certitude, qu'elles renferment, n'étoit pas ce qu'il cherchoit. Il se jeta dans les termes vagues & les abstractions de la *Métaphysique*, si propres à fournir matière aux contestations & aux *Sophismes*, & à éblouir par des équivoques ceux qui ne sont pas faits à ce langage.

Il débuta par insinuer l'incertitude de l'Existence d'un DIEU, en faisant au long, & avec une grande affectation, (a) l'apologie des *Attributs*. Et il ne laissa passer ensuite aucune occasion d'affoiblir, autant qu'il pouvoit, les plus fortes preuves de cette Vérité capitale; comme nôtre Auteur le montre au long, en répondant à ses difficultez & ses objections. Il crut surtout trouver de quoi triompher sur la preuve tirée de la persuasion générale, ou presque générale, dans laquelle on voit tous les Hommes, de l'existence de quelque Etre, ou de quelques Etres,

(a) Dans ses *Pensées sur les Comètes*.

tres, supérieurs à la Nature Humaine; en un mot, de quelque Divinité. Il emploia toutes les forces de son esprit à combattre cette preuve, en l'étendant au delà de ses justes bornes, & la détachant de ses vrais fondemens. Cela étoit fort nécessaire, pour appuyer le grand argument des anciens *Sceptiques*, tiré de la diversité d'Opinions entre les Hommes. Cette Secte ne craint rien tant, que de voir un nombre considérable de gens s'accorder sur quelque chose. Voici de quelle manière Mr. de *Croufaz* (a) tourne & défend la preuve, que fournit le Consentement général sur l'Existence d'une Divinité.

„ Les Hommes ont une répugnance extrême
 „ à se persuader ce qu'ils ne voient pas, & à
 „ croire au delà de ce que leurs Sens leur font
 „ immédiatement connoître: ils traitent le res-
 „ te de chimères. Un seul cas fait exception
 „ à cette remarque générale: on trouve établie
 „ chez tous les Peuples (ou à très-peu près) la
 „ pensée, qu'il y a un Etre, ou plusieurs Etres
 „ invisibles, & d'une Puissance supérieure à la
 „ puissance de tout ce qu'on voit; & ceux-là
 „ même qui conçoivent ces Etres Supérieurs
 „ visibles, ne les ont jamais vus, & les croient
 „ d'une nature tout-à-fait supérieure au reste
 „ des Etres, que Pon voit. Une persuasion si
 „ surprenante... doit avoir une cause. En cher-
 „ chera-t-on la raison dans la constitution inti-
 „ me de l'Âme de l'Homme? Une disposition
 „ si constante & si générale doit amener à re-
 „ con-

(a) III. Part. Sect. VIII. pag. 445.

„ connoître une Cause du Genre Humain, &
 „ une Intelligence qui a présidé à sa naissance.
 „ (a) On arrivera encore à la même conclu-
 „ sion, si l'on regarde cette Opinion universel-
 „ le, comme l'effet d'une Tradition. Car une
 „ Tradition, dont l'effet est ainsi répandu chez
 „ tous les Peuples, suppose une source commu-
 „ ne à tout le Genre Humain. Le premier Pé-
 „ re des Hommes devoit savoir d'où il venoit;
 „ & il ne se seroit pas appliqué à persuader à ses
 „ Enfans une opinion, qu'il auroit cruë fausse;
 „ pour les rendre, dans toute la suite du tems,
 „ le jouet d'une chimère, qui les gêneroit tou-
 „ te leur vie, & les obligeroit de s'opposer eux-
 „ mêmes à une grande partie de leurs desirs.
 „ Cela même fait, qu'on s'étonne toujours plus
 „ de la facilité avec laquelle cette opinion s'est
 „ répandue, & de la constance avec laquelle
 „ elle s'est conservée.... On fait avec quelle
 „ obstination les Hommes rejettent ce qu'ils
 „ ont intérêt de ne pas croire. Or il est cer-
 „ tain que l'idée d'un Etre Supérieur est un
 „ joug, qui leur pèse, un joug, que les Sens &
 „ les Passions aiment à secouer. Si les Hom-
 „ mes ont une origine commune, ils doivent
 „ en avoir reçu un grand nombre de Traditions:
 „ d'où vient que celle-ci est la seule, qui se soit
 „ conservée?.... L'habileté des Politiques, qui
 „ pour engager les Hommes à vivre dans la sou-
 „ mission;

(a) Il y a, sur cette matière, un beau Sermon en Anglois du célèbre Docteur BARROW, dont on peut voir l'extrait dans la BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE, Tom. III. pag. 313, & suiv.

„ mission, & à se régler sur des Loix, ont pris
 „ soin de leur persuader, qu'ils auroient à ren-
 „ dre compte de leur conduite à un Etre, ou à
 „ des Etres, aux yeux & à la puissance de qui
 „ rien ne peut échapper; cette habileté auroit-
 „ elle eû un succès si aisé & si général, si la
 „ Nature ou la Tradition, ou plutôt si l'une &
 „ l'autre tout ensemble, ne l'avoient secondée?
 „ D'ailleurs, d'où vient que cette idée s'est pré-
 „ sentée à tous les Législateurs, & qu'on la
 „ voit établie chez tous les Peuples, qui vivent
 „ avec ordre, & qui se soumettent à des Loix? ...
 „ N'est-il pas pour le moins très-vraisemblable,
 „ que l'Auteur de l'Univers ne s'est pas conten-
 „ té d'y répandre mille traits propres à élever
 „ l'Âme des Hommes jusqu'à lui, & à les faire
 „ remonter des effets à la cause, mais qu'il les
 „ a encore formez avec un panchant secret &
 „ très-puissant, par cela même qu'il est géné-
 „ ral, à chercher cette Cause, & à s'en persua-
 „ der? Le Genre Humain se trouvant en pos-
 „ session de cette croiance, & se trouvant bien
 „ de penser ainsi, il est en droit de regarder
 „ comme ses Ennemis, ceux qui le viennent
 „ troubler dans une si agréable & si utile persua-
 „ sion. En vain ceux-ci allégueront-ils pour
 „ prétexte, leur respect pour la Vérité. Car 1.
 „ Ils ne peuvent guères avancer, que des Dou-
 „ tes: ils sont fort éloignez d'alléguer des Preu-
 „ ves démonstratives; ils n'osent même s'en
 „ vanter. 2. S'il n'y a point d'Etre Supérieur,
 „ auquel il faille rendre compte, par quel de-
 „ voir est-on lié à respecter la Vérité, & sur
 „ quel

quel fondement dira-t-on, qu'on lui doit plus qu'à l'Utilité?

Il ne sert de rien non plus d'alleguer „ l'exemple de quelques Peuples, chez qui on ne trouve aucun vestige de cette croiance répandue chez tant d'autres, & commune à tant de Siècles. Car on ne dit pas, que l'Auteur de la Nature Humaine l'imprime dans l'Âme de l'Homme de la même manière, & avec la même nécessité, qu'ils ont tous deux piez & deux yeux, par exemple, mais on reconnoît possible, qu'ils s'abrutissent à cet égard, comme à d'autres... ou par une stupidité dans laquelle ils tombent, ou faute d'Education &c.

La preuve tirée du Consentement des Peuples se trouveroit très-affoiblie, par l'étendue de l'Idolatrie, si ceux qui mettent en avant cette preuve, supposoient que l'Idée de Dieu est l'effet continuel de son impression sur l'Âme, ... & d'une impression semblable à celle d'un Cachet sur de la Cire... Mais l'Âme de l'Homme ... est venuë à bout de faire assez ploier sa Raison sous ses Passions, pour se former l'idée de quelques Etres Supérieurs, moins gênante que celle du Vrai. ” Par cette dernière réflexion nôtre Auteur fait tomber quelques Objections de Mr. Bayle, qui tendent à faire regarder les Athées, comme aussi excusables, & plus même que les Idolâtres. ” L'Athée, (a) ajoute-t-il, abolit entièrement toute disposition à connoître & à adorer l'Etre
 „ Su-

(a) Pag. 416.

„ Suprême. L'Idolâtrie la conserve, au milieu
 „ même de ses écarts. L'Idolâtre a des idées,
 „ qui se contredisent, & dans cette confusion,
 „ il en conserve qui peuvent servir à rectifier les
 „ défectueuses.

„ C'est encore un sophisme, ordinaire à Mr.
 „ Bayle, de faire regarder le Polythéisme des
 „ Païens, comme un certain Système, où l'on
 „ seroit parvenu en raisonnant d'une certaine
 „ façon. Nôtre Auteur prouve, dans la suite
 „ de son Ouvrage, que le Polythéisme s'est
 „ établi peu-à-peu, & que les Hommes ne sont
 „ venus à le croire, que parce qu'ils ont gros-
 „ sièrement admis, sans examen, ce qu'ils ont
 „ trouvé établi dans leur pais, & parce que cha-
 „ que Nation y a ajoûté peu-à-peu, & sans at-
 „ tention, d'autres articles. ” Il examine aus-
 „ si, avec étendue, les parallèles que ce Philoso-
 „ phe fait de l'Idolâtrie, & de l'Athéisme. Sur ce
 „ qu'il objecte (a) contre la Voix de la Nature,
 „ dont les Sermons, selon lui, sont, *Qu'il faut bien*
 „ *manger & bien boire, bien jouir des plaisirs des*
 „ *Sens, préférer ses intérêts à ceux d'autrui &c. se*
 „ *bien venger &c.* on lui (b) répond, qu'il y a
 „ moien de distinguer sûrement dans l'Homme les
 „ panchans, qui sont les suites de sa Dépravation,
 „ d'avec ceux qui naissent des dispositions qu'il a
 „ reçues de son Créateur, & qui en sont les effets
 „ naturels. Il n'y a qu'à voir, quelles Inclinaisons
 „ tendent à faire regner l'Ordre, & quelles vont à
 „ tout

(a) Continuation des Pensées diverses sur la Comète, Art. VIII. pag. 31. (b) Pag. 416.

Juillet, Août & Septembre 1733. 63

tout remplir de désordre & de confusion. Mr. Bayle reconnoît lui-même, (a) que les idées naturelles de l'Honnête, & de la *Beauté de la Vertu*, sont les fondemens de la Société Civile. Or qu'y a-t-il de plus propre, & de plus efficace, que l'idée de DIEU, de l'obéissance qu'on lui doit, & des Suites qui en peuvent naître, pour engager l'Homme à rechercher, à consulter & à respecter ces idées, qui peuvent corriger les mauvais penchans, & engager à vivre dans l'Ordre & dans la Bienfaisance?

UNE des grandes Objections, que Mr. Bayle avance contre la Providence d'un DIEU, qui est si tort liée avec l'Existence de cet Etre Souverain; se tire du triste sort du Genre Humain, tel, selon lui, que, de quelque côté qu'on se tourne, la Vie, si on l'envisage de près, paroît plutôt un châtimement, qu'une faveur; puis que les contentemens des Hommes mêmes les plus heureux se réduisent presque à rien, dès qu'on les met en parallèle avec les maux, qui les accompagnent. De là Mr. Bayle infère, que les Hommes ne sauroient être produits & gouvernez par un Principe infiniment Bon, & d'une Puissance infinie: Toutes les Preuves de la Bonté de DIEU, sont, selon lui, nulles & de nulle force. Il étale là-dessus un grand nombre de difficultés, & les pousse à toute outrance. Nous nous contenterons de donner une idée des réponses directes (b) de notre Auteur, sur la question dont il s'agit. Il

(a) En divers endroits, que l'on cite par-ci par-là.

(b) Sect. XII, pag. 526, & suivre.

Il faut d'abord en bien poser l'état. Il ne s'agit pas de savoir, *S'il y a quelque Homme sur la Terre en possession de tout ce qu'on peut desirer, & au dessus de tout sujet de craindre la perte ou la diminution de ce qui contribue à le satisfaire ?* On convient que personne n'est en possession d'un tel Bonheur. La question se réduit à savoir, *Qu'est-ce qui trouble nôtre Félicité ? Qu'est-ce qui s'y oppose ?*

Ce sont premièrement les *Douleurs*. Là-dessus il y a deux remarques à faire. L'une, que la vie de bien des gens se passe, sans que les Douleurs, qu'ils éprouvent, méritent d'être mises en parallèle avec les plaisirs dont ils jouissent. L'autre, tirée aussi de l'expérience, & confirmée par mille exemples, c'est que l'Impatience augmente de beaucoup les Douleurs; & que le plus souvent on se les attire par une mauvaise conduite.

Les vains *Désirs* & les *Inquiétudes* inutiles des Hommes, sont une autre grande source d'infélicité. Ils se tourmentent & se consomment eux-mêmes, en cherchant à se rendre heureux par des Biens trop imparfaits pour les contenter. Les *Passions* sur tout, auxquelles ils se livrent, ne leur procurent que des satisfactions, qui ne valent pas à beaucoup près ce qu'il leur en coûte pour les acquérir; & souvent encore ce qu'ils obtiennent par là ne les dédommage point des suites fâcheuses auxquelles ils s'exposent. Tout cela vient, de ce qu'ils n'écoutent pas la Raison: & c'est leur faute, si, en cherchant la Félicité, ils ne savent pas d'où ils la doivent tirer. S'ils don-

noient

soient à cette étude importante la dixième partie du tems qu'ils emploient à des choses dont l'expérience leur prouve le peu d'utilité, ils se procureroient des lumières sûres; comme nôtre Auteur le fait voir au long.

Cet abus de la Raison ne rejaillit nullement sur le Créateur. (a) „ D I E U a créé l'Homme Droit, „ mais il l'a aussi créé Libre, & cette Liberté étoit absolument nécessaire, afin qu'il pût se „ porter au Bien avec choix, & qu'on pût dire; „ (b) *A celui qui fait bien, gloire, bonheur, & „ paix.* Mais s'il n'y avoit dans l'Homme que „ du mécanisme, non plus que dans le Corps, „ le Vertueux seroit aussi peu louable d'être vertueux, que l'Eau est louable de mouiller, & „ le Feu de brûler.... D I E U souffre le désordre & l'abus de ses faveurs, pour des raisons „ de sa Sagesse: & qui sommes-nous, pour le „ trouver mauvais, & pour nous en chagriner? „ Voulons-nous, que D I E U dépouille un Homme de sa Liberté, dès le moment qu'il le voit „ prêt à en faire un mauvais usage? Ce seroit la „ même chose, que s'il n'en avoit point, & une „ belle Ame n'auroit jamais la satisfaction d'agir „ avec choix; un Cœur dévoué à la Sagesse, ne „ feroit rien de plus, qu'un Cœur dévoué à la „ Folie. L'art fait d'autant plus d'honneur à son „ Auteur, que le mécanisme de ses ouvrages „ peut moins se déranger: mais là où il y a de la „ Liberté, la laideur de la Licence relève la beauté

„ té

(a) Pag. 252, & suiv.

(b) *Romains*, II. 10.

„ té de la Soumission. C'est de telles réflexions,
 „ & d'un fond de Résignation à la Providence,
 „ qu'on tire cette *Grandeur d'ame*, qui se con-
 „ serve tranquille, & qui se met au dessus des
 „ secousses; bien différente de la *tranquille stu-*
 „ *pidité* des Hommes qui ne pensent pas, & de
 „ la *tranquille indifférence* de ceux qui pensent
 „ mal.

„ Nous éprouvons en nous-mêmes un fond
 „ de Désirs, que les Objets, qui nous environ-
 „ nent, ne sont pas capables de remplir parfaite-
 „ ment. Nous nous sentons très-éloigner de
 „ cette Grandeur, à laquelle une Inclination,
 „ également secrète & puissante, nous fait sans
 „ cesse aspirer. De là nous devons conclure,
 „ non que nôtre Créateur nous a rempli de dé-
 „ sirs, que rien ne pourra jamais satisfaire, mais
 „ qu'il nous a destinez à un meilleur sort, que
 „ celui que nous éprouvons sur la Terre. Le
 „ tems présent est celui d'un voyage, il s'en faut
 „ beaucoup que nous y puissions trouver tout
 „ ce qui nous est réservé dans nôtre Patrie, le
 „ séjour de la Vie à venir. Mais ce voyage a
 „ pourtant ses agrémens; & ceux qui savent ré-
 „ gler leurs désirs par la Raison, y trouvent un
 „ grand nombre de douceurs, assez vives & as-
 „ sez solides. Elles servent à nous faire connoi-
 „ tre la Bonté du Souverain Maître, qui nous a
 „ assigné cette carrière, en même-tems que les
 „ sujets d'épreuves, que nous y rencontrons,
 „ servent à nous faire connoître l'état de Cor-
 „ ruption, qui mériterait de tout autres Misé-
 „ res..... Pour l'ordinaire, ceux qui ne méri-

„ tent

» tent pas d'être heureux, ne le sont pas; & les
» Maux, qu'ils souffrent, sont des moiens très-
» propres à les corriger, & à les rendre plus rai-
» sonnables: par conséquent ce sont de vrais
» Biens, s'ils veulent en profiter. Sont-ce-là
» les effets d'un Principe, qui se plaît dans le
» Désordre & dans l'Iniquité? ou les effets de
» la Providence d'un Maître Souverain très-juste
» & très-sage?

» Lors que, pour prouver que la Providence
» répand sur les Hommes plus de Biens, que de
» Maux, on allègue l'attachement qu'ils ont
» pour la Vie, attachement qui leur fait regarder
» comme une grace, la Prison, les Galères,
» & à plus forte raison la perte de leurs Biens;
» ce n'est pas répondre juste, que de dire, qu'on
» choisit en ce cas-là, entre deux maux, celui
» qui est le moindre; ce n'est pas, dis-je, répondre
» juste, parce que la perte de la Vie, qui
» est l'affaire d'un instant, n'est pas comptée
» pour un mal, par la douleur qui l'accompagne,
» mais seulement par la perte des douceurs, auxquelles
» elle met fin.

Il faudroit trop copier, si l'on vouloit seulement indiquer tout ce que dit Mr. *De Craufaz*, pour confirmer ces principes, & les défendre contre les Objections de son Adversaire. Passons à une autre matière.

APRÈS l'Existence de DIEU, & la Providence, il n'y a rien dont il importe plus d'être bien assuré, que des fondemens de la *Morale*, dont la certitude aussi est fort liée avec les Vérités Spéculatives de la Religion. Le Pyrrhonisme

me de Mr. Bayle n'avoit garde de respecter cet article; & par cela seul ses Ouvrages feroient des plus dangereux, à ne confiderer que l'avantage temporel de la Société; pour ne rien dire des obscénitez, dont ils sont pleins, & qui font de si fâcheuses impressions sur le cœur de la plupart des Lecteurs. Il se contredit néanmoins ici, aussi bien que sur d'autres sujets: car, quand il s'agit, par exemple, de justifier l'*Athéisme*, & d'établir sa Société chimérique d'*Athées*, aussi bien, ou même mieux réglée, qu'une Société de gens qui ont quelque Religion, il se tue de soutenir, qu'indépendamment des idées de la Divinité, les Hommes ont naturellement des Idées de l'*Honnête* & du *Deshonnête*, du *Juste* & de l'*Injuste*. Mais ailleurs, il cherche par tout à détruire la certitude des Règles les plus incontestables de la Morale. S'il y avoit quelque chose de certain là-dessus, il faudroit renoncer au grand principe des *Pyrrhoniens*, Que l'on peut soutenir le pour & le contre sur toute sorte de sujets. Pour ne pas en venir là, les contradictions ne coûtent rien.

Mr. Bayle combat, avec des expressions badines, burlesques, & grossièrement deshonnêtes, les Loix de la *Pudeur* & du *Mariage*. Il soutient, qu'on ne sauroit répondre aux raisons dont les Philosophes *Cyniques* se servoient, pour justifier leurs *abominables impudences* (a); & à cette occasion, il traite la *Raison d'instrument vague, voltigeant, souple, & qu'on tourne comme une girouette*.

(a) Article *Hipparchia* du *Dict. Hist. & Critiq.* Note D.

ette. Il fait valoir de toutes ses forces la différence d'Idées, de Loix, & de Coûtumes, entre les Hommes & les Nations. Il en appelle à l'exemple des *Animaux*, dont l'instinct naturel ne suit aucunes Régles de Pudeur, ni de Justice. Et cependant il détruit (a) lui-même en d'autres endroits, la preuve tirée de l'exemple des *Animaux*. Il s'attache sur tout à mettre en opposition avec la Raison, la Morale de l'*Evangile*; quoi que, dès qu'on reconnoît la Divinité de l'Ecriture Sainte, on ne puisse que regarder ses Préceptes Moraux comme parfaitement conformes aux Lumières Naturelles.

Pour venir à bout de cette dernière entreprise, la plus hardie & la plus téméraire du monde, il prend à la lettre des expressions visiblement figurées, & choisit toujours le sens le plus outré, dont lui paroissent susceptibles des expressions, que les Régles de la bonne Critique & de l'Équité ramènent aisément aux principes de la Raison. Selon ce grand Philosophe, on est tenu, à la lettre, (b) de *présenter la Jouë gauche à quiconque nous a frappé sur la droite; de laisser emporter notre Manteau, à celui qui veut nous enlever la Tunique &c. de ne résister jamais à ceux qui nous traitent mal &c.* Toute recherche des Plaisirs & des Honneurs mondains, toute acquisition de Richesses, au delà de ce qui suffit à la nourriture & aux vêtemens, sont absolument interdites.

Le

(a) Article *Barbe*, Note C.

(b) *Réponse aux Questions d'un Provincial*, Tom. IV. pag. 373, & suiv.

Le *Prêt à usure* ne peut jamais non plus être légitime. Il faut nécessairement reconnoître tout cela, ou avouer que les expressions de Notre Seigneur sont inintelligibles; & par conséquent ses Leçons, des énigmes impénétrables.

Il est aisé à notre Auteur de refuter tout cela (a) & en général, & en détail. On peut dire, que jamais Mr. Bayle n'a plus commis son Jugement, & la droiture de son Cœur, que par la manière dont il s'y est pris sur cet article important, pour soutenir à toute outrance le personnage de Pyrrhonien. Je m'arrêterai seulement à ce que Mr. De Crousax (b) lui répond touchant le *Prêt à usure*; & je choisis cette matière tout exprès, parce que, parmi ceux mêmes qui sont Chrétiens de bonne foi, il s'en trouve encore qui ne sont pas revenus des fausses idées que l'ignorance du Droit Naturel, & des Régles de la Critique, avoit introduites.

1. On ne sauroit disconvenir, que les *Juifs* ne fussent assujettis à divers Préceptes, qui ne renfermoient pas des Devoirs essentiels, & d'une nécessité indispensable pour tous les Hommes.

2. Il y avoit plusieurs de ces Préceptes, qui avoient une liaison particulière avec la forme de leur Gouvernement, & qui, à cause de cela, sont appellez *Loix Politiques*.

3. Chacune de ces Loix n'a pas été révoquée (c) en termes exprès. C'est donc à la Raison à faire

(a) Dans la *Scd.* VII.

(b) Pag. 408, & *suiv.*

(c) Toute Loi uniquement fondée sur une certaine confi-

Juillet, Août & Septembre 1733. 71

faire ce discernement ; & il n'est pas difficile sur le sujet, dont il s'agit.

4. Tous ceux qui composoient les *Deux Tribus*, furent partagez, comme Frères ; & de peur que ces Partages ne fussent bientôt confondus, DIEU avoit ordonné que les Fonds retournassent, dans chaque cinquantième année, à la Famille d'où ils seroient sortis. C'étoit le moyen de conserver dans cette Nation la mémoire des Patriarches, desquels elle devoit se regarder comme la Famille.

5. Les *Loix Cérémonielles*, auxquelles les *Juifs* étoient assujettis, leur rendoient presque impraticable le Commerce des autres Nations ; & DIEU l'avoit trouvé ainsi à propos, afin de les préserver de l'Idolatrie, & des Vices qui régnoient chez les autres Peuples ; à l'imitation desquels ils n'avoient que trop de penchant. Les *Juifs* se trouvoient donc par là dans l'impuissance de s'enrichir par le Commerce, & ils étoient réduits à cultiver leurs Fonds de terre.

6. Ceux qui, par quelque fâcheux accident, le mauvais ménage d'un Père, par exemple, ou la constitution de Gouvernement, tombe d'elle-même, dès que cette constitution est détruite ; c'est une maxime incontestable, & reconnue de tous ceux qui ont la moindre teinture des principes du Droit Public. À plus forte raison, lors que le Gouvernement même est détruit, comme fut celui de la Nation Judaique, il ne reste plus de lieu aux Loix qui supposent ce Gouvernement. Ainsi il n'étoit nullement nécessaire, que JESUS CHRIST, ou ses Apôtres, abolissent ni en particulier, ni en général, les Loix de MOÏSE purement Politiques, telle étoit celle du Prêt à usure, dont il s'agit, comme deux Auteurs l'ont fait voir, avant notre Auteur.

la mort prématurée, un Incendie, une Tempête, des mortalitez de Bétail &c. se trouvoient dans l'impuissance de tirer de leurs Fonds un revenu suffisant pour leur entretien, étoient très-dignes de pitié; & ceux d'entre leurs Frères, qui avoient été plus heureux; ne pouvoient, sans dureté, leur refuser un secours également charitable & nécessaire. Dans un Pais, où l'Argent n'abondoit pas, parce que le Commerce n'y régnoit point, il ne convenoit pas de se faire paier en argent la rente d'un Prêt si nécessaire à ceux qui avoient emprunté. On ne parle pas des tems, qui ont suivi le règne de *Salomon*. La simplicité où l'on vivoit avant ces tems-là, est assez connue par la lecture de l'Ancien Testament.

7. Mais aujourd'hui que toutes les Nations sont appelées à faire un seul Corps en J E' S U S-CHRIST, aujourd'hui que tous les Peuples commerceront ensemble, & tirent de là de si grands avantages; l'incommodité des Echanges a rendu l'usage & la valeur de l'Argent plus nécessaires, que jamais. On est donc convenu, que l'Argent seroit un *Fonds* d'une valeur égale à celle des *Terres*. Par lui-même, il ne produit rien: mais, par le crédit que les Hommes sont convenus de lui attribuer, il n'y a rien qu'il ne soit capable de rapporter.

8. Ceux qui ont des Fonds de terre, les cultivent eux-mêmes, pour en tirer des Fruits; ou bien ils les font cultiver par d'autres. Dans ce dernier cas, il se fait une *Société*, où l'un fournit le *fonds*, & l'autre fournit sa personne & son *industrie*. Dans cette association, les Fruits & les

les Pertes deviennent communes, suivant les proportions dont on est convenu. Par là il peut arriver, & il arrive de tems en tems, qu'un des Affociez est en perte, sans avoir de quoi paier: mais une autre année lui fournit de quoi s'entretenir, & de quoi s'aquitter; & une troisième le remet en gain. Au lieu de partager dans une certaine proportion les gains & les pertes, il y a des gens, qui aiment mieux abandonner tout le revenu de leurs Fonds à ceux qui en prennent soin, moyennant une certaine somme.

9. Dans tous ces cas-là, l'Equité veut qu'un Propriétaire ait égard à la fécondité de son terrain, aux soins, à la peine, & à la dépense, que demandera sa culture, afin de régler sur ces considérations ce qu'il exige de ceux qu'il choisit pour leur confier son Fonds. Ce qu'il est juste d'exiger, & dont on est convenu, est dû sans contredit: & puis que, si le gain du Fermier a voit passé son attente, il ne paieroit pourtant pas au delà de ce qu'il a promis; d'autre côté, lors qu'il n'en tire pas ce qu'il a promis, il ne laisse pas d'être obligé à tenir sa parole; c'est lui seul, que le bonheur & le malheur regardent. Cela est de l'*exacte Justice*; mais la *Générosité* pèse les circonstances, pour relâcher plus ou moins des droits de la Justice.

10. Il convient de raisonner sur l'*Argent*, tout comme on vient de faire sur les Fonds de terre; puis qu'il a le même crédit, qu'un Fonds. On voit même des Pais, & dans tous les Pais, des Villes, ou du moins un grand nombre de Particuliers, qui deviendroient très-misérables, si l'on

refusoit de regarder l'Argent sur ce pié. Un homme cultive donc cette espèce de Fonds par lui-même, ou il s'associe avec d'autres. Dans cette association, ou il joint son industrie à celle de ses Associez, ou le travail les regarde uniquement. Les gains encore, & les pertes, se partagent, suivant les conventions que l'on fait; ou celui qui fournit l'Argent, en tire un certain revenu fixe, & ceux à qui il en a confié le soin, courent seuls la bonne ou la mauvaise fortune. En tout cela encore, les droits de la Justice se combinent avec les égards de la Générosité.

II. Un homme a de l'Argent, & il le destine à acheter un Fonds de terre. Un autre vient lui dire: *Prêtez-le moi plutôt; comptez ce que vôtre Fonds vous auroit rapporté; je ne veux pas que vous y perdiez rien, je vous paierai le même revenu, & je ne laisserai pas d'y trouver mon compte, par le moyen de certaines peines que je me donnerai, & que vous n'aurez pas voulu prendre.* Dans un tel cas, n'est-il pas visiblement juste, qu'un homme qui remet son Argent entre les mains d'un autre, soit dédommagé, par un revenu, de ce qu'il auroit tiré d'un Fonds, qu'il a bien voulu n'acheter pas, pour rendre service à l'Emprunteur?

A ces raisons de nôtre Auteur, on pourroit en ajoûter d'autres: mais il en dit assez, pour faire voir en général, & que le Prêt à usure n'a rien de contraire au Droit Naturel, & qu'il n'y a nulle apparence que JESUS-CHRIST ait voulu imposer à ses Disciples une Loi purement politique, comme celle qui rendoit autrefois ce Con-

tract

tract illicite de Juif à Juif; car on fait que cette Loi même ne le défendoit point par rapport aux Etrangers. Du reste, il n'y a pas de plus pauvres raisons, & qui marquent mieux ou une grossière prévention, ou une profonde ignorance des bons principes du Droit Naturel, que celles qu'opposent les Partisans de l'opinion, qui condamne absolument le Prêt à usure. Au lieu que les preuves de l'innocence & de la justice de ce Contract, réduit à ses justes bornes, se présentent en foule, & sont de la dernière évidence; comme il paroît par les Ecrits de divers Auteurs.

L'obligation où est l'Homme de pratiquer certains Devoirs, dont l'observation ou la violation le rend digne de Récompense ou de Peine, suppose nécessairement, qu'il est un Agent libre. Mr. Bayle, pour détruire ce grand fondement de toute moralité, soutient fort & ferme, qu'on ne peut jamais parvenir à une certitude bien fondée, que nous sommes la cause efficiente de toutes nos volontés. Notre Auteur commence ici par écarter toutes les vaines subtilitez & le verbiage des Métaphysiciens, qui ont rendu la question de la Liberté de l'Homme une des plus épineuses, quoi qu'en elle-même des plus faciles & des plus simples à résoudre; puis qu'il ne faut que faire attention sur ses propres actes, & sur ce que chacun sent distinctement. „ Demander, si l'Homme „ (a) est libre, (dit-il) ce n'est pas demander, si „ toutes les déterminations de la Volonté, de quelle „ que nature qu'elles soient, sont également faci-

„ les,

(a) *Sect. III. pag. 400. et suiv.*

„ les, si, de tous les partis qu'on peut prendre,
 „ il n'y en a point, auquel il soit *difficile de se re-*
 „ *fuser*, & s'il n'y en a point non plus, auquel
 „ il soit *difficile de se résoudre*. On demande en-
 „ core moins, si toutes les *résolutions*, qu'on a
 „ prises, sont *également faciles à exécuter*. On ne
 „ demande pas non plus, si tous les Hommes
 „ font un *usage continuel* de leur Liberté: au con-
 „ traire, on reconnoît, que la plûpart s'aban-
 „ donnent aux impressions des Sens, des Pas-
 „ sions &c... Il arrive encore à bien des gens,
 „ de faire usage de leur Liberté, sans s'apperce-
 „ voir qu'ils en font usage.... ” Mais que l'on
 „ réfléchisse sérieusement sur soi-même, „ on se
 „ convaincra, que la Volonté, ou, si vous vou-
 „ lez, nôtre Ame elle-même, est si fort la seu-
 „ le cause immédiate de sa résolution, que l'on
 „ ne sauroit alleguer d'autre raison de sa Volon-
 „ té, que sa Volonté même. Pourquoi avez-
 „ vous voulu ainsi dans un tel cas? Pourquoi a-
 „ vez-vous voulu ainsi dans un autre? C'est,
 „ vous le savez bien, c'est uniquement parce
 „ que vous l'avez voulu. Quand, pour me don-
 „ ner le plaisir de faire usage de ma Liberté, je
 „ lève le bras droit, & je baisse le gauche, j'ou-
 „ vre une main, & je ferme l'autre, qui est-ce
 „ qui me détermine à l'un ou l'autre de ces
 „ choix? Moi-même uniquement. Je veux fer-
 „ mer la gauche, & pourquoi, plutôt que la
 „ droite? Parce que je le veux. La *Volonté* ne
 „ seroit pas *Volonté*, si elle n'étoit pas maîtresse
 „ d'elle-même. Lors qu'on a jetté des pistoles
 „ dans une Bourse, & qu'on m'ordonne de di-

re, Si leur nombre est pair, ou impair ? à condition que, si je rencontre juste, elles seront pour moi : je vois bien, qu'il est de mon intérêt de parler, mais je ne fais que dire ; aucune lumière, ni aucune inclination, ne me fait pancher pour l'un, plutôt que pour l'autre, des deux mots.... Des raisons me déterminent à *parler*, plutôt qu'à me *taire*, mais aucune ne me détermine à dire *pair*, plutôt qu'*impair*.

„ Il vous semble, dira-t-on, que vous agissiez librement, mais vous n'êtes point libres. Une cause secrète, & nécessaire, opère toutes vos déterminations. J'aimerois autant qu'on me dît, qu'il me semble que je *pense*, mais que pourtant je ne pense pas ; car si le sentiment ne procure pas une pleine certitude, il n'est pas sûr que je pense, il n'est pas sûr que j'existe ; & on ne sauroit alleguer des preuves qui surpassent la force du sentiment intérieur. Or, avec autant d'évidence que je m'apperois que je pense & que je suis, avec autant d'évidence sens-je que je suis libre &c.

Mais, dit Mr. Bayle, (a) toute personne qui examinera bien les choses, connoitra évidemment, que, si nous n'étions qu'un sujet passif à l'égard de la Volonté, nous aurions les mêmes sentimens d'expérience que nous avons lors que nous croions être libres... Il y auroit dans notre Ame la même suite de pensées... le sentiment des Idées, celui des Affirmations,

(a) Réponse aux Quest. d'un Provincial, Tom. III. pag. 742, & suiv.

mations, celui des Irrésolutions, celui des Velleitez, & celui des Volitions.... La cause extérieure, qui imprimera en nous l'acte du vouloir, y mêlera autant qu'elle voudra de plaisir.... Nous ne sentirons point de contrainte &c.

„ Il faut (répond nôtre (a) Auteur) avoir un
 „ étrange goût pour les paradoxes, pour les chi-
 „ mères, & pour tout ce qui conduit à l'Irréli-
 „ gion, pour se représenter l'Etre Suprême, à
 „ la Puissance & à la Sagesse duquel est due tou-
 „ te la Beauté de l'Univers, se plaisant à créer,
 „ sur des sujets purement passifs, des idées, dont
 „ les unes sont conformes à la Vérité, & les au-
 „ tres y sont tout opposées, & se plaisant enco-
 „ re à nous faire sentir des apparences de liberté
 „ & d'activité; se plaisant enfin de créer dans
 „ nos Esprits cette question, *L'Homme est-il li-
 „ bre?* & créant ensuite dans les uns l'*affirmati-
 „ ve*, dans les autres la *négative*, dans d'autres l'*ir-
 „ résolution*, sans que les uns ni les autres puis-
 „ sent décider autrement qu'il ne leur fait déci-
 „ der. Des conséquences aussi extravagantes ne
 „ suffissent-elles pas, pour faire rejeter le prin-
 „ cipe d'où elles coulent? &c.

*Une Girouette, à qui l'on imprimeroit toujours le mouvement vers un certain point de l'Horizon, & l'envie de se tourner de ce côté-là, seroit persuadée qu'elle se mouvroit d'elle-même, pour exécuter les désirs qu'elle formeroit; sans savoir qu'il y eût des Vents, ni qu'une cause extérieure fit changer tout à la fois & sa situation & ses désirs. C'est la com-
 parai-*

(a) Pag. 491, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 79

paraîsson, dont se sert (a) Mr. Bayle, & qu'il donne pour une chose que l'on doit comprendre très-clairement.

„ Mais (dit notre Auteur) cette Gironette ne
„ sentiroit point, que c'est elle qui contribue à
„ faire naître ces desirs, elle ne s'appercevroit
„ point qu'elle se détermine elle-même à une di-
„ rection, plutôt qu'à une autre; ensuite de l'at-
„ tention qu'elle veut bien donner à l'une de
„ ces idées, plutôt qu'à l'autre, & aux agré-
„ mens qui l'accompagnent, comme nous sen-
„ tons que c'est nous qui suspendons notre at-
„ tention, qui la fixons sur un objet, ou qui
„ l'en détournons, & qui nous déterminons nous-
„ mêmes à ces différens actes..... Nous vou-
„ lons être *heureux*, voilà un acte de *Volonté*:
„ nous sentons cette détermination du côté du
„ Bonheur, & ce sentiment n'est accompagné
„ d'aucune idée de contrainte; mais ce n'est pas
„ un acte de *Volonté libre*, nous ne le sentons
„ point tel....mais voulons-nous penser aux
„ moyens de nous rendre *heureux*? dès-là les dé-
„ terminations *libres* commencent. Il s'en pré-
„ sente un, qui paroît propre à nous donner de
„ la satisfaction, il est en notre liberté de nous
„ déterminer à le choisir, à le chercher, & à le
„ mettre en œuvre. Nous sentons encore, qu'il
„ ne tient qu'à nous d'examiner avec plus d'at-
„ tention, quelle sera l'influence de ce moyen
„ sur notre bonheur, de le comparer avec d'au-
„ tres, de nous arrêter plus ou moins à faire cet-
„ te

(a) *Ubi* *supr.* pag. 764.

„ te comparaison, ou de prendre un autre parti,
 „ après un petit nombre de reflexions. Il ne
 „ tient qu'à nous de sentir, que c'est nôtre Vo-
 „ lonté qui se détermine elle-même à prendre
 „ ces différens partis. Quand nous nous trom-
 „ pons, & que nous regardons comme de vrais
 „ Biens, des objets qui ne le sont pas, nous sa-
 „ vons que cela arrive par trop de précipitation
 „ dans nôtre examen, & que nous aurions pû
 „ examiner plus mûrement. L'impatience d'ê-
 „ tre heureux nous fait souvent prendre de faux
 „ Biens pour de véritables &c.

Hormis quelques Philosophes, tous les Hommes,
 „ dit (a) Mr. BAYLE, *sont vivement & distinc-*
tement que, lors qu'ils jettent les yeux sur un Ar-
bre, ils produisent dans leur esprit une image de cet
Arbre.... Allez-vous fier après cela dans cette
matière aux preuves de sentiment.

„ Pour moi (répond Mr. de Crousaz) je n'ai
 „ jamais senti cela, & plus je me rends attentif,
 „ moins il m'est impossible de l'appercevoir. Je
 „ sens bien, que l'idée d'un Arbre naît chez
 „ moi, mais je ne m'apperçois point que je la
 „ fasse naître immédiatement. Tout ce dont je
 „ suis convaincu par sentiment & par expérien-
 „ ce intérieure, c'est que je me détermine moi-
 „ même à vouloir que mes yeux se tournent d'un
 „ certain côté, je sens qu'ils se tournent en ef-
 „ fet; je sens que ce mouvement accompagne
 „ ma Volonté, mais je ne sens point que ma
 „ Volonté le produise &c.

Notex

(a) Pag. 766, *ubi supr.*

Notex (ajoute Mr. Bayle) que nous nous servons d'un verbe actif, lorsque l'Ame n'est point la cause efficiente, Je voi ceci, je sens de la douleur, je pense à cela, comme nous nous en servons quant aux actes de la Volonté, Je veux ceci, j'aime cela, on ne pourroit donc rien conclure de ce que nous exprimons de la sorte nos Volitions. Quel misérable sophisme? Et n'est-ce pas vouloir faire flèche de tout bois, jusqu'à mettre à profit l'inexactitude du langage des Hommes? Je ne copierai pas ce que nôtre Auteur répond là-dessus. On voit trop, combien Mr. Bayle imitoit ici son *Sextus Empiricus*, & comme tout lui étoit bon, pour ne pas démordre de l'envie de rendre tout douteux. Je renvoie aussi à l'Original, sur le (a) fameux & ridicule Sophisme de l'*Ane de Buridan*, dont il a plû aussi à Mr. Bayle de faire usage.

Voici une Objection, que Mr. Bayle (b) tire des Systèmes particuliers de quelques Théologiens. L'Ame Humaine, dit-il, n'a point la force de faire une bonne Action sans la Grace, ni une mauvaise Action avec la Grace. Donc elle n'est jamais libre, entre le Bien & le Mal.

» Pour n'avoir rien à démêler (répond (c) nôtre Auteur) avec les personnes, de l'autorité desquelles Mr. Bayle abuse souvent, & ici en particulier, en vuë de renverser la Religion, je n'ai que faire de demander la permission de disputer avec lui sur cet article en Philosophe,

» &c

(a) Pag. 494, & suiv.

(b) Rép. aux Questions d'un Provinc. Tom. III. pag. 744.

(c) Pag. 497.

„ & non pas en Théologien : car dès que l'on
 „ conclut de quelques expressions des Théolo-
 „ giens , que l'Homme est purement *passif*, &
 „ l'est en telle sorte qu'il ne manque jamais de
 „ suivre les impulsions de la Grace, & qu'il fait
 „ toujours tout le bien qu'il est capable de faire;
 „ toutes ces expressions, d'où l'on tire de telles
 „ conséquences, ils soutiennent eux-mêmes qu'on
 „ les interprète mal, & qu'on ne les prend point
 „ dans leur véritable sens. Mr. *Bayle* propose un
 „ système possible, il conçoit une Intelligence
 „ formée de telle manière, ou assujettie à de tel-
 „ les Loix, ou à de telles conditions, que des
 „ desirs & des répugnances naissent toujours en
 „ elle en suite de certaines idées, & que jamais
 „ des actes de Volonté n'y naissent, sans être
 „ produits par de telles causes. J'avoue que,
 „ dans une telle Ame, les Idées auroient des ef-
 „ fets tout-à-fait semblables à ceux des Poids
 „ dans les plats d'une Balance. On ne sauroit
 „ nier, que DIEU ne puisse créer des Etres
 „ pensans d'une telle nature; il ne s'agit plus que
 „ de savoir, si l'Ame de l'Homme est de cette
 „ espèce. Deux genres d'argumens nous démon-
 „ trent, que non. L'un est tiré des idées de la
 „ Morale & de la Religion, qui ne seroient que
 „ des chimères; & de tous les mouvemens de la
 „ Conscience, qui ne seroient que des foiblesses
 „ & des suites de l'Erreur, si l'Homme, entiè-
 „ rement passif dans le fond, n'avoit que les ap-
 „ parences de la Liberté. L'autre genre d'ar-
 „ gumens se tire de l'expérience, & de l'expé-
 „ rience intérieure.

Juillet, Août & Septembre 1733. 83

L'Âme des Enfants, dit (a) Mr. BAYLE, n'exerce point la Liberté d'indifférence; donc elle n'est pas essentielle à l'Âme même. Ajoutez, qu'elle cessera après cette Vie.

„ Nous sommes assurés (lui répond-on) par l'expérience, que l'Âme de l'Homme a cette Liberté, quoi qu'elle ne l'exerce pas toujours: & lors que l'exercice en cessera pour jamais, la faculté en subsistera encore pour toujours.

Pour montrer qu'une nécessité fatale & inévitable peut s'accorder avec la Punition des Coupables, Mr. Bayle (b) dit; qu'encore que les Hommes soient persuadés que les Machines ne sentent point, ils ne laissent pas de leur donner cent coups de marteau, quand elles sont dérangées, s'ils jugent qu'en aplatisant une Roue; ou une autre pièce de fer, ils les remettront au train ordinaire. Ils feroient bien suffire un Coupant de bourse, quand même ils sauroient qu'il n'a point de Liberté, pourvu que l'expérience leur eût appris qu'en faisant fonder les roues, on les empêche de continuer certaines actions. Mais en tout cas, si cette preuve du Libre arbitre a quelque force, elle sera manifestement à faire voir que les Bêtes ne sont pas dépourvues de Liberté. On les châtie tous les jours, & on les corrige par là de leurs défauts.... En certains endroits on pend les Loups; & cela fait plus d'impression sur les autres Loups, que la marque d'un fer chaud, & la pite des Oreilles &c. n'en fait sur un Voleur. On étale en croix quelques Lions &c.

„ Quoi

(a) Dict. Hist. & Crit. Articl. Rerarius, Note A.

(b) Ibid.

„ Quoi qu'on soit assez bête, pour faire quel-
 „ que chose de semblable en certains païs, on
 „ sent (répond nôtre (a) Auteur) le ridicule de
 „ cette pratique. Celui qu'on fouette, peut se
 „ corriger, & se corrigeroit de son panchant à
 „ voler, aussi vîte qu'un Chien battu se corrige
 „ de ses panchans naturels, s'il n'abusoit pas de
 „ sa Liberté, en détournant son attention de l'i-
 „ dée affligeante des coups, & en s'opposant par
 „ là à l'affermissement de l'habitude qu'on tra-
 „ vaille à établir en lui. Pour ce qui est des
 „ Spectateurs, ils ne se corrigent, que par les
 „ réflexions qu'un bon usage de leur Liberté
 „ leur fait faire sur ce qu'ils ont vû &c.

DE toutes les réponses aux autres Objections
 de Mr. Bayle, sur diverses matières, je n'allé-
 guerai plus que celles qui regardent les argumens
 qu'il tire du Dogme de l'Eternité des Peines, &
 de celui de la Prédestination, pour détruire la Jus-
 tice & la Bonté de DIEU.

Voici ce que nôtre (b) Auteur dit, sur le pré-
 mier article. „ 1. Peut-on nier, qu'une Intel-
 „ ligence, qui abuse d'une Liberté, que DIEU
 „ lui a donnée pour en tirer des fruits admira-
 „ bles, ne mérite châtiment, & qu'il ne soit
 „ digne de DIEU de faire connoître son amour
 „ pour l'Ordre, en lui faisant sentir ce qu'elle
 „ mérite? 2. On ne peut pas douter, que les té-
 „ nèbres où nous vivons, & une certaine habi-
 „ tude, que nous nous sommes faite, de nous
 „ fami-

(a) Pag. 498.

(b) Sect. XI. pag. 506.

„ familiariser avec le Péché, ne nous empêche
„ d'en connoître toute l'horreur, comme il nous
„ empêche aussi de voir toute la beauté de la
„ Vertu, qui lui est opposée. Il est encore in-
„ contestable, que nous n'avons que des idées
„ très-imparfaites de l'élévation de DIEU, de
„ ses droits, & des obligations infinies que nous
„ lui avons. C'est pourtant par là qu'il faut dé-
„ cider de ce que mérite le Pécheur. Ainsi,
„ destituez que nous sommes des connoissances
„ nécessaires, les embarras, où nous pouvons
„ nous trouver, ne doivent répandre aucune in-
„ certitude sur les trois Vérités suivantes.

„ La première, c'est que DIEU ne fera rien,
„ qui ne soit très-juste, & très-convenable.

„ La seconde, qu'un Homme, qui prendroit
„ le parti de l'obéissance, au cas qu'il fût bien
„ assuré de l'Eternité des Peines, mais qui prend
„ hardiment le parti de tourner le dos à DIEU,
„ & de fouler aux piez ses Loix, pour y préfe-
„ rer ses injustes & ses brutales fantaisies, dans
„ la pensée que DIEU est trop bon pour faire
„ durer long-tems ses peines; un homme, qui
„ raisonne ainsi, mérite, par ces outrages qu'il
„ fait à la Bonté de DIEU, les peines les plus
„ grandes & les plus arroces; & il faut qu'il é-
„ coute bien peu la Raison, s'il ne les craint pas.

„ 3. Ainsi un Homme averti, que les Peines
„ Eternelles sont des suites qu'on doit attendre
„ de la désobéissance, & qui, malgré un motif
„ d'une si grande efficace, veut perséverer à dés-
„ obéir, est coupable au delà de toute expres-
„ sion: & si de tems en tems la Raison lui laisse

„ quelques momens libres, il doit s'en servir,
 „ pour se dire qu'il a tout à craindre. ” Notre
 Auteur appuie ces réflexions en d'autres endroits.

A l'égard de la *Prédestination*, Mr. Bayle fait
 semblant d'adopter là-dessus les idées des Théolo-
 giens les plus scholastiques & les plus rigides,
 pour en inferer, que la conduite de DIEU est
 entièrement contraire aux idées que nous avons
 de la Justice, (a) & qu'on ne sauroit refuter, sur
 ce pié-là, ceux qui soutiendroient, qu'il est l'Au-
 teur du Péchê, & qu'il le punit néanmoins fort
 justement.

Nôtre Auteur, après avoir fait remarquer les
 vuës malignes de Mr. Bayle, par lesquelles il de-
 voit s'être rendu odieux aux plus zelez défenseurs
 de cette hypothèse, au lieu de trouver parmi eux
 des admirateurs; déclare, (b) que, sans exami-
 ner l'hypothèse en elle-même, sans insulter à au-
 cun systême des Chrétiens, il ne veut disputer
 qu'avec Mr. Bayle, en qualité de Pyrrhonien,
 ou de Défenseur du Pyrrhonisme; puis que c'est-
 là le personnage que ce Philosophe soutient par
 tout si ouvertement.

„ Je lui demande donc (dit Mr. de Crausaz) si
 „ le Systême de la Prédestination lui paroît le
 „ seul, suivant lequel on puisse interpréter les
 „ paroles de S. T. PAUL? Je vais plus loin, &
 „ je demande, si entre les différentes explica-
 „ tions, qu'on a données aux paroles de cet A-
 „ pôtre,

(a) *Eclaircissement sur les Manichéens*, Dict. Histol. &
 Crit. Tom. IV. pag. 625. de la 4. Edit.

(b) *Sect. II. pag. 277, & suiv.*

„ pôte, celle des *Prédestinatiens* est la seule vrai-
 „ semblable ? Il ne sauroit répondre, qu'oui,
 „ sans abandonner manifestement les Hypothé-
 „ ses Pyrrhoniennes. Et d'ailleurs, comment
 „ oser dire, qu'il n'y a aucune vraisemblance
 „ dans un Systême embrassé par plus des trois
 „ quarts, tant des *Catholiques*, que des *Protes-*
 „ *tans*, & qui a été le Systême commun des
 „ *Pères Grecs* ? ... Vous ne prouvez donc plus
 „ prendre pour principe l'hypothèse des *Prédes-*
 „ *tinatiens*, puis qu'il en est une autre, de la
 „ vraisemblance de laquelle vous ne sauriez dis-
 „ convenir. Est-ce à celui qui m'attaque, de
 „ m'imposer des Loix, sur la manière dont je
 „ m'armerai, pour me défendre ? Vous vou-
 „ lez renverser la *Religion Chrétienne* par son in-
 „ compatibilité avec le Sens Commun, & les
 „ Notions les plus pures de l'Equité; & pour
 „ argumenter contr'elle avec plus de succès, ou
 „ de facilité, vous m'imposez l'obligation d'a-
 „ dopter un Systême, qui n'est pas avoué de la
 „ dixième partie des *Chrétiens* : un Systême, dont
 „ les défenseurs reconnoissent que la croiance
 „ n'est point essentielle au Salut, & dans l'in-
 „ telligence duquel ils déclarent en termes
 „ exprès qu'ils ne voient goutte. Mr. Bayle
 „ ne pouvoit pas ignorer, que des Théologiens
 „ célèbres, & très-respectez dans la Commu-
 „ nion où il vivoit, & où il étoit né, n'eussent
 „ écrit, qu'il ne s'agit pas de la *Prédestination*
 „ dans le IX. des *Romains*; telle qu'on la trouve
 „ agitée dans les Systêmes de Théologie; mais
 „ qu'il s'agissoit de lever l'objection, que les

„ *Juifs* tiroient du petit nombre d'entr'eux, qui
 „ se rangeoient au Christianisme. Nous som-
 „ mes, disoient-ils, les Descendans d'*Abraham*
 „ & des Patriarches; c'est sur nous que devoient
 „ s'exécuter les grandes promesses, dont DIEU
 „ les avoit honorez. La venuë du Messie en
 „ devoit porter l'exécution au plus haut point;
 „ & cependant, s'il est vrai que JESUS, *Fils*
 „ de Marie, soit le MESSIE, sa venuë est in-
 „ comparablement plus avantageuse aux *Paiens*,
 „ qu'au Peuple de DIEU. *St. Paul* répond à
 „ cette objection, en disant, *Que les Promesses*
 „ de DIEU ne regardent & n'ont jamais regar-
 „ dé, que les *Enfans d'Abraham en esprit*, c'est-
 „ à-dire, ceux qui seroient *imitateurs de sa Foi*
 „ & de ses *Vertus*. Mais d'où vient, ajoûtoient
 „ les *Juifs*, que DIEU n'a pas fait prêcher son
 „ Evangile, & fait paroître JESUS-CHRIST
 „ avec un tel éclat, & un tel assemblage de cir-
 „ constances, avec une si abondante effusion de
 „ grace, que par ce moien les Descendans d'*A-*
 „ *brahim* selon la chair se fussent rangez en grand
 „ nombre à sa Doctrine, au lieu qu'il n'y en a
 „ que très-peu, qui l'embrassent? A cela *St.*
 „ *Paul* répond, & le Bon-Sens ordonne qu'on
 „ réponde, *Que DIEU a dressé des plans dignes*
 „ d'une Intelligence Infinie, & que, par cela mê-
 „ me que son Intelligence Infinie les a formez, sur
 „ des principes & des raisons qui lui sont distincte-
 „ ment connus, il ne faut pas s'étonner si la plus
 „ grande partie de ces raisons, & les plus impor-
 „ tantes même, nous demeurent cachées, sans que
 „ nous nous trouvions en état de les deviner. Voi-

Juillet, Août & Septembre 1733. 89

à les (a) profondeurs des richesses, de la sagesse, & de la connoissance de DIEU, auxquelles l'Apôtre veut qu'on fasse attention. On verra dans l'Original, comment nôtre Auteur prouve avec quelque détail cette explication des paroles de St. Paul, assez vraisemblable pour faire tomber toute la force des argumens d'un Pyrrhonien, dans une matière sur tout, par elle-même, si profonde & si difficile.

IL NE restoit plus à Mr. Bayle, pour soutenir jusqu'au bout le personnage de *Pyrrhonien*, que de se contredire grossièrement sur le Dogme de la *Tolérance*, qu'il a défendu avec tant de chaleur dans son *Commentaire Philosophique*, & qui renferme une chose dont il avoit lui-même tant de besoin. Pour rendre la *Religion* inférieure à l'*Athéisme*, par rapport au bonheur temporel des Sociétez, on voit ce Philosophe faire valoir les pauvres raisons des Intolérans, prétendre que la *Tolérance* est impossible parmi des Sociétez Religieuses, étaler les troubles & les désordres que cause la diversité des Religions, comme si la Religion même en étoit la cause; & non pas l'abus qu'on fait de la Religion. Il fait plus. Pour se débarrasser du poids des réponses qu'on opposoit à ses *Objections Pyrrhoniennes*, & pour mieux réussir en rendant odieux les Défenseurs de la Religion, il cherche par tout à les commettre avec ceux qui ont trouvé moien de faire prévaloir les sentimens les plus rigides & les plus absurdes. Il fait main basse sur tout ce qui porte le
nom

(a) Rom. XI. 33.

nom d'*Hérétiques*, d'*Hétérodoxes*, de *Schismatiques*; titres néanmoins qu'on fait bien que des Esprits emportez donnent libéralement, ou par prévention, ou par intérêt, à quiconque n'entre pas dans toutes leurs idées. Nôtre (a) Auteur met en pleine évidence ce contraste, qui ne fait honneur ni à l'Esprit, ni au Cœur, de Mr. Bayle.

EN voilà de reste, pour donner lieu à ceux qui n'ont pas encore vu l'*Examen du Pyrrhonisme*, ancien & moderne, de juger, combien la lecture de ce Livre peut être utile pour apprendre à distinguer le Certain de l'Incertain, pour confirmer dans les Véritez les plus importantes & les plus assurées ceux qui en sont persuadez, & pour ramener du doute ceux qui s'y étoient laissé aller de bonne foi, par l'impression des difficultés, poussées à toute outrance. A l'égard de ceux, qui veulent absolument demeurer dans ce triste état, & qui ont pris une ferme résolution d'admirer tout ce que dit Mr. Bayle, sans être même souvent capables de bien entendre de quoi il s'agit; il seroit inutile d'entasser volumes sur volumes, pour tâcher de les désabuser. Il y a plutôt trop, que trop peu, dans celui dont on vient d'achever l'Extrait. Mais il falloit une abondance comme celle-là, pour montrer en même-tems la fécondité du génie de l'Auteur, & celle des ressources que fournit la Raison, quand on en fait faire un bon usage.

(a) Pag. 348, 583, 696, &c.

ARTICLE III.

HISTOIRE de l'Ile Espagnole, ou de SAINT DOMINGUE. Ecrite particulièrement sur des Mémoires Manuscrits du P. JEAN-BAPTISTE LE PERS, Jésuite, Missionnaire à Saint Domingue, & sur les Pièces Originales, qui se conservent au Dépôt de la Marine. Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS. En IV. Tomes in duodecimo; dont le I. contient 292. pages, sans l'Epître Dédicatoire, l'Avertissement, & la Table des Sommaires; le II. 390. y compris la Table des Matières des deux premiers; le III. en a 302. & le IV. 429. avec la Table des Matières des deux derniers. A Amsterdam, chez FRANÇOIS L'HONORE', 1733.

L'AUTEUR de cet Ouvrage tient plus, que le titre ne promet. On ne s'attend d'abord qu'à avoir ici l'Histoire de l'Ile ESPAGNOLE, aujourd'hui nommée plus communément de ST. DOMINGUE: & on y trouve bientôt une Histoire assez étendue de la découverte du Nouveau Monde. Cela n'est pas néanmoins hors de propos: & un peu de réflexion en fait même voir la nécessité. L'Ile, dont il s'agit, est une des premières, & des plus considérables, qui s'offrirent enfin aux recherches hardies & périlleuses du fameux CHRISTOPHLE COLOMB. Le moien d'écrire comme il faut l'Histoire d'une telle Ile, sans

sans y raconter, (a) ou du moins indiquer, par quels moïens & par quels degrez les ESPAGNOLS, après s'être établis à St. Domingue, & delà dans le reste de l'Amérique, se sont formé, dit nôtre Auteur, un Empire aussi vaste, & plus riche, que celui des premiers Césars ? Ainsi cette partie de l'Ouvrage figure bien avec l'autre, ou la principale, qui comprend toute l'Histoire de la plus puissante de toutes les Colonies Françoises, & de celle de toutes les Indes Occidentales, dont la naissance & les progrès sont marquez par des traits plus capables de plaire & d'instruire.

Le P. DE CHARLEVOIX, au retour de l'Amérique Septentrionale, dont il avoit parcouru la meilleure partie par ordre du Roi, avoit promis au Public le *Journal de son Voiage*, avec une *Histoire générale des Découvertes & des Etablissmens des François dans cette partie de l'Amérique*. (b) Quelques années après, un Jésuite Walon de ses Amis, le P. JEAN-BAPTISTE LE PERS, qui depuis vint-cinq ans étoit Missionnaire dans l'Ile de St. Domingue, l'exhorta à écrire l'Histoire de cette Ile en particulier ; & pour le mettre en état d'y réussir, il lui envoya des Mémoires. Nôtre Auteur, après avoir un peu balancé, s'engagea à cet Ouvrage, & changea ainsi son premier plan. Mais comme il trouvoit des vuides dans les Mémoires qu'on lui avoit fournis, il chercha le moïen d'y suppléer, & de ramasser d'ailleurs autant qu'il pourroit de matériaux.

(a) Préface, pag. 7, 8.

(b) Ibid. pag. 6.

aux. Ses desirs furent abondamment satisfaits. Mr. le Comte de MAUREPAS, Ministre & Secrétaire d'Etat, Petit-Fils d'un Chancelier, à qui la Colonie Françoisse de *St. Domingue* est redevable des plus grands progrès de son établissement; (a) ouvrit au P. de Charlevoix le Dépôt de la Marine: & c'est-là un Trésor, d'où il a pu tirer tout ce qui lui manquoit pour l'exécution de son dessein. A la vérité il lui en a coûté bon, pour faire usage de ces richesses, dont l'abondance même, quoi que sans confusion, demandoit une peine infinie à chercher & démêler, parmi quantité de choses inutiles, ce qui pouvoit servir à son but. Mais un grand amour de la Vérité lui a donné le courage d'essuier & de surmonter toutes ces fatigues. Cet amour de la Vérité est sans doute le motif qui doit dominer dans le cœur d'un Historien, & celui aussi dont tout Historien, qui a quelque honneur, se pique. Mais le malheur est, que, même avec une bonne intention, on se laisse imperceptiblement séduire à d'autres motifs bien différens, du moins sur certains articles: & combien peu d'Historiens y a-t-il, qu'on ne trouve quelquefois en défaut à cet égard? C'est beaucoup qu'en gros un Auteur de ce genre paroisse attentif à chercher & à dire le Vrai sans déguisement, & sans esprit de Parti. Sur ce pié-là, on ne doute pas que le P. de Charlevoix ne s'attire justement des louanges de toutes parts.

Le tour de son Histoire aura encore plus d'approbation.

(a) *Ibid.* pag. 10, & suiv.

probateurs : & si nous jugeons des autres par nous-mêmes, l'approbation sera générale. Le style est pur, clair, & d'une simplicité élégante. Les faits sont racontés en bon ordre, & tout en un mot contribué à faire lire ce Livre avec plaisir. De la manière dont il est écrit, on a tout lieu de croire, que ; si l'Auteur eût donné le Journal de son Voyage, comme il se l'étoit proposé d'abord, il se seroit bien gardé d'imiter ceux qui nous accablent de mille détails inutiles, & qu'il auroit laissé à quartier, parmi ce qui se trouvoit dans ses papiers, bien des choses qui peuvent être bonnes à noter pour le Voyageur, mais que le Public n'a que faire de savoir.

L'Ouvrage entier est divisé en douze Livres ; & le premier Tome de cette Edition en contient trois.

COMME l'Ile de *St. DOMINGUE* fait partie des *ANTILLES*, c'est-à-dire, de celles qu'on appelle *grandes*, par opposition à d'autres, nommées *petites*, & dont le nombre est infini ; le *P. de Charlevoix* parle d'abord de cette division, de la situation de toutes ces Iles, & de l'origine de leur nom commun. Sur le dernier article, il y a diverses opinions. Notre Auteur s'en (a) tient à celle d'un Ecrivain (b) Espagnol, qui fait venir ce nom d'une Ile imaginaire, marquée sur d'anciennes Cartes, & ainsi appelée peut-être, par corruption, de la fameuse *Thulé* des Poètes.

L'Ile

(a) Tom. I. Liv. I. pag. 3.

(b) *Antoine Herrera*, Hist. général. des Indes.

Juillet, Août & Septembre 1733. 97

L'Ile *Espagnole*, ou de *St. Domingue*, avoit le nom d'*Haiti*, dans le tems qu'elle fut découverte. (a) On en décrit d'abord la situation, l'étendue, la qualité du Climat & des Terroirs, les Lacs, les Mines, Minières, & Carrières, les Animaux, & autres choses qui se rapportent à l'Histoire Naturelle.

De là on passe (b) aux *Habitans*, & on nous dit quelque chose de fort singulier sur leur figure. (c) » Ils se procuroient par artifice une con-
» formation de tête, qui leur ôtoit presque tout
» le front, & dans laquelle ils trouvoient un
» grand agrément. Pour cela les Mères avoient
» soin de tenir fort serré avec les mains, ou en-
» tre deux petits ais, le haut de la Tête de leurs
» Enfans nouvellement nez, afin de l'applâtir
» peu-à-peu; d'où il arrivoit que le Crane, re-
» plié en quelque sorte sur lui-même, devenoit
» si dur, que les *Espagnols* ont souvent cassé
» leurs Epées, en voulant frapper de taille sur la
» tête de ces malheureux. Or il est aisé de ju-
» ger, que cette opération changeoit toute la
» physionomie, & contribuoit beaucoup à l'air
» farouche qu'on remarquoit dans ce Peuple.

Cette férocité n'étoit pourtant que dans leur mine. On nous les représente d'ailleurs (d) comme
» les hommes du monde les plus simples, les
» plus doux, les plus humains, qui avoient, ou
» du moins qui montroient moins d'esprit & de
» mémoire, sans fiel, sans aigreur, sans ambi-
» tion,

(a) Pag. 5, & suiv. (b) Pag. 48. & suiv.

(c) Pag. 49. (d) Pag. 50.

tion, & presque sans passions: des enfans, plutôt que des hommes. La frugalité & la simplicité de leur Vie, leur donnoit beaucoup d'éloignement pour tout ce qui sentoît l'Avarice. (a) Accoutumez à se borner au pur besoin, & à se contenter de peu de nourriture, on n'y songeoit point à thésauriser, & ce que la Terre produisoit presque sans culture, étoit en quelque sorte à tout le monde. Du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de secourir ceux qui étoient dans l'indigence. L'Hospitalité étoit aussi très-religieusement observée à l'égard de tout le monde, des inconnus, comme des meilleurs Amis.

L'indolence (b) faisoit le fond du caractère de ces Peuples, & elle étoit la plus grande qu'il soit possible d'imaginer. Après s'être divertis à danser une partie du jour, s'ils ne trouvoient plus rien à faire, ils s'endormoient. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie de savoir; ils ignoroient jusqu'à leur origine; de sorte que, comme on n'a pû l'apprendre que d'eux, on ne peut avoir sur cela que des conjectures bien foibles. Ils n'avoient ni Ecriture, ni rien qui suppléât à ce défaut, que des Chansons; qui se changeant même à la mort du Prince régnant, n'établissoient pas une Tradition fort ancienne, à quelques Fables près, qui étoient fort mal digérées. On voit par ces Fables, qu'ils ne doutoient point que la Terre n'eût commencé par leur Ile à se peupler; & il est peu de Nations dans l'Amérique, en qui l'on n'ait remarqué la même pré-

vention

vention pour leur païs. Selon nôtre (a) Auteur, il y a bien de l'apparence, que la Terre Ferme a eû des Habitans avant les Iles : mais de savoir de quel côté sont venus ceux qui les ont peuplées, c'est sur quoi il n'est pas possible de prendre parti; d'autant moins qu'il y a une grande différence de mœurs & de caractères entre les Peuples de la Terre Ferme voisins des *Iles Antilles*, & entre les Habitans des *Grandes Antilles* & ceux des *Petites*.

On n'a reproché aux anciens Habitans des *Antilles* en général, & à ceux de *St. Domingue* en particulier, que des Vices contraires à la Chasteté. (b) Ici même les Auteurs, quoi que contemporains & témoins oculaires, ne sont nullement d'accord. Les uns les disculpent absolument à cet égard; les autres les dépeignent comme plongés dans les plus infames dissolutions de l'Impureté, & du Péché même contre nature. Nôtre Auteur tient un milieu entre ces deux extrêmes. Il croit que la première vient d'un zèle aveugle de Religion, qui a fait exaggerer tout ce qui pouvoit rendre odieux les auteurs des cruautés exercées contre des Peuples, qu'on a mieux aimé exterminer, que de les amener au Culte du vrai Dieu par des moiens convenables. L'amour de la Nation a, au contraire, porté les Ecrivains *Espagnols* à diminuer l'indignation du Public & de la Postérité contre leurs Pères & leurs Compatriotes; à quoi rien ne pouvoit mieux servir, selon eux, que de représenter les *Américains* comme

(a) Pag. 51. (b) Pag. 56, 57.

me des monstres de débauche. Ainsi il faut rabattre un peu de ce que les uns & les autres disent. Le Péché contre nature n'étoit peut-être pas aussi commun qu'on l'a prétendu, dans les *Iles Antilles*; & les Femmes mêmes de l'*Ile Espagnole* l'avoient en horreur. Mais, pour d'autres genres d'impuretez, la honteuse maladie, dont les *Castillans* furent empestez, dès leur abord sur les Côtes de l'*Ile Espagnole*, paroît à nôtre Auteur une preuve parlante de la communication faite à l'*Ancien Monde* par les Habitans du *Nouveau*, de cette infame & cruelle maladie; en quoi ils lui ont causé, & sur tout à l'*Espagne*, un tort, que toutes les richesses du *Nouveau* ne sauroient compenser. On nous apprend, à cette occasion, pourquoi ce mal a été appelé par les uns le *Mal de Naples*; & par d'autres, le *Mal François*. Quelle honte pour la Nature Humaine, que l'on ait à rechercher l'origine de semblables choses, sur lesquelles il faut toujourns remonter à un fond d'ignorance & de corruption, qui marque un abus étrange des Lumières de la Raison!

Cet abus ne pouvoit qu'influer beaucoup sur la *Religion* des Peuples, dont il s'agit: & il n'est pas nécessaire d'avoir recours, comme fait nôtre (a) Historien, à une opération sensible du *Démon*, pour expliquer leurs grossières Superstitions, & les idées qu'ils se faisoient de leurs Divinitez, comme étant de différentes figures, mais toutes hideuses, comme leur rendant des Oracles, & comme beaucoup plus capables de leur faire du mal, que de leur faire du bien. Parmi les Peuples

(a) Pag. 70, & suiv.

plus les plus simples, il se trouve des Fourbes, qui savent en imposer au Vulgaire, sans qu'aucune Puissance invisible s'en mêle; & le P. de Charlevoix (a) rapporte lui-même ce que nous apprend là-dessus Don FERNAND COLOMB, dans la Vie du célèbre *Christophe* son Père, qui découvrit l'*Amérique*. Des *Espagnols* étant un jour entrez dans la Cabane d'un *Cacique*, ils y apperçurent la Statuë d'un *Zémès* (c'est ainsi que les Habitans du Nouveau Monde appelloient leurs Divinitez subalternes) laquelle faisoit grand bruit, & disoit, dans la Langue du pais, beaucoup de choses qu'ils n'entendoient pas. Comme ils se doutèrent, qu'il y avoit de la supercherie, ils rompirent la Statuë à coups de pieds, & trouvèrent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin tout couvert de feuillages, où un homme, qu'on ne voioit point, faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit. Le *Cacique* alors pria les *Espagnols* de ne point parler de ce qu'ils avoient vu, & leur avoua qu'il se servoit de cette adresse, pour se faire paier un Tribut, & pour contenir tous ses Sujets dans l'obéissance. Nôtre Auteur raconte aussi (b) ce que disent les anciens Ecrivains des fourberies, dont les Prêtres usoient chez ces Peuples, comme ils ont fait par tout ailleurs. Ces Prêtres, nommez *Butios*, consultoient quelquefois les *Zémès* en public: mais là on n'entendoit jamais la réponse du Dieu; on jugeoit de l'Oracle par la contenance du Prêtre.

S'il

(a) Pag. 72, 73. (b) Pag. 75.

S'il dansoit & chantoit, c'étoit un bon signe, & l'on en témoignoit aussi-tôt sa joie par toutes les démonstrations, dont on pouvoit s'aviser. Si au contraire le Ministre des Dieux avoit l'air triste, on s'abandonnoit aux larmes, & on jeûnoit jusqu'à ce que la Divinité daignât faire connoître par quelque autre marque, que son courroux étoit apaisé.

Les Prêtres (a) étoient en même tems Médécins, Chirurgiens, & Droguistes. Et voici comment ils traitoient les Malades. Après avoir fait mille simagrées autour du Lit, ils sucçoient la partie, où étoit le mal; puis montrant une épine, ou quelque autre chose semblable, qu'ils en avoient tirée, disoient-ils, mais que, dans la vérité, ils avoient eû soin de mettre auparavant dans leur bouche. *Voilà, s'écrioient-ils alors, ce qui vous rendoit malade; c'est un tel,* ajoûtoient-ils, *qui vous l'a voit fait entrer dans le corps.* Et par-là ces Charlatans semoient la zizanie entre les Familles. Mais il leur en coûtoit bon à eux-mêmes, si le Malade venoit à mourir, malgré leurs soins & leurs prédictions: ils étoient quelquefois mis en pièces, s'ils n'avoient pas eû la précaution de se retirer en lieu sûr.

Les Habitans de l'Ile *Espagnole*, au milieu de leurs ténèbres, (b) avoient une très-légère idée de l'Immortalité de l'Ame, & de l'autre Vie. Ils concevoient un lieu, où les Ames des Bons étoient récompensées, & que chacun plaçoit dans sa Province: mais ils ne connoissoient point de

Sup-

(a) Pag. 75, & suiv. (b) Pag. 77, & suiv.

Supplice préparé pour les Méchans. Ils se figuroient, dans leur Paradis, une vie délicieuse à leur manière. Sur tout, ils se faisoient beaucoup de fête, d'y retrouver leurs Parens & leurs Amis, & d'y avoir des Femmes à choisir.

A l'égard du Gouvernement établi parmi ces Peuples, (a) il étoit Monarchique & Despotique: mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir, & les Sujets, de leur côté, obéissoient aisément. Ils avoient peu de Loix, & elles n'étoient pas fort sévères, si l'on en excepte celles contre le Larcin; Crime qu'ils regardoient comme atroce. Le Voleur étoit empalé, de quelque condition qu'il fût, & restoit exposé en cet état à la vuë de tout le monde. Il n'étoit même permis à personne d'interceder pour lui. Ainsi peu de gens s'attachoient à un métier si dangereux: & comme on ne savoit d'ailleurs, dans cette Ile, ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y vivoit dans une très-grande sécurité.

Il n'y avoit rien de réglé pour le nombre des Femmes. (b) Plusieurs en prenoient deux ou trois; les autres, un peu plus. Un des Souverains, qui régnoit dans l'Ile, quand elle fût découverte, en avoit jusqu'à trente: mais ces exemples étoient rares. Chacun étoit néanmoins là-dessus dans une liberté entière, & régloit le nombre de ses Femmes sur ses facultez; de sorte que, comme la plupart n'avoient guères que le nécessaire pour vivre, le commun se contentoit d'une Fem-

(a) Pag. 63, 64. (b) Pag. 59, 60.

Femme. Quant aux degrez prohibez, il n'y avoit que le premier, sur lequel on ne se relâchoit jamais. Parmi les Femmes d'un même Mari, on en voioit ordinairement une plus distinguée que les autres, mais sans aucune supériorité sur ses compagnes. Toutes couchoient autour du Mari, & nulle jalousie ne troubloit la paix du ménage. Elles s'enterroient quelquefois toutes vivantes dans le Tombeau de leur Mari, & d'autres fois on les y contraignoit: mais pour l'ordinaire la chose étoit laissée à leur choix, & assez peu pratiquée.

Les Principautez (a) étoient Héréditaires: mais si un *Cacique* mouroit sans enfans, ses Etats passaient à ceux de ses Sœurs, préféablement à ceux de ses Frères. La raison de cette coutume, établie en tant d'autres Païs, sur tout de l'*Amérique*, étoit, que les Enfans des Sœurs sont bien plus certainement du sang de leurs Oncles, que ceux des Frères. Dans quelques Provinces, les Femmes des Caciques devoient tenir compagnie à leurs Maris défunts, dans le Tombeau; autrement on regardoit le refus comme un aveu tacite de leur infidélité; & les Enfans, réputés par là illégitimes, ne pouvoient prétendre à la Succession du Père.

Quand il survenoit (b) quelque différent entre les Caciques (& cela n'arrivoit guères qu'au sujet de la Pêche) il étoit bien-tôt terminé, & presque toujours sans effusion de sang. Aussi leurs Armes n'étoient-elles pas fort meurtrières.

Elles

Elles confiftoient en certains Bâtons, ou espèces de maffuës, qu'ils appelloient *Macanas*, larges d'environ deux doigts, pointuës par la tête, & aiant un manche en façon de garde, comme les Epées. Ils avoient auffi des Javelots de la même matière, qu'ils lançoient avec beaucoup d'adrefle. Et dans le fond, c'étoit affez pour des gens tout nuds, & qui n'avoient aucune Arme Défensive.

Nôtre Auteur fatisfait, autant qu'il peut, la curiosité des Lecteurs, fur les autres choses qui regardent les Usages & les Coûtumes de ces anciens Insulaires, comme, leurs Occupations; leurs Danfes, leurs Chanfons, & autres Diveriffemens; leur manière de se disposer à chercher de l'Or, & le cas qu'ils en faisoient; celle de cultiver la Terre, & de faire du Feu; leurs Canots, ou Pirogues; leur Nourriture; leurs Maisons; leur Langue &c.

Il marque ensuite (a) la division de l'Ile *Espagnole*, telle qu'elle étoit au tems de sa découverte, c'est-à-dire, de la découverte du *Nouveau Monde*. Et parla il entre dans la matière de cet événement merveilleux. (b) On voit ici, quelle étoit l'origine, encore affez incertaine, de *Christophe Colomb*, l'auteur de cette découverte; comment il vint à en concevoir le dessein & la possibilité; le jugement peu avantageux, qu'on en porta d'abord, & qui fit rejeter ses propositions à diverses Puiffances, du secours desquelles il avoit besoin pour l'exécution; la constance

avec

(a) Pag. 79, & suiv. (b) Pag. 84, & suiv.

avec laquelle il persista à faire des tentatives, qui réussirent enfin, par l'occasion que quelques Ministres de la Cour d'*Espagne* trouvèrent de persuader la Reine ISABELLE; le Traité conclu avec lui par cette Reine & FERDINAND son Mari, *Rois Catholiques*, comme on les qualifioit en commun; l'embarquement de *Colomb*; les traverses qu'il eut dans son Voiage, & qu'il surmonta avec beaucoup de courage & de prudence; comment enfin il découvrit lui-même le premier la terre d'une des *Iles Antilles*, nommée *Guanahani*, à la vuë de laquelle il fut salué par les Bâtimens de sa Flotte *Amiral & Vice-Roi* du Nouveau Monde, selon les conditions du Traité; comment il prit possession, au nom de la Couronne de *Castille*, de cette première Ile découverte, quoi qu'elle fût habitée; comment il passa de là en peu de tems à quelques autres Iles voisines, du nombre desquelles étoit l'Ile *Haïti*, celle dont il s'agit, & qu'il appella l'Ile *Espagnole*. Parlà finit le premier Livre de cette Histoire.

II. TOUT ce que nous venons d'indiquer, se passa en 1492. *Colomb* avoit appris des Habitans de l'Ile de *Cuba*, qu'il se trouvoit beaucoup d'or dans celle de *Haïti*, sur tout dans une grande Contrée appelée *Cibao*. On sait, que ce précieux métal fut l'objet des desirs & des recherches de la Nation Espagnole, autant que l'envie de dominer sur des Peuples inconnus. Le nouvel Amiral ne put pas néanmoins pour le coup pénétrer assez avant dans le país, pour découvrir les Mines d'or, dont on lui avoit parlé. (a) Il

eut

(a) Liv. II. pag. 120, & suiv.

eut seulement de quoi se persuader de leur réalité par les échantillons que lui en donnèrent les Insulaires, qui, après s'être d'abord défiés des *Espagnols*, se familiarisèrent beaucoup avec eux. Quelques Caciques lui firent des présens considérables, & en or, & en autres choses plus nécessaires à la Vie. Leurs Sujets aussi crurent faire des trocs fort avantageux, en donnant aux *Castillans* tout ce qu'ils avoient d'or, pour des pots de terre cassés, des morceaux de Verre & de Faïence, & autres choses qu'en *Europe* les plus misérables ne s'aviseroient pas de ramasser. Il n'y eut qu'une petite escarmouche entre les gens de *Colomb*, & quelques Sauvages de la Baie de *Samana*, mais qui fut bientôt suivie de la Paix, que les autres Insulaires ménagèrent eux-mêmes. Plusieurs Sujets d'un Cacique voulurent suivre l'Amiral en *Espagne*, où il se hâta d'aller porter lui-même les premières nouvelles de sa découverte, dont il eut lieu de craindre que le Capitaine d'un de ses Navires ne lui enlevât l'honneur. Il fit route le 16. de *Janvier* 1493. après avoir bâti une espèce de Fort de planches, où il mit quelques pièces de Canon, & laissa trente-huit hommes. Il eut à essuier, dans ce retour, bien des périls; & une seconde tempête l'ayant jetté sur les Côtes de *Portugal*, il fut contraint d'entrer dans la Rivière de *Lisbonne*. Le Roi de *Portugal*, quoi que chagrin de n'avoir pas profité auparavant des propositions de *Colomb* pour un projet qu'il voioit si heureusement exécuté; fit de grands honneurs à ce nouvel Amiral d'*Espagne*, & rejeta avec horreur les conseils de quel-

ques personnes qui lui demandèrent permission de le poignarder, & de lui enlever ses papiers. On peut bien juger, que les Rois Catholiques, & toute l'*Espagne*, ne manquèrent pas de témoigner leur joie & leur reconnoissance à *Colomb*, par de plus grands honneurs encore, qu'il n'en avoit reçu d'un Prince jaloux de ce qui en étoit le fondement.

Les Rois Catholiques donnèrent avis au Pape de la découverte du *Nouveau Monde*, & le supplièrent de leur en accorder le Domaine; quoi que tout ce qu'on en connoissoit encore, se réduisît à une douzaine d'Iles. „ Ce n'étoit pour-

„ tant (dit nôtre (a) *Jésuite*) qu'une cérémonie
 „ de bienfiance. *Ferdinand* & *Isabelle* étoient
 „ bien persuadés, qu'ils n'avoient pas besoin de
 „ la permission du St. Père, pour posséder légi-
 „ timement les nouvelles acquisitions; & l'Histo-
 „ rien *HERRERA* dit en termes formels, que
 „ des personnes éminentes en sçavoir, qu'on a-
 „ voit consultées sur ce point, l'avoient ainsi
 „ décidé. D'ailleurs, bien des gens en *Espa-*
 „ „ *gne* étoient déjà infatués de l'opinion, que ces
 „ Iles avoient autrefois appartenu aux *Espagnols*
 „ ... (b) sur la foi d'*OVIDE*, qui avance har-
 „ diment, que les *Antilles* sont les fameuses
 „ *Hespérides*, si fort célébrées par les Poètes, &
 „ ne craint point d'ajouter, que Dieu, en les
 „ faisant passer sous la domination des Rois Ca-
 „ tholiques, n'a fait que restituer à leur Cou-
 „ ronne, ce qui lui avoit appartenu 3150. ans
 „ aupa-

(a) Pag. 143. (b) Liv. I. pag. 90.

Juillet, Août & Septembre 1733. 107

„ auparavant, du tems du Roi *Hesperus*, de qui
„ elles avoient pris leur nom. Il ajoûte, que
„ *St. Jaques. & St. Paul* y ont prêché l'Evangi-
„ le; & il cite *St. Grégoire Pape*, dans ses *Mo-*
„ *rales*. . . . En demandant donc au Pape le Do-
„ maine du Nouveau Monde, „ on (a) fut bien
„ aisé seulement de donner cette marque de sou-
„ mission au Saint Siège, occupé alors par un
„ Sujet de la Couronne d'*Arragon*, & dont on
„ se tenoit bien assuré. C'étoit *ALEXAN-*
„ *DRE VI.* lequel, après avoir rendu de solen-
„ nelles actions de grâces à Dieu, pour un évé-
„ nement si singulier, & qui ouvroit une si bel-
„ le porte à la publication de l'Evangile, accor-
„ da tout ce qu'on lui demandoit. Et ce fut a-
„ lors que, pour prévenir les différens qui pour-
„ roient naître tous les jours entre les Couron-
„ nes de *Castille & de Portugal*, au sujet des
„ nouvelles découvertes; ce Pontife fit tracer
„ cette célèbre ligne de (b) *Démarcation*, qui
„ partageoit entre ces deux Couronnes tous les
„ Pais découverts, & ceux qu'on découvreroit
„ dans la suite, qui ne seroient possédez par au-
„ cun Prince Catholique.

Je ne m'oppose pas aux raisons de politique,
que l'on dit ici avoir été le motif de la demande
des Rois Catholiques, & je veux bien croire,
que, quand même le Pape leur auroit refusé ce
qu'ils

(a) *Ubi sup.* pag. 143, 144.

(b) Ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, la-
quelle coupoit en deux parties égales l'espace qui se
trouve entre les *Iles Açores*, & celles du *Cap-Vert*. Voyez
l'Auteur, pag. 144.

qu'ils demandoient, ils n'auroient pas laissé de faire valoir les titres suffisans qu'ils croioient avoir d'ailleurs. Mais la question est de savoir, si, dans l'esprit du Pape, c'étoit une pure *cérémonie de bienfaisance*; & si les Rois Catholiques ne vouloient pas aussi mettre à profit la crédulité & la superstition des Peuples, pour bien assurer leurs prétentions. Le P. de Charlevoix (a) qualifio lui-même ensuite la concession d'Alexandre VI. une *Donation*, une *libéralité* du St. Siège. Et le Pape, dans sa Bulle, (b) s'attribuë bien clairement le droit de *disposer, avec plein pouvoir*, comme *Vicaire de JESUS-CHRIST*, de *tous les Païs découverts & à découvrir*: il ne veut pas qu'on

(a) Pag. 144.

(b) *Et ut tanti negotii provinciam APOSTOLICÆ GRATIÆ LARGITATE DONATI liberius & antacius assumatis, NON AD VESTRAM vel alterius pro volis super hoc nobis oblata PETITIONIS INSTANTIAM, sed de NOSTRA MERA LIBERALITATE, & ex certa Scientia, ac DE APOSTOLICÆ POTESTATIS PLENTUDINE, omnes Insulas & Terras firmas INVENTAS ET INVENIENDAS, DETECTAS ET DETEGENDAS versus Occidentem & Meridiam..... Auctoritate Omnipotentis Dei nobis in Beato PETRO concessa; ac Vicarius JESU-CHRISTI, qui fungimur in terris; cum OMNIBUS ILLARUM DOMINIIS, CIVITATIBUS, CASTRIS, LOCIS, JURIBUSQUE ET JURISDICTIONIBUS, ac pertinentiis universis; Votis Hæredibusque vestris CASTELLÆ & REGIONIS Regibus, in perpetuum tenere prefatum DONAMUS, CONCEDIMUS, ASSIGNAMUS, Vœque & Hæredes ac Successores prefatos illarum DOMINOS cum plenâ, libera & omnimoda potestate, auctoritate & Jurisdictione, FACIMUS, CONSTITUIMUS, ET DEPUTAMUS &c. Bulle du Pape ALEXANDRE VI. du 4. Mai 1493. §. 6. On peut voir le reste, dans le CORPS DIPLOMAT. DU DROIT DES GENS, Tom. III, Part. II. pag. 302, 303.*

Juillet, Août & Septembre 1733. 109

qu'on croie, que c'est sur la demande des Rois Catholiques ou d'aucune autre personne qu'il se détermine à faire la Donation & le Partage; il faut qu'on regarde tout cela comme un pur effet de sa *bonne volonté*, & de sa *puissance Apostolique*. Il permet (a) tacitement, mais clairement, d'enlever aux Princes, qui ne seront pas *Catholiques*, les pays dont ils pourroient s'être emparez, comme ne les tenant pas de lui, à cause de leur prétendue Hérésie. Voilà qui montre bien, sur quels titres chimériques ont été fondées les premières acquisitions faites en *Amérique*. D'un côté, les *Espagnols* ont crû pouvoir non seulement s'emparer, par droit de découverte & de premier occupant, des Iles & Terres désertes, mais encore chasser des lieux occupez depuis longtemps, des anciens Habitans, dont la possession étoit la plus légitime du monde. D'autre côté, un superbe Evêque, sous ombre du titre qu'il s'arroge, de *Vicaire du Fils de DIEU*, c'est-à-dire, de celui qui a formellement déclaré, (b) *Que son Règne n'étoit pas de ce monde*; un tel Homme donne libéralement ce qui ne lui appartient point: il dispose à son gré des Pays connus & inconnus: il dépouille des Hommes, qui ne dépendent de lui en aucune sorte, des droits les plus naturels & les plus incontestables. Ce sont-là

(a) Par la clause, qui porte, que cette Donation faite aux Rois de *Castille* & de *Léon*, doit être entendue, sauf le droit que peuvent avoir déjà acquis sur quelques Iles ou Terres fermes d'autres *Princes Chrétiens*, c'est-à-dire, dévouez au *St. Siège*. §. 7.

(b) *Jean XVIII.* 36.

de des réflexions, que l'amour de la Vérité, & les Loix de l'Histoire, auroient dû faire faire au P. de Charlevoix. Revenons à *Christophe Colomb*.

Comblé de gloire & d'honneurs, (a) aiant obtenu confirmation & augmentation de Titres, de Dignitez, & de Privilèges; il fut renvoyé dans le Nouveau Monde; avec un grand Armement, composé en partie de plus de quinze cens Volontaires, la plupart Gentilshommes, & quelques-uns même d'une naissance distinguée. Cette Flotte partit le 25. de *Septembre* 1493. *Colomb* découvrit alors plusieurs des petites *Antilles*; & le 27. de *Novembre*, il arriva à l'entrée d'un Port de l'Île *Espagnole*, qu'il avoit nommé *Puerto Real*, un peu plus bas que l'endroit où il avoit laissé sa petite Forteresse. Mais il n'en trouva, que les ruines, & tous ses gens morts. Le pis est, qu'il apprit que c'étoit l'effet de leurs violences, de leurs brigandages & de leurs dissolutions, qui avoient soulevé contr'eux les Habitans, sur les terres desquels ils les commettoient. Mauvais augure de ce que les Habitans du Nouveau Monde avoient à attendre de la part des *Espagnols*, & des justes punitions que les *Espagnols* eux-mêmes s'attireroient souvent par leurs horribles excès! Le Vice-Roi eut néanmoins dequoi s'assurer de l'amitié de *GOANARIE*, Roi de (b) *Marien*, avec qui il l'avoit contractée avant son départ. Il pensa donc à se faire au plutôt un établissement soli-

(a) Pag. 145, & suiv.

(b) Second Royaume de l'Île, plus grand & plus fertile que le Portugal. Voyez-en la situation, Liv. I. pag. 80.

folide dans l'Ile, & il y bâtit une Ville, qu'il nomma *Isabelle*, du nom de la Reine de *Castille*. Après quoi, pour relever le courage de ses gens, fort abbattus par la disette des vivres, & par les maladies, mais capables de tout souffrir dans l'espérance des Trésors, dont ils étoient si avides, il envoya visiter les Mines de *Cibao*, & y alla ensuite lui-même. Il eut néanmoins à punir, sur ces entrefaites, une Conspiration de quelques-uns des Habitans de sa nouvelle Ville; ce qui, quoi que juste, & en apparence fort nécessaire, lui aliéna sans retour les esprits de la Multitude, & eut des suites bien funestes pour lui, & pour toute sa Famille.

Il (a) bâtit bientôt après une Forteresse dans la Contrée de *Cibao*, où il avoit trouvé les richesses, qu'il cherchoit. Il l'appella le Fort de *St. Thomas*. Aiant ensuite établi un Conseil à *Isabelle*, dont il fit Président *Dom Diegue Colomb*, le plus jeune de ses Frères, qu'il avoit déjà établi Gouverneur de cette Ville; il partit pour de nouvelles découvertes, qu'une maladie le contraignit de discontinuer, au bout de cinq mois. De retour à *Isabelle*, il fut agréablement surpris d'y voir arrivé *Dom Barthelemi* son autre Frère, qu'il croioit mort; & quelque tems après, il le fit *Adelantado*, ou son Lieutenant Général. Quoique celui-ci fût venu avec trois Navires, chargés de vivres, ce secours étoit peu de chose pour tant de monde. Un grand Corps de Troupes, que l'Amiral avoit envoyé visiter toutes les Provinces

(a) En 1494. Pag. 161, & suiv.

vinces de l'Ile, sous la conduite d'un Officier, qu'il chargea de les retenir dans une exacte discipline, fut cause que tous les Caciques de l'Ile, à la reserve du Roi de *Marien*, se liguerent contre les *Espagnols*. Les Soldats, sous prétexte que les anciens Habitans ne vouloient pas leur fournir des vivres, se donnoient toute sorte de licences, & commettoient par tout de grandes violences. On usa de représailles, & tout autant de *Castillans* qui tombèrent entre les mains des *Indiens*, furent assommez, ou périrent de quelque autre manière. L'Amiral, se défiant de ses forces, eut recours à un (a) *Stratagème*, ou plutôt à une noire perfidie. CAONABO, Roi de (b) *Maguana*, étoit le plus à craindre de tous les Caciques. Pour s'assurer de sa personne, il lui fit proposer, par le Capitaine *Ojeda*, un Traité de Paix, dont les propositions étoient accompagnées de présens. Ce Prince Caraïbe, qui faisoit beaucoup plus de cas du Cuivre & de la Fonte, que de l'Or, avoit souvent témoigné une grande envie d'avoir la Cloche de l'Eglise d'*Isabelle*, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Entr'autres conditions très-raisonnables & avantageuses, on lui promit cette Cloche, comme le nœud de l'Alliance à contracter. En attendant, le Capitaine lui fit voir un présent rare, qu'il vouloit lui remettre dans ce moment. Et ce présent, tel, disoit-il, que son Général n'en avoit jamais fait de

(a) Pag. 168.

(b) Troisième Roiaume de l'Ile, qui renfermoit la Province de *Cibao*. Voyez *Liv. I. pag. 80, 81.*

de semblable à aucun Prince, c'étoit des Fers & des Menottes pour les Criminels ou pour les Forçats, mais le tout si bien travaillé, si poli & si luisant, qu'on l'auroit pris pour de l'argent. Le Cacique, ébloui, fut assez sot, pour se laisser mener dans une embuscade, où on lui devoit mettre en particulier ces Fers & ces Menottes, comme une grande marque d'honneur; & là garrotté par les gens d'Ojeda, lié à lui corps-à-corps sur son Cheval, il devint la proie des *Espagnols*. Il fut envoyé en *Espagne*, & il périt avec tout l'Equipage du Navire; l'Amiral n'ayant pas osé prendre sur lui de le faire mourir, quelque irrité qu'il fût de la fierté de ce Prince, qui lui donnoit en face le nom de *Traître*, & en même tems de *Lâche*, parce qu'il n'avoit pas même osé exécuter en personne sa trahison.

Quatre nouveaux Navires, qui arrivèrent d'*Espagne*, (a) mirent *Colomb* en état de marcher contre une nombreuse Armée d'*Indiens*, qu'il défit entièrement, & cela sans beaucoup de peine, par l'avantage que donnoient aux *Espagnols* leurs Armes à feu, leurs longues Epées, & les gros mâtins qu'ils lâchoient contr'eux. Après cela, les *Castillans* parcoururent toute l'Ile en Conquérens, ou plutôt en furieux, & la remplirent d'horreur & d'effroi. Les ordres de la Reine *Isabelle*, qui vouloit qu'on traitât avec douceur des gens d'un esprit si doux, étoient arrivez trop tard: & apparemment on ne les auroit guères suivis, s'ils fussent venus plutôt. L'Amiral imposa un Tribut

(a) Pag. 171, & suiv.

but à toute l'Île, & il fut assez imprudent, pour rejeter la proposition d'un Cacique, qui, dans l'impossibilité où il étoit de payer tout l'Or qu'on exigeoit de lui, offroit en échange de faire cultiver une grande étendue de païs, & d'y semer du bled; ce qui auroit été un moïen sûr d'éviter les fâcheuses extrémités, où la disette de vivres avoit déjà réduit plus d'une fois la Colonie naissante des *Espagnols*. Les Insulaires, réduits au désespoir par la pesanteur du joug, convinrent de ne plus semer, & de se retirer dans les Montagnes. Par-là ils affamèrent leurs impitoyables Vainqueurs, qui les poursuivant avec d'autant plus de rage, les réduisirent eux-mêmes en tel état, qu'en périt au moins la troisième partie de faim & de misère.

Tout ceci se passa en 1495. Dès l'année précédente, il y avoit eû des plaintes portées en *Espagne* contre l'Amiral. Il vint, dans celle-ci, un Commissaire envoyé (a) par le Roi & la Reine, pour en connoître. On verra dans l'Original les suites de cette affaire, le voiage de *Colomb* en *Espagne* pour se justifier; les Réglemens qu'il y fit faire, tant pour le Spirituel, que pour le Temporel, de l'établissement des *Indes*; la lenteur avec laquelle on préparoit l'armement ordonné pour son retour &c.

Il avoit laissé le Gouvernement de l'Île, pendant son absence, à ses deux Frères. (b) Une Galanterie d'un Jeune Espagnol avec une Dame Indienne, Cacique d'une Bourgade, fournit à

l'Adc-

(a) Pag. 176, & suiv. (b) Pag. 182, & suiv.

Adelantado, en l'année 1496. l'occasion de bâtir une Ville sur la Côte du Sud, selon les ordres qu'il en avoit reçus de l'Amiral, qui vouloit transplanter la Colonie d'*Isabelle*. Aussi cette Ville fut-elle nommée d'abord la *nouvelle Isabelle*; mais le nom de *San-Domingo* prit insensiblement le dessus, quoi qu'on ne soit pas d'accord sur son origine; & il est même enfin devenu le nom commun de toute l'Ile. C'est ce qu'on trouve de plus considérable dans le II. Livre de cette Histoire.

III. Le troisième roule principalement sur une Révolte arrivée dans l'Ile *Espagnole*, & sur la disgrâce de *Christophe Colomb*. (a) L'ambition de *Roldan Ximenes*, que l'Amiral avoit établi *Alcaide Major*, ou Juge Supérieur de l'Ile, le porta à faire soulever les *Indiens*, en l'année 1497. pour se saisir lui-même du Gouvernement pendant son absence. Quelques *Espagnols* de considération entrèrent dans le parti du Rebelle. *Don Barthelemy Colomb*, après avoir inutilement tenté les voies de la douceur & de l'accommodement, marcha contre les *Ciguayos*, chez qui *Roldan* s'étoit retiré. Ils furent défaits, & leur Roi pendu. L'Amiral revint enfin, après avoir fait de nouvelles découvertes, comme dans tous les Voyages. Il arriva à la Capitale le 22. de Mai 1498. La révolte ne laissa pas d'aller son train, & l'Alcaide Major débaucha même plusieurs des *Espagnols* nouvellement débarquez. Mais enfin, après bien des négociations inutiles, *Colomb* trou-

va

(a) Pag. 104, & suiv.

va moi en de pacifier les troubles, ou plutôt il fut contraint d'accorder aux Rebelles une Amnistie générale, par le refus que firent presque tous ses Soldats de le suivre contre leurs Compatriotes. Cependant l'Alcaïde Major (a) aiant, aussi bien que lui, informé à sa manière la Cour d'*Espagne* de ce qui s'étoit passé, trouva des appuis parmi quantité de personnes puissantes, qui furent ravies d'avoir une occasion favorable de perdre les *Colombs*. On accusa l'Amiral de penser à se rendre Souverain des Pais nouvellement découverts, & il y eut même une Sédition excitée contre lui à *Grenade*, où étoit alors la Cour. Ce qui acheva de perdre *Christophe* dans l'esprit de la Reine; c'est qu'elle vit arriver des *Indes* trois cens *Indiens*, faits Esclaves, contre ses défenses expresses d'attenter à la Liberté des gens de cette Nation. Elle déposa donc *Christophe Colomb* de la Vice-Roiauté, & envoya dans les *Indes* FRANÇOIS DE BOVADILLA pour Gouverneur général.

Ce Gouverneur (b) étant arrivé, le 23. d'*Août* de l'année 1500. commença, sans autre formalité, par faire mettre les fers aux piez de *Christophe*, & de son Frère *Dom Diégue*; après quoi, *Dom Barthélemi*, à la sollicitation de *Christophe* même, qui comptoit sur l'innocence de ses Frères, aussi bien que sur la sienne, vint de lui-même subir le même sort. Leur procès fut bientôt instruit, & la Sentence rendue, sur les accusations & les dépositions de leurs Ennemis déclarer;

(a) Pag. 234, & suiv. (b) Pag. 251, & suiv.

rez; & l'Arrêt ne portoit pas moins, que la peine de mort. *Bovadilla* néanmoins n'osa l'exécuter. Il envoya en *Espagne* les Prisonniers condamnés. Sur le bruit de leur arrivée dans ce triste état, l'indignation publique se reveilla, & éclatta vivement. *Ferdinand & Isabelle*, justement offensés de l'abus qu'on avoit fait de leur nom & de leur autorité, donnèrent sur l'heure de bons ordres, pour mettre les Prisonniers en liberté. Le Roi n'étoit pourtant pas dans les intérêts de l'Amiral; & quelque bien que la Reine lui voulût encore, quelque sensibilité qu'elle témoignât pour ses malheurs, jusqu'à en verser des larmes, il comprit par les discours de cette Princesse, qu'il n'y avoit pas moien d'espérer son rétablissement dans la Dignité de Vice-Roi, & qu'il falloit se contenter de celle d'Amiral, dont on lui assûroit la continuation. Il demanda donc à la Reine la permission de continuer la découverte du Nouveau Monde. La Reine lui promit de faire équiper au plutôt autant de Navires qu'il en voudroit; & l'assûra, que, si la mort le surprenoit dans cette Expédition, elle rétablirait son Fils aîné dans toutes ses Charges. Mais rien ne justifia plus *Christophe Colomb*, dans l'esprit de toutes les personnes désintéressées, (a) que la mauvaise conduite de *Bovadilla* dans son Gouvernement; à cause de quoi on le destitua, & on envoya à sa place DOM NICOLAS OVANDO, Commandeur, de l'Ordre d'*Alcantara*. L'Alcaïde Major *Roldan* fut aussi rappelé en

(a) Pag. 265, & suiv.

en *Espagne*, & en y allant il périt par un naufrage, dans l'année 1502. pendant que le plus petit Navire de la Flotte, où étoit tout le bien de l'Amiral, se sauva.

La même Année 1502. un furieux Ouragan renversa presque toute la Ville de *San-Domingo*, dont les Maisons n'étoient encore que de bois & de paille; (a) ce qui donna occasion d'en rebâtir ailleurs une autre sous le même nom, mais dans une situation moins avantageuse. On nous dit quelque chose de remarquable, sur (b) une maladie, à laquelle les *Espagnols* y sont sujets, & dont néanmoins aucun *François* n'y a jamais été attaqué. On l'appelle *Fasma*: elle attaque les nerfs, qui se roidissent & se retirent; le Sang se congèle dans les Veines; les Malades souffrent beaucoup du défaut de respiration, & il est rare qu'ils en guérissent. La Lèpre est aussi assez commune dans cette Capitale, & on prétend qu'elle a sa principale source dans les Eaux de Citerne, qu'on y boit; car ailleurs, où l'on a des Sources & des Rivières en abondance, il ne se voit pas un seul Léproux.

IV. Sous le Gouvernement d'*Ovando*, qui occupe une partie du IV. Livre de cette Histoire, les *Départemens d'Indiens*, dont *Christophe Colomb* (c) avoit déjà donné l'idée, (d) furent entièrement établis. Ces Départemens, conformes à la cupidité & à l'avarice des Particuliers,

mais

(a) Pag. 281, & suiv. (b) Pag. 290.

(c) Liv. III. pag. 240. Tom. I.

(d) Tom. II. Liv. IV. pag. 3, & suiv.

mais au fond très-odieux & très-défavorable au Public, consistent en ce qu'on assignoit à chaque *Castillan* un certain nombre d'*Indiens*, plus ou moins, suivant la qualité des Personnes, ou l'inclination que le Gouverneur avoit à leur faire plaisir. Comme ces malheureux demeuroient les six & les huit mois de suite dans les Mines, auxquelles on les faisoit travailler, & qu'il en mouroit beaucoup, ceux que le Gouverneur général vouloit favoriser, faisoient aisément remplacer les Morts du débris des autres Départemens, qu'on étoit obligé d'abandonner, quand ils étoient trop délabrez, & qu'on n'étoit pas en faveur; ou de ceux dont les Maîtres, après le terme expiré, n'avoient pas le crédit de se faire continuer le service. Cette disposition a depuis été suivie dans tout le Nouveau Monde.

Peu de tems après les Départemens établis, on envoya de la Cour d'*Espagne* (a) un plan de Réglemens, qui tendoit à policer les *Indiens*: mais, quelque beau qu'il fût, il n'eut d'exécution que pendant très-peu de tems. Le Gouverneur trouva moien de l'é luder, parce qu'il faisoit tomber les Départemens, sur lesquels étoit fondée toute l'espérance que les *Castillans* avoient de s'enrichir.

Quand, par une politique également imprudente & barbare, dépeupla ensuite une des plus grandes Provinces de l'île, (b) savoir, celle de *Yucagua*, & il eut recours pour cela à un perfide Stratagème, en l'année 1503. Après avoir été reçu & regalé magnifiquement par la Reine de

(a) Pag. 4, & suiv. (b) Pag. 8, & suiv.

de ce païs-là, nommée *Anacoana*, il l'invita à son tour, & toute sa Noblesse, à une Fête, qu'il vouloit, disoit-il, lui donner à la manière d'*Espagne*. Mais, quand la Reine fut venue, avec sa Cour, dans une grande Salle, qui donnoit sur la Place, où la Fête devoit se célébrer; il fit investir, avec ses Troupes, & la Salle, & la Place, qui étoit remplie d'une multitude infinie de Peuple. A un certain signal, le Soldat massacra avec fureur tout ce qui se présentoit. Les Caciques, Vassaux d'*Anacoana*, furent attachez à des pôteaux dans la Salle, à laquelle on mit le feu: la Reine liée & garrottée, & conduite ainsi à *San-Domingo*, où elle fut condamnée à mort, & pendue publiquement, sous prétexte de quelque Conspiration, dont on n'allegue aucune preuve. Cet horrible massacre fit révolter quelques Provinces: mais les Chefs aiant été pris & punis, le reste se dissipa, de sorte qu'au bout de six mois, il ne restoit plus personne dans l'Ile, qui n'eût subi le joug des *Castillans*. Après cette réduction, *Ovando* fonda, l'année suivante, plusieurs Villes, ou Bourgades, dans les endroits les plus avantageux, pour l'affermissement de la Colonie.

Christophe Colomb avoit couru les Mers plusieurs années, faisant toujours de nouvelles découvertes. La Reine *Isabelle* vint à mourir, le 9. de Novembre 1504. (a) Il fit alors d'inutiles efforts, pour être rétabli dans sa Charge de Vice-Roi; & il mourut lui-même en 1506. le 20.

de

(a) Pag. 41, & suiv.

de *Mai*. Nôtre Auteur (a) fait le portrait de ce grand homme, d'une manière à lui rendre justice, sans dissimuler ses défauts.

La mort de la Reine *Isabelle*, & une nouvelle Revolte des *Indiens*, suivie d'un aussi mauvais succès, que la précédente, (b) mirent le comble à l'infortune des Habitans naturels de l'Île *Espagnole*. *Ovando* les maltraita plus que jamais. Ce Gouverneur, par un faux zèle qu'il affectoit pour la Conversion des *Indiens*, soutenu de grands envois d'Or en *Espagne*, se fit regarder comme nécessaire à cette Cour, & se maintenoit ainsi contre les efforts des *Colombs*, qui mettoient tout en usage pour être rétablis dans leurs droits. Mais, en 1508. Dom DIE'GUE COLOMB, l'aîné des Fils de *Christophe*, aiant épousé la Nièce du Duc d'*Albe*, Parente du Roi *Ferdinand*, on rappella *Ovando*; & le Jeune Amiral fut envoyé dans les *Indes* pour Gouverneur Général, sans titre de Vice-Roi, qui fut supprimé. Le pouvoir même de cette Charge avoit été déjà fort diminué, par le retranchement de la Justice, & des Finances, dont les Officiers étoient établis par le Roi, & ne dépendoient immédiatement que de lui.

Le nouveau Gouverneur (c) arriva à *Saint Domingue* le 9. de *Juillet* 1509. La Colonie prit alors une nouvelle face; & quoi qu'il n'y eût pas dix-huit ans que l'Île *Espagnole* étoit découverte, *San-Domingo* pouvoit dès-lors aller du pair avec
les

(a) Pag. 44, & suiv. (b) Pag. 46, & suiv.

(c) Pag. 62, & suiv.

les plus belles Villes d'Espagne, & elle les surpassoit toutes en richesses & en magnificence. Mais tout cela commença bientôt à décliner, & la décadence fut presque aussi précipitée, que l'élévation avoit été rapide. Bien des choses y contribuèrent, mais sur tout le grand nombre de Colonies, qui sortirent depuis de celle-ci : car on peut dire qu'elle est la Mère de toutes celles qui composent le vaste Empire des *Espagnols en Amérique*; & c'est en bonne partie, ajoute (a) notre Auteur, ce qui l'a réduite à l'état d'épuisement, où nous la voions aujourd'hui.

Dom *Diegue Calomb* eut des Ennemis, comme son Père, (b) & il leur donna prise par une conduite peu politique. Cela lui attira des mécontentemens, & des mortifications. Peu s'en fallut, qu'il ne fût rappelé. Il vit établir à *San-Domingo* une Cour Souveraine, à laquelle on pouvoit interjetter appel des Sentences du Gouverneur, même dans les cas qui lui avoient été réservés jusques-là.

Comme les Insulaires diminuoient à vuë d'œil, & qu'on avoit de la peine à en obtenir des Départemens de ceux qui restoient, l'usage des *Negres*, quoi que défendu par le Roi, & seulement toléré depuis, s'introduisit entièrement. (c) L'expérience avoit fait voir, que ces *Negres* s'accoutumoient beaucoup mieux, que les *Indiens*, à l'esclavage, & qu'on en tiroit bien plus de service. Les Pères *Dominicains*, qui, en ce même

(a) Pag. 65. (b) Pag. 77, & suiv.

(c) Pag. 79, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 123

me tems, arrivèrent dans l'Ile, y firent, dit-on, beaucoup de fruit, secondez merveilleusement par l'Amiral Gouverneur.

Le reste du IV. Livre ne contient plus rien, qui regarde l'*Ile Espagnole*.

V. Au commencement du V. Livre, on voit (a) des Evêchez créez dans cette Ile, l'année 1511. & ce qui restoit d'Habitans naturels, presque entièrement exterminiez. Les Pères *Dominicains* firent de (b) vains efforts, pour engager à abolir les Départemens d'*Indiens*. Le Gouverneur envoya (c) conquérir l'Ile de *Cuba*; & cet exploit réussit, avec les cruautés ordinaires des *Espagnols*.

En 1515. la mortalité aiant été grande parmi les Insulaires, (d) on pria le Roi de permettre qu'on transportât dans l'*Ile Espagnole* une partie des Habitans de *Cuba*. La permission fut refusée; & cela fit que plusieurs abandonnèrent la Colonie, pour s'établir dans les Iles voisines, & dans le Continent. Ce fut apparemment pour donner le moyen de remplir ce vuide, qu'il y eut de nouvelles défenses d'empêcher les Mariages des *Espagnols* avec les *Indiennes*.

Le fameux Licentié BARTHELEMI DE LAS CASAS, (e) pour seconder les *Dominicains*, entra en lice contre les fauteurs des Départemens, & passa en *Espagne*, où il plaida la cause des *Indiens* tyrannisez. Mais, quelques mouvemens qu'il

(a) Pag. 107, & suiv. (b) Pag. 110, & suiv.

(c) Pag. 115, & suiv. (d) Pag. 138.

(e) Pag. 139. & suiv.

qu'il se donnât auprès du Roi CHARLES, Successeur de *Ferdinand*, & depuis Empereur, sous le nom de *Charles-Quint*, quoi que l'affaire eût été débattue & discutée à fond devant ce Prince; il n'y eut rien de conclu, & les choses restèrent sur le même pié. Un peu avant ce tems-là, l'Amiral Gouverneur avoit été obligé de passer en (a) *Espagne*, pour parer les coups que ses Ennemis lui portoient; & il y resta six ans.

VI. LA Guerre contre un Cacique Chrétien, commencée pendant l'absence de Dom *Diegue*, est ce qu'il y a de plus considérable & de plus étendu dans le Livre suivant. (b) Ce Jeune Prince, nommé HENRI, dont les Ancêtres avoient régné dans quelque Canton des Montagnes de *Baoruco*, étoit à peine sorti d'un Couvent, où il avoit été élevé, qu'il fut compris dans les Départemens. La plus haute naissance n'en exemptoit pas, & ceux de Famille Roiale n'étoient guères distinguez du commun, que par de plus mauvais traitemens. Nôtre Cacique, dont on fait un portrait très-avantageux, supportoit son malheureux sort avec patience, & il servoit avec fidélité le Maître, à qui il avoit été donné en commande. Ce Maître étant venu à mourir, il tomba entre les mains d'un autre, qui lui fit tous les maux, dont il put s'aviser, jusqu'à vouloir débaucher sa Femme. Le Cacique en porta plaintes: mais il ne put obtenir justice d'aucun Tribunal. Outré de ce refus, il forma aisément un parti de ceux de sa Nation, avec lesquels il se

can-

(a) Pag. 136. (b) Pag. 219, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 129

cantonna dans les Montagnes de *Baoruco*, en 1519. Il disciplina ses Troupes, gouverna avec beaucoup de sagesse sa République naissante, & se tenant sur la défensive, il remporta plusieurs Victoires, dans lesquelles il garda une grande modération. Quoi qu'il comptât assez sur la fidélité de tous ses gens, cependant comme il pouvoit arriver que quelques-uns, tombant entre les mains des *Espagnols*, fussent exposez à le découvrir malgré eux, il prit des mesures si justes pour la sûreté de sa personne, qu'aucun ne fût jamais où il se retiroit. Ainsi sa Troupe grossit tous les jours, & la terreur de son nom se répandit par toute l'Île. On lui envoya un Père Franciscain, qu'il reçut & écouta avec beaucoup de respect: mais il ne se rendit point aux belles promesses qu'on lui faisoit, & sur lesquelles il ne pouvoit compter, après toutes les infidélitez des *Espagnols* envers sa Nation. De sorte que la Colonie se trouva réduite à la dernière extrémité, par les grands & rapides progrès du Parti de ce courageux Cacique. Le retour de (a) Dom *Diego Colomb* ne fit pas changer les choses de face. Bien loin de là: il eut à essuier une révolte des *Nègres*, dont il vint à bout. Peu de tems après, il fut rappelé en *Espagne*, d'où il ne revint plus. (b) Il y mourut trois ans après. Son Fils Aîné, Dom *Louis*, âgé de six ans, fut salué Amiral des *Indes*; mais il ne put jamais obtenir la permission de prendre le titre de *Vice-Roi*, quoi que le Père,

(a) En 1520. Pag. 236, & suiv.

(b) Pag. 279, & suiv.

se, quelque tems avant sa mort, eût obtenu un Arrêt, qui lui assûroit ce droit héréditaire, selon le Traité fait avec *Christophe*. Dom *Louis* resta aussi toujours sans aucune autorité dans l'Et *Espagnole*, où le Président de l'Audience Royale gouvernoit absolument. Il céda (a) même enfin tous les droits & toutes les prétentions à la Vice-Roiauté perpétuelle du Nouveau Monde, pour les titres de Duc de *Veragua*, & de Marquis de *la Vega*. Le nom de sa Famille s'éteignoit avec lui.

Pour revenir à la Guerre avec le Cacique *Henri*, (b) les deux Evêchez de l'Et *Espagnole* aient été réunis, & réduits à celui de *San-Domingo*; un Licencié, nommé Don SEBASTIEN RAMIREZ de *Fuente Leal* fut pourvu de ce grand Siège, & déclaré en mêmes tems Président de l'Audience Royale, avec toute l'autorité de Gouvernement. Il arriva sur la fin de 1528. & l'année suivante, suivant les ordres de l'Empereur *Charles-Quint*, il se disposa à faire tout ce qu'il pourroit, pour mettre fin à la révolte des *Indiens*: mais la force, les stratagèmes, les tentatives d'accommodement, tout fut inutile. Ce n'est point que le Cacique ne témoignât être très-disposé à la Paix, & qu'il ne la souhaitât sincèrement: mais il vouloit sagement en avoir de bonnes assurances, qu'il ne voyoit pas enoërs. Preuve de cela, c'est que, sans s'y être engagé par un Traité formel, il discontinua les hostilités pendant quatre ans. Elles recommencèrent en 1532. Alors

(a) Pag. 323, & suiv. (b) Pag. 293 & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 127

lors l'Empereur ayant avis que les Troupes du Cacique grossissoient considérablement, & que d'ailleurs les affaires de l'Île alloient fort en décadence, voulut finir cette Guerre à quelque prix que ce fût. Il envoya donc pour cela (a) un Commissaire avec plein pouvoir, à condition seulement qu'il sauvât l'honneur de la Nation. C'étoit un Officier de grand mérite, nommé *François de Barrio Nuevo*, qui vint avec deux cens Hommes d'élite. Il surmonta de grandes difficultez, pour découvrir la retraite du Cacique, & l'ayant enfin trouvée, il lui fit des propositions très-avantageuses de la part de l'Empereur, dont il lui remit une Lettre fort honorable, qui confirmoit les pleins pouvoirs du Ministre. *Henri* accepta les conditions, croyant pouvoir compter sur une parole de l'Empereur si expresse. Le Traité fut conclu, & ratifié par les Indes. Un accident néanmoins pensa rallumer la Guerre. Mais les défiances du Cacique étant élevées, on publia la Paix. *Don Henri* (car c'est le titre que l'Empereur lui donna) alla lui-même à *San Domingo*, où il fut reçu avec toutes les démonstrations de bonne foi & d'amitié. Il y signa le Traité, qui ne l'avoit été que par ses Députez: & en conséquence, on lui laissa choisir un lieu, pour s'y établir avec tous ceux de sa Nation, dont il fut déclaré Prince Héritaire, exempt de tribut, & obligé au seul hommage, qu'il feroit rendu de faire rendre en son nom à l'Empereur, & à ses Successeurs Rois de *Castille*,

(a) Pag. 206. *à suivre*

le, toutes les fois qu'il en seroit requis. Il se retira, peu de tems après, dans un endroit nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieues de *San-Domingo*, vers le Nord-est. Tous les *Indiens*, qui purent prouver leur descendance des premiers Habitans de l'Ile, eurent permission de le suivre. Leur Postérité subsiste encore au même lieu, & jouit des mêmes privilèges. Leur Prince, qui s'intitule *Cacique de l'Ile HAÏTI*, juge & condamne à mort; mais il y a appel à l'Audience Roiale.

La Paix, dont nous venons de parler, n'empêcha pas que l'Ile *Espagnole* n'allât de plus en plus en décadence. Cinquante-trois ans après, c'est-à-dire, en 1586. (a) sa Capitale *San-Domingo* fut prise, pillée, & ruinée en partie, par *François Drake*, Capitaine Anglois. Cinq ans après, la Ville de *Yaguana* fut traitée de même par *Christophe Newport*. Le Roi d'*Espagne* acheva de ruiner la Colonie, en défendant aux Habitans le Commerce avec les Etrangers, sur tout avec les *Hollandois*. Par-là enfin il donna lieu aux *François* de partager avec les *Castillans* une Ile, dont ceux-ci, depuis long-tems, laissoient une grande partie en friche; & c'est de quoi nôtre Auteur va traiter dans le VII. Livre, qui commence la Seconde Partie de son Ouvrage, & le III. Tome de cette Edition.

VII. LES conquêtes, (b). que les *Espagnols* pouvoient de jour en jour dans le Continent de l'*Amérique*, leur firent négliger les *Grandes Antilles*,

(a) Pag. 328, & suiv. (b) Tom. III. pag. 1. & suiv.

elles, & à plus forte raison les *Petites*. Une de celles-ci, nommée *St. Christophe*, fut tout d'un coup occupée par les *François*, & les *Anglois*, qui y débarquèrent en même-tems, & la partagèrent entr'eux. Cela reveilla la jalousie des *Espagnols*, qui, profitant de la lâcheté d'un Commandant *François*, chassèrent de l'Île les deux Nations. Un des Capitaines *François*, nommé *d'Enambuc*, y retourna néanmoins peu de tems après. Quelques *François* & *Anglois*, se joignirent alors à d'autres *Avanturiers* des deux Nations, appelez *FLEIBUSTIERS* & *BOUCANIERS*, pour les raisons qu'on verra (a) dans l'Original; & ces sortes de gens, qui se firent depuis redouter par leurs brigandages & leurs *Pirateries* dans les Mers de l'*Amérique*, allèrent s'emparer de la Côte Septentrionale de l'Île *Espagnole*, presque entièrement abandonnée par les *Castillans*, & puis ils les chassèrent de l'Île de la *Tortue*, qui en est tout près. Pendant plusieurs années, les *François*, les *Anglois*, & les *Espagnols*, se disputèrent la possession de cette Île, & s'en chassèrent tour-à-tour les uns les autres. Ce ne fut qu'en 1665. qu'elle demeura à la *France*, qui donna le Gouvernement de la *Tortue*, & de la Côte de *Saint Domingue*, à (b) *BERTRAND D'OGERON*, Gentilhomme Angevin, ancien Capitaine dans le Régiment de la Marine. C'est proprement l'époque de l'établissement de la Colonie *Françoise* de *St. Domingue*.

Dès le commencement que l'Île de la *Tortue* se

(a) Pag. 7, & suiv. (b) Pag. 48.

130 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,
se peupla, cette nouvelle (a) Colonie fut composée de quatre sortes de personnes, que l'on appella le Corps des AVANTURIERS; savoir, les *Boucaniers*, qui s'occupoient de la Chasse; les *Flibustiers*, qui couroient les Mers; les *Habitans*, qui cultivoient la Terre; & les *Engagez*, c'est-à-dire, des gens que les *François*, sur tout de *Dieppe*, vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes services, qu'on auroit pû tirer des Esclaves, en vertu de bons Contrâcts, que ces malheureux avoient passez par devant Notaires, avant leur départ de *France*. Ces *Avanturiers* vivoient entr'eux en fort bonne intelligence. Ils avoient établi une sorte de Gouvernement Démocratique. Chaque Personne Libre avoit une Autorité Despotique dans son habitation; & chaque Capitaine étoit Souverain sur son bord, tant qu'il en avoit le commandement; mais on pouvoit le lui ôter. Les *Habitans* étoient la pépinière des Milices, qui se sont si fort distinguées en plusieurs rencontres. Les *Engagez* n'entreprenoient jamais rien de leur chef: on ne laissoit pas de s'en servir même à la Guerre. Il s'est trouvé parmi eux de fort braves gens, & d'assez habiles, pour se tirer bientôt de la servitude, & pour faire des fortunes immenses. Mais les *Boucaniers* & les *Flibustiers* sont ceux qui jouent le plus grand rolle dans cette Histoire, & dont, à cause de cela, nôtre Auteur (b) décrit avec soin la manière de vivre, la Religion, ou plutôt l'Irré-

(a) Pag. 11, & suiv.

(b) Pag. 55, & suiv. 67, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 131

l'Irréligion, les Vêtemens, les Armées, les Chiens, les Chasses, la manière de se nourrir, les maladies auxquelles ils étoient sujets, les principaux Etablissémens, la manière de faire la Guerre, &c de partager le Butin &c. Les *Flibustiers*, qui faisoient le métier de Pirates, en vouloient sur tout aux *Espagnols*, & ils avoient déjà aidé aux *Anglois* à conquérir sur eux la *Jamaïque*. Ils établissoient la justice de la Guerre implacable qu'ils faisoient à cette Nation, sur ce qu'elle les empêchoit de pêcher & de chasser sur leurs Côtes; quoi que la Pêche & la Chasse fussent, disoient-ils, de Droit Naturel. Ils avoient si bien formé leur conscience sur ce principe, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir fait des Prières publiques, pour recommander à DIEU le succès de leur expédition, & qu'ils ne manquoient point aussi de lui rendre de solennelles actions de grâces après la Victoire.

C'est de ces sortes de gens sur tout que D'Ogeron, dont nous avons parlé, peupla sa Colonie de l'Île de *La Tortue*, & de la *Côte de St. Dominique*, dont il étoit Gouverneur. (a) Il ne négligea rien pour la faire fleurir: mais il ne fut pas assez secondé en France par l'envoi de Filles à marier, qu'il demandoit: & cette négligence à long-tems laissée cette Colonie dans une langueur, dont elle se sent encore aujourd'hui. Le reste du VII. Livre contient les aventures, les exploits surprenans, & la fin tragique d'un fameux Flibustier, nommé *L'Olonnois*, qui d'Engagé étoit devenu Commandant d'un Navire. VIII.

(a) Pag. 31, & suiv.

VIII. ON voit dans le VIII. Livre, les Guerres qu'il y eut entre (a) les *Espagnols*, & les *François* de l'Ile de *St. Domingue*, nonobstant la Paix des *Pyrenées* conclue en 1659. & celle d'*Aix la Chappelle*, faite en 1668. La Compagnie des *Indes Orientales*, qu'on avoit établie en France, donna lieu en 1670. à un soulèvement de la Colonie. On voulut faire valoir le droit exclusif de cette Compagnie au Commerce des *Indes*; quoi que les *Avanturiers*, en recevant D'Ogeron pour Gouverneur de *La Tortue* & de la Côte de *St. Domingue*, eussent stipulé qu'ils auroient le Commerce libre avec les autres Nations. Cette révolte dura deux ans, & fut terminée par une Amnistie générale, qu'il fallut accorder.

Pendant la Guerre de 1672. entre les *François* & les *Hollandois*, la Colonie souffrit un grand échec, par le mauvais succès d'une Expédition, que (b) *De Baas*, Gouverneur Général des *Indes* pour le Roi de France, entreprit contre l'Ile de *Curaçao*, accompagné de D'Ogeron. Le dernier passa en France, & y mourut sur la fin de la même Année 1675. (c) *De Pouancey*, son Neveu, lui succéda. Celui-ci transporta au Cap *François* de l'Ile de *St. Domingue*, la Colonie qui étoit dans la Presqu'Ile de *Samana*. Il se fit, sous son Gouvernement, quelques Expéditions, tantôt heureuses, tantôt malheureuses. Les *Nègres* se révoltèrent, au Port de Paix: mais ils furent défaits

(a) Pag. 102, & suiv. (b) Pag. 129, & suiv.
(c) Pag. 146, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1793. 133

défaits par les *Boucaniers*. Le Gouverneur apaisa aussi une Sédition des Habitans du *Cap François*. Il mourut en 1683. laissant, malgré tous les soins, la Colonie Française, dans l'état le plus déplorable qui se puisse imaginer. Ce Gouverneur fut remplacé par (a) *Tarin de Cussy*, qui avoit déjà prétendu à cette place après la mort de *D'Ogeron*.

On n'avoit pû encore établir dans l'Ile de *St. Domingue* aucune forme de Religion, ni de Police, ni prendre aucune mesure, pour que la Justice y fût bien administrée. Il s'étoit d'ailleurs introduit bien des abus parmi les *Plibustiers*. (b) Pour remédier à tout cela, & y aider le nouveau Gouverneur, la Cour de France envoya le Chevalier de *St. Laurent*, Lieutenant de Roi au Gouvernement des Iles Françaises de l'*Amérique*, & *Begon*, qui y étoit Intendant. Ces Commissaires trouvèrent, qu'il falloit user de grands ménagemens avec les *Plibustiers*, dont on avoit besoin : mais leur opinion ne fut point goûtée à la Cour. On établit un Conseil Souverain, & plusieurs Sièges Roiaux. Les Habitans firent inutilement des propositions au Roi, pour supprimer la Ferme du Tabac, qui ruinoit la Colonie, & pour augmenter par là le Commerce de leur Ile, d'une manière d'où il seroit revenu plus de profit au Roi même. *De Cussy* fut obligé d'abandonner l'Ile de *La Tortue*, qui est aujourd'hui absolument déserte.

IX. DANS le *Neuvième Livre*, notre Auteur

(a) Pag. 124, & suiv. (b) Pag. 127, & suiv.

134 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

teur (a) raconte au long les courses & les exploits des *Flibustiers* dans la *Mer du Sud*, & puis dans celle du Nord. En vain le Gouverneur voulut les faire cesser : ils continuèrent de plus belle, malgré toutes ses rémontrances, & quelques coups d'autorité qu'il hazarda. Une innovation dans le Commerce des *Nègres*, autorisée par le Roi, (b) porta les Habitans du *Cap François* à se revolter en 1689. mais la mutinerie fut bientôt reprimée.

La même Année, *De Cussy*, à la tête des *Flibustiers*, alla (c) attaquer la Ville de (d) *Sant-Fago*. Il la prit, & la brûla, après avoir défait les *Espagnols* dans un Combat. Presque en même-tems les *François* (e) furent chassés de l'Île de *St. Christophle* par les *Anglois*. La Côte Française de *St. Domingue* profita de ce malheur, par l'acquisition qu'elle fit de bon nombre d'Habitans de cette Colonie, qui vinrent se réfugier & s'établir en divers endroits, sur tout au *Port de Paix*.

En 1690. les *Espagnols*, pour prendre leur revanche de la prise de *Sant-Fago*, firent une descente (f) au *Cap François*. Le Gouverneur marcha aussi-tôt contr'eux, avec le Sieur de *Franquesnay*, son Lieutenant de Roi. Mais la mésintelligence s'étant glissée entr'eux, & les Soldats ayant suivi l'avis de *Franquesnai*, qui voulut attaquer, dans une Plaine, les Ennemis supérieurs en force; l'Armée des *François* fut défaite,

(a) Pag. 202, & suiv. (b) Pag. 278, & suiv.

(c) Pag. 284, & suiv.

(d) Surnommée de los Cavalleros, & située dans l'Île Espagnole. (e) Pag. 291, & suiv. (f) Pag. 294, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 135

te, & le Gouverneur tué, aussi bien que le Lieutenant. Les suites de cette Victoire des *Espagnols* terminent le IX. Livre de nôtre Auteur.

X. LE Sieur *Ducasse*, Béarnois, dont on raconte ici d'abord les aventures, (a) fut nommé pour Gouverneur de *Saint Domingue*, à la place du Défunt. Avant qu'il arrivât, les *Anglois*, pour profiter de la consternation où ils supposoient encore les Habitans de la Côte de *St. Domingue*, firent une tentative contr'eux : mais ils furent repoussés avec perte, & contraints de se rembarquer au plus vite. Il y eut aussi une Conspiration de *Negres*, qui fut découverte & punie. *Ducasse* étant arrivé au mois d'*Octobre* de la même année 1691. trouva la Colonie en fort mauvais état. Comme les Ennemis de son Prédécesseur vouloient en rejeter sur lui la faute en partie, & qu'ils publioient bien des choses défavorables sur son sujet, il prit d'abord connoissance des accusations, & les ayant trouvées très-mal fondées, après un examen très-exact, il justifia pleinement la mémoire du Défunt.

Au mois de *Novembre* 1692. les *Espagnols* (b) s'avancèrent par mer & par terre, pour attaquer la Colonie *Françoise* : mais *Ducasse* prit si bien ses mesures, qu'ils se retirèrent sans rien faire.

Il proposa ensuite (c) un Cartel, pour l'échange des Prisonniers avec Mylord *Fusquin*, Gouverneur de la *Jamaïque*, qui accepta la Convention, & la garda de bonne foi. Par-là *Ducasse* empê-

(a) Tom. IV. pag. 1 ; & suiv. (b) Pag. 15, & suiv.

(b) Pag. 17, & suiv.

136. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE, empêcha la perte de bien des gens de *Saint Domingue*, que les *Anglois*, après les avoir pris, faisoient passer en *Angleterre*, à la première occasion, pour leur ôter toute espérance de retour. Le Gouverneur auroit bien voulu conclure un semblable accord avec les *Espagnols*, qui traitoient leurs Prisonniers d'une manière à les faire périr de misères, de fatigues, &c de chagrin. Mais il trouva les Chefs de cette Nation intraitables, quoi qu'il eût menacé le Gouverneur de *La Havane* d'user de représailles, que néanmoins ni lui, ni aucun autre Commandant François, ne put se résoudre à mettre en exécution.

Après une (a) Expédition, que *Ducasse* fit en 1694. contre la *Jamaïque*, & qui au fond ne servit pas de grand' chose; il eut à se défendre, dans l'Ile de *St. Domingue*, contre les *Anglois* & les *Espagnols* unis ensemble. (b) On verra dans l'Original, tout ce qui se passa alors; comme aussi à quelle occasion la Colonie (c) de *Sainte Croix*, une des petites *Antilles*, fut transportée à *St. Domingue*, & les différentes révolutions, que cette Ile a essuïées. C'est tout ce qu'il y a de considérable dans le X. Livre.

XI. LA fameuse Expédition de Mr. DE POINTIS contre la Ville de *Carthagène* dans l'*Amérique Meridionale*, fait la plus grande partie du Livre (d) suivant. Elle n'a aucun rapport avec l'Ile de *St. Domingue*, que parce que *Ducasse*, son Gouverneur, accompagna le Baron, & eut avec lui

(a) Pag. 37, & suiv. (b) Pag. 47, & suiv.

(c) Pag. 78, & suiv. (d) Pag. 93, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 137.

lui bien des démêlez; sur lesquels celui-ci a voulu beaucoup le dénigrer : mais nôtre Auteur prend le parti de *Ducasse*.

La Paix de *Ryswyck*, qui se fit l'année suivante 1698. arrêta toutes les hostilitéz. (a) On établit alors une *Compagnie*, nommée de *St. Louis*, pour l'établissement d'une Colonie à la grande Terre de *L'Île Avache* : mais, comme *Ducasse* l'avoit bien prévu, elle se ruina, en faisant bien les affaires des Habitans de *St. Domingue*; & après vint ans, elle se vit obligée de remettre tous ses droits au Roi, qui les transporta à la *Compagnie des Indes*.

La Guerre aiant recommencé en 1701. pour la Succession à la Couronne d'*Espagne*, dont *PHILIPPE V.* prit possession; les *Anglois* (b) attaquèrent quelques endroits de la Côte de *St. Domingue*, & furent obligez de se retirer. Sur de tels faits, il seroit bon de savoir, ce que les *Anglois* disent eux-mêmes.

En 1703. le Roi aiant déclaré *Ducasse* Chef d'Escadre, lui donna (c) pour Successeur au Gouvernement de *St. Domingue* le Sieur *Auger*. Il y établit en (d) même-tems un Chef de Justice, sous le nom d'*Ordonnateur*, ou *Intendant*; au lieu qu'auparavant toute l'Autorité Civile & Judiciaire, aussi bien que la Militaire, étoit entre les mains des Gouverneurs, quoique subordonnée à celle du Gouverneur Général des *Indes*; ce qui la faisoit quelquefois dégénérer en despotisme.

(a) Pag. 178, & suiv. (b) Pag. 195, & suiv.

(c) Pag. 206, & suiv. (d) Pag. 209, & suiv.

me. Le Sieur *Deslandes* fut le premier, qu'on envoya, pour exercer cette Charge. Les *Jésuites* prirent aussi, à *St. Domingue*, la place des *Capucins*. *Auger*, & *Deslandes*, moururent, l'un en 1705. & l'autre, l'année suivante. Le premier fut remplacé par le Comte de *Choiseul*; & l'autre, par le Sieur *Mithon*. Il y eut, en peu d'années, d'autres semblables changemens coup sur coup; & on vit, en 1712. finir la *Flibuste*; les *Flibustiers* s'étant presque tous faits Habitans.

„ Il ne manqua, dit nôtre (a) Auteur, à cette
 „ fameuse *Flibuste*, que de la discipline & des
 „ Chefs, qui eussent des vuës, & fussent capa-
 „ bles de les suivre, pour conquérir l'une &
 „ l'autre *Amérique*: mais, toute tumultuaire qu'el-
 „ le fût, sans ordre, sans projet, sans dépendan-
 „ ce, elle a pourtant été l'étonnement du mon-
 „ de entier, & a fait des choses, que la Posté-
 „ rité ne croira point.

XII. JE me hâte de venir au XII. & dernier
 (b) Livre, & d'en indiquer en peu de mots le contenu. Le Commerce exclusif des *Nègres*, accordé à la Compagnie des *Indes*, le décri des *Billets de Banque*, la diminution des *Espèces*, & l'ordre de ne plus les recevoir qu'au poids, donnèrent lieu, en 1722. à de grands troubles, dont les Moteurs, qui ne paroissoient point, tiroient des forces de l'obscurité même, où ils savoient se tenir. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une Femme Veuve, nommée *Madame Sagona*, leva l'étendart de la Rebellion: *Dux femina facti*. El-
 le

(a) Pag. 215, 216. (b) Pag. 221, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 139

Il se mit à la tête d'une Troupe d'autres Femmes, qui, comme autant de nouvelles *Amazones*, marchèrent en bon ordre, tambour battant, le Pistolet à la main, & le Sabre, ou une Manchette, au côté. Elles firent fuir les Employez de la Compagnie, enfoncèrent les portes & les fenêtres de la Maison d'*Afrique*, jettèrent dans la rue tout ce qui s'y trouva, jusqu'aux Papiers & aux Regîtres, & brûlèrent la Maison de campagne de cette même Compagnie. Les Hommes, à leur exemple, prirent les armes en grand nombre de tous côtez. Le Gouverneur Général, & l'Intendant, furent obligez de se retirer; & après bien des hostilités, la tranquillité ne put être rétablie qu'avec peine, par le Comte de *Champmélín*, & le Chevalier de la *Rochevallard*, que le Roi avoit envoyez; avec pouvoir d'accorder une Amnistie générale, excepté seulement les Auteurs de la Révolte, que l'on pourroit découvrir. Bien loin que de pareilles entreprises des Sujets soient surprenantes, il y a lieu d'être étonné qu'il n'en arrive plus souvent dans des Pais si éloignez, & où l'on respecte si peu les droits & les privilèges des Habitans. Il paroît par ce que dit nôtre Auteur, que les Peuples de *St. Domingue* (a) ont naturellement un fond inépuisable d'attachement sincère pour le Roi leur Souverain, & qu'il ne faut que savoir bien manier leurs Esprits, pour les ramener aisément à l'obéissance. Il seroit donc bien facile de prévenir toute émeute, en les traitant comme méritent des Sujets de ce caractère. L'Hist.

L'Histoire du P. de Charlevoix finit par une (a) Description de l'état où étoient, en 1724. la Colonie Espagnole, & la Colonie Française de St. Domingue. Ce qu'il dit de la première est tiré d'un Journal de Mr. BUTET, Lieutenant de Roi de Bayaba, qui l'avoit visitée en 1716. & 1717. Il nous fait connoître non seulement les Lieux, le Terroir, le Climat, les Rivières, les Mines, les Fruits, les Animaux, le Commerce, les Richesses, les Forces des Pais de l'une & l'autre Colonie, mais encore les qualitez bonnes ou mauvaises des Habitans. Les Nègres, qui sont aujourd'hui le plus grand nombre des Sujets de la Colonie Française, sont les derniers dont il parle. On lira avec plaisir dans l'Original toutes ces particularitez.

Rien n'étoit plus nécessaire pour l'intelligence de cette Histoire, que de bonnes Cartes Géographiques & Topographiques. On ne les a point épargnées. Il y en a dix-huit. 1. Une des Iles de l'AMÉRIQUE, & de plusieurs Pais de Terre-Ferme situez au devant de ces Iles, & autour du Golfe de Mexique. 2. Celle de l'Île Espagnole, sous le nom Indien d'HAÏTI, & comme elle étoit possédée par ses Habitans Naturels lors de la Découverte; avec les premiers Etablissemens des Espagnols. 3. Une Carte particulière du Gouvernement de VENEZUELA, ou de la Petite Venise, découverte par Ojeda. 4. Un Plan de la première Ville de SAN-DOMINGO. 5. L'Île ESPAGNOLE, ou de St. Domingue,

(a) Pag. 322, & suiv.

Juillet, Août & Septembre 1733. 148

ninger, représentée suivant les anciens Etablissements des Espagnols. 6. Une Carte particulière de l'Isthme de PANAMA, du Golfe de DARIEN, de la Côte de CARTHAGÈNE, jusqu'à Sainte Marie. 7. Carte de l'Île de SAINT DOMINGUE, depuis l'Etablissement des François, avec partie des Îles voisines. 8. Plan du Port de BAYAMA, à la Côte Septentrionale de St. Domingue. 9. Plan de la VERA-CRUZ, Port du Mexique. 10. Plan du CAP FRANÇOIS, dans l'Île de St. Domingue, & de ses environs. 11. Plan de la Rade du PORT DE PAIX, à la Côte Septentrionale de la même Île. 12. Carte de l'Île AVACHÈ, & du fond de la Grande Terre. 13. Plan du Cal de Sac de LE'OGANE, ou le Port au Prince. 14. Plan de la Ville de CARTHAGÈNE des Indes. 15. Carte de la Partie de St. Domingue habitée par les François. 16. Plan de la Ville du CAP FRANÇOIS, à la Côte Septentrionale. 17. Plan du PETIT GOAVE, & de Port-au-Pail. 18. Plan de LE'OGANE, & de la Côte, depuis l'Est, jusqu'au Cal de Sac. Tout cela a été dressé par Mr. D'ANVILLE, Géographe ordinaire du Roi, sur les meilleures Cartes, & les meilleurs Mémoires, ou publics, ou manuscrits.

ARTICLE IV.

PHYSIQUE SACRÉE, ou, Histoire Naturelle de la BIBLE. Traduite du Latin de Mr. JEAN

JEAN JAQUES SCHEUCHZER, Docteur en Medecine, Professeur en Mathématiques a Zurich, Membre de l'Academie Imperiale des Curieux de la Nature, & des Societes Royales d'Angleterre & de Prusse, Enrichie de Figures en Taille-douce, gravées par les soins de JEAN ANDRE' PFEFFAL, Graveur de sa Majesté Imperiale. A Amsterdam, chez P. Schenk, & P. Mortier. 1732. fol. Tome I. Pages 36. pour les Pieces préliminaires, & 127. pour le Corps de l'Ouvrage. Tom. II. Pagg. 163.

LEs Journalistes seroient bien heureux s'ils n'avoient jamais à parler que d'Ouvrages du merite de celui-ci. Ils pourroient se répandre en louanges sans craindre ou de faire tort à leur jugement, ou d'en imposer au Public. La Conscience même leur dicteroit les Eloges, & laisseroit à leur Critique toutes les marques de l'estime la plus parfaite pour les Auteurs. Je dis, la Conscience, parce qu'il s'agit ici d'un Livre auquel elle ne peut que prendre intérêt. Ce Livre est un Commentaire sur tous les Endroits de l'Ecriture qui sont relatifs à l'Histoire naturelle & qui par conséquent dans leur tout composent ensemble un Corps de *Physique sacrée*. Nous ne saurions mieux en exposer l'importance, par rapport à la Religion, qu'en copiant une partie de ce que Mr. Scheuchzer en dit dans sa Preface.

„ Appelé, dit-il, par les illustres Curateurs
 „ de notre College (de Zurich) à enseigner la
 „ Physique & les Mathématiques j'entrepris, il
 „ y a quelques années, d'expliquer, dans mes
 „ Le-

„ Leçons publiques , les Textes de l'Ecriture
„ sainte selon les Principes de la Philosophie mo-
„ derne. D'un côté je m'y trouvai engagé par
„ la maniere dont les Commentateurs s'y sont
„ pris. J'avois remarqué que la plupart s'arrê-
„ toient à l'écorce de la Philologie sacrée; que
„ d'autres , pénétrant plus avant , s'attachoient
„ à rechercher le sens mystique; & que le plus
„ grand nombre passoit légèrement sur les ma-
„ tières qui sont du ressort de la Physique, & ne
„ les traitoit que d'une manière peu satisfaisan-
„ te, ou tout à fait propre à jeter dans l'erreur.
„ D'un autre côté le nombre presque infini de
„ Commentateurs, ... qui semblent avoir tout
„ épuisé devoit me détourner de mon dessein.
„ Mais, porté, comme je l'étois déjà d'inclina-
„ tion, pour ce travail, je me sentois animé d'ail-
„ leurs par la multitude immense des Objets que
„ nous présentent & l'Ecriture Sainte & la Na-
„ ture; Objets sur lesquels la vûe peut s'étendre
„ à l'infini, & qui forment même tout autant de
„ différentes images, qu'on les regarde dans des
„ points de vûe differens. Je crus donc, qu'en
„ supposant même ces matières suffisamment é-
„ clarcies, je pouvois me flatter de trouver en-
„ core de quoi repandre du moins un foible ra-
„ yon de lumiere sur quelques Endroits de nos
„ saintes Ecritures. Je tentai l'entreprise, &
„ j'en vins heureusement à bout, après bien des
„ années de travail. Mes Leçons attirerent des
„ Auditeurs de tous les Ordres; Savans, igno-
„ rans, des personnes même respectables par leur
„ âge, ou par leurs emplois; quelques Etudiens,
„ mais

1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000

3. 149
Juillet, Août 1733. 143

Leçons publi-
sainte selon les
derne. D'un
la maniere de
pris. J'avois
toient à l'éco-
d'autres, pé-
à rechercher
grand nom-
tières qui se
les traitoit
te, ou tou-
D'un autre
Comment
épuise de
Mais, par
tion, par
leurs pe-
noas
ture
à l'
On ne niera pas que
la Profession n'y ont don-
, & n'y en donnent encore
jours. Mais que la Medecine,
conduise à l'incrédulité, c'est ce

is concevoir, quoique (a) *Brown*

quelque commun que soit le Pro-

res Medici, duo Athei, de trois Me-

ux Athées. Il me paroit évident que

œur, bien plus que la Profession, qui

ce sujet dans toute la Republique des

& que l'Etude même de la Théologie

n'a

lig. Medi. Sec. 19.

6. XI. Part. I.

K

n'a point d'avantage en ceci sur toutes les autres Etudes. N'entrons pourtant point dans cette discussion. Contentons-nous d'observer, que toutes proportions gardées, les Medecins ne sont pas, parmi les gens Lettrez, ceux qui ont le moins écrit en faveur de la Religion, ou qui dans leurs Ecrits ont temoigné le moins de respect, ou d'attachement pour elle.

L'occasion de rendre cette justice à la Faculté étoit trop belle pour la manquer. Je suis même mortifié de ne pouvoir pas m'étendre davantage sur cet Article, puisqu'il me fourniroit une matière très-abondante, & très-curieuse. On y verroit une longue suite de Medecins, qui n'ont pas été moins illustres par l'éminence de leur Pieté que par celle de leur savoir. *Spizelius* (a) en a fait un Chapitre auquel il y auroit bien des additions à faire, sur tout pour les temps posterieurs à celui (b) dans lequel cet Auteur a écrit. Si quelqu'un entreprend d'amplifier, & de continuer ce Catalogue, il y donnera sans doute à Mr. *Scheuchzer* une place des plus distinguées. Il s'y est aquis un droit trop incontestable par les beaux sentimens de Religion & de Vertu qui regnent dans tous ses Ouvrages.

Cette *Physique Sacrée* est, de sa façon, le premier en ce genre qui ait paru en François. Publiée d'abord en *Allemand*, & ensuite en *Hollandois*, elle a été reçue avec tant d'applaudissemens du Public, que les Libraires ont cru, avec raison,

(a) *Spizel. Infelix Literat. Commonit. 33. Lect. 5.*

(b) Année 1680.

raison, ne pouvoir rien faire de plus utile & de plus agréable que d'en enrichir nôtre Langue. Ils se sont proposé d'en faire huit Volumes *in folio*, dont nous annonçons à présent les deux premiers. Ils comptent qu'il y aura en tout 300 feuilles d'impression, & 750. Figures tant d'une feuille entiere que d'une Demi-feuille, sans compter la Planche du Titre, le Portrait de l'Auteur, les Vignettes, & 8. Titres rouges. L'Exemplaire complet doit revenir à 190. Florins argent courant de Hollande, pour les personnes qui auront souscrit, & n'en coûtera pas moins de 250. aux autres, à ce que disent les mêmes Libraires.

On conçoit aisément que ce sont les Figures qui encherissent si fort un Ouvrage de 300. feuilles d'impression. Aussi sont-elles généralement d'une très-grande beauté. Leur fidélité en rehaussé considérablement le prix, & ce que Mr. *Scheuchzer* en dit, dans sa Préface, mettra tout le monde en état d'en juger. „ Les Figures que „ je donne ici, *dit-il*, sont telles que les fournit „ la Nature elle-même, c'est-à-dire telles que je „ les ai trouvées dans ma Bibliothèque, dans „ mon Cabinet, & dans les Cabinets les plus „ célèbres de l'Europe; entre autres dans celui „ de Mr. *Jean Henri Link*, de Leipzig, mon Ami „ intime, qui a bien voulu me communiquer sa „ belle Collection de Serpents peints au naturel. „ Si j'ai fait quelque faute dans ces Figures, je „ prie mes Lecteurs de les corriger, ravi de voir „ porter cette partie de mon travail à un plus „ haut degré de perfection. Les Planches ont „ été dessinées, & le sont encore actuellement

„ par un de mes Amis Mr. *Melchior Fueslin*, qui
 „ travaille sous ma direction, & qui excelle
 „ dans le Païlage... Elles ont été gravées par
 „ les soins de Mr. *Jean André Pfeffel*, d'Augs-
 „ bourg, Graveur de sa Majesté Imperiale...
 „ Son zèle pour la gloire de nos saintes Ecritu-
 „ res, son amour pour les Gens de Lettres, &
 „ pour l'Art même qu'il exerce avec tant de dis-
 „ tinction, l'ont engagé à se charger du soin &
 „ de la dépense de cet Ouvrage ; & afin d'en
 „ rendre les Gravures aussi parfaites qu'il est pos-
 „ sible, il a distribué les Planches à differens
 „ Graveurs, selon les talens divers qu'il leur
 „ connoissoit, soit pour le Païlage, l'Histoire,
 „ les figures d'Hommes, d'Animaux, de Plantes,
 „ ou les ornemens des Bordures. ”

Il avoit dit, quelques Pages auparavant, que
 d'abord il ne songeoit point aux Figures. ” Ce-
 „ pendant, *ajoute-t-il*, l'idée m'en vint dans la
 „ suite : je formai insensiblement & par degrez
 „ le projet de joindre des Estampes à ce que j'a-
 „ vois écrit sur ces matières... Parmi les dif-
 „ ferens Recueils des Figures de la Bible que j'e-
 „ xaminai avec soin, je remarquai que le plus
 „ grand nombre & les meilleures même, étoient,
 „ ou purement historiques, ou dessinées suivant
 „ l'idée du Peintre ou du Graveur ; mal con-
 „ çuës ; mal exprimées ; & que de tant d'Ou-
 „ vrages, qui peuvent avoir chacun leur prix, il
 „ ne s'en trouve aucun qui represente la Nature
 „ d'une manière digne du Créateur, ni qui ex-
 „ prime fidelement les Objets dont il est parlé
 „ dans les Livres saints. ”

Ce n'est donc point en qualité de simple Ornement, & pour le seul plaisir des yeux, que ces Figures ont été faites. L'Auteur y représente exactement au naturel les Objets dont le Texte sacré nous parle, & l'explication que le même Auteur en donne, est parfaitement relative au dessein de la Planche. De là vient la grande quantité de ces Planches. Il y en a, par exemple, 23. pour la Création, parce qu'il a fallu définir les principales choses qui y ont du rapport. Il y en a de même 9. pour l'Histoire de l'innocence, & de la chute de l'Homme; 9. autres pour celle de l'Arche, 21. pour celle du Déluge, & ainsi du reste.

L'Explication des Planches est plus ou moins courte à proportion de ce que la discussion des sujets est plus ou moins difficile. Quant à la Méthode que l'Auteur y a suivie, il est encore à propos de rapporter ce qu'il en dit lui-même dans sa *Preface*. „ J'ai observé avec soin, *dit-il*, „ de ne rien mettre dans cet Ouvrage, qui pût „ choquer ni les différentes sectes des Chrétiens, „ ni les autres Religions; & j'ai évité d'entrer „ dans les Controverses qui partagent, dirai-je, „ ou qui déchirent le Christianisme; parce qu'elles ne sont point de mon ressort, & afin que „ personne n'eût lieu de se plaindre. J'abandonne aux Théologiens les Mystères de la Foi, & „ m'attache uniquement aux choses que l'on „ peut connoître par les lumières naturelles. Je „ ne dissimulerai point qu'il m'est souvent arrivé de m'écarter du sentiment des Pères de l'Eglise, lors que je les ai trouvés en contradic-

„ tion avec la Geographie ou la Philosophie. . . .
 „ Je ne m'éloigne jamais du sens literal; & dans
 „ l'examen physique que je fais de mon sujet, je
 „ prends toujours les noms dans leur significa-
 „ tion originelle. C'est pourquoi j'ai cherché
 „ le veritable sens des mots Hebreux, Chaldaï-
 „ ques, Arabes, ou Grecs, dans les Auteurs qui
 „ se sont appliqués à ce genre de Literature; &
 „ j'ai emprunté des Voyageurs, de ceux qui ont
 „ écrit sur l'Histoire Naturelle, la Geographie,
 „ la Botanique, les Animaux, les Fossiles, tout
 „ ce qui regarde la nature des Climats Orien-
 „ taux, la constitution de leurs Habitans, leurs
 „ Plantes, leurs Animaux, & leurs Minéraux.
 „ Le *Dictionnaire Oriental polyglotte* de Mr. Fran-
 „ çois de Mesgnien Meninzki, Chevalier du St. Se-
 „ pulchre de Jerusalem, Conseiller de S. M. Im-
 „ periale, & premier Interprète des Langues O-
 „ rientales, m'a été d'un grand secours. ”

Mr. Scheuchzer a donc dû faire de grandes &
 de penibles Lectures pour composer cette *Phyfi-
 que Sacrée*. Par ce moyen il a fait quantité de dé-
 couvertes utiles, & donné, pour l'intelligence
 de l'Ecriture, bien des choses qui ont toutes les
 graces de la nouveauté. Mais d'ailleurs il ne fait
 point difficulté d'avouer qu'il y a eu de grands
 Hommes, qui l'ayant devancé dans la même Car-
 riere, lui ont servi de guides sur certains sujets, &
 dont il a tiré du secours. S'il lui est donc arrivé
 de donner quelque explication conforme à celle d'un
 autre Auteur sans le nommer, il prie ses Lecteurs
 de ne le point traiter de Plagiaire; titre qu'il ne
 merite assurément point, & pour lequel il a une a-
 version

Juillet, Août & Septembre 1733. 151

version extrême. Il ne croit point pourtant avoir copié des Pages entieres, ni même des Periodes, sans citer les Ecrivains de qui il les a prises; ce qui regarde principalement le Hierozoicon de Bochart, dont il confesse qu'il a souvent puisé. En preuve de sa bonne foi sur cet Article, il donne, à la suite de sa Préface, un ample Catalogue des Auteurs dont il a fait usage, & à qui il n'a garde de refuser la louange qu'ils meritent. Ce Catalogue contient leurs noms, leurs Ouvrages qui sont relatifs au sien, & souvent des particularitez qui concernent leurs personnes ou leurs Ecrits. J'y ai compté 294. Articles, & comme celui de notre illustre Medecin est du nombre, je vais le copier pour donner une idée des autres.

*„ Jean Jaques Scheuchzer, Auteur de cette
„ Physique Sacrée, nâquit le 2. d'Août 1672.
„ Son Pere, qui s'appelloit aussi Jean Jaques,
„ succombant sous la charge de premier Medecin,
„ mourut d'une Fievre pourprée, dans sa
„ 42. année, fort regretté de tous les gens de
„ bien, sur tout de sa Veuve & de ses Enfants.
„ Il avoit épousé Barbe Foesius, qui par la grace
„ de Dieu est encore vivante à l'âge de 72. ans;
„ elle est fille de Jean Foesius, Ministre & Modérateur
„ du College Carolin. Mes premiers
„ Maitres furent Rodolphe Hospitalerus, Henri
„ Noxlinus, Rodolphe Hospinianus, Jaques Huldricus,
„ & mon Grand-Pere maternel. J'étudiai ensuite
„ sous les Professeurs Rodolphe Hofmeister l'ainé,
„ Jaques Lavater, Henri Hottinger, Henri Frisius,
„ dans ce que nous appel-*

„ ge superieur, sous *Jean Henri Heidegger, Jean*
 „ *Gaspar Wolphius, Jean Lavater, Jean Henri*
 „ *Snickerus, Rodolphe Ottius, Henri Lavater, Jean*
 „ *Herrliberger, & Salomon Hottinger*, lequel j'au-
 „ rois dû nommer préféablement à tous les au-
 „ tres. A tous ces noms je puis ajoûter le mien,
 „ puisque j'ai fait la plûpart de mes Etudes sans
 „ autre Guide que moi-même. Je partis le 9.
 „ d'Avril 1692, dans le dessein de voir les païs
 „ Etrangers, ayant pour compagnons de voyage
 „ Mr. *Jaqes Cramer*, depuis Professeur en Lan-
 „ gues Orientales & en Theologie à Herborn,
 „ & Mr. *Jaqes Reutlinger*, aujourd'hui Cha-
 „ noine. Je m'arrêtai d'abord a Altorff, pour
 „ y profiter des Leçons de Mrs. *Wagenseil, Mau-*
 „ *rice Hoffman*, Pere & Fils, *Pancrace Bruno*,
 „ & *Jean Christofle Sturm*. Etant allé de là
 „ en Hollande au Mois de Juillet 1693, j'étu-
 „ diai à Utrecht sous Mrs. *Jaqes Vallan &*
 „ *Jean Munnicks*, dont le premier fut mon Pro-
 „ moteur, lorsque je reçus le Bonnet de Doc-
 „ teur, dans la même Université le 26. de Jan-
 „ vier 1694. Après avoir parcouru la Hollan-
 „ de, je retournai chez moi par la Frise, Ham-
 „ bourg, le Brandebourg, la Haute, & la Basse
 „ Saxe, la Boheme, la Baviere, & la Franco-
 „ nie, & cette même année je fis mon premier
 „ Voyage des Alpes de Suisse. En 1695. je re-
 „ tournai à Nuremberg & à Altorff, pour m'a-
 „ vancer dans les Mathematiques sous Mrs. *Stur-*
 „ *mius & Eimmartus*. De retour à Zurich je
 „ fus nommé un des Médecins de la Ville, &
 „ le Magistrat me fit esperer la survivance de la
 „ Chai-

Juillet, Août & Septembre 1733. 153.

„ Chaire de Professeur en Mathématiques. Le
„ 9. de Novembre 1697. j'épousai *Susanne Vo-*
„ *gel* fille de *Gaspar Vogel* du Conseil des Deux
„ cens, & de *Marguerite Ott*, ou *Ottius*. Il me
„ reste trois fils, *Jean Jacques*, Officier au ser-
„ vice de Provinces-Unies; *Jean*, Ministre à
„ *Suamendingen*, & *David*, qui s'est appliqué à
„ la Gravûre. Je n'en dirai pas davantage de
„ peur qu'on ne m'accuse de faire moi-même
„ mon Éloge. Par la même raison je me con-
„ tenterai de mettre ici les Titres de ceux de
„ mes Ouvrages qui ont du rapport avec la *Phy-*
„ *sique Sacrée*.

„ *Jobi Physica Sacra, oder Hiobs Naturwissen-*
„ *schaft, verglichen mit der heutigen.* Zurich.
„ 1721. 4.

„ *Herbarium Diluvianum Editio secunda duplo*
„ *auctior priori.* Lugd. Bat. sumptibus Petri van
„ der Aa 1723. fol. [Prior autem propriis meis
„ sumptibus prodiit, Tiguri 1709. Typis Gesner.]

„ *Piscium Querelæ & Vindiciæ.* Tiguri Typ.
„ Gesn. 1708. 4.

„ *Oratio de Matheſeos usu in Theologia.* Tiguri
„ Imp. Joh. Finsleri, Typis Hardmejerianis.
„ 1711. 4.

„ *Musæum Diluvianum.* Typis Bodmer. Tig.
„ 1716. 8.

„ *Oratio de Miraculis Passionis CHRITI.* Mff.
„ *Physicæ Sacræ Specimen de Locustis.* [Respp.
„ *Joh. Henrico Mongio & Joh. Jac. Cellario.*
„ Tig. Typ. Heidegg. & Rahn. 1724. 4.

„ *Homo Diluvii Testis & ὁδοποιός.* [Respp.
„ 13. *Philosophiæ Candidatis.*] Tig. Typ. Hen.
„ Byrgklini. 1726. 4.

„ *Specimen Operis Biblico-Physici ad Exod. XX.*
 „ 1-7. [Respp. Franc. Kauffmann, & Job. Casp.
 „ Hessio.] Typis eisdem. 1727. 4. ”

Tous les Articles de ce Catalogue ne sont pas si remplis que l'est celui-ci. Cependant il y en a plusieurs qui en approchent assez, & dans lesquels Mr. Scheuchzer a recueilli certains faits qui ne déplairont pas aux Amateurs de l'Histoire Littéraire. Donnons-en pour échantillon les trois suivans.

„ *Herman Deusingius* naquit le 14. de Mars
 „ 1654. Il étoit fils d'Antoine Deusingius, Pro-
 „ fesseur en Medecine à Groningue, & de *Ma-*
 „ *deleine Modeste Scheidman*... Dame d'une gran-
 „ de pieté. Étant encore enfant il tomba dans
 „ l'eau, & se seroit noyé si son Pere, par une
 „ espece de miracle, ne fût accouru fortuite-
 „ ment, & ne l'en eût tiré... En 1677. à l'â-
 „ ge de 22. ans il fut fait Docteur en Droit. Les
 „ États de Groningue le nommerent en 1682,
 „ à la Chaire de Professeur en Droit, & en Lan-
 „ gue Greque. Mais, content de la permission
 „ de faire des leçons, qu'on lui avoit déjà ac-
 „ cordée, il refusa cet Emploi. De retour à
 „ Groningue, après avoir parcouru les Pais-Bas
 „ & l'Allemagne, il changea entierement d'ob-
 „ jet dans ses Etudes: il abandonna la Jurispru-
 „ dence, & par une Metamorphose étonnante
 „ il s'appliqua à la *Demonstration de l'Allegorie*
 „ *Historique du Vieux & du Nouveau Testament.*
 „ *Trois Dissertations*, qu'il composa, sur le *My-*
 „ *stère de la très-sainte Trinité*, laquelle il confi-
 „ deroit comme la source d'une triple Allegorie.
 „ dans

Juillet, Août & Septembre 1733. 155

„ dans l'explication de l'Histoire Sainte, lui at-
„ tirerent une haine universelle, & si violente
„ qu'on l'excommunia, quoiqu'on n'eût fait au-
„ cune démarche pour le convaincre d'erreur,
„ ni pour lui prouver la Verité. Comme il é-
„ toit sujet à des maux de Tête presque conti-
„ nuels, il alla prendre les eaux d'Aix-la-Cha-
„ pelle ; après quoi il se retira dans le Pais de
„ Drent, comme en un lieu d'exil. Mr. le Ba-
„ ron de Pallant, Gouverneur de *Coeverde* &
„ du Pais de Drent, detestant la haine Théolo-
„ gique dont *Deusingius* étoit la victime, ordon-
„ na au Synode de l'inviter & de l'admettre à la
„ Communion de l'Eglise. Il retourna ensuite
„ à Groningue, où les Ministres de l'Eglise
„ François le reçurent fraternellement. Il mou-
„ rut le 3. Janvier 1722. [Bib. Brem. Cl. v. p.
„ 925.]

„ *Melchior Düringer*, Professeur en Histoire
„ Ecclesiastique & en Chronologie, à Berne,
„ doit être mis au nombre des Gens de Lettres
„ pieux & infortunés. Né au Mois d'Avril
„ 1647, il fut promu au St. Ministère en 1667.
„ & à la Charge de Professeur en 1701. Sujet
„ à la Maladie hypocondriaque, il vécut dans le
„ Celibat & dans la Solitude, s'occupant à des
„ Oeuvres de Charité, & distribuant aux Pau-
„ vres ce qui lui restoit de sa subsistance. Le
„ feu ayant pris à sa Maison, le 1. de Janvier
„ 1723. il tomba d'un troisième Etage, & mou-
„ rut une heure après, ayant rendu auparavant un
„ peu de sang par l'oreille droite & par la bou-
„ che. Il étoit dans sa 76. année.

„ *Her-*

„ *Herman von der Hardt*, Professeur en Philosophie dans l'Université de Helmstad. Il
 „ avoit entrepris de publier, en un Corps d'Ouvrage, ses Opuscules sous le Titre de *Ænigmata prisca Orbis* : mais y ayant inseré un Traité, de *Jona in Carcharia*, qui avoit été defendu par la Cour. il fut condamné à une Amende de 100. Ecus d'Allemagne, & tous les Exemplaires furent confisquez. Non seulement
 „ il se soumit, mais il brûla ses Recueils qui consistoient en huit Volumes *in folio*, & envoya à la Cour une partie des Cendres, avec
 „ les huit Cassettes où ils avoient été enfermés.
 „ [Bib. Brem. Cl. VII. 47.] ”

Au *Catalogue des Auteurs* succede immédiatement celui des *Graveurs*, qui ont travaillé aux Planches, & dont on trouve tant le temps de leur naissance que le lieu de leur demeure. Après cela vient l'Ouvrage, qui, comme je l'ai déjà insinué, est composé de deux Parties, étroitement relatives, dont l'une est la *Figure*, & l'autre l'*Explication* de cette Figure, qui est en même temps celle du Texte Sacré. Ce Texte y est rapporté en deux manières pour observer les Loix de l'impartialité parfaite que Mr. *Scheuchzer* a promise entre les principales Communions des Chrétiens de l'*Europe* : c'est-à-dire qu'à un côté est, dans cette Edition *Françoise*, une traduction de la *Vulgate*, pour plaire aux *Catholiques Romains*, & à l'autre est la version de *Geneve*, pour l'usage des *Protestants Reformez*. Pour mettre tout le monde au fait, il n'y a qu'à transcrire ici un Article, & pour éviter l'embarras du choix, arrêtons-nous au premier. D'a-

Juillet, Août & Septembre 1733. 157

D'abord on voit une Planche d'une Feuille entiere, qui represente tout le Monde visible selon les divers Systêmes de Copernic, de Ptolomée, & de Tycho-Brabé. Après cela vient l'Explication qui est conçue en ces termes.

„ P L A N C H E - I.

„ Genese Chap. I. vers. 1.

„ *Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre.*

„ *Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre.*

„ L'Historien du Monde naissant nous appelle à la connoissance de Dieu, du Monde, & de Nous-mêmes ; connoissance qui est le grand Objet des Recherches de la Philosophie en general, & en particulier de la Physique.

„ Dieu est le Créateur. Le Monde est sa Créature. L'Homme, qui est lui-même un petit Monde, a été formé pour contempler l'Univers, & pour adorer Dieu qui en est l'Auteur ; ce Dieu qui a étendu les Cieux, fondé la Terre, & formé l'Esprit de l'Homme au dedans de lui.

„ Zachar. XII. 1.

„ *בראשית* Bereschith, au commencement. Cette expression de l'Auteur sacré renverse, comme d'un coup de foudre, le ridicule Systême d'Aristote & de ses Sectateurs touchant l'Eternité du Monde ; elle établit l'Eternité de Dieu, & nous le represente comme un Etre souverainement agissant. En effet, celui qui au commencement des Temps a su tirer l'Uni-

„ vers,

„ vers des immenses abîmes du *Neant*, doit nécessairement avoir existé de toute Eternité.

„ Quand l'Ecriture Sainte ne nous diroit pas que le Monde a eu un commencement, & qu'il a été fait de *rien*, la Nature seule nous l'apprendroit : Mais celui qui a eû un commerce étroit avec la Divinité, [*Dei de proximo Arbitr*, comme *Tertullien* s'exprime en parlant de Moïse.] Celui-là seul a pû nous apprendre l'Année, le Jour, le Mois de la Création de l'Univers, & l'Ordre que Dieu tint dans la formation de cet Ouvrage merveilleux. Il ne falloit pas moins qu'un Homme inspiré de Dieu, pour découvrir les trésors cachés de l'origine des choses.

„ Moïse, est donc celui de qui nous pouvons apprendre quel a été le commencement du Monde, & c'est la *Chronologie*, tant *sacrée*, que *profane*, fondée sur les mouvemens perpetuels, & invariables des Astres, qui nous fournit l'Histoire des temps suivans, jusqu'au Siecle où nous vivons.

„ Le Créateur est un Dieu unique en trois Personnes, comme le marque le mot Hebreu

„ *Elohim* אֱלֹהִים [Dieux] qui est mis au pluriel :

„ Etre Eternel, suprême, un & unique, indépendant, très-parfait, agissant avec une entière liberté, gouvernant avec une autorité absolue, se suffisant à lui-même, spirituel, immuable, infini, immense, incompréhensible, qui fait tout, qui peut tout, tout bon, tout sage, parfaitement simple, parfaitement vrai,

„ par-

Juillet, Août & Septembre 1733. 159

» parfaitement saint, parfaitement heureux. C'est
» ainsi que *Sturmus*, dans sa *Theosophie* Chap. 3.
» exprime les Propriétés éminentes de l'Etre in-
» fini.

» **ברא, Bara, il créa.** Cet Etre tout parfait,
» *créa*, ou tira du *neant*, pour sa gloire, cet U-
» nivers. Il s'ensuit de là que le Monde n'est
» pas une production de l'Essence même de
» Dieu: qu'étant un Etre matériel & purement
» passif, il ne sauroit être l'Auteur de sa propre
» Existence, & enfin qu'il n'a pû être produit
» par la Nature, cette Idole des Payens, à moins
» qu'on ne voulût adopter le langage barbare de
» l'Ecole, & appeller, comme elle, la premie-
» re Cause de toutes choses, *Nature Naturante*.
» Ainsi tombe le *Spinozisme*, qui attribué à
» Dieu, & au Monde une même essence; ain-
» si tombe l'*Epicuréisme*, avec son concours for-
» tuit d'Atomes; Systême monstrueux, qui as-
» sujettit Dieu, cet Etre souverainement libre,
» à une Fatalité aveugle. C'est l'Eternel: lui
» auroit-on prescrit un tems? C'est l'Etre infini-
» ment sage: Lui auroit-on montré l'Ordre qu'il
» devoit suivre? C'est le Tout-Puissant: lui au-
» roit-on donné des forces? Ou, pour m'expri-
» mer avec St. *Ambroise*. (a) *Qui est-ce qui a*
» *transporté sur ses Epaules, & rassemblé les ma-*
» *tériaux de cet immense Edifice? Qui en a fait*
» *les fraix: Qui a mis la main à l'œuvre, avec*
» *l'Eternel.*

» C'est le même Dieu qui a *créé* le Monde

» par

(a) *De fid. Resurrect.*

„ par sa Toute-Puissance, qui l'a *arrangé*, &
 „ disposé par sa Sagesse infinie, & qui le *conser-*
 „ *ve* par son immense Bonté. C'est ce qu'em-
 „ porte la force du Terme Hebreu *בָּרָא*, *bara*,
 „ il *créa*, & des mots Grecs, *κρίσις*, *κρίσις*, qui
 „ ne signifient pas seulement l'action de créer
 „ quelque chose, de rien ; mais généralement
 „ toute sorte de production. En effet Dieu n'a
 „ pas créé la *Baleine*, de rien, Gen. I. 21. Et
 „ lorsque l'Apôtre des Gentils se sert du mot
 „ *κρίσις*. Rom. VIII, 38, 39. ce n'est pas de
 „ l'Homme seulement, ni des Substances en gé-
 „ néral qu'il veut parler, mais aussi des Acci-
 „ dens. Voyez ce qu'a dit sur ce sujet l'inge-
 „ nieux *Gottb. Heidegger*, in *Creatura Gementis*.
 „ pag. 164.

„ *Créer*, c'est produire quelque chose, de rien.
 „ C'est l'ouvrage d'une Puissance infinie, par-
 „ ce qu'il y a une distance infinie entre le Rien
 „ & Quelque chose, & que le Rien, multiplié
 „ à l'infini, ne peut jamais donner une Unité,
 „ encore moins un nombre. Ici, il n'a falu
 „ qu'un seul acte de la Volonté Divine. Et, pour
 „ donner une idée de la promptitude avec la-
 „ quelle cela s'est fait, j'emprunterai les termes
 „ de St. *Ambroise*. *Il a dit, & il a fait*.

„ (a) *Rerumque creans per nomina formas*
 „ *Cum fierent, Vox semen erat.* c'est-à-dire,

„ *Il forma les choses en les nommant.* SA PA-
 „ ROLE fut la semence qui leur donna l'être.

(a) Arat.

„ J. Cam-

„ (a) *I. Campi del nulla, fecondi dell' Univerfo*
 „ *col folo seminarvifi del divin Verbo.* C'est-à-di-
 „ re, les Campagnes du neant, rendues fécon-
 „ des par la feule femence de la Parole Divine,
 „ produifirent l'Univers.

„ (b) *Deus ante Creationem, & post femper i-*
 „ *dem : immutabilis. Ipse sibi ante omnia erat*
 „ *Mundus, Locus, & omnia.* C'est-à-dire; Dieu
 „ a toujours été le même, avant & après la Créa-
 „ tion, il eft immuable. Avant qu'aucune cho-
 „ fe exiftât, il étoit à lui-même, & Monde, &
 „ Lieu, & toutes chofes.

„ Toutes les idées des chofes futures étoient
 „ prefentes à fon Intelligence pure & infinie, &
 „ rien n'empêchoit les chofes futures d'exifter,
 „ que fa Volonté. Il n'étoit pas moins Tout-
 „ Puiffant avant la création du Monde qu'après;
 „ l'empire qu'il a fur l'Univers ne l'a pas rendu
 „ plus riche; lorsqu'il punit, il n'en eft pas plus
 „ jufté; & lorsqu'il répand fes bienfaits, il n'en
 „ eft pas meilleur.

„ *Le Ciel & la Terre.* Par ces mots, l'on en-
 „ tend ou les Principes généraux de l'Univers;
 „ tant actifs que paffifs; incubes & fuccubes,
 „ comme quelques-uns aiment à s'exprimer;
 „ c'est-à-dire, fupérieurs, & inférieurs; fub-
 „ tils, & très-fubtils; groffiers & très-groffiers;
 „ ou plutôt tout l'Univers en général, c'est-à-
 „ dire tous les Corps, lumineux, transparens,
 „ & opaques; particulièrement ceux qui appar-
 „ tiennent

(a) Bartoli. Ricreat. del Savio. Lib. I. c. 3.

(b) Tertull. con. Prax. G. 1.

„ tiennent à nôtre Globe, qui est composé de
 „ Terre, d'Eau, & d'Air. C'est ainsi que *Hei-*
 „ *degger*, dont nous avons déjà parlé, explique
 „ très-heureusement ces mots de l'Epître aux
 „ Romains VIII. vs. 22. *universum Kriem*, toutes les
 „ *Creatures*, par le *Système de la Terre*, ou le
 „ *Tourbillon*. C'est dans ce sens plus restreint
 „ que l'Ecriture employe souvent le mot de
 „ *Monde*. Jean I. 10. *Cette lumière était au Mon-*
 „ *de, & le Monde a été fait par elle, & le Mon-*
 „ *de ne l'a point connue*. Matthieu XXVI. 13. *En*
 „ *verité je vous dis qu'en quelque lieu, dans tout*
 „ *le Monde, où cet Evangile sera prêché*. Marc
 „ XVI. 15. *Allez vous en par tout le Monde, &*
 „ *prêchez l'Evangile à toute Créature*. Il est clair
 „ que dans ces passages il s'agit du Globe de la
 „ Terre habitée.

„ Je laisse à ceux qui ont plus de pénétration
 „ que moi, à décider si toutes ces choses ont été
 „ produites du *Cabos*, d'une Matière tout-à-fait
 „ informe & confuse: s'il n'y eut que les Parti-
 „ cules élémentaires qui furent produites du néant
 „ dans toute leur perfection; ou si le Monde a
 „ été créé dans toute sa beauté, à la réserve de
 „ la Terre, ce qui me paroît plus vrai-semblable.
 „ Que *Des Cartes*, ce grand Restaurateur de la
 „ Philosophie, se flatte, tant qu'il voudra, d'a-
 „ voir trouvé la manière, dont ont été faits les
 „ trois Éléments, les Globules, & les Tourbil-
 „ lons circulaires; Système appuyé plutôt sur
 „ une vaine imagination, que sur une solide dé-
 „ monstration: pour moi, je n'ai pas le don d'ap-
 „ profondir de tels Mystères.

„ Je

Juillet, Août & Septembre 1733. 163

„ Je ne pretens pas non plus fixer dans quel
„ temps de l'Année le Monde a été créé. C'est
„ une chose absolument incertaine, si l'on ne
„ considère que l'endroit où le Paradis étoit si-
„ tué. Mais la question sera plus facile à resou-
„ dre, si l'on a égard à toute l'étendue de la
„ Terre; car alors on pourra dire que le Monde
„ a été créé dans toutes les quatre Saisons; puis-
„ qu'il n'y a point de temps où l'on ne trouve,
„ dans les différens Climats de la Terre, le Prin-
„ temps, l'Été, l'Automne, & l'Hiver. Il est
„ très-probable que le Soleil ou la Terre ont été
„ d'abord placés dans la Section de l'Ecliptique
„ & de l'Equateur [de l'Equinoxe] qui arrive au
„ Printemps & à l'Automne. Ceux qui sont
„ pour le Printemps sont St. Ambros. Hexaém.
„ Lib. I. c. 4. *Theoderet. in Exod. Qu. 27. Was-
„ mus ap. Reiber. Math. Mos. p. 98. & 110.*
„ Ce dernier fait commencer l'Ere du Monde
„ au Dimanche, comme au premier jour du Mois
„ de *Nisan*, qui répondoit pour lors à notre Mois
„ de *Mai*, le Soleil entrant dans le Signe du Be-
„ lier. La vigueur de toutes les choses, qui
„ prennent alors une nouvelle force, favorise
„ encore cette opinion. Ceux qui tiennent pour
„ l'Automne, s'appuyent sur ce qu'alors les Ve-
„ getaux sont dans leur plus grande vigueur; sur
„ ce que les anciens Egyptiens commençoient
„ l'Année au Mois de Septembre; sur le com-
„ mencement de l'Année Civile des Hebreux,
„ qui étoit au Mois de *Thisri*; sur la Fête des
„ Tabernacles, & sur plusieurs autres raisons.
„ Mais comme c'est une chose absolument dou-

„ teuse, il est permis à chacun d'en penser ce
 „ que bon lui semble.

„ *Il crea.* C'est-à-dire, Dieu seul en trois Per-
 „ sonnes produisit, de ces Campagnes immen-
 „ ses du pur Neant, & arrangea par son infinie
 „ Sagesse, dès le commencement du temps, le
 „ Ciel & la Terre: Non seulement le Tourbil-
 „ lon du Soleil; mais encore tous les Astres,
 „ soit Etoiles fixes, soit Planetes, avec les es-
 „ paces immenses qui les separent dans les Cieux;
 „ se reservant six jours pour former plus parti-
 „ culierement la Terre. Cet arrangement du
 „ Monde, & principalement celui du Tourbil-
 „ lon du Soleil, dont nous autres petits Mortels
 „ habitons une partie, merite sans doute d'être
 „ mis à la tête des Figures de la Bible. Nous
 „ prendrons pour cela le Systême de *Copernic*,
 „ que l'on a réduit, de nos jours, à une certi-
 „ tude Mathématique. Le Soleil, suivant ce
 „ Systême, occupe le centre de gravité, & les
 „ Planetes sont à une certaine distance de cet
 „ Astre brillant, laquelle est toujours la Racine
 „ Cube du Quarré de leur revolution. Ces Pla-
 „ netes sont *Mercuré*, *Venus*, la *Terre* avec la
 „ *Lune* qui lui sert de Satellite, *Mars*, *Jupiter*
 „ avec ses quatre Satellites, & *Saturne* avec son
 „ Anneau, & ses cinq Satellites. Les *Cometes*
 „ entrent aussi quelquefois dans le Tourbillon du
 „ Soleil: je n'en rapporterai pour exemple que
 „ celle qui parut en 1680. Au delà de ce mê-
 „ me Tourbillon sont les *Etoiles Fixes*, qui,
 „ comme autant de Soleils, sont rangées sous
 „ leurs Constellations particulieres.

„ Voi-

Juillet, Août & Septembre 1733. 165

„ Voici le Plan le plus exact de nôtre *Tourbil-*
lon Solaire, suivant les Observations modernes.

„ *Grandeurs du Soleil & des Planetes, reduites*
„ en lieues Cubes.

„ Le Soleil	-	-	-	3645252928246960
„ Jupiter	-	-	-	26783213673192
„ Saturne	-	-	-	8995649140400
„ Venus	-	-	-	6151366863
„ La Terre	-	-	-	2662560000
„ Mars	-	-	-	355815367
„ Mercure	-	-	-	149300419

„ Par où il est évident que le Soleil
 „ est plus grand

„ que	{	Jupiter	-	-	131.	} fois
		Saturne	-	-	405.	
		Venus	-	-	592754.	
		La Terre	-	-	1369078.	
		Mars	-	-	10244509.	
		Mercurc	-	-	24415557.	

„ *Distances moyennes des Planetes à l'égard du*
 „ *Soleil par Diametres de la Terre, sui-*
 „ *vant Mr. de la Hire.*

De	{	Mercurc	-	-	-	3880.
		Venus	-	-	-	7231.
		La Terre	-	-	-	10000.
		Mars	-	-	-	15231.
		Jupiter	-	-	-	52090.
		Saturne	-	-	-	951114.
L 3						Re-

„ *Revolutions des principales Planetes autour*
 „ *du Sole. l.*

	Ans.	Jours.	Heur.	Min.
„ De { Mercure - - -	87	-	23	- 13.
„ { Venus - - -	224	-	18	- -
„ { La Terre - -	365	-	5	- 31.
„ { Mars - - -	321	-	23	- 31.
„ { Jupiter - 11	317	-	24	- 59.
„ { Saturne - 29	174	-	4	- 58.

„ *Revolutions des Satellites.*

„ La Revolution de la Lune, qui est 47. fois
 „ plus petite que la Terre, & dont la Distance
 „ moyenne est de 30. Diametres de la Terre est

	Jour.	Heu.	Min.	Sec.
„ En son Mois Periodique de	27	7	43	7
„ - - - - - Synodique de	29	12	44	3
„ Du 1. Satellite de Jupiter				
„ <i>Mercurius Jovialis</i> - - -	1	18	28	35
„ 2. <i>Venus Jovialis</i> - -	3	13	13	52
„ 3. <i>Jupiter Jovialis</i> - -	7	3	59	40
„ 4. <i>Saturnus Jovialis</i> - -	16	19	6	-
„ Du 1. Satellite de Saturne	1	21	19	-
„ 2. - - - -	2	17	41	-
„ 3. - - - -	4	13	47	-
„ 4. - - - -	15	22	41	-
„ 5. - - - -	79	7	54	-

„ Les autres *Systèmes du Monde*, savoir celui
 „ de

Juillet, Août & Septembre 1733. 167

„ de *Ptolomée* Fig. I. & celui de *Tycho-Brabé*
„ Fig. II. sont trop mal liées pour pouvoir se
„ soutenir ; quoiqu'ils préviennent d'abord en
„ leur faveur, le premier par sa simplicité, & sa
„ conformité avec le témoignage des Sens, &
„ le second par son but, qui est de concilier les
„ differens Systèmes. Le premier établit la *Ter-*
„ *re* pour centre, & marque par ordre les *Cer-*
„ *cles* concentriques, de la *Lune*, de *Mercur*, de
„ *Venus*, du *Soleil*, de *Mars*, de *Jupiter*, de *Sa-*
„ *turne*, & enfin des *Etoiles Fixes*. Le second,
„ pose deux Centres dans le même Tourbillon ;
„ celui de la *Terre*, pour la *Lune*, & le *Soleil* ;
„ celui de *Soleil* pour les autres *Planetes*. A ces
„ deux Systèmes j'ai joint la Fig. III. qui est un
„ Système qui tient le milieu entre ceux de *Ty-*
„ *cho-Brabé*, & de *Copernic*, en ce qu'il place la
„ *Lune*, le *Soleil*, *Jupiter* & *Saturne* autour de
„ la *Terre*, comme autour de leur Centre, &
„ qu'il fait tourner *Mercur*, *Venus* & *Mars* au-
„ tour du *Soleil* : ainsi il partage en deux la Mo-
„ narchie du Tourbillon, que *Copernic* donne
„ toute entiere au *Soleil*, & *Ptolomée* à la *Terre*.
„ La Fig. IV. regle les proportions des Corps
„ *Planétiques* par rapport au *Soleil*. - Elle fait voir
„ que notre *Terre* n'est qu'un très-petit point en
„ comparaison du *Soleil* seulement, & à plus
„ forte raison, de tout son Tourbillon. A cet-
„ te Figure sont jointes les Phases des *Planetes*,
„ ou les formes sous lesquelles elles paroissent
„ par les Lunettes d'approche.

„ La Fig. V. montre la proportion du Système
„ *Salais*, par rapport à la distance de l'Etoile

„ *Syrus*, en 48 & $\frac{1}{2}$ demi-Diametres du Tour-
 „ billon Solaire. Ce qui nous fera sentir admi-
 „ rablement la gloire du Créateur, si nous fai-
 „ sons attention, suivant le Calcul de *Huygens*,
 „ qu'un boulet de Canon, qui iroit toujours de
 „ la même vitesse, employeroit 691600. ans
 „ pour arriver à cette Etoile.

„ Les Fig. VI. & VII. font voir les Cercles,
 „ les Lignes, & les Points dont se servent éga-
 „ lement & les Partisans de *Ptolomée*, & ceux
 „ de *Copernic* pour diviser la *Sphere du Monde*.

„ Pour concevoir plus clairement le Tableau
 „ du Systême Solaire, ou Planetaire, il faut re-
 „ marquer que j'ai pris des Tables de Mr. de la
 „ Hire, les distances moyennes des Planetes à
 „ l'égard du Soleil, telles que je les ai rapportées
 „ ci-dessus.

„ *Aphélie, ou éloignement des Planetes par rapport*
 „ *au Soleil, pour le 1. de Janvier 1730.*

„ Saturne	- - 29	- - 54	- - 11. 4.
„ Jupiter	- - 11	- - 2	- - 51. 2.
„ Mars	- - 1	- - 7	- - 33. 119.
„ La Terre	- - 8	- - 37	- - 13. 40.
„ Venus	- - 7	- - 37	- - 50. 22.
„ Mercure	- - 13	- - 51	- - 25. 4.

„ *Excentricités.*

„ De	{ Saturne	- - -	5426.
	{ Jupiter	- - -	2600.
	{ Mars	- - -	1415.
	{ La Terre	- - -	179.
	{ Venus	- - -	50.
	{ Mercure	- - -	805.

Tel.

7-1
Juillet, Août & Septembre 1733. 169

Tel est le premier Article de cette *Physique Sacrée*, & tels sont aussi la méthode & le goût qui regnent dans tout l'Ouvrage. Il ne resteroit plus, pour satisfaire la curiosité du Public, que de rapporter en gros le sentiment de Mr. *Scheuchzer* sur un grand nombre d'endroits difficiles de l'Écriture dont il parle dans ces deux Volumes. Mais la tâche seroit trop longue, & la plupart des Lecteurs veulent de la brièveté dans les Journaux Littéraires, préférant quelquefois la diversité des Objets à leur utilité. Les gens de ce caractère seront donc très-contents d'apprendre en peu de mots que chacun de ces deux Volumes contient 200. Planches, & que comme l'Auteur y suit l'ordre des Livres & des Chapitres de la Bible, le second de ces Volumes finit par l'*Huile d'Olive pour le Luminaire*. Ex. XXVII. 20. 21.

Les personnes même qui demandent que les Journalistes leur apprennent quelque chose de plus que le Titre, le Format, les Pages, le sujet principal, & la division des Livres, sentent assez l'impossibilité qu'il y a d'entrer dans le détail d'un Ouvrage où les matières sont aussi variées, que dans celui-ci. Donnons pourtant quelque chose à leur satisfaction, & puisqu'il y a beaucoup d'apparence que l'explication, que nous venons de rapporter toute entière du I. Verset de la *Genèse*, leur aura fait souhaiter de savoir l'opinion de Mr. *Scheuchzer* sur les six jours de la Création, accordons-leur-en un Extrait.

On a déjà pu comprendre que, selon cet Auteur, la narration de *Moïse* ne regarde que la

Création de nôtre Globe Terrestre. Dieu qui avoit créé, dans toute leur perfection, le Soleil, & tous les Astres, avec les espaces immenses qui les separent dans les Cieux, s'étoit réservé six jours pour former plus particulièrement la Terre. Cette Terre étoit *un in tchou vabou*, sans forme & voidé, un vrai cahos, un Globe immense, composé de corpuscules de différentes especes, comme d'Eau, d'Air, & de Terre, voltigeant confusément ensemble. Cela formoit un *Alime*, ou un Noyau fort épais & fort pesant, & par conséquent enveloppé de très-épaisses *ténèbres*, puis que les Rayons du Soleil, que le moindre petit nuage arrête, n'auroient pû penetrer un Atmosphere de 50, & peut-être de 50000 lieues. Cette matiere cahotique n'auroit pû prendre aucune figure, si l'*Esprit de Dieu* ne se fût pas *mû sur les Eaux*, c'est-à-dire si la force divine n'eût pas donné le mouvement & l'ordre à toutes choses; car par les *Eaux* sur lesquelles l'*Esprit de Dieu* se mouvoit on peut très-bien entendre toutes les *matieres fluides*. Au reste la Création d'une masse confuse, n'a rien de contraire aux perfections divines. La volonté de Dieu est parfaitement libre, & il lui a plû de former successivement le Globe de la Terre, & non pas dans un instant, comme il auroit pû le faire; Dieu ayant voulu faire connoître par là qu'il est l'Auteur, non seulement de la masse même, mais aussi de l'ordre qui s'y perpetue de generation en generation.

Quoique la lumiere du Soleil, & des Etoiles fixes fût déjà au monde, cependant leurs rayons

Juillet, Août & Septembre 1733. 171

ne pouvoient pas penetrer le fluide épais du Cahos. Mais Dieu parla; il dit que la lumière soit, & la lumière fut. A cette parole, les parties terrestres de la Masse Cahotique se separant des parties aerienes & aqueuses, & se précipitant vers le centre, laissent un passage libre aux Rayons du Soleil, qui commence à travailler sur cette pesante masse, & à penetrer les Corps fluides & transparens. Ce fut l'Ouvrage du I. jour, dont le soir & le matin doivent être pris comme parties integrantes, qui forment tout le jour naturel. *Cuvier* a cru que ce I. jour & les cinq suivans, étoient autant d'années, & en a donné des raisons. Mais comme il est certain qu'il ne dépendoit que du bon plaisir & de la volonté de Dieu, d'employer à la formation de nôtre Globe: six jours naturels, ou six Années, le plus sûr est de s'en tenir à l'hypothese ordinaire.

L'Atmosphere Terrestre continuant à se purifier de plus en plus, les parties aqueuses se précipiterent en abondance vers la Terre, & jusque sur sa surface même, & y formerent comme un Anneau d'eau qui l'entouroit entierement. Il y en eut aussi qui restant suspenduës, formèrent les Nuées. Ainsi l'Air devint serein, & ce fut l'Ouvrage du II. jour, que l'on peut appeller la purification, ou la *serenification* de l'Atmosphere qui environne la Terre. Ainsi le *Firmament*, dont parle *Moïse*, sera la derniere ligne du Tourbillon de la Terre; les *Eaux de dessus les Cieux*, seront la matiere fluide qui entoure ce Tourbillon; les *Eaux de dessous les Cieux*, seront l'Atmosphere tout entiere qui s'étend de la Terre jus-

jusqu'à la Lune, & encore plus particulièrement les Nuées, les Mers, les Lacs, les Fleuves, & les Eaux de l'Abîme. Ce Tourbillon sera donc semblable à un Oeuf, dont la Terre est le jaune, l'Eau qui l'entoure est le blanc, l'un & l'autre étant couvertes d'une membrane, qui est la ligne la plus éloignée du Centre du Tourbillon. Ce *Firmament* ou *Etendue*, que Dieu appella *קִימָוֹת*, *Ciel*, n'est donc ici, non plus que dans un nombre infini d'endroits de l'Ecriture, que l'Atmosphere inferieure qui est le magnifique Theatre des Nuées & des Meteores.

Les Eaux superieures ayant été divisées d'avec les inferieures, ces dernieres furent le III. jour séparées de la Terre aride. Ce Globe tout couvert des Eaux qui l'environnoient, n'auroit pas été habitable. Les Eaux cessèrent donc de l'encerindre, & ne servirent plus qu'à l'arroser. Pour cet effet elles furent rassemblées en *Mers*, en *Fleuves*, en *Lacs*, & en *Fontaines*. La Terre, qui auparavant, bien que partagée en différentes Couches, étoit néanmoins unie, & également élevée par tout, devint inégale, ses Couches s'éleverent en quelques Endroits, & s'abaissèrent en d'autres: Toutes les loix de la Mechanique étant insuffisantes pour la production de ce changement. Il n'y falloit pas moins que la force divine, & qu'un Acte de sa volonté. Ce Mystere qui est au dessus de toute la Philosophie est magnifiquement décrit au Pseaume CIV. 5-9. Le Miracle ne parut pas seulement dans la formation de ces inégalitez qui devinrent nécessaires sur la surface de nôtre Globe pour le rendre habitable,

en separant les *Eaux* du *sec* ; il n'y en eut pas moins dans les premieres productions de ce Globe ainsi desseché. Il en sortit de l'Herbe, & des Arbres, portant une Graine pour perpetuer les especes. La Terre, separée des Eaux, n'étoit à la verité, dans sa surface, qu'un limon, qu'une Eau bourbeuse, & qu'une espece de Terre grasse, où il pouvoit croître, & s'élever des vegetaux, mais elle n'avoit en elle-même aucune vertu pour les produire. La parole de Dieu la rend féconde, & en tire ces vegetaux de toute espece, non seulement dans toute la verdeur la plus agréable, mais encore avec toutes les facultés nécessaires pour se perpetuer, & pour se multiplier par les semences, les racines, les boutures, & les provins. Chaque Plante porte avec soi de quoi servir à la propagation de l'espece. Certainement l'Art infini que renferme la structure de ces Plantes, des Arbres, des Arbustes, des Fleurs, & des Semences, & qui se diversifie à l'infini, demandoit une Sagesse & une Puissance infinie. La seule propagation de l'Espece est une merveille inconcevable. Un seul Ormeau produit 1584000000 fruits, & chacun de ses fruits a la vertu de se multiplier de même par la semence. La progression géométrique de ce nombre va donc jusqu'à l'infini, puis que le premier étant I. le second est 1584000000; le troisieme est le quarté de ce dernier nombre, le quatrieme en est le Cube, & ainsi de suite. Les Generations presentes ne sont pourtant vraisemblablement autre chose qu'un developpement des Principes infiniment petits qui furent créés dès le

le commencement. Quoique ce *Développement* soit le *Système des Modernes*, il est néanmoins fondé, non seulement sur la Raison, sur l'Expérience, & sur l'Art infini de la structure des végétaux, mais encore sur l'Autorité des Livres sacrés; car cela est signifié par l'*Herbe portant semence*, & l'*Arbre portant du fruit selon son espèce*, qui a sa semence en lui-même sur la Terre:

אֲשֶׁר זָרְעוֹ בְּעַל-הָאָרֶץ. C'est dire que les principes de chaque Plante, & de chaque individu sont cachés dans les Semences, les Bourgeons, & les Fruits; qu'ils ont été même cachez dans les premières Plantes & les premiers Arbres que Dieu a créés, & qu'ils se *développent* à présent de temps à autre. A cette occasion Mr. *Schenck* a fait représenter dans les Figures, des Observations faites avec le Microscope par Mr. *Leuwenhoek*, & la variété des fleurs, qui, selon Mr. *Tournefort*, donnent les caractères auxquels peuvent & doivent se réduire presque toutes les Plantes qui se trouvent dans la Nature.

L'ouvrage du IV. jour fut la création des *Luminaires dans l'Etendue des Cieux*, pour séparer le jour d'avec la nuit, & qui servent de signes, & pour les saisons, & pour les jours, & pour les Années, & qui laissent sur la Terre. Gen.

I. 14. 15. Par ces *Luminaires* נִרְאָה, on doit entendre tant ceux qui tirent la lumière d'eux-mêmes que ceux qui l'empruntent d'ailleurs, savoir, le Soleil, la Lune, les Planètes, & les Etoiles fixes, autant qu'ils peuvent servir aux habitans

Juillet, Août & Septembre 1733. 175

bitans des Planetes, s'il y en a. Mais si le Soleil & les Astres, existoient avant que le Cahos de la Terre eût commencé à prendre quelque forme, ainsi que l'Auteur l'a déjà établi, il est naturel de demander en quoi consista la création du IV. jour? L'Auteur la reduit à ce qu'alors on commence à appercevoir ces Astres si brillans; que le Soleil commence à être Soleil pour la Terre, pour l'éclairer, & pour l'échauffer; qu'au bout de quatre jours le Soleil materiel paroît, que le Firmament, ou l'Atmosphere ayant été considéré jusqu'à présent dans sa situation la plus cabotique, ressemblant à un verre grossier qui n'a point encore été poli, on peut le comparer à présent avec une Lentille bien travaillée, & bien polie, & qu'enfin les Luminaires qui jusqu'à présent avoient lui pour eux-mêmes, luisent maintenant pour la Terre. Il me semble que je conçois sa pensée. C'est que les Astres, dont les Rayons commencerent le I. jour à disperser les tenebres du Cahos, devinrent le IV. parfaitement visibles sur toute la surface de la Terre. Mais je ne sai si cette pensée répond à celle que les paroles de Moïse nous donnent. Si le Soleil existoit actuellement avant ce quatrième jour, & si la Terre étoit déjà placée à la distance où elle est à présent de cet Astre, falloit-il que Dieu parlât en Maître, & qu'il fit un nouvel Acte de toute-puissance, pour rendre le Soleil visible dans tous les lieux de notre Globe Terrestre, après que l'Air en eût été épuré, & que les Eaux s'en furent séparées? Cela devoit certainement arriver sans Miracle, ou plutôt il auroit fallu un Miracle pour empêcher que la
cho-

chose n'arrivât. Qu'est ce donc que Moïse voudra dire, lors qu'il nous apprend que *Dieu dit qu'il y ait des Luminaires*, que *Dieu fit deux grands Luminaires, & les Etoiles*; & que *Dieu les mit dans l'étendue des Cieux pour luire sur la Terre*? Si l'on s'en tient à l'explication de Mr. Scheuchzer cette narration de l'Historien sera tout à fait dans le goût le plus oriental, & le plus poétique, & les conséquences que des Esprits mal-faits en pourroient tirer pour le reste, ne peuvent pas se considerer sans faire peine à l'esprit. Nôtre illustre Auteur a trop de vertu, & trop d'équité pour prendre en mauvaise part la reflexion que je viens de faire. Je puis même l'affurer que je ne l'ai faite qu'en tremblant, parce que sentant toute la superiorité de son genie, & de ses lumieres je me suis défié de n'avoir trouvé quelque foiblesse apparente dans son Systême, que pour ne l'avoir pas, peut-être, bien compris.

Il y a IX. Planches pour représenter les Ouvrages du V. jour. Ces Ouvrages furent les Reptiles, les Oiseaux, les Poissons, & tous les Animaux qui vivent & qui rampent. Gen. I. 20. 21. Ici l'Auteur expose à nos yeux en raccourci tout ce que les Naturalistes ont remarqué de plus admirable sur toutes ces Especies de Creatures vivantes. Il commence par les Insectes, entre lesquels il s'arrête particulièrement aux Fourmis & aux Papillons. De là il passe aux Oiseaux, dont la variété est si grande que *Willoughby* a eu de la peine à les renfermer tous dans un Volume entier. Contraint de choisir, sur ce nombre prodigieux, Mr. *Scheuchzer* ne donne ici que l'*Aigle*,
le

le *Perroquet*, le *Corbeau*, la *Huppe*, l'*Antruche*, la *Poule* & le *Coq*, dont les Figures sont excellemment bien dessinées, & pour donner une juste idée de la Generation de ces Volatiles, on voit dans les ornemens de la bordure les differens Etats de l'Oeuf de la *Poule* pendant qu'il est couvé, selon *Malpighi*. Il traite de la même maniere le sujet des Poissons, des Reptiles Marins, & des Coquillages, & l'œil ne se lasse point d'admirer les diverses Curiositez que la Peinture lui offre en ce genre, non plus que l'esprit à méditer l'admirable majesté de tous ces Ouvrages. Qu'il faut être aveugle pour n'y pas reconnoître la main d'un Dieu Tout-Puissant, & Tout-Sage! Mr. *Scheuchzer* en paroît par tout si pénétré, qu'il est comme impossible qu'un Lecteur attentif n'entre, à cet égard, dans tous ses sentimens.

Nous passons à regret quantité de ses Reflexions si judicieuses & si Chrétiennes, qu'il tire, en quelque façon, de tous les lieux de la Nature. Mais afin qu'on puisse en juger, rapportons une partie de ce qu'il dit sur l'Ouvrage du VI. jour. Après avoir parlé de la Création des Animaux, & des Reptiles Terrestres, il vient à celle de l'Homme. „ A present, *dit-il*, la plus noble de toutes les Créatures... vient paroître sur le Théâtre du Monde.. *Dieu dit: faisons l'Homme....* Le seul mot, *fiat*, qu'il soit fait, dont Dieu s'est servi jusqu'à present, suffit encore ici pour produire l'Homme; mais outre cela Dieu tient, en quelque façon, conseil avec la très-Sainte Trinité. Cette Création particuliere, & différente de celle des autres

2 Créatures, nous avertis en même temps de
 2 notre noblesse, & de notre peu de valeur; de
 2 notre Autorité souveraine sur les Créatures,
 2 & de la soumission que nous devons à Dieu.
 2 Le Mystère de la Très-Sainte Trinité devoit
 2 être révélé aux Patriarches par ces mots, *fai-*
 2 *sous l'homme*; de façon que ces paroles mar-
 2 quassent non une consultation, ou une délibé-
 2 ration; mais ce mouvement par lequel les Es-
 2 tres intelligens s'excitent & se portent à agir:
 2 *Heideg. Hist. Patr. Grec. IV. Tb. 8.*

2 Cette Créature si noble avant sa chute, &
 2 si misérable après, a été faite à l'image de Dieu.
 2 Par conséquent l'Homme (a) *est né de Dieu*;
 2 (b) *car aussi nous sommes de sa race*, ce que l'A-
 2 pôtre des Nations a emprunté du Poète Ara-
 2 tus, afin de faire voir que les seules lumières
 2 de la Raison nous enseignoient cette Origine,
 2 ou comme disoient les Philosophes Payens,
 2 que nous la tirons de Jupiter.

2 Si l'on considère avec attention cette image
 2 de Dieu, on admirera la dignité de l'Homme
 2 avant sa Chute, & la bassesse où cette chute
 2 l'a réduit; la communion étroite qu'il avoit
 2 autrefois avec Dieu, & la distance infinie qui
 2 le separe aujourd'hui de son Créateur; sa divi-
 2 ne Origine, & sa honteuse Apostasie.

2 Notre Ame, qui est la pépinière d'une infi-
 2 nité d'idées, ressemble à la Divinité par la sa-
 2 culté qu'elle a de penser, avec cette différen-

2 CC

(a) Luc III. 38. *ὁὶδὲ τοῦ Θεοῦ.*

(b) Act. XVII. 28. *τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμὲν.*

juillet, Août & Septembre 1733. 179

ce, que cette faculté est bornée en nous, au lieu que Dieu la possède dans toute la perfection possible. Mais que ces pensées sont confuses, interrompues, incertaines ! qu'elles sont resserrées dans d'étroites limites, & qu'elles durent peu !

Notre Ame est immortelle. Mais elle a eu cependant un commencement, quoiqu'elle ne doive point avoir de fin, depuis qu'elle a commencé d'être, & cette immortalité dépend de la volonté très-libre du Créateur, de celui (a) qui possède seul l'Immortalité. L'Homme est mortel par la nature de son Corps animal, mais il est immortel par la grace de son Créateur, (b) dit St. Augustin. Il ne mourra point, mais il pouvoit mourir.

Notre Ame, semblable encore à cet égard, à la Divinité qui pense & qui agit avec une liberté & une activité souveraines, pense & agit librement aussi. Mais cette liberté differe peu de l'Esclavage. Car combien de fois n'arrive-t-il pas à notre Esprit de ne savoir de quel côté se tourner, d'être embarrassé sur le choix, de ne savoir ce qu'il veut, d'être jetté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... ? Peut-on dire que cette volonté soit libre qui ne peut absolument rien au dehors du Corps, & qui ne peut pas remuer un seul Cheveu dans notre Corps même ? Volonté d'autant plus impuissante, que les mouvemens même qu'on ap-

(a) 1. Tim. VI. 16.

(b) Eccl. VI. de Gen. 1. 25.

„ pelle volontaires, ne viennent point de nous,
 „ mais de Dieu ! Combien cet Empire que
 „ nous exerçons sur nous-mêmes n'est-il pas
 „ restreint & fragile ?

„ L'Empire ou l'Autorité souveraine, est en-
 „ core un des Caractères de l'image de Dieu.

„ Gen. I. 28. C'étoit pour leur faire rendre
 „ hommage à l'Homme que *Dieu avoit fait ve-*
 „ *nir vers l'Homme toutes les Bêtes des Champs*

„ &c. Gen. II. 19. C'est aussi pour cela que
 „ tous les Animaux *vinrent à Noé*. Gen. VII.

„ 14. Mais que ce Domaine est restreint &
 „ dependant ! au lieu que celui que Dieu a sur
 „ toutes les Creatures, est absolu, toujours le
 „ même, & sans interruption. On peut dire
 „ même que cette Prerogative dont nous jouis-
 „ sons, est plutôt un *Usufruit* qu'une *Propriété* ? ...

„ Un autre Caractère de l'image de la Divi-
 „ nité est la *Simplicité* de l'Esprit ; mais elle est
 „ infiniment au dessous de son Original. Les
 „ pensées de Dieu sont infinies, très-parfaites,
 „ & toujours présentes à tout : Les nôtres au
 „ contraire sont, en quelque façon, divisibles,
 „ elles s'excluent mutuellement, & ne se presen-
 „ tent que successivement.

„ Enfin l'Intelligence, la faculté d'agir avec
 „ sagesse est encore un Caractère de l'image de
 „ Dieu. Mais ce n'est encore là qu'une Om-
 „ bre, que dis-je ? Ce n'est rien en comparaison
 „ de la Sagesse Divine, particulièrement dans
 „ notre Etat présent de corruption & de folie.
 „ Dieu fait toutes choses, & d'une manière très-
 „ parfaite : l'Homme fait beaucoup de choses,

„ à la

Juillet, Août & Septembre 1733. 181

„ à la vérité, mais imparfaitement. Il souhaite
„ avec ardeur de savoir beaucoup : cependant
„ ce qu'il fait n'est presque rien en comparaison
„ de ce qu'il ignore, & cette Science, toute pe-
„ tite qu'elle est combien coûte-t-elle de travaux
„ & de sueurs ? Et qu'il est bien vrai que *nous*
„ *ne connoissons qu'en partie !*

„ On apperçoit néanmoins encore dans l'Hom-
„ me quelques traits de cette image de l'Infini : il
„ connoit Dieu, l'Etre infini, & ses infinies
„ perfections : Cependant il ne se connoit pas
„ lui-même parfaitement, peut-être même con-
„ noit-il mieux plusieurs autres choses, & lors
„ qu'il contemple les choses qui appartiennent
„ à la Divinité, c'est comme s'il portoit ses re-
„ gards sur un Abîme sans fond d'une Eau claire
„ comme le Cristal.

„ Mais la plus grande différence qu'il y ait en-
„ tre l'Original & la Copie, depuis la Chute de
„ l'Homme, c'est à l'égard de la *Bonté*, la *Ve-*
„ *racité*, la *Sainteté*, & la *Justice*. Il est ce-
„ pendant demeuré encore, par la grace de Dieu,
„ quelques restes de cet Entendement, & de
„ cette Volonté primitifs; l'idée du juste & de
„ l'injuste; un certain Droit sur les Créatures;
„ certaines vérités générales, & axiomatiques.
„ Mais ces restes sont si défigurés qu'ils ont né-
„ cessairement besoin d'être reformés. Il faut,
„ par une sainte vie, *être revêtu du nouvel hom-*
„ *me, créé selon Dieu dans une justice, & une sain-*
„ *teté véritable.* Ephes. IV. 24. ”

Je l'ai déjà dit, & je le repete. Ce n'est nul-
lement par préférence que j'ai rapporté cet Arti-

cle de l'Ouvrage de Mr. *Scheuchzer*. Je n'y ai eu d'autre vûe que d'en faire connoître la Méthode & le Caractère. Car d'ailleurs il y en a dans la suite, quantité d'autres où il se trouve plus de discussion & de littérature. La seule impossibilité du détail doit me servir d'excuse auprès des personnes qui voudroient qu'on leur donnât, en deux ou trois Feuilles, le précis de ce qu'il y a de plus important en de gros Livres. Contentons-nous de dire de celui-ci, pour finir nôtre Extrait, que les Acheteurs n'auront point regret à ce qu'il leur aura coûté; que l'impression en est très-belle, le Papier fort bon, les Figures magnifiques, & les Explications de la Pieté la plus solide, du jugement le plus exquis, & du savoir le plus rare. Je ferois tort au Traducteur *François*, si je n'ajoutois pas, qu'autant que j'en puis juger sans avoir vû l'Original, sa Traduction est digne de l'Ouvrage, & accompagnée, en quelques Endroits, de notes qui marquent son discernement & son exactitude.

ARTICLE V.

Le véritable ALMANACH NOUVEAU, pour l'année 1733 ou le Nouveau CALENDRIER JESUITIQUE extrait de leur Martyrologe, Menologe, & Necrologe. IMPLÉ facies eorum ignominia. A Trevoux pour la plus grande gloire de la Societé. in 24. pp. 96.

IL y a à Paris au commencement de chaque année un deluge d'Almanachs de divers Titres,

Juillet, Août & Septembre 1733. 183

*tes, Almanach du Palais, Almanach de la Cour, Almanach Astronomique, Almanachs pour les Dames, Almanachs pour les Maris, Almanachs pour les Ecclesiastiques, Almanachs Jansenistes, Etrennes mignonnes, Etrennes Galantes, Etrennes &c. Calendrier, &c. Une bonne ame eut envie d'en faire un qui loint de contenir les sonnettes & les bagatelles dont les autres sont remplis, ou de marquer le cours du Soleil, de la Lune, ou des Planètes & l'Etat du Ciel, enseignant la route sûre pour y parvenir; mais l'exécution n'ayant pas paru aussi facile que le projet, cette bonne ame se rabbatit à faire le present Almanach pour la plus grande gloire de la Société. On voit par là que le zèle de la Religion fait se tourner de bien des manieres; cela se voit fort au long dans la Preface de cet Almanach qui n'est qu'une ironie assez pesamment écrite, fasse le Ciel qu'après la lecture de ce petit ouvrage on se fasse enfin de ces bonnes idées qu'on en doit avoir & que le public leur rende la justice qu'ils méritent! C'est ainsi que finit cette Preface; elle est suivie d'une piece qui a pour titre *Idees que les Jesuites ont donné au Public de leur Société extraites d'un Livre qui a pour titre: Images du premier Siecle de la Compagnie de Jesus composé par les Jesuites de Flandres l'an 1640.* „ On y voit que les enfans de la Société „ se font des *Michels* dans leurs combats contre „ les hérétiques, des *Gabriels* dans la conversion „ des infidelles, des *Raphaëls* dans la consolation „ des ames & la conversion des pecheurs de tout „ ordre. C'est la compagnie des parfaits, ce „ sont des *Lions*, des *aigles*, des *heros*, des *four-*
M 4 „ *dres**

„ dres de guerre, des Genies Tutelaires, des Pro-
 „ phetes & protecteurs de l'Eglise, ils naissent
 „ tous le casque en tête, c'est une fleur de Che-
 „ valerie, & un seul d'entr'eux vaut une ar-
 „ mée; c'est une horloge qui est réglée & qui
 „ règle toutes choses &c. C'est le *rational* atta-
 „ ché sur la Poitrine du Grand Prêtre par le-
 „ quel il decide infailliblement, enfin c'est le
 „ premier & le plus grand miracle qu'on ait vû
 „ dans le Monde. Aussi la Société n'a-t-elle pas
 „ besoin d'en faire, ce sont les maîtres du mon-
 „ de, les plus savans des mortels, les Docteurs
 „ de toutes les Nations, les Apollons & les A-
 „ lexandres de la Théologie. ” Nous passons
 sous silence toutes les amplifications, & accom-
 pagnemens ironiques qui suivent, tant à l'égard
 de toute la Société qu'à l'égard de son Fondateur
 IGNACE qui est au-dessus de Moïse & des A-
 pôtres, & encore à l'égard de quelques autres
 Docteurs de cette Société qui ont étendu les bor-
 nes de la Science sacrée &c.

Comme si cette Piece ne suffisoit pas pour
 donner une haute idée des Jesuites, elle est suivie
 d'un Article intitulé: *Privilege extraordinaire de
 la Société par dessus tous les autres Ordres.* On y
 voit entr'autres choses que les Jesuites sont les
 Affranchis & les Compagnons de Jesus, préfé-
 rables par conséquent aux Capucins & aux Char-
 treux, suivant une vision qu'eut un jeune homme
 dans laquelle il vit le nom de ces deux Ordres é-
 crits en lettres d'argent, mais celui des Jesuites
 en lettres d'or. On y voit aussi que nul Jesuite
 ne sera damné & que la Société n'a nul sujet de
 crain-

Juillet, Août & Septembre 1733. 185

craindre la corruption, que Jesus-Christ veut que l'on couvre la Societé de guirlandes & de chapeaux de fleurs à cause de la grandeur & de l'excellence de son nom, C'est, dit-on en finissant cet Article, *ce que nous esperons que le public ne manquera pas de faire quand il aura lu cet ouvrage.*

On trouve ensuite les 12. mois de l'année dont les quantièmes sont marqués entre deux lignes à gauche par les chiffres Romains accompagnés des lettres initiales de chaque jour de la semaine. Les 12. mois ne contiennent que 83. jours du Calendrier Jesuitique. Nous en allons rapporter quelques Articles qui feront juger du zèle de l'Auteur pour l'honneur de la Societé & où l'on verra sans doute que si ce zèle ne pouvoit être plus vif, il pouvoit être plus ingenieusement employé.

„ Le 7. Janvier les nôces du B. P. Mena Confesseur Jesuite avec sa devote, puis avec une Gennoise. Indulgence pour les Peres Confesseurs de la Societé. Panegyrique du B. par le R. P. Moralez Jesuite Missionnaire du Japon.

„ Le 21. le B. Confucius, Patron tutelaire de l'Eglise de la Chine, mort en odeur de sainteté, sans avoir eu la connoissance de Jesus-Christ & trepassé deux mille ans avant que l'on eût annoncé l'Evangile à ces vastes Royaumes. Les R.R. P.P. Jesuites feront à la Chine en son honneur les Sacrifices & les Idolatries ordinaires. Panegyrique du B. par Mr. Palafox, Evêque d'Angelopolis.

„ Le 10. Fevrier. La B. Marie Alacoque R. de la Visitation. Panegyrique par Mr. Languet

„ de Gergy, ci-devant Evêque de Soissons &
 „ aujourd'hui Archevêque de Sens, où toute l'A-
 „ cademie & le Regiment de la Calotte assiste-
 „ ront en corps. La piece sera nouvelle, attendu
 „ le fort fâcheux de celle que ce Prelat donna
 „ au public en 1730: qui en fut honnêtement &
 „ justement siffée.

„ Le 3. Mars le B. frere Balthazar de Rois
 „ Jesuite mort à Grenade en odeur de chasteté,
 „ entre les bras d'une jeune femme mariée. In-
 „ dulgences privilégiées pour tous les Moines. Ser-
 „ mon par le Reverend P. Poisson Cordelier
 „ du grand Convent.

„ Le 4. grand Service solennel, pour le repos
 „ de l'ame du mari de laditte jeune femme, qui
 „ fut pendu & étranglé par les soins charitables
 „ des RR. Peres de la Société. On y chantera
 „ le *Dies Ira*, avec le *Requiescat*... Tous les
 „ maris sont invitez d'y assister, & de s'y trou-
 „ ver de bonne heure, l'assemblée, selon toutes
 „ les apparences, devant être nombreuse. Il y
 „ aura force pardons à gagner.

„ Le 1. d'Avril, la fête des poudres en An-
 „ gleterre. Il y aura ce jour-là grand feu d'arti-
 „ fice dans la Cour du Palais. Grande Indul-
 „ gence & grande solennité chez les RR. PP.
 „ Jesuites de Londres, où les chapelles des B.
 „ Garnet & Oldcornes, Jesuites martyrisés à ce
 „ sujet, seront magnifiquement décorées & illu-
 „ minées. Sermon par le R. P. Jouvençy, Je-
 „ suite, Historiographe de la Société.

„ Le 28. le B. Barriere, executeur des ven-
 „ geances de la Société, martyrisé à Melun

„ Ser-

Juillet, Août & Septembre 1733. 187.

„ Sermon sur le parricide, par le R. Pere Va-
„ rades Jesuite.

„ Le 14. Mai le Bienheureux Pere Morales.
„ Jesuite, Martyr de la Foi, pour la propagation
„ de laquelle il se maria au Japon. Indulgence
„ pour tous les Moines Apostats & desroquez.
„ Panegyrique du R. par un Cordelier réfugié à
„ Geneve.

„ Le 27. le R. Ravailac, Martyr, Libérateur
„ de la Société, & Défenseur de la Catholicité.
„ Sermon sur le respect & l'obéissance qui est
„ dû au Pape, au préjudice des autres Princes
„ & Rois de la terre, par le R. P. d'Aubigny.
„ Jesuite.

„ Le 8. Juin jour de St. Medard grand solenn-
„ nel dans la paroisse du Fauxbourg St. Marcel
„ de Paris, qui a pris ce St. pour titulaire. Eo-
„ service se fera par les Exempts & les Archers,
„ qui sont depuis long-temps les habituez de cet-
„ te paroisse. L'Office sera fort court, mais en
„ récompense le Sermon sera vif, pathétique, &
„ fort long. Mr. l'Abbé Coëffier, leur Aumô-
„ nier, y fera briller son zèle & son éloquence
„ ordinaire.

„ Le 30. la fête de la deposition de Mre. J. B.
„ Siquen, Evêque de Senès. *Te Deum* en musi-
„ que dans l'Eglise des grands Jesuites. Panegy-
„ rique des SS. PP. du St. Concile d'Ambrun,
„ par Mr. l'Evêque de Montpellier & 40. des
„ plus célèbres Avocats de Paris, alternative-
„ ment.

„ Le 3. Juillet la grande fête du B. Pere Jean-
„ B. Girard, Jesuite, Confesseur & restaurateur:
„ de

188. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

„ de l'Ordre des Jesuiteſſes en Provence. Gran-
„ de Indulgence pour toutes les meres qui met-
„ tent & mettront leurs filles ſous la direction
„ des RR. Peres de la Compagnie. Panegyri-
„ que du B. par Mr. Chaudon, ci-devant Avo-
„ cat au Parlement d'Aix.

„ Le 15. la fête des Stigmates de Catherine de
„ Cadiere, atteſtées & palpablement veriſiées
„ par le B. P. Girard, Confeſſeur de lad. De-
„ moiſelle. Sermon ſur le ſixième commande-
„ ment par le R. P. Marion Jeſuite d'Avignon.

„ Le 26. la delivrance miraculeuſe du B. P.
„ Girard. Indulgence pour tous les criminels,
„ de quelque nature que ſoient leurs crimes. Pre-
„ dication par ſa revendiſſime Reverence le R.
„ Pere de Liniere, Jeſuite, Confeſſeur. Com-
„ me la choſe ſera nouvelle & rare, pour éviter
„ le trop grand concours des perſonnes qui ſe-
„ roient curieuſes d'y aſſiſter, on avertit le pu-
„ blic que l'on n'entrera ce jour-là chez ces Re-
„ verends PP. que par Billets, ou en payant
„ comme on le fait tous les ans à leurs Tragedies,
„ & à leurs Ballets Pantomimes. Mr. le Nonce
„ y aſſiſtera.

„ Le 24. Août jour de St. Barthelemi, maſſa-
„ cre général des Bajanistes, Richeristes, Jan-
„ ſenistes, Arnauldistes, Quesnelistes, Parle-
„ mentaires, & autres hérétiques de cette natu-
„ re, qui ſont oppoſez à la Doctrine & aux deſ-
„ ſeins de la Société. Indulgence pleniere pour
„ tous ceux qui tremperont leurs mains dans le
„ ſang deſdits hérétiques, avec la bénédiction
„ Papale, *in articulo mortis*. Il y aura exhorta-
„ tion par Mr. le Nonce.

„ Le

Juillet, Août & Septembre 1733. 189

„ Le 4. Septembre le B. P. Le Tellier, premier Instituteur de l'Inquisition en France.
„ Procession à la Bastille, à Vincennes, au Fort
„ l'Evêque. Indulgence à perpetuité pour les
„ Vanneraux, les Renards, les Tapins, & autres executeurs des ordres de la sainte Inquisition. Sermon sur l'Hérésie par le R. P. de Liniere Jesuite, successeur du B. dans cette
„ auguste charge.

„ Le 9. La fête des Represailles. Procession
„ du Parlement de Paris aux quatre coins du
„ Royaume. *Te Deum* aux grands Jesuites de
„ cette Ville. Sermon par Mr. de Vintimille.
„ Indulgences pour les maîtres des postes.

„ Le 9. Octobre le Baptême du Fils unique
„ ou la ripaille des quarante. Grand regal chez
„ la belle Eminence Monseigneur le Cardinal de
„ Rohan, Evêque de Strasbourg. Le service
„ y fera delicat, & nos Seigneurs les Prelats y
„ officieront *in magnis*. Eloge des bons mortuaires par Mr. l'ancien Archevêque d'Aix. Indulgence pour les Traiteurs, Cabaretiers, Tabagistes &c.

„ Le 15. la fuite du Pere Jouvençy Jesuite en
„ Italie, Historiographe de la Societé, où il alla
„ chercher du baume contre la brûlure. Sermon par Mr. l'Abbé Drouin.

„ Le 8. Novembre Commemoration de l'expulsion de la Societé des Etats de Venise pour
„ avoir soutenu les pretentions du Pape contre
„ les interêts de cette République: il n'y aura
„ ce jour-là ni Indulgence ni Service, hors la
„ procession où l'on chantera le Pseaume *in Exultatione*.
„ Le

„ Le 29. la conversion du R. Pere Mena, Je-
 „ suite du Christianisme au Judaïsme. Sermon
 „ par un Capucin réfugié à Basle.

„ Le 4. Decembre. Translation de Sté. Barbe.
 „ *Te Deum* au Collège de Louis le Grand. In-
 „ dulgences pour les Exempts, Archers de la
 „ Police & de l'École. Panegyrique de M.
 „ Herault, par le Docteur Gaillande, aujour-
 „ d'hui Principal du Collège du Plessis.

„ Le 28. jour des Innocens, Massacre de
 „ Thorn, excité & causé par les R.R. Peres de
 „ la Société. Sermon, par un Ministre de la
 „ Reforme, converti à cette sainte journée.

„ Le 30. l'extirpation & l'abolition generale
 „ de la Compagnie de Jesus. Cette fête qui a
 „ été annoncée par le Pape Innocent X. est at-
 „ tendue avec grande impatience par toute la
 „ Chrétienté; qui la celebrera avec grande alle-
 „ gresse, dut-il n'y avoir ni Pardons, ni Indul-
 „ gences à gagner. Dieu nous fasse la grace de
 „ la voir bientôt dans le Calendrier.

Après le mois de Decembre on trouve un pe-
 tit Avis, où il est dit que comme il se pourroit
 trouver des gens scrupuleux qui après la lecture
 de ce Calendrier pourroient soupçonner l'Auteur
 de malice & peut-être d'incrédulité, d'avoir don-
 né le titre de Bienheureux aux personnages dont
 on vient de voir ici les noms; il croit être à Pa-
 tri de tout soupçon en donnant au public un A-
 brégé très-succinct de la Doctrine des Jesuites
 tirée des livres mêmes de leurs Théologiens &
 de leurs Casuistes par lequel, dit l'Auteur, le
 Lecteur verra si nous avons outré la raillerie, &

Juillet, Août & Septembre 1733. 191

si nous avons rien mis du nôtre : nous y joignons encore, pourfuit-il, quelques Actes juridiques qui sont devenus très-rare par le soin que la Société a pris de les faire enlever &c.

Après un Abrégé de ce que l'Evangile enseigne on trouve trois Articles sur ce que des Pères de la Société ont enseigné touchant la connaissance de Dieu & de la justice, les pechés d'ignorance & la crainte servile : sur trois autres Articles, l'Amour de Dieu, le culte qu'on doit à Dieu, de la dévotion à la Ste. Vierge. Et enfin de la dévotion en général, de la Confession, Satisfaction &c. de l'Amour du prochain, de l'homicide, du duel, des restitutions, de l'usure, du larcin, & sur les sept pechez mortels. Les Pîèces justificatives sont une conclusion de la Sorbonne contre l'Etablissement des Jesuites à Paris l'an 1554. Une Requête présentée par l'Université de Paris à la Cour de Parlement à ce que la Société fût chassée, une Relation de la Procédure faite contre Jean Chatel Etudiant au College des Jesuites, pour le parricide par lui attenté en la personne du Roi Henri IV. Un Arrêt contre Jean Chatel & les Jesuites, un Recit de la Procédure faite à l'encontre du Pere Guignard, Jesuite, atteint & convaincu d'avoir écrit des libelles diffamatoires contre Henri IV. un Arrêt contre Jean Guignard du 7. Janvier 1595. un Arrêt contre Jean Gueret Jesuite, Precepteur de Jean Chatel, & Pierre Chatel son Pere, un Arrêt du Parlement de 1598. portant deffenses à toutes personnes d'envoyer des Ecoliers aux Colleges des Jesuites, en quelques lieux & endroits qu'ils soient, pour y être in-

instruits, & qui punit le St. Tournon pour avoir contrevenu à l'Arrêt, par la saisie de ses biens, par la perte de sa charge, & le declare indigne & incapable de la tenir & de l'exercer; prive les Ecoliers contrevenans de tout degré en l'Eglise & l'Etat. Un Extrait des Remontrances du Président de Harlai contre le rapel des Jesuites, au Roi. Un Extrait du Livre du Pere de Santarel Jesuite, intitulé: *Traité de l'Hérésie, Schisme & Apostasie, & du pouvoir du Pape* approuvé par Vitelschus, Général des Jesuites, du Vice-gerent du Pape, & du Maître du Sacré Palais. Un premier Arrêt du Parlement de Paris du 13. Mars 1626. sous Louis XIII. des Articles de demandes de Messieurs du Parlement aux Jesuites avec leur Réponse. Un second Arrêt du Parlement contre les Jesuites du 17. Mars 1626. Un Extrait de la Censure de Sorbonne dans une Assemblée extraordinaire du 16. Mars 1626. Une Liste de plusieurs autres pièces, avec une conclusion assortissante à tout l'ouvrage finissant par ces vers:

Sauterelles des noirs abîmes,

Empoisonneurs empoisonnez,

Tigres de rage forcenez

Contre d'innocentes victimes,

Pouvez-vous sans impiété,

Vous dire la Société

D'un Dieu tout bon, tout charitable?

Seroit-ce parce qu'au desert,

Janvier, Août & Septembre 1733. 193

Jésus autrefois a souffert,

D'avoir pour compagnon le Diable.

Dieu nous garde, ami Lecteur, de l'un & des autres. Amen, Amen.

ARTICLE VI.

OBSERVATIONS *upon the PROPHECIES*
of DANIEL *and the APOCALYPSE* By SIR
ISAAC NEWTON.

C'est-à-dire:

Observations sur les Propheties de DANIEL & sur
l'APOCALYPSE de S. JEAN par Mr. le
Chevalier NEWTON. à Londres, 1733. 68
4. pages 323.

IL paroît par ce Livre, que son illustre Auteur ne s'est pas moins appliqué à l'étude de l'Écriture Sainte & des Oracles les plus obscurs, qu'aux Découvertes Astronomiques & Physiques; quoique nous ne prétendons pas soutenir, qu'il ait aussi bien réussi dans la première que dans la dernière.

L'Introduction regarde les *Compilateurs* des *Livres* du *Vieux Testament*. On commence par l'*Octateuque*, c'est-à-dire les cinq *Libres* de *Moïse*, & ceux de *Josué*, des *Juges* & de *Ruth*. Mr. le Chevalier *Newton* prétend que ces *Livres*

Tom. XI, Part. I: 311, 312, N. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 8

41-77X-Sub C-1

ne contiennent qu'une Histoire suivie écrite de la même main : & que tels que nous les avons aujourd'hui ils n'ont été écrits ni avant le Règne de *Saül* ni après celui de *David*. Pour le prouver on cite *Genes. XXXVI : 31. Juges XVII : 16. XVIII : 1. XIX : 1. XXI : 25. I : 21. 2. Sam. V : 8. 1. Chron. II : 8. Ruth IV : 17, 22.* On attribue cette Collection à *SAMUEL*, qui vivoit pendant le règne de *Saül*, & qui d'ailleurs en qualité de Prophete, de Juge, & d'Ecrivain sacré (2. *Sam. X : 25.*) étoit très-propre à faire un tel Ouvrage. Mais on croit, qu'il s'est servi de l'Histoire de la Création, & du Livre des *generations d'Adam*, composé par *Moïse*; du livre des *Guerres de l'Eternel* commencé par *Moïse* & continué par *Josué*; du Livre de *Jascher*, & d'autres *Memoires*, dont il est fait mention *Genes. II : 4. V : 1. Nembr. XXI : 14. Josue XXIV : 26. X : 13. 2. Sam. I : 18.*

C'est sur ce Livre, que *David* & *Salomon* ont réglé le Tabernacle & le Temple; & c'est de là que *David* a tiré les Histoires, qu'il allegue au *Pseaume LXXVIII.* Mais ce Livre tomba bientôt après en oubli pendant les troubles du règne de *Reboam*, causés par l'invasion de *Sassac* Roi d'Egypte, qui durèrent environ vingt ans, jusqu'à ce qu'*Ase* fils de *Robeam* rétablit la Loi & l'Alliance 2. *Chron. XV : 3, 12.* Et que *Jasaphat* son fils envoya de ses principaux Gouverneurs & des Levites, qui enseignèrent en Juda ayant avec eux le Livre de la Loi de l'Eternel, 2. *Chron. XXII : 19.* Ce même Livre, qui s'étoit espacement perdu du tems de la captivité de *Manassé*, fut retrouvé sous *Josias* son petit-fils, 2. *Chron. XXXIV.* On

Juliet, Août & Septembre 1733. 195

On passe aux deux *Livres de Samuel*, & comme on n'y trouve point de Citations, on les croit originaux & contemporains aux choses qui y sont racontées, c'est-à-dire, que la partie qui contient l'Histoire de la Vie de Samuel a été écrite ou par lui-même ou sous ses yeux, & que la continuation est de ses disciples, les Prophetes de Najoth en Rama 1. Sam. XIX: 18, 19, 20.

Les *Livres des Rois* sont citez dans les *Livres des Chroniques*, & les *Livres des Chroniques* sont citez dans les *Livres des Rois*. De là on conclut, qu'ils ont été écrits en même tems. On suppose que c'est *ESDRAS*, qui en a fait la collection sur les Actes de David, de Salomon, & des autres Rois, écrits par *Samuel*, *Nathan*, *Gad*, *Abia*, *Semai*, *Iddo*, *Hanani*, & *Esaïe*, en y ajoutant les *Livres* qui portent le nom d'*Esdra* & de *Nebemie*, lesquels commencent, où les *Livres des Chroniques* avoient fini.

On croit que le même *Esdra* a ramassé les *Ecrits des Prophetes* & qu'il les a rangés dans l'ordre, dans lequel on les voit presentement; que l'Histoire de *Jonas* n'a pas été écrite par ce Prophete, mais par quelque autre, & que les six premiers Chapitres de *Daniel* n'ont point été écrits par lui-même, à moins qu'on ne dise, que le dernier verset du premier & du sixième Chapitre ont été ajoutés par *Esdra*.

Comme on trouve des *Pseaumes*, qui font allusion à la Captivité de Babylone, on est porté à croire, qu'*Esdra* a aussi fait la collection des *Pseaumes*, composés par *Moïse*, *David* & autres.

Le second Chapitre traite du *langage Prophétique*, dont les figures sont empruntées du monde naturel pour représenter les Empires & les Royaumes. Les *Cieux* ce sont les Magistrats ; la *Terre*, les Sujets ; l'*Enfer*, les malheureux : *monter au ciel*, c'est être élevé en dignité ; *descendre sur la terre*, c'est tomber. Un *grand tremblement de Terre*, signifie des troubles dans un Royaume ; la *création d'un nouveau Ciel*, c'est l'érection d'un gouvernement : Le *Soleil* c'est le Roi ; les *Etoiles*, les Grands du Royaume ; la *lumière*, la gloire ; les *ténèbres*, la basse condition ; l'*incendie* & les *tempêtes*, la guerre ; la *pluie*, les grâces du S. Esprit &c.

Après ce Discours préliminaire M. Newton explique les Visions de *Daniel*. Par les *quatre métaux* & par les *quatre bêtes* il entend les quatre Monarchies, des *Babyloniens*, des *Perfes*, des *Grecs* & des *Romains* ; il commence la dernière par la conquête de la *Macedoine* en l'année huitième d'*Antiochus Epiphane* ; & finit par la mort de *Throdose* le Grand ; car c'est alors que les *Goths* ayant ravagé l'Empire & près *Rome* érigèrent dix Royaumes représentés par les *dix doigts* des pieds de la statue, & par les *dix cornes* de la quatrième bête *Dan. VII. 7.* Voici l'énumération de ces Royaumes : le Royaume 1. des *Vandales* en Espagne ; 2. des *Sueves* en Espagne ; 3. des *Wisigoths* ; 4. des *Alains* dans les Gaules ; 5. des *Bourguignons* ; 6. des *Francs* ; 7. des *Bretons* ; 8. des *Huns* ; 9. des *Lombards*, & le Royaume 10. de *Ravennne*. On prouve par l'Histoire, que tous ces Royaumes ont été érigés vers le commencement du cinquième siècle. Par

Par l'onzième ou *la petite corne* vs. 8. l'Auteur entend le Pape; ses yeux marquent l'inspection qu'il prétend avoir en qualité d'Evêque universel; *sa bouche qui parle de grandes choses*, designe sa prétendue infaillibilité; il *arracha trois des premières cornes*, c'est-à-dire, il acquit dans le huitième siècle le patrimoine de S. Pierre, en se soumettant l'Exarchat de Ravenne, le Royaume des Lombards, & le Duché de Rome; il regnera *un tems & des tems & une moitié de tems* vs. 25. c'est-à-dire, trois années & demi, qui font en style Prophetique 1260. ans.

Par la *petite corne du bouc* Dan. VIII: 9. on entend la Macedoine sous la domination des Romains, car alors la *puissance* de la Macedoine *s'est accrue*, non par *sa propre force* vs. 24, mais par la force des Romains, qui conquièrent peu après l'Asie, la Syrie, la Judée, & l'Egypte: On refute les Interprètes qui ont cru que cette petite corne signifioit Antiochus Epiphanes.

En expliquant l'onzième Chapitre de *Daniel* Mr. *Newton* suit l'interpretation commune, jusqu'au verset 31. qu'il entend de la destruction de Jerusalem par les Romains. Ceux qui *donnent instruction* vs. 32. ce sont les Apôtres & les Martyrs; *ils seront un peu secourus* vs. 34. par *Constantin* le Grand. Le *Roi qui s'enorgueillira* vs. 36. c'est l'Empire Grec à Constantinople; *il ne se souciera point des femmes* vs. 37. il protégera les Moines, & encouragera le Celibat; il *honorerà le Dieu Mabbuzzim* vs. 38. c'est l'invocation des Saints, que l'on a pris pour patrons après leur mort; le *Roi du Midi choquera avec lui* vs. 40.

c'est-à-dire les Sarasins; le Roi d'Aquilas se lève-
ra contre lui, c'est l'Empire des Turcs.

Il y a ici une Digression touchant le tems de la
naissance & de la mort de Jesus-Christ. On cé-
lèbre la memoire de la *Naissance de Jesus-Christ*
le 25. Decembre, mais on n'est pas en droit de
conclure de là, qu'il est né le même jour; car il
faut savoir, que ceux qui ont institué les fêtes
Chrétiennes, ont choisi des jours remarquables,
& leur ont assigné au hazard une certaine fête.
Ils ont pris, par exemple, le 25. de Mars pour la
fête de l'Annonciation, le 24. Juin pour la fête
de S. Jean, le 29. de Septembre pour la fête de
S. Michel, & le 25. de Decembre pour la fête
de Noël, parceque c'étoient les jours de l'Equi-
noxe du Printems, du Solstice d'Été, de l'E-
quinoxe d'Automne, & du Solstice d'Hiver, du
tems de la correction de l'Almanac par Jule Ce-
sar. Par la même raison ils ont placé la fête de
S. Philippe & de S. Jacques le 1. de Mai, par-
ce que ce jour étoit la fête de la Bonne Déesse.
Ainsi le jour de Noël ne nous indique pas le véri-
table jour de la naissance de Jesus-Christ. On ne
tire pas de plus grands secours des Peres, parce-
qu'ils ne sont nullement d'accord entre eux-mê-
mes pour fixer l'Epoque.

La tradition n'est pas moins incertaine & con-
tradictoire par rapport à l'année de la *mort de Je-
sus-Christ*. Il faut donc bâtir sur des fondemens
plus solides, & voir ce qu'on peut tirer de l'E-
criture sainte. Jesus-Christ ayant été baptisé l'an-
née 15. de Tibere *Lec III: 1.* il célébra la Pa-
que l'année 16. *Jean II: 13.* & passa par la Sa-
marie

Juillet, Août & Septembre 1733. 199

marie vers le Solstice d'hiver quatre mois avant la moisson *Jean IV: 35.* L'année 17, ayant appris que S. *Jean* étoit en prison, il repassa en Galilée, & fut à Cana, à Nazaret, & enfin à Capernaüm vers le tems de la *seconde* Pâque. Il fit le Sermon sur la montagne en été, quand les lis étoient en fleur *Matth. VI: 28;* il effuya une tempête sur le lac *Matth. VIII: 24.* ce qui désigne le tems approchant l'hiver, il choisit les Apôtres, reçut les envoies de S. Jean, & passa par les bleds *Matth. XII: 1.* à la *troisième* Pâque. Il prononça la parabole du Semeur *Matth. XIII.* en hiver; après la mort de S. Jean il multiplia les pains, la *quatrième* Pâque étant prochaine *Jean VI: 4.* Il célébra à Jérusalem la fête des Tabernacles, & celle de la Dedicace *Jean VII: 2. & X: 22.* il ressuscita Lazare, & fut crucifié lui-même à la *cinquième* Pâque, l'année 20. de *Tibère*, sous le Consulat de *Fabius & Vitellius.*

On apprend la même chose par un raisonnement Astronomique. Jesus-Christ a été crucifié le 14. du mois de Nisan, qui étoit la pleine Lune après l'Equinoxe du Printemps. Or il faut savoir, que les Juifs ne commençoient pas les mois du moment de la nouvelle Lune, mais du moment de son Apparition, qui venoit ordinairement plus tard de 18. heures. Il faut savoir en second lieu, que pour éviter la concurrence de deux fêtes ils commençoient le mois un jour plus tard, toutes les fois que le premier de Tisri auroit été un Dimanche, ou un Mercredi ou un Vendredi. Ces principes posés il conste par le Calcul, que le 14. de Nisan de l'année 31. de

Christ étoit un Mercredi, l'an 32. un Lundi, l'an 33. & 34. un Vendredi, l'an 35. un Mercredi, & l'an 36. un Samedi. Delà on conclut que Jesus-Christ n'est mort ni l'année 31. ni en 32. ni en 35. ni en 36, parceque dans le cours de ces années le 14. de Nisan n'étoit pas un Vendredi. Restent les années 33. & 34. Ce n'étoit pas l'année 33, car les Disciples de Jesus-Christ avoient trouvé le bled dans sa maturité à Paque deux ans avant sa mort, comme nous avons vu ci-dessus, ce qui probablement ne fut pas la Paque de l'année 31, le 28. de Mars, mais plutôt celle de l'année 32. le 14. d'Avril. D'où il s'ensuit que l'année de la passion c'est l'année 34.

La seconde Dissertation est sur l'*Apocalypse*. Quoiqu'il semble par le temoignage de *S. Irenée*, que l'*Apocalypse* n'avoit été publiée que sous Domitien, nôtre Auteur croit pourtant, qu'elle a été écrite plutôt. Il se fonde sur les Demonstrations Evangeliques d'*Eusebe* l. 3, qui joint le bannissement de *S. Jean* dans l'Isle de Patmos avec la mort de *S. Pierre* & de *S. Paul*, qui arriva sous *Neron*: c'étoit aussi le sentiment de *Tertullien*, de *Pseudo-Prochore*; de celui qui a inventé la fable, que *S. Jean* avoit été mis dans l'huile bouillante par *Neron*, immédiatement avant que d'être banni; & de celui qui a mis le titre de l'*Apocalypse* dans la Version Syriaque. *Aretas* nous assure aussi, que l'*Apocalypse* avoit été écrite avant la destruction de *Jerusalem*, laquelle selon les anciens Interprètes avoit été prédite & représentée par le sixième Seau. Enfin *Epiphane* soutient que l'*Apocalypse* avoit été écrite même avant le regne de *Neron*. Le

Le sentiment commun est, que S. Jean fut exilé par Domitien, qu'il retourna à Ephèse après la mort de cet Empereur, & qu'il ne lui survécut que deux ans & demi. Cela est refuté par un fait raconté dans les Ecrits de Clement d'Alexandrie, d'Eusebe, & de S. Chrysostome: que S. Jean après son retour de Patmos avoit confié un jeune homme aux soins d'un Evêque, que ce jeune homme après avoir été instruit dans la Religion Chrétienne & après avoir reçu le Baptême s'étoit relâché par degrés, jusqu'à devenir à la fin chef d'une bande de brigands, que S. Jean l'ayant appris, en faisant la visite des Eglises, se mit à cheval pour chercher ce brigand, & qu'il le fit rentrer dans le sein de l'Eglise. C'est une Histoire de plusieurs années, arrivée dans un tems, que S. Jean avoit encore assez de vigueur: par conséquent ce n'a pas été après la mort de Domitien; quand S. Jean avoit presque 90. ans, mais plutôt après la mort de Neron.

Il y a encore d'autres argumens, qui prouvent, que l'Apocalypse a été écrite avant la destruction de Jerusalem. 1. S. Jean y fait allusion au Temple, à l'Autel, & à la Sainte Cité, comme subsistant encore. 2. Le style de l'Apocalypse est plus rempli d'Hebraïsme que celui de l'Evangile, ce qui vient apparemment de ce qu'elle avoit été écrite immédiatement après que S. Jean fut obligé de quitter la Judée à l'occasion de la guerre, & avant qu'il se fut rendu la langue Grecque assez familière. 3. On avoit plusieurs fausses Apocalypses, de S. Pierre, de S. Paul, de S. Thomas, de S. Etienne, & de Cerin-

the, dès les premiers tems du Christianisme; car *Cerintbe* mourut avant *S. Jean*, & s'opposa aux Apôtres à Jérusalem avant la première année de Claude. Or il est très-naturel de croire, que la véritable Apocalypse étoit la plus ancienne, & que les fausses avoient été supposées à son occasion & à son imitation. 4. Il semble que l'Épître aux Hébreux, que l'on croit adressée aux Juifs réfugiés en Asie, de même que les Épîtres de *S. Pierre*, font allusion à l'Apocalypse. Ce qui est dit par exemple dans l'Épître aux Hébreux de *Melchisedec* Sacrificateur & Roi, de la parole de Dieu comparée à une épée à deux tranchans, du repos de la terre dont la fin est d'être brûlée, du feu qui doit devorer les Adversaires, de la Cité qui a des fondemens & de laquelle Dieu est l'Architecte, de la nuée de témoins, de la Montagne de Sion, de la Jérusalem celeste, de l'ébranlement de la terre & du Ciel, & de l'abolition des choses muables, afin que celles qui sont immuables demeurent; tout cela a beaucoup de rapport avec ce que nous trouvons dans l'Apocalypse. *S. Pierre* fait dans sa première Épître trois fois mention de la Révélation de Jésus-Christ, il y parle du sang de Christ comme de l'agneau déjà ordonné avant la fondation du monde, d'une maison spirituelle, d'un héritage incorruptible conservé dans les Cieux pour nous, de la Sacrificature Royale & sainte, du jugement qui commence par la maison de Dieu, & de l'Eglise de Babylone. Si on ne prend toutes ces expressions que pour des allusions obscures à l'Apocalypse: on ne sauroit disconvenir, que

que la seconde Epître de S. Pierre depuis le verset 19. du premier chapitre jusqu'à la fin ne semble être qu'un Commentaire suivi sur l'*Apocalypse*.

Après cette discussion on pose en fait, que le Temple est la Scene des visions de l'*Apocalypse*, & que les visions se rapportent à la fête du septième mois. Le premier jour de ce mois le souverain Sacrificateur ornoit les lampes; les sept Anges repondent aux sept *Amarcholims* ou gardes des clés du tresor; les 24. Anciens aux chefs des familles sacerdotales; les eclairs, au feu de l'autel; le tonnerre & les voix, au son des trompettes & au chant; la mer de verre, à la mer d'airain; les 4 bêtes, au peuple d'Israël; le livre écrit dedans & dehors, au livre de la Loi, que le souverain Sacrificateur devoit étudier pour se preparer au jour du jeûne solennel du 7. mois; ce qui se passa à l'ouverture du septieme seau, repond au jour du jeûne ou de l'expiation, auquel jour tout le peuple d'Israël est seellé dans le livre de la vie & de la mort, selon la tradition des Juifs; la multitude ayant des palmes en leurs mains repond à la celebration du grand Hosanna le dernier jour de la fête des Tabernacles.

L'enfant; qui doit gouverner toutes les nations avec une verge de fer, c'est l'Empire chrétien, la terre c'est l'Empire des Grecs à Constantinople; la mer c'est l'Empire des Latins; la bête qui montoit de la Terre, c'est l'Eglise Grecque &c.

Nous laisserons au Lecteur la liberté de faire la Critique de cet Ouvrage. Il y en aura sans doute,

doute, qui paroîtront surpris, de ce que dans le Catalogue des Livres Canoniques du Vieux Testament il n'est point fait mention des Ecrits de Salomon; d'autres demanderont, comment on a pu prendre le Duché de Rome pour une des *trois cornes arrachées*, vu qu'elle ne se trouve point parmi les *dix cornes*? Dan. VII: 7, 8. On trouvera aussi à redire à ce que par τὰς ἡμέρας τῆς ἀνταρξίας Luc IX: 51. Mr. Newton entend le *tems*, quand Jéſus-Christ devoit être reçu par les Juifs à Jérusalem p. 152: Ce terme signifiant par tous ailleurs l'ascension ou l'assomption de Jéſus-Christ au Ciel, étant pris de l'Histoire d'Elie, 2. Rois II: 9, 10. & XII: 17. à laquelle l'Evangéliste fait allusion lui-même trois versets après, Luc IX: 54. Enfin ce que l'Auteur dit de l'Antechrist ne sera pas du gout de tout le monde. Mais sans entrer dans ce détail, nous sommes assurés qu'on trouvera ici bien des recherches également curieuses & savantes,

ARTICLE VII.

*Histoire des Rois de POLOGNE & du Gouvernement de ce Royaume. Où l'on trouve un détail très-circonstancié de tout ce qui s'est passé de plus remarquable sous le Regne de FREDERIC AUGUSTE, & pendant les deux derniers Interrègnes. Par Monsieur M. ***. A Amsterdam chez François l'Honoré, 1733. 3 Tom: in 8. Le premier de 455 pages sans la Preface & la*

Juillet, Août & Septembre 1733. 209.

la Table des Matières: le second de 514. & le troisieme de 627. sans la Table qui en comprend 17.

Cet Ouvrage peut passer pour une Histoire complete de tous les Rois de Pologne. Il contient même quelque chose de plus que la Vie de ces Princes, puisqu'on trouve à la tête du premier Tome un petit Traité qui sert comme d'introduction; & où l'on donne une description exacte & fidele de ce Royaume. Ce Traité est suivi de l'Histoire des Rois qui ont regné depuis *Lech* jusqu'à *Frederic Auguste*. Nous ne dirons rien de cette premiere partie dont Monsieur *Jelli* est l'Auteur; & qui parut pour la premiere fois en 1698. La matiere des deux Tomes suivans ne roule que sur ce qui s'est passé depuis la mort de *Jan Sobieski* XXXIII. Roi de Pologne jusqu'à present. Ce nouvel Ouvrage contient par conséquent tout ce qui est arrivé de plus remarquable sous le Regne de *Frederic Auguste* & pendant les deux derniers Interregnes. Le grand nombre d'évenemens extraordinaires arrivez pendant cet intervalle & les circonstances du temps rendent cette Histoire très-interessante, & ont porté l'Auteur à s'étendre beaucoup plus qu'il ne s'étoit d'abord proposé. Il n'est guere possible d'écrire avec quelque exactitude la Vie de ce grand Roi, sans faire mention des principales Guerres qu'il a eu à soutenir pendant plusieurs années contre Charles XII. Roi de Suede, contre les Lithuaniens, & même contre ceux d'entre les Polonois qui s'étoient revoltez contre lui. Mais quelle foule d'évenemens

ne

ne se présente-t-il pas durant le cours de toutes ces années ! Combien de Batailles livrées ! Combien de Diètes tenues au sujet des troubles & des divisions qui regnoient alors dans tout le Royaume ! Combien de Traitez & de Manifestes ne vit-on pas paroître à cette occasion ! Pour suivre ce Prince dans la plupart de toutes ses démarches, on ne peut se dispenser d'examiner en même-tems toutes celles du Roi de Suede & du Czar de Moscovie. Or il est impossible de rapporter tout ce qui s'est passé d'important entre ces trois Rois, sans entrer dans un grand nombre de détails, qui ne sont jamais trop longs quand ils sont nécessaires. (a)

Notre Auteur commence son Histoire par l'exposition de ce qui se passa immédiatement après la mort de Jean Sobieski. Le Cardinal Mieczel Radziejowski Archevêque de Gnesne étoit alors Primat du Royaume. D'abord le Sénat s'assembla en sa présence & continua ses séances durant trois jours. La plupart des petites Diètes se séparèrent tumultueusement. Le trouble & le désordre commencerent dès lors à regner dans toute la Pologne. Les Turcs faisoient de grands ravages & menaçoient de faire quelque irruption. L'Armée de la Couronne se confédéra, tant pour ses propres intérêts que pour se faire payer de ce qui lui étoit dû. Boguslas Baranowski fut choisi pour Maréchal de cette Confédération. C'étoit un homme entreprenant, hardi, avide du gain, & qui envisageoit la pauvreté comme le plus grand de tous les malheurs. Il commença par

(a) Préface, pag. 2.

lever de sa propre autorité des contributions en plusieurs endroits, & envoya des Deputez à la Diète pour demander ce qui étoit dû à l'Armée. Peu de tems après on apprit que l'Armée de *Lithuanie* s'étoit aussi confédérée. *Oginski* Grand Enseigne de ce Duché se mit à la tête de ces nouveaux Rebelles. Il en vouloit sur tout au Grand Général, dont il ravagea les terres & de tous ceux qui lui appartenoient. Il suffisoit d'être attaché aux *Sapiebs* pour devenir l'objet de sa haine & de sa fureur. Les Barbares profitoient de toutes ces divisions. Ils s'avancèrent avec cinquante mille hommes jusqu'à huit lieues de *Leopol*, & pillèrent ce que les Rebelles n'avoient pas enlevé. Ils se jetterent sur la *Volhinie* où ils laccagerent *Olesko* & *Brodi*; & après avoir laissé par tout des marques de leur cruauté ordinaire, ils emmenèrent en esclavage un grand nombre de personnes. Tous ces desordres étoient entretenus par ceux-mêmes qui auroient dû les appaiser. On accusa la Reine Douairiere d'y avoir eu part. L'Abbé de *Polignat* fut aussi soupçonné d'avoir de secrètes correspondances avec l'Armée confédérée.

Tant de maux n'empêcherent pas qu'on ne pensât à l'élection d'un nouveau Roi. Plusieurs Princes briguoient la Couronne, & chacun d'eux avoit ses Partisans. On mit sur les rangs le Prince *Jacques* & le Prince *Alexandre* son frere; l'Electeur de *Baviere*; les Princes de *Conti*, de *Lorraine*, de *Bade* & de *Neubourg*; le Grand Maréchal de la Couronne; le Grand Général de *Lithuanie*; *Opalins* Staroste de *Nowemyski*. On

On proposa aussi *Don Livio Odescalchi*. Ce Prince étoit riche de plus de vint millions de livres Polonoises, & faisoit à la Republique des offres considerables; mais on trouva moyen de lui faire passer l'envie d'augmenter le nombre des Compétiteurs. Les *Polonois* publierent par écrit, que *Davia* Nonce de sa Sainteté se declaroit hautement pour *Odescalchi*, qu'il offroit trente millions à la Republique, & que l'Italie se depouilloit pour lui de ce qu'elle avoit de plus considerable. On faisoit courir une liste & un tarif de tous les précieux bijoux de ce Prince, entre lesquels étoient trois originaux de Raphaël, six de Paul Veronese, quatre de Jule Romain, sept du Titien, treize d'Annibal Carache, & plusieurs de quelques autres grands Maitres, dont les *Polonois* entendoient peut-être parler pour la premiere fois. Deux statues antiques de *Remus* & de *Romulus* n'y étoient pas évaluées à peu de chose: il y avoit une medaille d'*Othon* en bronze, destinée à payer deux quartiers de l'Armée. Enfin on étoit resolu de livrer aux *Polonois*, le jour du Couronnement, les statues de *Pasquin* & de *Marforio*. Après ces pasquinades on ne parla plus d'*Odescalchi*.

Le parti du Prince de Conti devint enfin le plus puissant. Depuis l'année 1693, l'Abbé de Polignac residoit à la Cour de Pologne en qualité d'Ambassadeur extraordinaire de France. Il donna avis au Roi son Maitre de tout ce qui se passoit en Pologne, & fit voir que si on proposoit le Prince de Conti, il auroit bien-tôt formé une faction puissante. Dès qu'il eut reçu des ordres

des de la Cour, il commença à parler du Candidat qu'il avoit en vuë sans en dire le nom. Il ne tarda pas néanmoins à le faire connoître ouvertement, dans un Discours adressé à la Diète de Pologne. A cette nouvelle tous ceux qui étoient opposez à la faction de France, réunirent toutes leurs forces, pour dissiper un orage qui étoit sur le point d'éclater. On en fit des plaintes dans la plûpart des Cours de l'Europe. Ces plaintes se repandoient ensuite par les Ministres des Alliez dans toutes les Provinces de la Pologne.

Un nouveau Candidat que l'on proposa sur ces entrefaites déranger beaucoup tous les projets de l'Abbé. C'étoit *Frederic Auguste*, Electeur de *Saxe*, dont *Jean Przependowski* Castellan de *Culm* fit le premier la proposition. Ce Prince pour faire réussir ce projet, fit avancer quelques Troupes à *Torgau* près de la *Silesie*, sous prétexte d'entrer au nom de l'Empereur dans les affaires de la succession de *Mekelbourg*, qui étoit disputée entre les Princes de *Swerin* & de *Gustrow*. Il vendit en même-tems au Duc d'*Hanover* pour cinq cens mille écus ses droits sur le Duché de *Saxe-Lawembourg*, demanda à l'Empereur le paiement des subsides qui lui étoient dûs, & fit des Traitez avec les Juifs, dont il envoya les principaux à *Warsovie*, pour y avoir de l'argent prêt dans le besoin. Il vendit les revenus de son Domaine de *Misnie* au Clergé Lutherien de *Saxe*, & leva des contributions dans ses Etats.

Cependant tout se preparoit pour la Diète de l'Election, dont l'ouverture se fit le 15. Mai

1697. Le 27. Juin le Primat nomma le Prince de *Conti*, Roi de Pologne, & Grand Duc de Lithuanie. Ce Prelat s'étoit à peine retiré, que l'Evêque de *Cujavie* à la tête de quarante Compagnies nomma l'Electeur de *Saxe*. Après cette election *Auguste* se rendit à *Cracovie* où il fut couronné le 15. Septembre. Le 26. du même mois le Prince de *Conti* qui s'étoit embarqué sur l'Escadre du Chevalier *Bart* parut à la rade de *Dantzic*, & vint le 28. mouiller devant *Olive*. L'Electeur n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il se determina à empêcher son débarquement & à couper tous les secours qui pouvoient lui venir de loin. Il envoya pour cet effet trois mille Saxons qui se partagerent en deux corps, dont l'un prit la route d'*Olive*; & l'autre celle de *Marienbourg*. Le General *Brant* étant enfin arrivé près de *Dantzic*, s'avança à la pointe du jour vers *Olive* avec environ 2000. Chevaux. Ayant trouvé les Troupes qui gardoient ce poste ensevelies dans un profond sommeil, il les attaqua si brusquement, qu'il y en eut plus de la moitié passée au fil de l'épée. Peu s'en fallut que l'Abbé de *Polignac* n'y fût pris; & à peine eut-il le tems de se sauver à bord de l'Escadre Française qui étoit à la rade de *Dantzic* & qui mit à la voile le 9. Novembre.

Peu de tems après le départ du Prince de *Conti* *Auguste* se rendit à *Warsovie* où il mit tout en œuvre pour porter le Primat à se déclarer en sa faveur. Après bien des conférences le Cardinal témoigna vouloir enfin se rendre, & reconnoître le nouveau Roi; mais à des conditions
que

Juillet, Août & Septembre 1733. 211

que l'on trouva beaucoup trop rudes. Ce ne fut que le 16. Mai 1698. que ce Prince fut confirmé dans la possession de la Couronne avec une entière satisfaction des deux parties. On attribua l'heureux succès de cet accommodement à la médiation du Pape, que le Cardinal n'avoit osé refuser.

Depuis long-tems le trouble & la division re-
gnoient dans toute la Lithuanie. L'Armée de
ce Duché s'étoit rangée sous les ordres d'*Oginski*,
qui en étoit Grand Enseigne. *Oginski* com-
mettoit tous les jours de grands desordres dans le
Pays, & sur tout dans la Province de *Samogitie* :
il avoit même ravagé diverses terres de la maison
de *Sapieha*, ce qui obligea ce dernier, qui en é-
toit le Chef, d'assembler aussi des Troupes, afin
de repousser la force par la force. Le Roi trou-
va moyen de faire conclurre un Traité d'accom-
modement entre les deux parties; mais dans le
tems qu'on étoit occupé à le signer à *Warsovie*,
on étoit en armes en Lithuanie & on s'y battoit
effectivement. Il fallut que Sa Majesté se rendît
elle-même en Lithuanie pour calmer ces trou-
bles par sa présence. Un combat qui se donna
dans ce tems-là entre les Troupes de *Sapieha* &
celles d'*Oginski*, donna lieu à des Negociations
de paix. Voici comment la chose se passa. Le
Prince *Sapieha* s'étant porté dans un certain en-
droit à quelque distance de la Ville de *Grodno* a-
vec l'Armée de *Lithuanie*, le Grand Enseigne
Oginski en fit autant d'un autre côté avec la No-
blesse du pays & ses autres adhérents. Le Gene-
ral *Plemming* vint aussi, & se mit entre les deux

Armées, avec vint-huit Compagnies des Troupes Saxonnnes. Ce General ordonna ensuite au Prince *Sapieha*, de la part du Roi & de la Republique, de casser son Armée sur le champ, *Sapieha* en fit d'abord quelque difficulté; mais ayant enfin considéré que *M. Oginski* avoit trente mille hommes sous lui, au lieu qu'il n'en avoit pas dix mille en tout; il prit le parti d'obeir. Sur cela des Commissaires de part & d'autre s'étant assemblez en presence du General *Flemming*, que le Roi avoit établi pour Mediateur, on signa un Traité d'accommodement.

Dans ce même tems l'Electeur de *Brandebourg* fit investir la Ville d'*Elbing*. Ce Prince prétendoit que par les Traitez d'Alliance conclus entre la Pologne & le défunt Electeur, renouvellez & confirmez par sa Majesté Polonoise, il avoit été stipulé entr'autres, que la Ville d'*Elbing* seroit remise au pouvoir de son Altesse Electorale, pour sureté de l'engagement contracté: que néanmoins après une attente de plus de 40. ans, & de diverses instances inutiles & sans effet; cet article étoit demeuré sans execution. Comme la Republique de Pologne ne se trouvoit pas alors en état de secourir cette Ville, le Magistrat fut obligé de ceder au tems & de capituler. Cette même année *Caminiec* fut restituée aux Polonois en consequence du Traité de paix conclu à *Carlowitz* le 26. Janvier 1699.

Au commencement de l'année 1700. Sa Majesté Polonoise fit une irruption dans la Livonie, ce qui donna lieu ensuite à une Guerre qui s'alluma dans toutes les parties du Nord. D'abord les

les Troupes Saxonnnes prirent le Fort de *Cobron*, & menacerent *Riga*, dont on forma le *Blocus* que l'on abandonna dans la fuite. Sur ces entrefaites le Czar declara aussi la Guerre à la Suede, & fit alliance avec Auguste à qui il promettoit de puissans secours. Dès le 1. Octobre de cette même année Sa Majesté Czarienne parut devant *Narva* à la tête de cent mille hommes. Dès que le Roi de Suede eut été averti de cette entreprise, il marcha droit à *Narva*, livra bataille au Czar & remporta sur lui une victoire complete. Après cette action le Roi de Pologne & le Czar prirent des mesures; pour agir de concert contre le Roi de Suede. Le premier s'engagea de fournir au Czar cinquante mille hommes de Troupes Allemandes: celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la Guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de Rixdales en deux ans. Cette alliance ne fut avantageuse ni au Roi de Pologne ni à sa Majesté Czarienne. Les Troupes Saxonnnes furent entierement defaites par le Roi de Suede au passage de la *Duna*. Il y avoit vint-quatre mille Moscovites aux environs pour soutenir les Saxons; mais ces Troupes prirent la fuite quand elles apprirent leur defaite. Comme le Roi de Suede faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, Auguste se determina à lui demander la paix. Pour cet effet il prit la resolution d'envoyer le Sieur *Wisdumb* son Chambellan à Sa Majesté Suedoise pour faire un Traité entre ce Prince & lui; mais ce Chambellan fut fait prisonnier à son

arrivée, & le Roi de Suede ordonna de lui dire qu'il n'avoit aucun commerce avec son Maître que celui des armes. L'Ambassade que la République envoya peu de tems après n'eut pas un meilleur succès. Charles XII. au lieu de répondre à ceux qui la composoient s'avança vers *Warsovie*, & fit précéder la marche par un Manifeste qui fut bien-tôt répandu dans toute la Pologne. Sa Majesté Suedoise arriva à *Prage* le 2. Mai, sous l'escorte de 600. Chevaux. Auguste qui s'étoit rendu à *Cracovie*, y prit toutes les mesures nécessaires, pour combattre son Ennemi avec avantage : il hâta la marche de ses Troupes Saxonnnes, & mit en peu de jours toute la Pologne dans un mouvement extraordinaire. Charles XII. de son côté se prepara non seulement à recevoir le Roi de Pologne, mais encore à l'attaquer. Le 13. Juillet 1702. les deux Armées parurent en présence près de *Clissa* entre *Warsovie* & *Cracovie*. Celle du Roi de Pologne étoit forte de vingt-quatre mille hommes. Le Roi de *Suede* n'en avoit que douze mille. Les Saxons furent encore vaincus dans cette occasion ; ils perdirent deux mille hommes, toute leur artillerie, leurs munitions & tout leur bagage.

Auguste vaincu par tout & abandonné de la plus grande partie des Polonois, fut enfin déchu de toutes ses prétentions sur la Couronne ; dans une Assemblée qui se tint à *Warsovie* au commencement de l'année 1704. & à laquelle on avoit donné le nom de Confédération de la Haute Pologne. Dans la Séance qui se tint le 25.

Fe-

Fevrier on y lut l'instrument de la Confederation, dont on forma la conclusion en ces termes. Puisque le Serenissime Roi Auguste II. Duc de Saxe, n'a pas gardé nos Loix & nos Droits, & que par là, subuant la teneur des Pacta conventa, il nous a liberez de son obéissance; nous y renonçons & prenons en main la Justice distributive & vindicative. Nous revoquons les Senateurs & Ministres, & ne voulons plus lui adhérer depuis la publication; mais nous declaron pour ennemis de la Patrie ceux qui l'assisteront de Conseil. Nous prions l'Eminentissime Primat de publier l'Interregne, de pourvoir à la Justice & aux Finances, & d'indiquer l'Élection. Auguste n'eut pas plutôt été informé des résolutions de cette Assemblée, qu'il fit passer les Confederez pour Rebelles, & declara nulles toutes les Résolutions que l'on avoit prises.

Malgré cette declaration & les menaces du Pape qui vouloit maintenir Auguste sur le Trône, l'Interregne fut résolu, & on le publia à *Warsowie* au commencement de Mai 1704. On proposa dans la suite divers Candidats. On mettoit de ce nombre le Prince *Alexandre Sobieski*; le Prince de *Conti*; le Prince *Ragotski*; l'Électeur de *Baviere*; le Duc de *Mantouë*; le Grand Maréchal *Lubomirski*; le Palatin de *Poznanie*, & le Prince *Radziwill*, Grand Chancelier de *Lituanie*. Mais la plupart des suffrages se réunirent en faveur de M. *Leczinski Palatin de Poznanie* qui fut élu & déclaré Roi de *Pologne* le 12. Juillet 1704. Les Partisans d'Auguste protesterent contre cette élection, & de-

clarerent le Palatin de *Posnanie* Rebelle & ennemi de la Patrie.

Le Couronnement de *Stanislas* se fit le 4^e Octobre avec toutes les ceremonies ordinaires : on ne negligea que celles qui n'étoient pas de consequence. On peut mettre du nombre de ces dernieres, la coutume de jeter des medailles au peuple. Il en est de même du lieu du Couronnement, qui est ordinairement à *Cracovie*, quoique cela n'ait pas toujours été observé. Le Primat fait ordinairement le sacre du Couronnement; mais on a des exemples que d'autres Evêques l'ont aussi fait en cas de besoin. Pour ce cas-ci, outre que le Cardinal ne pouvoit pas se rendre à *Warsovie*; il declarera qu'il approuvoit tout ce qu'on auroit fait en son absence, & qu'il le tiendrait comme fait par lui-même. Il n'y eut pas un Palatinat ni dans la *Prusse*, ni dans la *Grande Pologne*, ni dans la *Petite*, & même dans la *Lithuanie* & dans la *Samogitie*, où étoient les Troupes ennemies; qui n'envoyât quelques Deputez. Les Cosaques empêcherent ceux de la *Russie* de s'y rendre; mais nonobstant cela; les principaux d'entre eux ne laisserent pas de temoigner leur obéissance.

Cependant le Roi de *Suede* toujours vainqueur se disposa à entrer en *Saxe* avec ses forces. L'approche de Sa Majesté causa dans tout ce pays une allarme extraordinaire. Les Habitans de la Campagne fuyoient dans les Villes, & ceux des Villes fuyoient plus avant dans le pays, & même hors de la *Saxe*. Alors *Auguste*

Juillet, Août & Septembre 1793

Auguste qui n'avoit plus aucune ressource, & qui voyoit son Ennemi dans le cœur de ses Etats, se determina à lui demander la paix. Il écrivit pour cet effet une Lettre de sa main à ce Prince, & chargea secretement le Baron d'Imhof & Mr. Finsten de l'aller porter à Sa Majesté Suedoise. Dans le tems que cette paix se negocioit secretement Auguste livra bataille au General Meyerfeld à une lieuë de *Ralsch*, & remporta sur lui une victoire dont il ne voulut pas profiter. Il signa même alors le Traité de paix par lequel Charles XII. lui ôtoit la Couronne, & partit en même-tems pour Saxe dans le dessein de s'aboucher avec le Roi de Suede.

Lorsque Sa Majesté Polonoise fut arrivée à *Cracovie*, Elle envoya ordre au Comte de *Zinzendorf*, Gouverneur de *Dresde*, de faire publier la paix, & lui donna avis qu'Elle se rendroit incessamment en Saxe. Voici en substance ce que contenoient deux des principaux Articles de ce Traité.

I. Le Sérénissime & très-Puissant Prince Frederic, Roi Electeur de Saxe, renonce pour toujours en faveur de la Paix, à tous ses droits & prétentions au Royaume de Pologne, & reconnoit en consequence pour legitime Souverain de ses Etats, le très-Sérénissime & très-Puissant Prince, Stanislas I. sous condition que ledit Sérénissime Roi, Electeur de Saxe, retiendra pendant sa vie, le nom & les honneurs de Roi, sans pouvoir porter les armes, ni prendre le titre de Roi de Pologne.

II. La Sérénissime Roi & Electeur promet de

notifier dans six semaines, après la signature du présent Traité, son abdication aux Etats de la Republique de Pologne, auxquels il remet dès à présent le serment qu'ils lui ont prêté: s'engageant en outre de n'entretenir aucune intelligence avec eux, & de ne donner retraite ni secours à aucuns Membres de la Republique, Ennemis declarés ou secrets du Roi Stanislas.

Auguste arrivé en Saxe vit le Roi de Suede & mangea diverses fois avec lui. Charles XII. obtint d'Auguste tout ce qu'il voulut, il engagea même ce malheureux Prince à écrire au Roi Stanislas pour le féliciter sur son avènement à la Couronne. Auguste fut encore obligé d'ordonner lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de *Roi de Pologne*, & fit même effacer ce titre de toutes les prières publiques. Il mit en liberté les Princes *Jaques & Constantin Sobieski* qu'il avoit retenus long-tems renfermez. Il livra aux Troupes Suedoises le malheureux *Patkul*, Ambassadeur du Czar, qui fut rompu vif & mis en quartiers.

Charles XII. après un long séjour en Saxe, se determina enfin à partir. Le 6. Septembre 1707. il se rendit à *Dresde* où il prit congé du Roi Auguste. Cette entrevue se passa comme toutes les autres, en civilité & en honnêteté reciproques. On prétend même qu'elles furent en cette occasion encore plus grandes qu'à l'ordinaire. Le dessein du Roi de Suede étoit de porter ses armes victorieuses du côté de la *Moscovie*. Il s'avança en effet à grandes journées dans

dans les Etats du Czar ; mais après avoir pénétré fort avant dans un pays presque inconnu son Armée se trouva réduite à la moitié. Ses Troupes perissoient tous les jours par le grand nombre de combats qu'il étoit obligé de livrer à son Ennemi, par la rigueur du froid, par la disette des vivres, & enfin par les maladies qui faisoient de grands ravages. Cette triste situation n'empêcha pas que ce Prince n'entreprît le siege de *Pultowa*. Pour comble de malheurs Sa Majesté fut blessée à ce siege d'une balle de Mousquet qui lui perça le talon & sortit par le gros orteil. Ce Prince avoit déjà ordonné un assaut, quand on vint lui dire que le Czar paroissoit avec une nombreuse Armée. Dans cette fâcheuse extrémité, Charles ordonna au Velt-Maréchal *Renchild* de tout disposer pour livrer bataille. Dès le lendemain on alla attaquer l'Ennemi. D'abord les Suedois eurent quelque avantage ; mais un moment après, le Prince *Menzikoff* attaqua leur corps de réserve qu'il tailla en pieces. Après cet échec on en vint à un combat general. Une volée de Canon emporta les deux chevaux de la chaise du Roi de *Suede*. Ce Prince y en fit atteler deux autres ; mais un moment après une seconde volée de Canon renversa la chaise & le Prince. Cet événement consterna les Soldats qui furent rompus dans le moment par les *Moscovites*, & mis dans une entière deroute.

Auguste n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cette bataille, qu'il prit la resolution de remonter sur le Trône, protestant contre tout

ce qui s'étoit passé à Alrandstat. Il fit publier à ce sujet un Manifeste, que l'on trouve dans notre Auteur; & *Finsten* & *Imhof* qui avoient signé son abdication furent mis en prison, pour avoir, disoit-on, passé leurs ordres & trahi leur Maître. Sa Majesté Polonoise quitta la Saxe au mois d'Août 1709. & se mit en marche pour la Pologne. A mesure que ce Prince avançoit dans son Royaume, les principaux d'entre ceux du parti contraire accouroient en foule se soumettre à lui, après avoir abandonné le Roi Stanislas. A l'égard de ce dernier, il fut obligé de quitter la Pologne & de se retirer avec le Général *Craffau*.

Il n'est pas besoin de pousser notre Extrait plus loin pour faire juger du grand nombre de faits importans contenus dans cette Histoire. Quant au reste, elle paroît écrite avec beaucoup d'impartialité. On n'y trouve ni satires ni invectives qui deshonnorent toujours un Historien. On y a inséré la plupart des piéces authentiques qui paroissent les plus intéressantes, & par lesquelles on peut toujours s'assurer de la vérité de certains faits. Un Journaliste qui a déjà donné une idée de cette Histoire, prétend que notre Auteur a puisé une bonne partie des matériaux du second Tome dans une *Histoire de Pologne* qui est l'ouvrage d'un nommé *M. Jolli*, & dans celle de *la Scission de Pologne* dont *M. de la Bizardiere* est l'Auteur. Il ajoute que les *Histoires de Charles XII.* & celle de *Pierre le Grand* ont fourni de grands détails pour une partie considérable du reste;

& que comme il se trouvoit encore un vuide depuis la mort de ces deux Princes jusqu'à celle d'Auguste, notre Auteur l'a heureusement rempli par les Gazettes & les Mercurès. Il lui reproche enfin qu'on y rencontre des Traitez, des Memoires, des Manifestes, des Lettres des Souverains & des Ministres, & autres pieces de ce genre. La Critique de cet habile Journaliste nous a paru très-mal fondée à plusieurs égards. L'Auteur de cette Histoire n'a presque rien tiré de celle de Pologne, où l'on ne trouve qu'un abrégé fort defectueux de ce qui s'est passé pendant l'Interregne qui a précédé celui-ci. Il s'est encore moins servi de l'Histoire de *Pierre le Grand* sur laquelle il a à peine jetté les yeux. A l'égard de la *Scission de Pologne*, des Histoires de Charles XII. & des Journaux, on y a eu recours dans le besoin comme à un grand nombre d'autres Ouvrages; dans lesquels il a fallu nécessairement puiser pour travailler à cette Histoire. C'est au Journaliste à indiquer de meilleures sources: si celles-ci sont bonnes n'étoit-il pas permis d'y recourir? Il y a quelquefois des faits très-intéressans & souvent très-essentiels à une Histoire dont il n'est fait mention que dans certaines feuilles périodiques: faut-il donc les omettre ces faits, par cette seule raison qu'un Gazetier les rapporte? Les circonstances du tems exigeoient aussi que notre Auteur inserât dans son Histoire plusieurs Traitez & Manifestes qui s'y trouvent; & l'on peut dire que ces sortes de pieces sont à present la partie la plus intéressante d'une Histoire de Pologne. Notre Auteur auroit-il dû, par exemple,

xemple, ne pas inserer ce beau Manifeste (a) que le Roi Auguste fit publier, lorsqu'il voulut remonter sur le Trône. On doit dire la même chose de plusieurs autres pieces, sur lesquelles une bonne partie de l'Histoire est fondée, & qui nous mettent souvent au fait de certaines circonstances que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

(a) Tom. III. pag. 219, & suiv.

ARTICLE VIII.

Vetus Testamentum ex versione Septuaginta Interpretum, olim ad fidem Codicis Alexandrini summo studio & incredibili diligentia expressum, emendatum ac suppletum a JOANNE ERNESTO GRABE S. T. P. Nunc vero exemplaris Vaticani aliorumque MSS. Codd. Lectionibus variis, nec non Criticis Dissertationibus illustratum, insigniterque locupletatum summa cura edidit JOANNES JACOBUS BREITINGERUS.

C'est-à-dire:

Le Vieux Testament selon la version des Septante Interpretes, exprimé avec un très-grand soin & une exactitude incroyable du Manuscrit d'Alexandrie, corrigé & suppléé par Monfr. GRABE, embelli par des Variantes du Manuscrit du Vatican & d'autres MSS. & enrichi des Dissertations Critiques, par JEAN JACQUES BREITINGER. A Zurich, chez Heidegger & Compagnie, l'an 1730. 1731. & 1732. en 4. Tomes in quarto.

Mon-

Monsieur *Breithinger*, presentement Professeur en Hebreu a Zurich, ayant entrepris de donner une nouvelle Edition des *Septante*, engagea pour cet effet son Libraire à reimprimer celle de Mr. *Grabe* faite en Angleterre sur le célèbre Manuscrit d'Alexandrie, avec les Prolegomenes; il ajouta au bas de chaque page les Variantes tirées de l'Edition de Rome, faite sur le Ms. du Vatican; & il y ajouta quelques courtes prefaces, accompagnées des Observations de Lamb. Bos & des prefaces qui se trouvent à la tête de l'Edition de Rome.

Le caractère en est assez beau, & l'Impression est correcte: desorte que si on n'avoit promis, que ce qui vient de paroître, il n'y auroit que peu à redire. Mais l'exécution ne répond point au Projet, publié dès le commencement de l'année 1728, dans lequel on avoit sollicité les souscriptions & les avances de passé trois florins, qui faisoient environ le tiers du prix entier de ce Livre.

Car on promit dans le projet trois Dissertations de Mr. *Grabe*, sur les corrections faites par Origene dans ses Hexaples, sur la preference du Ms. d'Alexandrie à celui du Vatican, avec une Lettre sur la même matiere au Docteur Mill. Toutes ces pieces manquent à notre edition, & nous apprenons par Mr. *Læ* dans les Prolegomenes du second Tome, que la piece principale, dans laquelle la preference du Ms. d'Alexandrie auroit été démontrée, ne s'est point trouvée parmi les papiers de feu Mr. *Grabe*.

Monsi. *Breithinger* promit aussi trois Dissertations

tations de sa façon sur les MSS. d'Alexandrie & du Vatican, & d'un Pseautier qui se trouve à Zurich. On n'en voit rien dans l'édition ; au lieu de cela on fait esperer, dans la Preface du dernier Tome, un *Tome cinquieme, dont on enrichira cette Edition avec le tems, où l'on soutiendra courageusement, dit-on, l'antiquité & l'autorité* du MS. Alexandrin, *contre les injustes chicanes de quelques demi-savans, qui ont tâché par une criminelle audace de la rendre suspecte. Ce que nous ferons dans son lieu, ajoute-t-on, s'il plaît à Dieu.* Cette défaite pourroit paroître un peu cavaliere, à ceux qui avoient avancé leur argent avec les souscriptions. On ne nous fera jamais accroire, diront-ils, que les pieces annoncées auroient été *bors de leur place*, si on les avoit publiées selon les engagemens, que l'on avoit pris dans le projet ; & il ne s'agissoit pas ici de declamer contre un troisieme parti, mais de tenir ce qu'on nous avoit promis.

Enfin on promet les *Variantes* tirées de la marge d'une Bible d'Isaac Vossius, & celles d'un Octateuque de Basle, d'un Pseautier de Zurich, & de quelques cahiers, qui se trouvent à la Bibliothèque de Leide, publiés autrefois par Mr. Bos & en dernier lieu par Monfr. Mill, Professeur à Utrecht. Cette promesse fut reiterée par un autre Avertissement du 23. Avril 1728, dans lequel, après avoir dit, qu'on ne donnera pas cette Edition *in octavo* comme on l'avoit proposée d'abord, mais *in quarto*, & que le pretendu Octateuque de Basle contenoit en trois differens Tomes la Genese & l'Exode, les livres des Rois & de

& des Chroniques; Job, les livres de Salomon, la Sapience & Sirac; on s'engagea de nouveau, à remplir les conditions, & à donner la Collation de deux MSS. d'Augsbourg par dessus. Mais dans l'Edition même on ne trouve rien de toutes ces Variantes, si ce n'est sur le Titre: & on est encore renvoyé au cinquième Tome, qui paroitra, s'il plaît à Dieu, & qu'il faudra alors payer à part.

On ne sauroit ici passer sous silence une bevue bien ridicule, qui s'est faite à l'égard des MSS. de Basle. Le Pere Dom Bernard de Montfaucon ayant cité souvent dans ses Hexaples sous le nom de *Codex Basiliensis* un Manuscrit du dixième siècle contenant l'Ostéatèque, on prit cela bonnement pour un MS. de la Bibliothèque de Basle. Dans cette supposition Monsr. le Docteur Jacques Christophle Iselin, l'un des Bibliothecaires de l'Académie, en écrivit dans une Lettre, ce que Mr. Breitinger a eu soin d'insérer dans son Avertissement: (a) *Ne pensez pas, que nos MSS. aient jamais été collationnés, car pour ce qui regarde la pen de diverses Leçons, rapportées par le P. de Montfaucon, je crois que le P. Mabillon ou quelque autre les a remarquées en feuilletant nos livres par ci par là, & en courant la poste, comme les Savans ont accoutumé de faire dans leurs voyages.*

On a de la peine à concevoir, comment on a

pu

(a) *Neque est sans quod existimes, ab illo antehac esse cum editis collatis: nam quæ pauca Lætionis varia à talib. Montfalconio allegantur, puto illas ego Mabillonium, vel si quis fides alius, certis locis cursim inspectis, ut sans se in pœntrationem ab hominibus eruditiss, olim adnotasse.*

Tom. XI. Part. I.

P

pu commettre tant de fautes en si peu de lignes. L'affirmation, que ces MSS. de Basle n'avoient jamais été collationnés est également temeraire & fausse. Le moyen de prouver, que des livres qui ont été entre les mains des Savans & à l'usage du public depuis trois cens ans n'ayent jamais été collationnés? On assure au contraire, que si le Docteur avoit consulté son Collegue, l'autre Bibliothecaire, il auroit pu apprendre de lui, que tous ces MSS. ont été effectivement collationnés, il y a 15. ans; outre qu'il paroît par les Regitres de l'Academie, qu'ils furent accordés à *David Hoeschelius* demeurant à Augsbourg, qui les avoit demandé pour son édition du Livre de *Sirac*. On n'a même qu'à ouvrir les MSS. en question, pour voir d'abord le nom du célèbre *Martinus Crusius*, qui s'en est servi à Tubingue il y a 160. ans. Nonobstant tous ces faits nôtre Bibliothecaire decide magistralement, que ces MSS. n'ont jamais été collationnés par qui que ce soit.

La Scene la plus plaisante c'est de voir ici le Docteur par son mal entendu en contradiction avec le savant Benedictin. 1. Le P. de Montfaucon a eu soin d'expliquer très-clairement ce qu'il entendoit par le MS. *Basilien*, quand il en a parlé la premiere fois, dans son Avertissement sur la Genese, *C'est un MS*, dit-il, *qui se trouve à Rome dans le Couvent des RR. PP. de S. Basile. Codex RR. PP. Sancti Basilii Romæ*: le Docteur le confond avec des MSS. qui sont à Basle, dans la Bibliotheque de l'Academie. 2. Le MS. *Basilien* de Rome est du dixieme siecle selon le P. Montfaucon: ceux de Basle ne sont pas

pas si anciens à beaucoup près. 3. Le P. de Montfaucon a tiré de très-grands secours & un nombre infini de Leçons de ce MS. *Basiliens* ; ce qui paroît à l'œil dans ses Hexaples, outre qu'il nous le repete dans ses Avertissemens. (a) Mr. Iselin ne faisant pas la moindre attention à tout cela, & malgré la politesse dont il se pique, donne le dementi au savant Religieux, & nous assure gravement dans sa Lettre, qui a été rapportée ci-dessus, que le P. de Montfaucon n'allegue que *peu* de leçons tirées de certains endroits de ce MS. (b) Le P. de Montfaucon devoit-il s'attendre à un pareil traitement d'un homme, qu'il avoit comblé d'honnêtetés durant son séjour à Paris, & pour lequel il a eu la complaisance d'insérer, dans les *Antiquités expliquées*, un très long fragment de sa Lettre sur les baches des Anciens ? 4. Le P. de Montfaucon dit, qu'il a lui-même vu & collationné le MS. en question, étant à Rome : voyez les Hexaples sur l'Exode Ch. XXVIII, vs. 5. Le Docteur nie cela, & nous soutient, que tout ce que le P. de Montfaucon en fait, il l'a appris du P. Mabillon ou de quel-

(a) *Monito in Exodum: Ex his qui majorem lectionum copiam suppeditarunt, sunt Basiliensis, cujus formam descripsimus in Monito ad Genesim; in Leviticum: Ex his autem magis subsidio fuerunt Codex Basiliensis, unde ingentem lectionum copiam nondum observatam mutuati sumus; in Numeros: Qui plura suppeditavit est Codex Basiliensis de more; in Deuteronomium: ut maxime codice Basiliensi, qui longe plura quam alii suppeditavit; in Josuam: Lectiones libri Josue magno numero nobis suppeditavit Codex ille Basiliensis, de quo frequenter supra; in Judices: Magnam lectionum sylvam nobis suppeditavit Codex Basiliensis.*

(b) *Rariora Lectiones varia a Cel. Montfalconio allegantur. &c.*

quelque autre. 5. Le Ms. *Basilien* à Rome contient la fin de la Genèse & le reste des Livres de Moïse, avec les livres de Josué & des Juges: les MSS. de Basle, que le Docteur confond avec le Ms. *Basilien*, ne contiennent rien de tout cela, excepté la fin de la Genèse & le commencement de l'Exode. 6. Le P. de Montfaucon entend par les diverses leçons tirées du Ms. *Basilien*, les différentes Interpretations d'Aquila, de Symmachus & de Theodotion, qu'il avoit trouvé à la marge du Ms.: mais le Docteur entend par là les variations qui se trouvent dans le texte des Septante même, quand on compare le Manuscrit avec l'Edition imprimée. 7. Enfin le Docteur accuse le P. Mabillon & les savans Voyageurs en general d'avoir vu les MSS. en *contravariant la poste*. C'est un bon mot de la seconde main, emprunté de la Critique du P. Simon contre Monsieur Burnet: mais il est très-mal appliqué ici, puisqu'il est certain par tout ce que nous venons de dire, que le Docteur lui-même a *contravariant la poste*, qu'il a parlé en étranger des affaires de sa patrie & de son métier, & qu'il a confondu mal à propos un Ms. de Rome avec ceux de Basle. Voilà un exemple de précipitation causée par une trop bonne opinion de sa memoire & de son autorité.

Nous n'avons garde d'imputer tous ces défauts à Monsieur Bretinger; comme il est très-honnête homme, nous le croyons volontiers sur sa parole, quand il dit qu'il a fait ce qui dependoit de lui, quoi qu'il n'ait pas encore satisfait à l'attente du public; il se peut que ceux,
sur

sur lesquels il comptoit, ne lui ont rien communiqué, il se peut aussi, ce qui est bien pis, qu'ils lui ont communiqué des faussetez. Quoiqu'il en soit, il y a encore moyen de redresser tout cela, & peut-être on n'a rien perdu par ces delais, qui lui donnent le tems de reflechir encore une fois sur ce qu'il entreprend de prouver, & de rectifier l'idée qu'il a du Ms. d'*Alexandrie*, comme du meilleur & du plus venerable de tous.

Car il semble que la haute idée, qu'il en a conçu, le porte jusqu'à vouloir defendre des fautes manifestes: par exemple, ce *Manuscrit* confond toutes les lettres, voyelles ou consonnes, qui se prononcent d'une maniere semblable; qu'y avoit-il de plus naturel que de conclure de là, que celui qui l'avoit écrit n'entendoit pas l'orthographe, & que probablement c'étoit une fille, puisqu'on fait par l'histoire d'Origene, qu'on employoit des filles pour copier les livres? Cette conjecture ne plait pas à notre Editeur: *Mr. Bos* qui l'a faite ne s'entendoit pas en *MSS.*, dit-on, & les autres ont mieux aimé le suivre aveuglément que rechercher la verité. Examinons les raisons, qu'il apporte.

On ne peut pas attribuer la maniere d'écrire dans le Ms. d'*Alexandrie* à l'ignorance du Copiste: parce qu'elle est uniforme, depuis le commencement du livre jusqu'à la fin. Il semble que la raison alléguée prouve plutôt le contraire; car supposé l'ignorance du Copiste, n'étoit-elle pas égale par tout, & ne devoit-elle pas se repandre dans tout le livre par une repetition continuelle des mêmes fautes contre l'orthographe?

Voici la seconde raison : *Les MSS. les plus anciens sont tous écrits de la même manière ; donc on ne sauroit l'attribuer à l'ignorance du Copiste.* Ce qu'on dit ici de *tous les anciens MSS.*, ne se trouve pas vrai, car le Ms. le plus ancien & le plus célèbre des Prophetes, qui appartient aux PP. Jesuites à Paris, est écrit avec toute l'exactitude possible par rapport aux accens & aux lettres. Mais quand même cela seroit vrai, la conclusion qu'on en tire ne seroit pas juste ; car *tous les anciens MSS.* se reduisant à trois ou quatre seulement, il ne seroit pas impossible, qu'ils fussent tous écrits par des Copistes qui n'avoient aucune connoissance de l'orthographe : au moins il seroit très-difficile de prouver le contraire.

Ce qu'on ajoute est tout à fait incomprehensible : (a) *Ainsi il est clair qu'il faut chercher dans l'accent particulier des Alexandrins la véritable raison de la manière d'écrire, qui se trouve dans tous les anciens MSS.* Il semble plutôt, qu'il auroit falu chercher une raison *generale* d'une chose qui est commune à tous les MSS. ; car à moins qu'on ne prouve que tous les MSS. ont été écrits à Alexandrie, l'accent Alexandrin qu'a-t-il de commun avec des livres écrits à Constantinople ou en Chypre ? Et si la manière d'écrire en question depend de l'accent particulier d'Alexandrie, d'où vient que les Oeuvres de S. Athanase, de S. Cyrille & des autres Peres Egyptiens

ne

(a) *Itaque satis constare arbitror hanc scribendi proprietatem omnibus Codicibus communem quarendam esse in peculiari lingua Alexandrina dialecto,*

ne sont pas écrites & imprimées de la même manière ? D'où vient enfin , qu'il y a des MSS. de la Bible écrits en Egypte, dans lesquels toutes les loix de l'orthographe sont observées ?

Mais laissons ces minuties d'orthographe, & venons à la valeur réelle du Ms. d'Alexandrie. Monfr. Breitinger est presque en extase quand il en parle, il a de la peine à trouver des mots assez forts pour exprimer le profond respect qu'il lui porte, il promet de prouver que c'est le meilleur de tous les MSS., il offre ce *Tresor* à Messieurs les *Presidens de l'Eglise de Zuric* par une Dédicace datée du 5. Fevrier 1730.

Voici une difficulté embarrassante pour lui. Monfr. *Iselin* fit imprimer à Basle, quoique clandestinement & contre la defense expresse du Magistrat souverain, une Lettre comme venant des mêmes *Presidens de l'Eglise de Zuric*, datée le 10. de Janvier 1730. dans laquelle on porte tout un autre jugement du Ms. d'Alexandrie en ces termes : (a) *Pour ce qui regarde l'édition de ce Testament fameux, ne permettez pas que ce monstre paroisse au préjudice de l'Eglise, même selon le Manuscrit d'Alexandrie, lequel a été apparemment forgé, pendant que les Ariens ayant le dessus, avoient enforcé tout l'Univers, & qu'on n'exposoit en vente publique ni ne vendoit que des faussetés, & point la verité.* Com-

(a) *Et quantum Testamenti illius famigeratissimi editionem atinet, nolite dare—ut monstrum hoc, etiam secundum Alexandrinum Codicem adornatum (qui forte in ipso Arianismi dominantis & totum orbem fascinantis seculo compositus est, quando veri nihil, sed omnia falsa, nundinata venditataque sunt) in Ecclesia perniciem denuo excludatur.*

-Comment concilier ce Système avec celui de Mr. Breitinger? Mr. Breitinger auroit-il comblé de louanges un Manuscrit, en même-tems que les Presidens de son Eglise l'avoient en abomination? Auroit-il osé leur presenter publiquement une Edition faite sur ce même Ms.? Est-il à croire que ces sages & savans Presidens jugent si mal d'un Manuscrit connu depuis près de cent ans? Est-il même concevable, qu'on souffle ainsi le chaud & le froid, en prônant un Manuscrit quand il s'agit des intérêts d'un Libraire de Zurich, & en decriant le même Ms. comme heretique, sur le bruit incertain & faux, qu'un autre Libraire le veut publier aussi? Une pareille supercherie seroit elle bien pardonnable? La contradiction est si grossiere & si absurde, qu'il n'y a pas moyen de l'éviter qu'en defavouant la Lettre, qui porte d'ailleurs d'autres caracteres de reprobation.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Ecrivain de ce Ms. d'Alexandrie ne sent point l'Arien: 1. Il a au devant des Pseaumes la Preface de S. Athanase, qu'il nomme *Archevêque*; or on fait que les Ariens ne l'ont jamais reconnu en cette qualité. 2. Après les Pseaumes il y a des Hymnes, dont l'onzieme a pour titre: *παινον ὑπὲρ τῆς Θεοτόκου: priere de Marie la Mere de Dieu*. On doute fort, si un Arien auroit aimé à se servir de cette expression. 3. L'Hymne quatorze & dernier contient une adoration & invocation formelle de Jesus-Christ, dans laquelle il est joint au Pere & au S. Esprit. On nous indique dans les Prolegomenes du

Juillet, Août & Septembre 1733. 233

du 2. (a) & du 4. Tome, que c'étoit l'hymne qu'on chantoit tous les matins dans l'Eglise Grecque *Orthodoxe*, & que, selon toutes les apparences, c'est le même dont parle Plin le jeune quand il écrit à Trajan, que les Chrétiens chantoient un hymne à la gloire de Christ, par lequel ils reconnoissoient sa *Divinité*. Le savant *Usser* cite aussi cet Hymne dans son *Traité des Symboles* comme un témoignage de l'*Orthodoxie* des Anciens. Tout cela ne convient nullement à un Arien. 4. L'Epître aux *Hebreux* est non seulement toute entière dans le Ms. d'Alexandrie, mais elle y tient une place plus honorable, que dans les autres copies; car au lieu que dans celles-ci elle est la dernière de S. Paul, & que Luther l'a même déplacée & l'a rangée après les Epîtres Cathol., elle se trouve là immédiatement après les Epîtres aux *Thessaloniens*, avant les Epîtres à *Timothee*, à *Tite* & à *Philemon*. Un Arien n'auroit jamais fait cela, car ils recusoient l'Epître aux *Hebreux*, & disoient qu'elle n'étoit pas de S. Paul, parce qu'elle étoit trop contraire à leurs opinions, comme nous l'apprenons de S. *Epiphane* & autres. 5. Un Arien falsificateur, qui auroit entrepris d'ajuster la Bible aux opinions de sa Secte, y auroit mis quelque endroit, qui auroit enseigné clairement la doctrine Arienne, ou bien il auroit changé les passages les moins compatibles avec son *Système*, particulièrement le commencement de l'*Evangile de S. Jean*. Nous ne trouvons rien de semblable dans le Ms. d'Alexan-

Alexandrie; outre que le premier de S. Jean y est sans aucune alteration, il ne s'est point encore trouvé de Savans, qui se soit aperçu que le Ms. d'Alexandrie sentoît l'Arianisme, comme on vient de l'insinuer en dernier lieu, sans en apporter la moindre preuve. 6. Le Dr. Mill & d'autres Connoisseurs croient, que le Ms. d'Alexandrie a été écrit dans le sixieme siècle, ou au plutôt vers la fin du cinquieme. Dans ce tems le parti Arien étoit ruiné en Egypte, & sentir l'Arien c'étoit sentir le fagot. D'où nous concluons qu'il n'est nullement probable, que l'Ecrivain de ce Ms. ait été dans le parti persécuté plutôt que dans le parti dominant; & que c'est même une injustice de l'accuser d'un crime contre les loix de l'Etat, sur des soupçons legers, & sur un simple *peut-être*.

Il ne paroît pas que Mr. Breitinger ait jamais douté de l'orthodoxie du Ms. d'Alexandrie: mais il doit prendre garde de tomber dans l'autre extrémité. Ce Manuscrit pour être orthodoxe n'est pas pour cela le meilleur de tous: les Manuscrits Grecs de la Bible, qui nous sont venus du Levant, sont tous orthodoxes par rapport aux controverses Ariennes, mais il y a pourtant une vaste différence par rapport à leur bonté & fidélité. Si Mr. Breitinger veut bien prendre la peine de comparer le Vieux Testament du Ms. d'Alexandrie avec les Hexaples du P. Montfaucon, & le Nouveau avec l'Edition du Docteur Mill, il changera de sentiment, & il verra que ce Ms. ne représente pas le Vieux Testament selon les Septante, mais avec les additions & changemens de

de Theodotion, & que dans le Nouveau son Com-
piste a pris la liberté d'alterer le style des Écri-
vains sacrés à tout moment: en un mot que ce
Manuscrit est extrêmement interpolé, & par
conséquent peu digne de foi. S'il lui reste quel-
que doute là-dessus, on se fera un plaisir de lui
communiquer les lumières qu'on a. S'il persiste
au contraire à soutenir ce qu'il a avancé, & à
prôner son Saint, jusqu'à mépriser l'autorité de
tous les autres Manuscrits; & à traiter de de-
mi-savans audacieux & chicaneurs le célèbre Ga-
taker, & tous ceux qui ont jugé comme lui du
Manuscrit d'Alexandrie, il trouvera à qui parler:

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

IL est assez rare que les Predicateurs se decla-
rent contre les Myfteres, cependant en voi-
ci un qui a pris ce parti: *Religion plain, not My-
sterious; or Reason the Judge of all Doctrines*: c'est-
à-dire, que la Religion est claire & intelligible, &
non mystérieuse; ou que la Raison est le Juge de
tous les Dogmes de la Religion. Sermon prêché à
Londres par George Johnstou. In 8. Ce qui est
obscur ou inintelligible, dit l'Auteur, ne sauroit
être l'objet de nôtre croyance; les Scholastiques
ont inventé les Myfteres, en fabriquant des dog-
mes de Religion qu'ils ne pouvoient pas expli-
quer, & se sont ensuite déchainés contre la Rai-
son.

son en disant qu'elle étoit corrompue, aveuglé &c. Il examine les difficultés qu'on lui peut faire, & particulièrement celle qui est tirée de ce que dans les choses naturelles il y a une infinité de Mystères, & que la matière a plusieurs propriétés que nous ne comprenons pas.

Mr. *John Campbell* a entrepris de nous donner une „ Histoire nouvelle & complète de la „ Sainte Bible, comme contenant les Ecrits du „ Vieux & du Nouveau Testament, depuis le „ commencement du Monde, jusqu'au premier „ établissement du Christianisme; liée par tout „ avec l'Histoire profane éclaircie par des Notes, contenant les Antiquités, les Rites &c. de „ la Nation Juive, & où l'on explique les Textes difficiles, on rectifie les mauvaises Traductions, & on concilie les Contradictions apparentes. Avec des Dissertations sur les passages & les événemens les plus remarquables; „ des Tables Chronologiques, des Cartes, des „ Figures &c. „ Cet Ouvrage sera un in folio d'environ 300. feuilles; on en distribue trois, brochées en papier bleu, toutes les semaines pour le prix de six sous.

On vient de publier *Letters concerning the English Nation. By Mr. de Voltaire*; c'est à-dire, *Lettres sur les Anglois. Par Mr. de Voltaire*. Ceci n'est qu'une Traduction, mais on nous promet bientôt l'Original, qui sera aussi imprimé ici (a). Mr. de Voltaire écrivit ces Lettres en 1728-1731 qu'il étoit en Angleterre. Ce Volume en contient vingt-quatre. Les IV. premières roulent sur les Quakers: la V. parle de l'Eglise Anglicane: la VI. des Presbytériens: la VII. des Sociniens, Ariens,

(a) E. Ledet & J. Dabordes l'impriment actuellement à Amsterdam.

riens, ou Antitrinitaires: la VIII. du Parlement: la IX. du Gouvernement: la X. du Commerce: la XI. de l'Inoculation: la XII. du Chancelier Bacon: la XIII. de Mr. Locke: la XIV. de Des Cartes & du Chevalier Newton: la XV. de l'Attraction: la XVI. de l'Optique de Mr. Newton: la XVII. des infinis en Geometrie, & de la Chronologie de Mr. Newton: la XVIII. de la Tragedie: la XIX. de la Comedie: la XX. des personnes de qualité qui cultivent les Belles-Lettres: la XXI. du Comte de Rochester & de Mr. Waller: la XXII. de Mr. Pope & de quelques autres fameux Poëtes: la XXIII. des égards qu'on doit avoir pour les gens de Lettres: la XXIV. de la Societé Royale & des autres Academies. Voilà une grande variété: il n'y a pas d'apparence que personne s'avise de prendre au pié de la lettre tout ce qu'on y débite, il y a du vrai & du faux, du bon & du mauvais, des airs de savoir & des ignorances grossières &c. Avec tout cela il ne faut pas douter que ces Lettres ne soient aussi bien reçues que les autres Ecrits de Mr. de Voltaire.

Le Dr. Tindal, Auteur du *Christianisme aussi Ancien que le Monde* &c. mourut le 26. de ce mois d'Août. On vous donnera une autre fois les particularités les plus essentielles de sa Vie, & le Catalogue de ses Livres & brochures.

D E D O N N E E.

Pierre de Mont vient de publier une très belle Edition d'un Livre fort estimé, & qui étoit fort rare; c'est l'Histoire d'Espagne par le Jésuite MARIANA, avec une Continuation jusqu'à la fin du XVI. Siècle, qui n'avoit jamais paru, & qui est du P. MARIANA, aussi Jésuite & Espagnol. On y a joint les Portraits des Rois d'Espagne. L'ouvrage

238 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

vrage est en 4. volumes in folio, dont le dernier contient la Continuation. En voici le Titre: JOANNIS MARIANA SOD. Jesu, Historia de rebus Hispaniæ libri triginta. Accedunt JOANNIS EMMANUELIS MONTANA Valentini, Ordin. SS. Trinitatis Redemptionis Captivorum, Continuationis nova Libri decem. Cum Leonibus Regum.

On en donnera l'Extrait dans le Volume suivant de cette Bibliothèque. On donnera aussi dans le même Volume l'Extrait des Oeuvres posthumes du P. Hardouin qui viennent de paroître. Mais nous ajouterons ici l'Epitaphe de ce célèbre Jesuite qu'un habile homme a faite, & qu'on nous a communiquée:

Hic jacet bannitus napadeborum,
Nations Gallus, Religione Jesuita,
Orbis literarum portentum,
Doctæ fabricans,
Antiquitatis cultor idem atque depredator,
Commenta inaudita vigilans somniavit,
Scepticum pîd egit
Cradulitate pper,
Audaciâ juvenis,
Delictis Senex,
Verbo dicam: Hic jacet HARDUINUS.

TABLE DES ARTICLES.

- I. PUFENDORF, Le Droit de la Nature & des Gens, traduit par M. BARBEYRAC, N. edit. Pag. 5
- II. DE CROUSAZ, Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne, Second Extrait. 36
- III. Le P. de CHARLEVOIX, Histoire de l'Isle Espagnole, ou de S. Domingue. 91
- IV. J. JAC. SCHEUCHZER, Physique sacrée, ou Histoire Naturelle de la Bible. 141
- V. Le Vritable Almanach nouveau pour l'année 1733. ou le nouveau Calendrier Jesuitique. 182
- VI. L. NEWTON, Observations sur les Propheties de Daniel & sur

& sur l'Apocalypse de S. Jean. En Anglois.	199
VII. Histoire des Rois de Pologne jusqu'à la mort du Roi FREDERIC AUGUSTE.	204
VIII. JO. JAC. BREITINGER, Son Edition de la Version du V. T. sur le Ms. d'Alexandrie.	222
IX. Nouvelles Litteraires.	235

CATALOGUE des Livres Nouveaux.

Libri Latini.

- F.** Fabricii Orator Sacer, accessit Heptas Dissertationum Theologico-oratoriarum. 4.
 Steph. de Brais. Epistolæ S. Pauli Apostoli ad Romanos Analysis Paraphrastica notis eruditissimè illustrata. Editio nova cum Epistola commendatitia T. H. v. d. Honert. 4.
 Rari Casus Explicatio Anatomico-Medica, per Th. Schwencke. 8.
 De Urinis Tractatus duo Authore H. J. Rega. 8.
 Operationes & Experimenta Chirurgica Ant. Nuik. Edit. nova. 8.
 Em. Merillii Opera continent Observationum Lib. VIII. Notas Philolog. in Passionem J. C. Expositiones in L. decisiones Justiniani, variantium ex Cujacio Libros III. differentiarum Juris ex Libris J. Pauli Lib. Singularem. oration. de Tempore in studiis Juris prorogando. 4.

Livres des François.

- P**ausanias, ou Voyage Historique de la Grèce, traduit en François, avec des Remarques, par M. l'Abbé Gedoy. 4 Tomes. 12.
 Essai sur les Erreurs Populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses, ou douteuses &c. 2 Tom. 12.
 L'Astree de M. d'Urfé, Pastorale Allegorique, avec la Clé. Nouvelle édition. 5 Tomes. 12. fig.
 Histoire des Papes, depuis St. Pierre jusqu'à Benoît XIII.

XIII. inclusivement, Tom. 3 & 4, commençant par Eugene IH. & finissant par Pie IV. 4.

Les Interêts presens des Puissances de l'Europe, fondés sur les Traitez conclus depuis la Paix d'Utrecht inclusivement, & sur les Preuves de leurs Pretensions particulieres, par M. J. Rouffet. 2 Tom. 4.

Nouvelle Traduction Françoisse du Pastor Fido, avec le Texte à côté. 12.

Perkin Faux Duc d'York, sous Henri VII. Roi d'Angleterre, Nouvelle Historique. 12.

Temple du Gout, par M. de Voltaire. 8.

Nouveau Recueil des Pièces de Theatre. 8. 2 Tomes.

Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens etc. par Mr. Rollin. Tom. 5.

Les Avansures de Monsr. Robert Chevalier dit de Beauchêne, Capitaine de Flibustiers dans la nouvelle France. 12. avec fig.

Histoire de Charles XII. Roi de Suède, par Mr. de Voltaire Nouvelle édition augmentée par l'Auteur; avec les Remarques critiques de Mr. de La Motte & les Réponses de Mr. de Voltaire. 8.

Oeuvres de Maître Franc. Rabelais etc. Nouvelle Edition. 8. 6 Tom.

Histoire de l'Empire Ottoman traduite de l'Italien de Segredo, par Mri Laurent. 12. 7 tomes.

Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique des six premiers siècles, par le Sr. Le Nain de Tillemont fol. 10 Tomes.

Histoire des Empereurs & des autres Princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise etc. par le Sr. Le Nain de Tillemont. fol. 5 Tom.

Histoire du seizieme siècle, par Monsr. Darand, Ministre de St. Martin etc. à Londres. 12. 4 Tom.

Reflexions sur la Poësie en general, suivies de trois Lettres sur la decadence du Gout en France, par Mr. A. D. S. M. 8.

F I N.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE
1733.

TOME ONZIÈME.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez les WETSTEINS & SMITH,
MDCCXXXIII.

ЕВАНГЕЛИИ

МАТТЕО

МАРКА

ЛУКА

МАТТЕО

МАРКА

ЛУКА

МАТТЕО

МАРКА

ЛУКА

МАТТЕО

МАРКА

ЛУКА

МАТТЕО

МАРКА

ЛУКА

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novem-
bre & Decembre 1733.

ARTICLE I.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ περί ὕψους ὑπέρβουμα.
DIONYSII LONGINI de SUBLIMI-
TATE Commentarius. Quem nova Versione
denavit, perpetuis Notis illustravit, & partim
Manuscriptorum ope, partim conjecturâ, emen-
davit (additis etiam omnibus ejusdem Auctoris
Fragmentis) ZACHARIAS PEARCE, A.
M. Regiæ Majestati à Sacris Domesticis, &c.
Editio Tertia. Accessit FR. PORTI, Cre-
tensis, in LONGINUM Commentarius inte-
ger, nunc primum editus.

C'est-à-dire:

TRAITE' du SUBLIME, par DENYS LONGIN.
Tom. XI. Part. II. Q 2 Pu-

Publié avec une nouvelle Version, éclairci par des Notes d'un bout à l'autre; & corrigé en partie à l'aide des Manuscrits, en partie par conjecture, Avec tous les Fragmens du même Auteur. Par ZACHARIE PEARCE, Maître ès Arts, Chapelain de Sa Majesté Britannique. &c. Troisième Edition, à laquelle on a joint un Commentaire entier, qui n'avoit point encore paru, sur ce Traité de Longin, par FRANÇOIS PORTUS, Candiot. En grand in octavo, pagg. 372. sans les Préfaces. A Amsterdam, chez les Wetstein & Smith, 1733.

IL y a neuf ans, que Mr. PEARCE publia à Londres sa première Edition de LONGIN, en très-beaux caractères, & d'une forme (a) qui ne pouvoit que rendre le Livre plus cher qu'il ne convient à la bourse de bien des Acheteurs. Cela fit depuis naître la pensée aux Libraires de Hollande, de rimprimer cette Edition en un plus petit volume, d'ailleurs plus commode pour la lecture. Ils y furent encouragés par la découverte qu'ils firent d'un Commentaire qui n'avoit jamais paru, quoi que l'Auteur soit mort il y a plus de cent-cinquante ans. Ce nouveau Commentaire devoit être mis tout à la fin, comme de raison, & il ne restoit que peu de feuilles à imprimer des *Emendationes*, ou Notes Critiques séparées du Corps de l'Ouvrage dans l'Edition d'Angleterre, lors qu'il vint tout d'un coup avis
aux

(a) In quarto, En 1724.

aux Libraires, que Mr. Pearce faisoit aussi imprimer son *Longin*, précisément de la même forme. Dès ce moment, ils suspendirent l'impression, qu'ils ne pouvoient abandonner entièrement, vu qu'elle étoit si avancée; & quand l'Edition de *Londres* eut paru, ils la suivirent en ce qui n'étoit pas encore imprimé. Pour le reste, il n'y avoit pas d'autre moyen de l'y conformer, qu'en rassemblant & faisant imprimer à part toute ce qui se trouvoit de corrigé, de changé, ou d'ajouté, par l'Editeur; & c'est ce que l'on a fait. Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qui est particulier à la nouvelle Edition d'*Amsterdam*, il faut parler du fonds même de l'Edition originale, qui, quoi que publiée depuis plusieurs années, n'est guères connue en deçà de la Mer, & dont cette Copie sort depuis peu de dessous la presse.

APRÈS le travail de J A Q U E S T O L L I U S, qui, sur la fin du Siècle passé, publia *Longin* revû sur les Manuscrits, traduit de nouveau en Latin, accompagné de toutes les Notes *Variorum*, sans en excepter les Remarques Françaises de Mrs. BOILEAU, DACIER, & BOIVIN, jointes à la Traduction du premier, que l'Editeur, à cause de cela, fit aussi imprimer dans le même Volume; après tout cela, dis-je, il sembloit qu'il n'y eût plus qu'à copier cette belle & ample Edition, ou du moins qu'on ne pouvoit plus trouver qu'à glâner. Cependant Mr. Pearce, que son caractère d'Ecclésiastique n'a pas empêché de s'enfoncer dans l'Etude des Belles Lettres, crut être en état de donner quelque

chose de plus parfait, & de plus utile au Public; tant pour la révision du Texte, que pour la Version & pour les Notes, qui en doivent faciliter l'intelligence.

Tollius s'étoit servi d'une Collation, faite autrefois par ISAC VOSSIUS, d'un Manuscrit qui est à *Paris*, dans la Bibliothèque du Roi; & de celle qu'un (a) Bibliothécaire du *Vatican* lui communiqua de trois Manuscrits de cette Bibliothèque du Pape. Il avoit lui-même, dans ses Voyages, conféré un Manuscrit de la Bibliothèque de *Saint Marc*, à *Vénise*, mais fort à la hâte, comme il l'avouë; donnant à entendre que ce fût l'effet du peu de courtoisie d'un homme qu'il ne nomme pas. Mr. *Pearce* a eû ici de nouveaux secours. Le Savant HUDSON, Bibliothécaire d'*Oxford*, qui avoit réduit en abrégé l'Edition de *Tollius*, y joignit des Variétez de lecture, tirées d'un Manuscrit du feu (b) Evêque d'*Ely*. Peu de tems après, on vit paroître des Observations Critiques d'un docte (c) Allemand, CONRAD SAMUEL SCHURZFLEISCH, dans lesquelles il explique ou corrige bien des endroits de *Longin*, & il rapporte les Variantes, qu'il avoit recueillies d'un Manuscrit, qui se trouve à *Milan*, dans la Bibliothèque de *St. Ambroise*. Mais Mr. *Pearce* chercha sur tout à être mieux

(a) *Laurent de Zaccagnis*.

(b) *Jean Moore*. Ce Manuscrit est présentement dans la Bibliothèque de *Cambridge*.

(c) *Animadversiones ad Dion. Longin. &c. à Codicibus à JACOBO TOLLIO emissis una &c. Vitenberg: 1711. 84: quarto*.

meux informé du Manuscrit de *Paris*; ce qui lui parut d'autant plus nécessaire, qu'on le croit ancien (a) de six cents ans, & que même, au jugement de feu Mr. BOIVIN, c'est l'original sur lequel tous les autres qui restent ont été copiés. Heureusement un Savant, Grec de nation, & fort versé dans la connoissance des anciens Manuscrits, se trouvant alors à Paris, voulut bien prendre la peine de conferer avec soin celui dont il s'agit, & d'en marquer toutes les diverses leçons à la marge d'un Exemplaire imprimé. Par là, aussi bien que par des Lettres particulières de Mr. Boivin, notre Editeur fut instruit à fond de la qualité & du contenu de ce Manuscrit, comme s'il l'eût vu lui-même. C'est le seul, qui montre bien l'étendue juste des lacunes, que les Interprètes ou n'avoient point connues, ou s'étoient figuré beaucoup moindres qu'elles ne sont: découverte, qui à la vérité augmente le regret de ce que nous avons perdu d'un Auteur si estimé, mais qui sert à empêcher qu'on ne se flatte quelquefois de pouvoir réparer la perte, en suppléant par conjecture peu de mots, ou peu de lignes. Une autre chose encore plus importante, c'est que, par la nouvelle confrontation du Manuscrit de *Paris*; on vit clairement, (b) que les Variétez de lecture, publiées par *Tollius*, sont presque toujours fausses,

(a) M^r. BOIVIN, dans sa 1. Note sur la Version de BOILEAU, dit, que ce Manuscrit est de sept à huit cents ans.

(b) Voyez, par exemple, pag. 216, 218, 227. des *Exemplations*.

fait que cela vienne de la négligence de *Tellius* à conférer le Manuscrit, ou de celle de *Tellius* à copier la Collation, & peut-être aussi à confondre ces Variétés avec les conjectures de *Vossius*. On ne pourra plus désormais s'y tromper. Car, outre les Diverses Leçons fidèlement indiquées dans les Notes de Mr. *Pearte*, il a mis à la fin du Livre une liste de toutes les autres, dont il n'avoit fait aucune mention. Il donne, aussi, dans sa Préface, une description exacte du Manuscrit, de la grandeur & du nombre des Feuillettes qu'il contient, de l'endroit où commencent & où finissent les Lacunes, de la quantité de Feuillettes perdus &c. De plus, il a fait graver un échantillon, en sept lignes, de l'écriture du Manuscrit; ce qui peut servir à juger du tems auquel il a été copié, comme si l'on avoit sous ses yeux le Manuscrit même.

Après la Préface de l'Editeur, on trouve la Vie de l'Auteur. Elle ne peut qu'être courte; ce que l'on fait de *Longin* se réduisant à peu de chose, dont le principal se trouve dans la Préface de la Traduction Française. Mr. *Pearte* auroit pu allonger sa narration, en y joignant les citations des Anciens, d'où il l'a tirée, & qu'il n'indique pas même le plus souvent. On pourra voir toutes ces autorités dans les Préfaces, qui sont à la tête de l'Edition de *Tellius*, laquelle a par là quelque avantage sur celle-ci. Mais notre Editeur est plus exact, sur la liste qu'il donne des Ecrits perdus de *Longin*.

La méthode de ses Notes a quelque chose de singulier, & qui mérite d'être imité. Elles sont
divi-

divisées en deux classes ; l'une de Notes pure-
ment critiques, c'est-à-dire, qui regardent les
Divinités, & la véritable manière de lire ;
l'autre, de celles qui servent à expliquer ou é-
claircir le Texte même. Les dernières sont tou-
tes au bas des pages. Les autres ont été placées
à part, après le Corps de l'Ouvrage ; en sorte
que l'endroit du Texte, auquel elles se rappor-
tent, y est indiqué par des Chiffres, qui se sui-
vent sans interruption, & que, sur ces mêmes
Chiffres, il y a, entre le Texte & les Notes du
bas des pages, d'autres petites Notes, dans les-
quelles on marque en un mot l'ancienne manière
de lire, qui a été changée, ou celle que l'on
croit qu'il faut substituer à la leçon ordinaire,
lors qu'on n'a osé y rien changer. Cela épargne
aux Lecteurs, qui ne cherchent que le nécessai-
re, l'embarras de démêler les Notes utiles pour
l'intelligence de l'Auteur, d'avec les minuties
de Critique, dont ils ne se soucient point, ou
dont ils ne veulent prendre connoissance, qu'a-
près avoir vû sans interruption la suite des pen-
sées : & pour les autres sortes de Lecteurs, qui
aiment mieux la pure Critique, ou qui veulent
commencer par là, il leur est aisé de se satisfaire
en recourant aux Notes, auxquelles on les ren-
voie.

Mais le bon goût de l'Editeur paroît encore
mieux par la nature & le choix des Remarques,
qui sont sous le Texte. S'il en a emprunté une
partie de l'Edition de *Tollins*, de quoi il n'y avoit
pas moyen de se dispenser ; il s'est borné à celles
qui sont de quelque usage pour entendre son Au-

teur, & il les a même souvent abrégées, en vue d'écarter tout étalage d'érudition, qui, quoi qu'il peut-être utile d'ailleurs, ne sert de rien au but principal. Du reste, il a tiré de son propre fonds le plus grand nombre des Notes, & il s'y est proposé, non seulement d'expliquer & d'éclaircir tout ce qui en a besoin, mais encore d'illustrer le fond de la matière, en alléguant des exemples du vrai Sublime, tirez des Auteurs Latins; & de l'Ecriture même, pour les comparer à ceux que *Longin* rapporte des Auteurs Grecs. Il propose aussi des exemples contraires, semblables à ceux que *Longin* critique; & ainsi il fournit aux Lecteurs, de quoi juger solidement, par les Règles établies dans ce Traité, en quoi les anciens Auteurs les plus estimez les ont suivies, ou non, & sont par conséquent dignes d'être louez, ou blâmez.

Pour l'une & l'autre sorte de Notes, il s'est servi de tout ce qu'il trouvoit de bon & dans les diverses Editions de *Longin*, qu'il a toutes parcourues; & dans la Version Françoisse de *Boileau*, accompagnée, outre les Notes du Traducteur, de celles de Mrs. *Dacier* & *Boivin*; & dans les Observations de *Schurzfleisch*, dont nous avons parlé ci-dessus. La Version de *Boileau* est, à son avis, d'un stile noble & pur, mais non pas (a) toujours fidèle. A cela près, il ne désapprouve

(a) Outre les exemples qu'on en voit sous le Texte même, dans les dernières Editions, on peut en trouver quelques autres dans les *Miscellanea Observationes*, qui paroissent de deux en deux mois à *Amsterdam*, Vol. I. Tom. II. pag. 145 & seqq.

ve point, que ce fameux Poëte n'ait pas suivi scrupuleusement son Original, & se soit attaché à rendre la pensée, plutôt que les mots & le tour. Cela est permis, dit-il, dans les Traductions en Langue vulgaire, où l'on se contente du sens en gros, & l'on demande de l'élégance, & des ornemens. Mais autre chose est dans une Version Latine, qui doit paroître à côté du Texte. Elle n'est là, que pour être consultée dans le besoin, sur tout des personnes peu versées dans le Grec. C'est la raison pourquoi nôtre Editeur n'a point retenu la Version Latine de *Tollus*, qu'il louë d'ailleurs, autant qu'elle le mérite; mais qui, à force de délicatesse *Cicéronienne*, dont ce Savant se piquoit beaucoup, devient obscure, par ses périodes longues & arrondies; de sorte qu'au jugement de Mr. *Pearce*, il est souvent plus aisé d'entendre le Grec de *Longin*, que le Latin de *Tollus*. Feu Mr. *Hudson* avoit bien remédié en partie à ce défaut, dans sa petite Edition, où il abrégéa beaucoup d'endroits trop diffus de la Version de *Tollus*. Mais cela ne suffisoit pas pour ôter toutes les superfluités, & pour réduire les choses au point qu'il faut. Ainsi nôtre Editeur a pris le parti de faire une Version toute nouvelle, telle qu'il conçoit qu'elle doit être pour l'usage qu'on s'y propose, c'est-à-dire, où il suffit que la Latinité soit bonne, & que l'on exprime clairement & brièvement le sens de l'Auteur Grec. Il est si attentif à suivre ce plan, que toutes les fois qu'il est obligé de suppléer, par le sens même, un ou quelque peu de mots, qui ne sont pas à la lettre dans l'Original, il les désigne par

par des caractères Italiques. Cela est fort utile pour la Jeunesse.

Nôtre Editeur ne pensoit d'abord, qu'à donner le *Traité du Sublime* ainsi revû & éclairci à sa manière. Mais, par le conseil de ses Amis, il y joignit ensuite les *Fragmens* qui restent de quelques autres Ouvrages de *Longin*, ou que l'on croit au moins en être tirez. Il a suivi pour cela la dernière (a) Edition de Mr. *Hudson*, où la collection est plus ample, que celle de *Tollins*, dont les Notes, aussi bien que celles de Mr. *Boivin*, & de Mr. *Hudson* lui-même, se voient ici au bas des pages. Pour lui, il n'y en a ajouté que peu des siennes, selon qu'elles se présentoient sur le champ. Mais il y a placé le premier *Fragment*, qui n'étoit que dans la *Préface* de Mr. *Hudson*; il a aussi un peu changé l'ordre des autres *Fragmens*, & corrigé la *Version Latine* en beaucoup d'endroits.

On ne trouve point ici de *Table des Matières*, (b) comme dans l'Edition de *Tollins*: mais il y a un *Index Grec* des Mots & des Phrases les plus remarquables, beaucoup plus ample & plus correct, que celui des Editions de Mr. *Hudson*.

Voilà en gros le plan de cette Edition. Il faut maintenant donner quelques exemples des différentes sortes de Notes de Mr. *Pearce*.

A L'E'GARD des *Notes critiques*, il est bon de remarquer d'abord, ce que l'Editeur nous ap-

(a) De 1718. La première parut en 1710.

(b) Mr. *Pearce* dit, dans la *Préface*: *Duos Indices huius operi subiecti* &c. Mais on n'en trouve qu'un dans cette Edition.

apprend dans la *Préface*; qu'il a suivi le Texte de PAUL MANUCE, comme le plus commun, à moins que celui de la première (a) Edition, & les Manuscrits, ne lui fournissent quelque meilleure Leçon. Toutes choses même d'ailleurs égales, l'autorité de cette première Edition lui a paru devoir l'emporter sur celle de *Manuce*, parce que celui-ci se vante lui-même d'avoir corrigé de son chef bien des endroits, sans distinguer jamais ses propres conjectures d'avec la manière de lire du Manuscrit (b) unique, sur lequel il publia ce *Traité*. Aussi Mr. *Pearce* a-t-il reconnu, par des preuves incontestables, en ce qui regarde les Passages d'Auteurs anciens citez par *Longin*, qu'au lieu de les rapporter tout tels qu'il les trouvoit dans son Manuscrit, il les a réformez sur les Editions qu'on avoit alors de ces Auteurs: car, selon ce Manuscrit & tous les autres, aussi bien que selon la première Edition, tous les Passages, hors ceux qui consistent en deux ou trois mots, se trouvent citez d'une manière un peu différente pour les termes, de celle dont ils sont conçus dans les Originaux. Et *Longin* n'est pas le seul, qui en usât ainsi: c'étoit la coutume des autres Ecrivains de l'Antiquité, & des plus grands Auteurs. Contens d'exprimer le sens, & les principaux termes d'un Passage, qu'ils rapportoient, ils ne se mettoient pas en peine du reste. Ce n'est que dans les derniers

(a) Publiée à Bâle en 1554. par François Rolettel. L'année suivante, *Manuce*, qui n'en avoit aucune connoissance, publia la sienne, à Venise.

(b) Ce Manuscrit appartenoit au Cardinal *Bessarion*.

niers Siècles, ajoute Mr. Pearce, que l'on a introduit la mode, louable certainement, de citer mot-à-mot, & avec la dernière exactitude. A cette occasion, il fait une remarque contre le fameux Mr. WHISTON, son Compatriote, c'est que le fait incontestable, dont il s'agit, montre avec combien peu de raison ce Savant a prétendu, que, par tout où les Passages de l'*Ancien Testament*, tel que nous l'avons, sont cités autrement dans le *Nouveau*, il faut réformer le Texte du premier sur les Citations du dernier. Venons maintenant aux Exemples des Notes de l'Editeur, où nous examinerons quelquefois par occasion la Version du Satyrique François.

Longin, après avoir exposé son dessein dans une espèce de Préface, dit à l'Ami, auquel il s'adresse par tout, & en faveur de qui il avoit entrepris l'Ouvrage: (a) *C'est à vous à juger avec la dernière sincérité de toutes les parties de cet Essai, αὐτὸν καὶ καθ'αὐτόν.* Ainsi portent toutes les Editions précédentes. Mais, au lieu de *αὐτὸν*, Mr. Pearce a mis dans le Texte, *πίπνονας*, sur l'autorité du Manuscrit de *Paris*, soutenue de celle d'un des Mss. du *Vatican*, qui porte *πίπνιν*, visiblement fait de *πίπνονας*. Cela ajoute à la pensée quelque chose qui n'est pas indifférent. Car, selon la leçon vulgaire, *Longin* dit simplement, *comme cela est raisonnable & convenable*; au lieu que, de l'autre manière, il faut tradui-

(a) Sect. I. pag. 4. lln. 4. Car les lignes sont par tout numérotées de cinq en cinq; & ainsi on peut d'abord trouver le passage indiqué.

traduiso, ainsi que fait nôtre Editeur, comme VOUS AVEZ ACCOUTUMÉ D'EN USER, & comme il est digne de vous. Une lettre ôtée, & une autre changée, faisoit disparaître un éloge, très-bien placé ici, & très-conforme aux sentimens de l'Auteur. Beileau traduit: avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos Amis. Ce naturellement, à mon avis, est impropre. Il se dit de ce qui arrive ordinairement, ou par un effet du naturel, ou selon le train ordinaire des choses; & non pas de ce qui a du rapport au Devoir. Il faudroit ainsi réformer la Version, selon le nouveau Texte: avec cette sincérité que nous devons à nos Amis, & qui vous est naturelle. Le dernier mot est ici aussi bien placé, que naturellement l'est mal dans les paroles précédentes.

Entre les défauts, opposez au Sublime, Long en met un, qu'il appelle Puérilité, & qu'il définit: Une pensée d'Ecolier, qui pour être trop recherchée devient froide. C'est, ajoute-t-il, le vice où tombent ceux qui aiment beaucoup à dire quelque chose d'extraordinaire & de fort travaillé, mais sur tout de plaisant & d'agréable. Après quoi suivent ces paroles: (a) ironiques de ses regards sur son siècle. A la place du mot regard, qui se lit dans les Editions précédentes, le nouvel Editeur a mis *parler*, fondé sur la (4) première Edition, & sur deux Manuscrits, dont celui de Paris est un. La pensée même de Longin

(a) Scell. III, pag. 14. lin. 13, 14.

(b) Emendation. pag. 220, 221.

gis demandoit un changement de la Leçon ordinaire, qui lui fait mettre ici purement & simplement au rang des défauts le *Stile figuré*, qu'il donne (a) ailleurs pour une des Sources du *Sublime*. Ainsi, au lieu qu'il diroit, que ceux, dont il s'agit, *donnent dans le Stile figuré, & dans une mauvaise affectation*; il dit maintenant, que ces gens-là *tombent dans le stile bas*, opposé par conséquent au Sublime, aussi bien que l'*affectation*. L'affaire est de trouver ce sens dans *ροικνδν*, mot, dont on n'a ailleurs aucun exemple: mais l'analogie de sa dérivation y mène aisément; & ce n'est pas le seul endroit, où quelque ancien Auteur emploie des mots, dont il est l'unique garant. Du reste, sans la préférence que méritent les Manuscrits indiquez, on pourroit suivre celui de *Venise*, qui porte, *ροικνδν*, terme commun, par où l'on désigne ce qui est *chétif & de nulle valeur*. La Version de (b) BOILEAU est ici la moins conforme de toutes à l'Original: *Parce, dit-il, qu'à la fin, pour s'attacher trop au Figuré, ils tombent dans une sottise affectation*. On voit-là, que le Traducteur fait regarder cette *affectation*, comme l'effet d'un trop grand attachement au *Figuré*; au lieu que, soit qu'on lise *ροικνδν*, ou *ροικνδν*, le vice est mis de niveau avec *κακόζηλον*, de sorte que l'*ἀκατέλλητος* tombe également sur l'un & sur l'autre.

Lors que *Longin* veut donner des exemples du
Stile

(a) Sect. VIII. pag. 26. lin. 11.

(b) Chap. II. pag. 32. Tom. III. *Oeuvres*, Ed. d'Amsterdam. 1722.

Stile froid, un ancien Historien, nommé *Ti-
ME'E*, dont il n'est rien parvenu jusqu'à nous,
se présente d'abord à son esprit, comme péchant
le plus en ce genre; & à cette occasion, il don-
ne son caractère, commençant par les bonnes
qualitez qu'il y reconnoît. (a) *Ἀπὸ τὰ μὲν ἄλλα
καλὸς καὶ περὶ λόγων ἐστὶ μέγας, καὶ ἄφορος, πο-
ταίνωρ, ἐπιστητικὸς &c.* Il n'y a ici aucune diffé-
rence, pour les mots, entre l'Edition de nôtre
Auteur, & toutes les autres: mais la ponctua-
tion seule changée en un endroit, ajoute quel-
que chose, qui n'avoit point été apperçu. On
joignoit *καὶ ἄφορος*, avec *καὶ περὶ λόγων ἐστὶ μέγας*:
mais nôtre Editeur met une virgule après
μέγας, en sorte que les paroles précédentes se
rappoient à *καλὸς*, par un tour élégant, dont on
trouve d'autres exemples dans *Longin* même:
ainsi *καὶ ἄφορος* demeurant séparé, comme il peut
très-bien l'être, fournit un nouveau trait de ce
que l'Auteur trouve de louable dans *Timée*. Il
est, dit-il, d'ailleurs assez habile Ecrivain, quel-
quefois même jusqu'à avoir du sublime, IL N'EST
POINT STERILE, il fait beaucoup, il est plein
de pensées &c. L'éloge ainsi suppléé, répond
parfaitement à ce que *CICÉRON* (b) dit du
même Historien, & que l'on avoit déjà cité ici:
*Longe eruditissimus, & rerum copia & sententia-
rum varietate abundantissimus &c.* *Ὁυκ ἄφορος*
marque l'abondance des choses, *rerum copia*; &
ἐπιστητικὸς, celle des pensées; *sententiarum varie-*
tas.

(a) Sect. IV. pag. 16. lin. 1. & seqq.

(b) De Oratore, Lib. II. Cap. 14.

tas. Après l'exemple, qui suit, des pensées froides de *Timée*, qui, pour louer ALEXANDRE le Grand, disoit, que ce Prince avoit conquis toute l'Asie en moins de tems qu'ISOCRATE n'en avoit employé à composer son Panégyrique; l'Auteur dit: (a) Voilà, sans mentir, une belle comparaison, du Macédonien (*τὸ Μανδρόν*) avec un Sophiste, ou Rhéteur! TANNEGUY LE FEVRE, Savant homme, mais quelquefois Critique trop hardi & trop subtil, vouloit changer *Μανδρόν* en *ὑπερόν*, qui signifieroit Grand Capitaine; comme si le mot de *Macédonien* n'étoit pas assez beau pour former une juste opposition à celui de *Sophiste*, ou Rhéteur. Mr. Pearce rejette tacitement cette correction, ainsi qu'a-voit fait ouvertement TOLLIVS, qui remarque, que le *Macédonien* se prend ici par excellence pour *Alexandre*, & donne d'abord l'idée de tout ce qu'il y a de grandeur dans le rang & les exploits du Conquérant sorti de *Macédoine*. BOILEAU avoit (b) dit aussi, qu'il falloit que cette expression, le *Macédonien*, eût quelque grace en Grec, comme quand on appelloit CICE'RON, l'Orateur Romain. Mais on n'avoit point allégué d'autre exemple, au sujet d'*Alexandre*. Mr. Pearce en produit un, de (c) QUINTE-CURSE même, le plus flatteur Panégyriste d'*Alexandre*: *Quod ubi Macedo conspexit &c.*

Voici un Passage, qui a fort embarrassé les Interprètes, en sorte que LE FEVRE a voulu

(a) Ibid. lin. 16. (b) Pag. 349

(c) Lib. III. Cap. II. num. 2.

Y suppléer quatre ou cinq mots: (a) 'Αλ' δὲ ἀποχωρεῖντες εἰς ταῦτ' Ὀμισαντὶ καὶ περὶ τὰ ἴδια μέτρα διεπραγμαμένῳ, τὸ λοιπὸν φαίνεται τῷ μεγάλῳ ἀμπαράδι καὶ ταῖς μυθώδεις καὶ ἀπίστοις πλάσις. Notre Editeur ne fait que changer le dernier mot πλάσις en πλάσις, guidé par le sens, qu'il développe ainsi mieux qu'on n'avoit fait. Il s'agit d'*HOMÈRE*, dont *Longin* compare l'*Iliade* avec l'*Odyssée*. Il y trouve la même différence, qu'entre le Soleil qui se lève, & le Soleil qui se couche: c'est toujours le même Soleil, il a toujours la même grandeur; mais, quand il se couche, il n'a plus tant d'ardeur ni de force, c'est-à-dire, que dans l'*Odyssée*, il y a moins de ce Sublime qui frappe & qui enchante, qu'il n'y en a dans l'*Iliade*; parce que le Poète composa celle-ci lors que son esprit étoit encore dans toute sa vigueur; au lieu que l'*Odyssée* est un ouvrage de sa vieillesse. Suit, dans l'endroit dont il s'agit, une autre belle comparaison, tirée de l'*Océan*. Comme, dans le reflux, l'*Océan*, qui se retire, semble manquer, & néanmoins, par l'étendue même de la partie du Rivage qu'il laisse à sec, il montre encore combien il est grand, & que les limites, dans lesquelles il est renfermé, sont presque immenses: de même, quand *Homère*, dans l'*Odyssée*, relâche la force de son esprit, & s'égaré dans des narrations fabuleuses & incroyables, il laisse pourtant des traces de la grandeur de son génie, qui montrent que, si c'est une espèce de reflux, ce ne peut être que le reflux d'un

(a) scilicet. IX. pag. 40. lín. 3, & seqq.

d'un Esprit sublime. Ainsi Longin n'exclut pas absolument le Sublime de l'*Odyssée*, comme le supposent les autres Interprètes & Traducteurs: il veut dire seulement, que c'est un Sublime, dont le caractère & les sujets sont différens.

LONGIN, parlant du Corps Humain, l'appelle (a) *ἀσώματος οὐκ ὄντος*. Le Fèvre avoit déjà remarqué, que plusieurs croioient mal-à-propos qu'il n'y a que le *Nouveau Testament*, où le mot de *âme* se prenne ainsi pour le Corps, par métaphore; puis que PLATON (b) l'a ainsi employé, & que même (c) ELIEN le dit du Corps d'un petit Animal. Mr. PEARCE ajoute, qu'on trouve aussi *σῶμα*, en ce sens dans HIPPOCRATE (d), dont il cite les paroles; & que deux autres anciens Médecins, NICANDRE & ARETEE, s'en servent (e) aussi très-souvent. D'où il conclut, que *σῶμα* signifioit le Corps, non par métaphore, mais dans un sens propre. Cela lui fait aussi conjecturer, qu'au lieu de traduire, comme on fait ordinairement, les paroles de ST. PAUL: (f) *Nous savons, que, si la demeure terrestre de notre TENTE, vient à être détruite &c.* il faut dire, *la maison terrestre de notre Corps*. Poussant plus loin ses conjectures, il explique aussi autrement, qu'on ne

(a) Sect. XXXII. pag. 116. lin. 11. (b) In *Timaeo*.
 (c) Lib. V. De *Animal.* Cap. 3. pag. 258. Edit. Genev.
 (d) De *Corde*, Sect. III. pag. 269. Edit. Genev. 1657.
 (e) On peut voir d'autres exemples, dans les *Observations Sacrae* de Mr. ELSNER, sur le *N. Testam.* Tom. II. pag. 145, 146. & dans celles de Mr. ALBERTI, pag. 360. (f) II. Corinth. V, 13.

Octobre, Novembre & Décembre 1733. 261

ne fait, les paroles de (a) ST. JEAN, où l'on trouve le Verbe *verbum*, venu de *verbo*: *et incarnatus est in ipso* [à l'abyss] *La Parole a demeuré, ou habité, au milieu de nous.* Il croit, qu'on peut mieux traduire: *La Parole a été revêtue d'un corps* &c. Mais il ne décide rien positivement, & il laisse entièrement le jugement aux Lecteurs.

VENONS maintenant à des Exemples, qui regardent les choses mêmes, & non simplement la manière de lire, ou le sens de l'Auteur.

Sur le (b) Fragment (c) d'une Ode de SAPPHO, que Longin rapporte, pour y faire remarquer le Sublime, qui naît du choix & de l'amas des circonstances; Mr. Pearce compare avec ces vers Grecs, où l'Amante exprimoit elle-même sa passion, la description que fait VIRGILE, *Aeneid. Lib. IV. vers. 68, 69. 76—89.* de l'amour, moins criminel, de *Didon*. Il critique aussi ces vers de *Boileau*:

*Et dans les doux transports où s'égare mon
ame &c.*

*Je n'entends plus, je tombe en de douces
langueurs &c.*

*Deux transports, Douces langueurs: voilà, dit-il,
une*

(a) Jean 1, 14. (b) Sect. X. pag. 44, 45.

(c) Je ne sai sur quoi fondée Madame Dacier, dans ses *Remarques* sur les Fragmens de SAPPHO, dit que LONGIN nous a conservé cette Ode entière. L'imperfection paroît visiblement par le dernier Vers. Mr. Pearce (pag. 232. *Emend.*) conjecture, quelles étoient les pensées qui devoient suivre dans le reste de l'Ode.

une épithète, qui ne convient point à la violence des mouvemens, dont *Sappho* se représente comme transportée jusqu'à la fureur.

Sur la description d'une Tempête, que *Longin* rapporte un peu plus bas, tirée de l'*Iliade* (a) d'*HOMÈRE*, on compare (b) aussi, après *Tollius*, la manière dont *VIRGILE* (c) représente la Tempête, qu'*Eole* excita contre *Enée*, à la prière de *Junon*. Nôtre Editeur y joint, du sien, quelques versets d'un *PSEAUME* (d), où il y a un Sublime, égal à celui des plus grands Poètes: DIEU commande, (e) & il excite un Vent de tempête, qui élève les Flots de la Mer. Les Mariniers montent jusqu'au Ciel, & puis ils descendent jusqu'aux Abîmes: leur ame se fond d'angoisse. Ils chancellent de côté & d'autre, & , comme un homme yvre, ils ne peuvent se tenir fermes sur leurs piez: toute leur science de navigation est comme engloutie au milieu des Flots.

Au sujet de l'*Amplification*, par laquelle une pensée s'élève par degrez, (f) on cite trois vers (g) de *VIRGILE*; & ce passage de *CICÉRON*, plus beau encore, & plus propre à servir de modèle. (h) *Pro Dii immortales! tantumne unius hominis incredibilis ac divina virtus, tam brevi*

(a) Lib. XV. vers. 624, & seqq.

(b) Sect. X. pag. 48, 49.

(c) *Aeneid.* Lib. I. vers. 55, & seqq.

(d) *Pseaum.* CVII. vers. 25, & suiv.

(e) C'est la traduction de nôtre Editeur. *MR. LE CLERC* traduit, peut-être mieux: *Et il fait cesser un Vent de tempête, ou bien il élève les Flots &c.*

(f) Page 92. (g) *Aeneid.* Lib. II. vers. 726, & seqq.

(h) *Orat. pro Leg. Manil. Cap. 12.*

Octobre, Novembre & Décembre 1733. 263

Brevi tempore, lucem adferre Reipública potuit, ut vos, qui modo ante ostium Tiberinum classem prædonum videbatis, ii nunc nullam intra Oceanum hostium navem esse audiatís? „ Dieux immortels!

„ Se peut-il que la valeur incroyable & divine
„ d'un seul homme, aît si promptement dissipé
„ les nuages qui menaçoient la République; que
„ vous, qui avez vû, il n'y a que peu de tems,
„ une Flotte de Pirates à l'embouchûre du Ti-
„ bre, maintenant vous n'entendiez parler d'un
„ seul Vaisseau d'Ennemis, qui fasse voile dans
„ l'Océan? „ Il s'agit-là d'une Victoire, que
Pompée avoit remportée sur les Pirates. L'Orateur, en opposant l'Embouchûre du Tibre à l'Océan; un seul Vaisseau à une Flotte entière; entendre, à voir; renchérit, par degrez, de manière qu'on ne sauroit mieux amplifier le sujet de l'éloge dont il s'agit. Au reste, j'ai rapporté ce passage d'autant plus volontiers, que Mr. Pearce en corrige, sans dire mot, les dernières lignes. Car les Editions, sans en excepter la dernière de GRÆVIUS, portent: *ut vos, qui modo ante Ostium Tiberinum classem hostium videbatis, ii nunc nullam intra Oceani ostium prædonum navem esse audiatís?* Je ne vois d'ailleurs aucune variété des Manuscrits, indiquée dans les Notes des Commentateurs; cela étant, il faudroit traduire: „ Vous, qui avez vû il n'y a
„ que peu de tems, une Flotte d'Ennemis à
„ l'Embouchûre du Tibre, maintenant vous
„ n'entendez parler d'un seul Vaisseau de Pirates, qui vienne à l'entrée de l'Océan, ou dans
„ la Mer Méditerranée. „ Je m'imagine que

notre Editeur a cru, que, de la manière qu'il réformoit le Texte de *Cicéron*, la pensée étoit plus juste, & la Figure, dont il a voulu donner l'exemple, mieux ménagée; de quoi je tombe aussi d'accord. Car l'Orateur venoit de parler de la descente que firent les Pirates à *Ostie*, où ils détruisirent la Flotte des *Romains*. Et c'est plus de dire, qu'on n'entend maintenant parler d'un seul Vaisseau Ennemi, qui fasse voile dans tout l'*Océan*, que de dire, qu'on n'entend parler d'aucun Vaisseau de Pirates, qui vienne à l'entrée de l'*Océan*. Mais après tout, Mr. *Pearce* auroit dû avertir d'un changement si considérable, & alléguer ou les Manuscrits, ou les raisons, qui l'y ont autorisé.

Un des anciens Auteurs, que (a) *Longin* accuse en général d'avoir écrit d'un stile enflé, jusqu'à donner dans des niaiseries, est *HERGESSIAS*, de *Magnésie*. Mr. *Pearce* allégué, après d'autres, un exemple, que *PLUTARQUE* (b) en rapporte, & condamne fortement. Cet Historien, parlant du Temple d'*Ephèse*, qui fut brûlé & réduit en cendres, la nuit même qu'*Alexandre le Grand* nâquit; disoit, *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce Temple de Diane eût été brûlé, parce que la Déesse étoit alors occupée à faire l'office de Sage-Femme aux couchés d'OLYMPIAS*. *PLUTARQUE* trouve la réflexion si froide, qu'elle auroit suffi à éteindre un embrasement comme celui-là. Notre Editeur remarque, avec raison, que

Plu-

(a) *Scit.* III. pag. 13. lin. 6.
 pag. 665. Tom. I. Ed. Weib.

(b) *In Vit. Alexandr.*

Plutarque tombe ici lui-même dans le défaut qu'il reproche justement à l'Historien, & qu'en le blâmant, il se montre un autre *Hégésias*. Si Mr. *Pearte* avoit lu le Livre du P. *Bouhours*, intitulé, *La Manière de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit*, il n'auroit pas manqué sans doute de se féliciter du jugement de ce Jésuite, conforme au sien. Voici ce qu'il disoit, il y a long-tems. (a) " Mais ne vous semble-t-il pas, que
 „ ce Censeur si austère a oublié sa sévérité, en
 „ ajoutant que la réflexion de l'Historien est si
 „ froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incen-
 „ die? Pour moi, je trouve la pensée de P L U-
 „ T A R Q U E mille fois plus fautive, que celle de
 „ *Timée* [*Bouhours* suit ici C I C E' R O N (b), qui
 fait dire à *Timée*, ce que *Plutarque* donne à
Hégésias] „ & je ne vois qu'un biais, pour sau-
 „ ver *Plutarque*, c'est de dire, qu'il a voulu s'é-
 „ gaier, dans l'endroit même où il parle grave-
 „ ment ". Si cela étoit, *Plutarque*, à mon a-
 vis, auroit dû donner à entendre, qu'il vouloit
 badiner; & ce n'est guères sa coutume de le fai-
 re. Au reste, le P. *Bouhours* dit aussi là quel-
 que chose contre C I C E' R O N, de quoi nôtre
 Editeur ne parle point, & qui auroit bien mérité
 de venir sur la scène avec la critique de *Plu-
 tarque*. Cet Orateur trouve la pensée, dont il
 s'agit, fort jolie: (c) *Concinnèque, ut multa, Ti-
 mazus, qui adjunxit, minimè id esse miran-*
 dum,

(a) *Manière de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit*, pag. 50. Ed. d'Amsterdam. 1692.

(b) *De Natur. Deor. Lib. II. Cap. 27.*

(c) *Vbi supr.*

dom, *cum in parte Olympiadis adesse veluisset, abfuisse domo*. Le Jésuite fait là-dessus cette réflexion : " Je me persuade, que l'Orateur Romain, qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les Bons-mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque (a) QUINTILIEN, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de *Timée*, sans examiner le reste &c. "

Quelques Savans (b) ont voulu défendre *HERODOTE*, contre la critique que fait *Longin*, d'un endroit où cet Historien, parlant de *belles Femmes*, les appelle (c) *le mal des yeux*. Ils allèguent, pour cet effet, plusieurs expressions semblables, qui se trouvent dans de bons Auteurs de l'Antiquité. Mais Mr. *Pearce* soutient, qu'ils n'ont pas compris la pensée de *Longin*, & le fondement de sa censure. Ce Rhéteur, dit-il, n'auroit pas trouvé mauvais qu'on eût dit, que des Femmes, placées vis-à-vis de quelques Barbares échauffez par le Vin, leur faisoient mal aux yeux, ou bleissoient leurs yeux, en irritant leurs desirs : il blâme seulement ici cette *métonymie*, qu'il trouve trop dure, d'appeler les Femmes mêmes *le mal des yeux*, pour dire, qu'elles le causent. Du reste, *Longin* n'auroit peut-être pas désapprouvé le mot d'*Alexandre le Grand*, (d) qui disoit, que les Femmes de *Persé* étoient les

(a) *Instit. Orat.* Lib. VI. Cap. 3.

(b) *Victorinus*, var. Lect. Lib. II. Cap. 5. *Langbanus*, T. *Faber*, Not. in h. l.

(c) *Ἀλγυδόνως ὀφθαλμῶν*. Lib. V. Cap. 18.

(d) *Τὰς Περσίδας ἔλεγεν βολιδας ὁμμάτων εἶναι*. Ceci est

les traits des yeux: ni cette expression du Poëte **ESCHYLE**, qui appelle *Hélène*, (a) *le tendre dard des yeux*. Ajoûtons, qu'il y a une grande différence entre un Historien, & un Poëte. Pour ce qui est d'*Alexandre*, dans la bouche même duquel *Boileau* (b) trouve le mot froid; si ce Prince s'exprima précisément comme *Hérodote*, ainsi que **PLUTARQUE** rapporte (c) l'apophthegme, il l'avoit sans doute pris d'*Hérodote* même; & peut-être que cela avoit comme passé en proverbe. L'estime qu'on a pour un Auteur, tel qu'*Hérodote*, est bien capable de faire admirer & imiter des traits même vicieux, qui ont quelque chose d'éblouissant. Mais, comme *Tollius* l'a remarqué, le mot d'*Alexandre* est autrement rapporté par **PHOTIUS**, c'est-à-dire, de la manière que *Mr. Pearce* semble donner pour la seule vraie, quoi qu'il ne cite point le Patriarche. Il est vrai que *Tollius* met sur le compte de *Photius* cette différence; prétendant qu'il a changé les termes de *Plutarque*, en empruntant de lui le mot d'*Alexandre*. Mais le Patriarche, qui avoit une grande lecture, comme il paroît par tant d'Extraits qu'il nous a laissez; ne peut-il pas avoir suivi quelque autre ancien Auteur, de ceux qui sont perdus aujourd'hui? Rien n'em-

pêche

est du Patriarche **PHOTIUS**, que **TOLLIUS** avoit cité, mais en indiquant mal l'endroit: car il dit *Epist.* 49. où il n'y a rien de tel. J'ai trouvé le passage dans la 1. Lettre, qui est fort longue, pag. 39. *Ed. Londin.* 1651.

(a) Μαλακὸν ὀμμάτων βέλος. In *Agamem.* pag. 129. *Ed. H. Steph.*

(b) Pag. 39. (c) In *Vit. Alex.* pag. 672.

pèche aussi que Plutarque n'ait confondu des expressions fort approchantes, & dont le sens est le même.

Longin cite (a) un autre passage d'HERODOTE, dont le sens a bien exercé les Interprètes; c'est celui, (b) où l'Historien dit, que la Déesse Vénus, pour punir les Scythes, qui avoient pillé son Temple, leur envoie la maladie des Femmes. Le Rhéteur donne ces paroles pour exemple d'une Périphrase, qu'il trouve inimitable. C'est le sens de l'Original: *Και τὸ ἀλυστὸν εὐαῖο τὸ Ἡρόδοτος*. Je ne sai pourquoi Mr. Pearce, si attentif d'ailleurs à suivre le sens précis des termes, traduit ici: *Et parum imitabile est illud &c.* C'est affoiblir la force du mot ἀλυστὸν, en la réduisant à dire, que ce tour ne peut guères être imité. Et il ne manquoit pas de terme Latin, qui répondit mot-à-mot au Grec, car on trouve (c) *inimitabilis* dans de bons Auteurs. De la manière même que nôtre Editeur s'exprime dans sa Note, on diroit qu'il a pris ceci, non pour un grand éloge, tel qu'il est, mais pour une espèce de critique: *Interim, licet hanc Herodoti periphrasin Longinus censet VIX IMITANDAM ESSE, audeo tamen ei opponere id, quod CICERO in Orat. pro Milone dicit &c.* Ce *vix imitandam esse*, signifie, ce semble, qu'on ne doit guères imiter un pareil tour; & l'*audeo tamen ei opponere*, insinué la liberté que l'Editeur prend d'opposer

au

(a) Sect. XXVIII. pag. 108. lin. 23, & seq.

(b) Lib. I. Cap. 105.

(c) On n'a qu'à voir les Dictionnaires.

au jugement de *Longin* l'autorité de l'Orateur Romain, qui s'est heureusement servi d'une périphrase (*periphrasi felici usus*) pour désigner ce qu'il n'étoit pas à propos de nommer par son propre nom. Peut-être que Mr. *Pearce* a ainsi entendu le mot ἀμύμων, parce qu'immédiatement après l'Auteur dit: (a) *La Périphrase certainement est une chose, dont l'usage est plus dangereux, que celui des autres Figures, à moins qu'on n'en use sobrement &c.* Mais il ne s'ensuivroit point de là, que *Longin* eût voulu alléguer la périphrase d'*Hérodote*, comme peu à imiter, quand même le terme de l'Original souffriroit cette interprétation; car, en ce cas-là, le Rhéteur n'auroit pas dit, immédiatement après les exemples tirez de *PLATON* & de *XENOPHON*, qu'il approuve fort: Καὶ τὸ ἀμύμων οὐκ ἔστι τὸ Ἡρόδοτος: mais Ἄλλο τὸ, ou Τὸδε ὅμοιον, ou quelque autre chose semblable, qui marquât de l'opposition, ou de la différence. Mr. *Pearce*, dans un autre endroit de *Longin*, (b) où ἀμύμων se trouve, le traduit lui-même, *non imitabile*, & là il signifie certainement, *qui ne peut être imité*. Quoi qu'il en soit, l'exemple tiré de *CICÉRON* est bien choisi, & il n'a pas été oublié par les Modernes, (c) qui ont fait des Traitez de Rhétorique. C'est
l'en-

(a) Le Texte de cette Edition est différent des autres; & la leçon paroît meilleure: Εὐρίπιδος... & εἰ μὴ οὐκ ἀμύμων; &c. pour Ἡρόδοτος. & εἰ μὴ ἀμύμων. Voyez les Emendat. pag. 248.

(b) Sect. 34. pag. 131. lin. 2.

(c) *Vossius*, *Inst. Orator. Lib. V. pag. 350. Ed. Amst. 1642.* *Lamy*, *Art de parler, pag. 164. Ed. d'Amst. 1712.*

l'endroit de la Harangue pour *Milon*, où l'Orateur, ne pouvant nier que *Clodius* eût été tué par les gens de celui qu'il défendoit, évite le mot odieux de *tuer*, & en même-tems donne à entendre que l'action n'avoit rien de criminel : (a) *Les Esclaves de Milon*, (dit-il) *croiant qu'il avoit été tué, comme Clodius lui-même le disoit, firent, sans l'ordre de leur Maître, à son insû, & même en son absence, ce que tout Maître auroit voulu que ses Esclaves fissent en pareil cas.* Les dernières paroles, qui forment la périphrase, sont assurément ingénieuses. Mais qu'il me soit permis de dire ma pensée sur les précédentes. N'y a-t-il pas là une profusion inutile de paroles ? *Sans l'ordre de leur Maître, à son insû, en son absence.* Dès-là que l'Orateur vient de dire, que les Esclaves de *Milon* le croioient tué, étoit-il à craindre qu'on pensât qu'un homme, supposé mort, pût avoir ordonné, ou sû, ce que les gens firent ? Si *Cicéron* eût commencé par là, & qu'il eût parlé ensuite de l'opinion où étoient les Esclaves de *Milon* que leur Maître avoit été tué, tout auroit été bien ; cette circonstance servant alors de preuve, que la chose s'étoit passée sans aucun ordre, & à l'insû même de *Milon*. Mais l'erreur des Esclaves ayant été d'abord posée en fait, ces mots, *sans son ordre, à son insû, en son absence*, deviennent, à mon avis, un amas de paroles superflues. Et je mettrois cet exemple à peu près au même rang, qu'un autre, que *Mr. Pearce* donne (b) ailleurs,

tiré

(a) *Cap. 10.* (b) *Ad Sest. III. pag. 14.*

tiré de VIRGILE. (a) Ce Poète parlant d'*Anchise*, qui reconnut qu'il avoit pris un lieu pour l'autre, s'exprime ainsi :

Sequē novo veterum deceptum errore locorum.
L'épithète *novo*, ne signifie là rien, & ne fait, dit nôtre Editeur, que former une antithèse puerile de l'erreur *nouvelle*, aux lieux, dont il s'agit, qui étoient *anciens*. Je vois que *SERVIVS*, ou celui qui passe sous son nom, propose un autre sens, qui feroit disparaître la cheville. *Aut novo pro magno posuit.* Nôtre Editeur a crû apparemment cette explication trop peu plausible, pour mériter d'être rapportée. Effectivement, si quelquefois *Novus* s'emploie pour exagérer, c'est lors que la chose, dont il s'agit, est extraordinaire & surprenante. *NOVUM crimen*, & *ante hunc diem inauditum*, dit (b) CICE'RON. *Pollio & ipse facit NOVA* (c) *carmina*; ce que *SERVIVS* lui-même explique, *magna, miranda*. Or seroit-ce une grande merveille, qu'un bon Vieillard, comme *Anchise*, se fût mépris sur des choses d'une grande antiquité? Ainsi en supposant même que *Virgile* eût dit ici *novo*, pour *magno*, l'épithète manqueroit toujours de justesse. Mais après tout, pourquoi ne veut-on pas, que *Virgile* s'endorme quelquefois, aussi bien qu'*Homère*?

ON peut juger, par les échantillons que nous avons donnez, du goût & de la liberté d'esprit de Mr. *Pearce*. Il n'épargne pas même son Auteur,

(a) *Ann.* III, 181. (b) *Orat.* pro *Q. Lig.* Cap. 12.
(c) *Virgile*, *Ecl.* III, vers. 26.

teur, quand il le trouve en faute; & c'est la pierre de touche, à laquelle on peut connoître, si un Editeur est exempt de cette estime passionnée & partielle, qui fait que souvent on trouve tout beau, & l'on justifie ou l'on exténue avec de grands efforts les défauts les plus marquez. *Longin* croit, que l'*Iliade* d'*Homère* a été composée avant l'*Odyssée*; & notre Editeur est de son avis: mais il trouve, qu'à de bonnes raisons, ce Rhéteur en a ajouté une qui ne prouve rien; c'est (a) que les Héros de l'*Odyssée* parlent des maux qu'ils avoient soufferts à la Guerre de *Troie*, comme de choses connues & arrivées fort longtemps auparavant. Or, dit Mr. *Pearce*, le Poëte, qui vivoit trois Siècles après la Guerre de *Troie*, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu composer l'*Odyssée* avant l'*Iliade*, parler, comme il fait, des malheurs que les Héros Grecs avoient éprouvés devant *Troie*?

Il y a un Chapitre, (b) où *Longin* traite de (c) la petitesse des Termes, qui vient ou d'un son désagréable, ou d'un sens qui ne remplit pas toute l'idée des choses dont on parle. Après en avoir donné quelques exemples, il rapporte un long Passage de l'Historien *THEOPOMPE*, où il critique l'ordre de ses pensées, en ce que les plus sublimes sont mises avant celles qui ont moins d'élévation; & il blâme ensuite le mélange qu'y fait l'Historien de certaines choses trop basses, qui deshonoreroient toute la description de la

(a) Sect. IX. pag. 38. lin. 8, & seqq. (b) Sect. XLII. pag. 160, & seqq. (c) Η μικρότης τῶν ὀνομάτων.

la descente du Roi de Perse dans l'Egypte. Ces deux censures sont très-justes, dit là-dessus notre Editeur, mais elles sont mal placées. Car les termes, que *Longin* désapprouve ici (a) *boisseaux*, *ragoûts*, *sacs*, expriment assez bien la pensée de l'Historien : tout ce qu'il y a, c'est que l'idée peu noble qu'ils donnent, est tout-à-fait indigne d'une description si magnifique. Je vois que *Boileau*, au commencement du Chapitre, (b) traduit *la bassesse des termes*, ce qui n'exprime point le sens de *μικρότης*. Et il ne faut que considérer les exemples alleguez par *Longin*. Car un son désagréable, comme *ζισάσις*, que le Traducteur François a exprimé par un autre de différente signification, *bruire*; est-il bas par cela seul qu'il sonne mal à l'oreille? N'y a-t-il pas, dans toutes les Langues de ces sortes de termes, qui ont quelque chose de sublime en eux-mêmes, & auxquels on ne pourroit en substituer d'autres d'une égale force? Dans l'exemple qui suit, où *HE'RODOTE* parlant de gens qui font naufrage, dit, qu'ils firent une fin peu agréable; le mot *ἄχαρι* n'a rien de bas par lui-même: mais il est ici *petit*, parce qu'il est trop foible, & qu'il n'exprime pas tout ce qu'un tel accident a d'affreux. De cette *petitesse* naît la *bassesse*, opposée au *Sublime*: & ainsi *Boileau* confond la cause avec l'effet.

Pour revenir à Mr. *Peartce*, il est aussi fort porté à ne pas approuver le jugement de *Longin*,
en

(a) *Θύλακοι, ἀγρῶματα, σάκκοι.*

(b) *Pag. 151.*

en ce que le Rhéteur traite (a) de ridicules les fictions qu'HOMÈRE fait dans l'*Odyssée*, des Compagnons d'*Ulysse* changez par *Circé* en Pourceaux, des Colombes qui nourrirent *Jupiter* comme un Pigeon &c. Il voudroit bien sauver ces sortes de choses par l'allégorie, ou par des expressions *Phéniciennes* à double entente. Les Compagnons d'*Ulysse*, après avoir jeûné longtemps, aiant trouvé de quoi bien manger & boire, s'enivrèrent, & par là devinrent comme des Pourceaux. Une Colombe, & une Prêtresse, s'appelloient d'un même (b) mot en *Phénicien*: ainsi ces Colombes, qui nourrirent *Jupiter*, ne sont autre chose que les Prêtresses, qui lui offroient des Sacrifices, qu'on appelloit la *Plande des Dieux*. Voilà tout le mystère. La question est de savoir, si *Homère* l'entendoit ainsi. Il y aura toujours des gens, qui chercheront des Allégories, & qui tâcheront d'excuser par là les Anciens: mais il y en aura toujours aussi qui se moqueront & des Allégories, & de la bonté qu'on a de les prêter à des Auteurs qu'on ne sauroit prouver qui y aient jamais pensé. Il est encore moins sûr, qu'ils aient dépiélé l'Historique caché sous des Fables, que l'ignorance de l'ancien langage avoit produites. Il n'y avoit point alors de *Bochart*: & les *Bochart* même ne devinrent pas toujours juste.

En voilà assez, pour donner une idée des Notes de l'Editeur. Voyons maintenant ce qu'il y a de nouveau dans la Seconde Edition.

Le

(a) Sect. IX. pag. 40.

(b) Voyez *Bochart*, Chanaan, Lib. II. Cap. 12.

Le Texte a été assez souvent changé ; Mr. Pearce aiant crû depuis pouvoir faire assez de fonds sur ses propres conjectures, ou sur celles d'autrui, pour les mettre à la place de la leçon ordinaire. Par exemple, dans ce passage (a) de la Sect. XIII. *Καὶ Ἰσως ἡμῶν ἀποδείξων ἴδιαι, ἢ μὴ τὰ ἐν Ἰδύς καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον ἐκλήξαντες ἀνέγραψαν.* Les mots ἐν Ἰδύς ne signifient rien ici : & cependant le Texte est ainsi conçu dans tous les Manuscrits, dont nôtre Editeur avoit néanmoins conservé la leçon, quoi que vicieuse, se contentant d'avertir dans une Note, qu'il approuvoit la conjecture de *Le Févre*, qui lit ἐν ἴδύς, quoi que d'ailleurs il s'en éloignât pour l'ordre du καὶ, que *Le Févre* place après ἢ μὴ, au lieu qu'il est après Ἰδύς dans les Manuscrits. De là naît ce sens, très-conforme à la suite du discours : *Il faudroit peut-être donner ici quelques exemples [des imitations d'Homère, qui se trouvent dans HÉRODOTE, dans STÉSICHOIRE & ARCHILOQUE, & sur tout dans PLATON] si AMMONIUS n'en avoit déjà, dans ses Ecrits, remarqué EN DÉTAIL plusieurs, qu'il a choisis.* Présentement Mr. Pearce a mis dans le Texte ἐν ἴδύς, comme avoit fait TOLLIVS, qui ne suivoit pas d'ailleurs l'ordre des termes, tel qu'il est dans les Manuscrits. Il s'y est déterminé d'autant plus volontiers, que ces mêmes mots se trouvent (b) ailleurs pour *singillatim* dans *Longin* même, & corrompus aussi par les Copistes.

(a) Pag. 60. lin. 13.

(b) Sect. XXIII, pag. 166. lin. 11.

pistes d'une manière approchante, *in idem*.

A l'égard des *Notes*, nôtre Editeur y a fait des additions, & des changemens, dont la plupart peuvent se voir d'abord rassemblez en huit pages, dans la nouvelle Edition d'*Amsterdam*; c'est-à-dire, tout ce qui se rapporte aux *Notes* placées sous le Texte, & à la partie des *Emendationes* qui n'étoit pas encore imprimée, quand les Libraires reçurent la Seconde Edition d'*Angleterre*.

AINSI, pour venir maintenant à l'Edition d'*Amsterdam*, on peut dire qu'elle contient tout ce qui se trouve dans la nouvelle Edition de Mr. *Pearce*, & qu'elle représente en même-tems l'état de la première; de sorte qu'on peut juger de leur différence, comme si l'on avoit les deux Editions; ce qui n'est pas inutile. Tout le Corps de l'Ouvrage de *Longin* aiant été imprimé, & une partie des *Emendationes* qui le suivent, avant qu'on fût rien de la nouvelle Edition qui se faisoit à *Londres*; jusques-là, tout est conforme à la première Edition. Et jusques-là aussi, on n'a qu'à consulter les *Addenda & Mutanda*, qui sont à la fin, pour savoir ce que l'Editeur a jugé à propos de changer ou d'ajouter. Pour ce qui est du reste des *Emendationes*, où l'on a pû suivre exactement la Seconde Edition, on verra aisément les différences, en comparant ces *Notes* avec le Texte, & les petites *Notes critiques* qui sont au dessous avant les *Notes* en forme. Car, dans les endroits où Mr. *Pearce* a changé le Texte, la manière de lire substituée est au commencement de la *Note des Emendationes*, au lieu de
l'an-

l'ancienne leçon ; & marque ainsi comment il veut maintenant qu'on lise dans le Texte même.

Dans la nécessité où l'on a été de disposer, comme on a pû, cette Edition, pour y joindre les changemens & les additions de la Seconde, il n'étoit guères possible, qu'il ne se glissât quelque dérangement. Les Libraires en avertissent eux-mêmes d'un, qui est venu de ce que, Mr. *Pearce* aiant retranché deux ou trois petites Notes de peu de conséquence, l'ordre des chiffres a été ainsi changé dans la suite, sans que les Imprimeurs y aient fait attention. Mais il est facile de remédier à cela ; & nous allons indiquer, en faveur de ceux qui voudront se servir de cette Edition, les endroits où le dérangement se trouve, avec la manière de le corriger.

A la page 232. *num.* 76. il faut mettre 77. & le nombre répondra alors à celui du Texte, auquel il se rapporte. Depuis le *num.* 77. jusqu'au 81. inclusivement, il faut augmenter le Chiffre de deux nombres, 79. pour 77. & ainsi de suite. Depuis le *num.* 82. pag. 234. jusqu'au *num.* 220. par où finit la pag. 256. il y a trois nombres à ajouter, 82. pour 85. &c. Moienant ce changement de chiffres, qu'on peut faire à la marge, on trouvera d'abord aisément les renvois des chiffres qui sont dans le Texte, ou l'endroit du Texte, auquel les *Emendationes* se rapportent.

IL NE reste plus qu'à parler du Commentaire de FRANÇOIS PORTUS, ajouté à la nouvelle Edition d'*Amsterdam*, & qui est ce qu'elle a de tout particulier. On est redevable de la publication de cette Pièce à Mr. ISAC VERBURG,

Recteur de l'Ecole Latine d'*Amsterdam*, & connu, entr'autres choses, par la belle Edition de CICE'RON, dont il eut soin, il y a quelques années. Le Manuscrit, qu'il possédoit, paroît écrit de la main même de *Portus*, ou du moins de quelque autre, Grec de nation comme lui; l'écriture en étant fort différente, pour ce qu'il y a de Grec, d'avec la manière dont l'écrivent ordinairement ceux qui ne sont pas nez dans la Grèce même. On sait que *Portus* avoit lui-même donné à Genève, en 1569. une Edition de *Longin*, conjointement avec deux autres Rhéteurs Grecs, APHTONIUS & HERMOGE'NE. Il étoit alors Professeur en Langue Gréque à Genève, où il mourut en 1581. *Jean Crespin*, qui imprima cette Edition, dit, dans une *Epître au Lecteur*, qu'à *Hermogène* il a joint *Longin*, dont le Texte aussi, qui étoit en très-mauvais état, a été revû par *Portus*, qui autrefois, lors qu'il étoit à *Ferrare* & à *Venise*, l'avoit comme ressuscité par ses soins (*veluti redivivum curavit*) à l'aide de ses conjectures & à force de travail, plutôt que par le secours des Manuscrits, en aiant eû à peine (a) deux, qu'il pût consulter. Ces paroles *veluti redivivum curavit olim FERRARIÆ &c.* embarrassent les Editeurs du Commentaire, qui paroît aujourd'hui. La Préface, dit-on, où elles se trouvent, fut publiée sous les yeux de *Portus*, dans le lieu où il étoit alors; & il

(a) On croit, à ce que remarque Mr. *Pearce*, que *Portus* avoit vû un Manuscrit, qui avoit appartenu à ANDRÉ DUDITHIUS, Evêque, qui se fit Protestant.

Il y a beaucoup d'apparence, que c'est lui-même qui l'a écrite, sous le nom de l'Imprimeur. On ne doit pas croire, qu'il y ait rien de faux, dans les paroles dont il s'agit. Mais que signifient-elles donc ? Entendrons-nous par *curavit*, que *Portus* publia *Longin* à Ferrare, ou à Venise ? Demandons à Mr. *Maittaire*, ou à Mr. *Pearce*, en quelle année a paru cette Edition, dont personne encore n'a parlé. Que si ce *curavit* pouvoit désigner le Commentaire, qui paroît aujourd'hui; en ce cas-là, il devoit avoir été composé, avant que *Rosée de Franco*, Fille de *Louis XII.* fût revenue dans sa patrie, après la mort d'*Hercule II.* son Mari, Duc de Ferrare; car c'est aussi en ce tems-là, que *Portus* quitta l'Italie. Mais, ajoute-t-on, il paroît plus vraisemblable, que ce Commentaire fut fait peu de tems après l'Edition de *Longin*, imprimée à Genève. Cependant nous avouons ingénument, que nous ne savons ce que signifient les paroles de *Crespin*.

Pour moi, aiant sous mes yeux l'Edition de *Crespin*, & après avoir examiné le Commentaire de *Portus*; je crois pouvoir aisément éclaircir la difficulté. Il y a, avant la Préface de *Crespin*, une Epître Dédicatoire en Grec, de *Portus* même, adressée à *Théodore de Bèze*, où, après les complimens ordinaires, il parle des grandes peines qu'il s'est données, pour publier ces Rhéteurs, sur tout *Hermogène*, dans le meilleur état qu'il fût possible. Il dit, au sujet de celui-ci, sur lequel il s'étend le plus, qu'il a gardé long-tems par devers lui sa révision, en attendant l'oc-

caſion de la mettre au jour : & que *Creſpin* la lui aiant fournie, il y a joint auffi *Longin* &c. Voilà à quoi ſe rapporte ce qui eſt dit enſuite en Latin, ſoit par l'Imprimeur, ſoit par *Portus* lui-même : *olim Ferrariæ Venetiſque velut reditum curavit* &c. On a voulu ici marquer le tems & le lieu, dans leſquels avoit été faite la reviſion ou correction, & qui n'étoient point ſpécifiez dans l'Epitre Gréque. C'eſt-là tout ce que ſignifie *curavit*, & ce qu'il peut bien ſignifier. Ainſi il n'y a nul lieu à demander des nouvelles de quelque Edition précédente de *Longin*, que *Portus* auroit publiée en *Italie*.

Je ne crois pas non plus, qu'on puiſſe ſoupçonner ſeulement, que le Commentaire, nouvellement mis au jour, aît été compoſé à *Ferrare*, ou à *Veniſe*. Car, dans la première page, l'Auteur donne à entendre, qu'il avoit depuis long-tems corrigé & rétabli le Texte de *Longin*, autant qu'il avoit pû : *Qui quamvis & mutilatus eſſet, & plurimis ſcateret mendis, à nobis tamen, quoad fieri potuit, repurgatus OLIM fuit, & in aliquam formam reſtitutus*. De plus on voit, qu'en citant & (a) *Longin*, & *Hermogène*, (b) il marque la page même de ſon Edition. Dans une Note il dit, (c) qu'il a ajoûté de ſon chef au Texte un mot, *ἡρώδης* : ce mot ſe trouve juſtement (d) dans l'Imprimé, où *Portus* n'avertit point de l'addition : mais ici il fait voir, par un
autre

(a) Voiez pag. 346. ſur les mots Τὰ ἡρώδης &c.

(b) Pag. 290. ſur le mot Κακόζηλον.

(c) Pag. 347. vers la fin. (d) Pag. 59.

autre Passage de *Longin*, qu'il a eû raison de suppléer le mot, quoi que, dit-il, il ne se trouvât point dans les *Manuscrits*, qu'il a eûs. Mr. *Pearce* avoit laissé d'abord dans le Texte (a) ce mot *interynus*, qui se trouve dans les autres Editions, & même dans celle de *Tollius*, sans que les Commentateurs disent rien là-dessus: mais (b) il l'a ôté du Texte, dans sa Seconde Edition, sur l'autorité du Manuscrit de *Paris*, de deux du *Vatican*, & de la première Edition de *Longin*; montrant d'ailleurs, qu'en changeant la construction, on peut se passer de ce mot.

Voions maintenant, ce que c'est que le Commentaire. Il m'a paru d'abord, que c'étoient des Leçons, que *Portus* fit à *Genève*, en expliquant *Longin* à ses Ecôliers; & à mesure que je parcourois ce Commentaire, je me suis de plus en plus confirmé dans ma pensée. Dès l'exorde, on sent un Professeur, qui parle en Chaire.

„ Nous avons dit autrefois, que *Sophocle* est gra-
 „ ve & sublime: mais nous n'avons pas ensei-
 „ gné, de quelle manière, & par quels degrez,
 „ il s'élève à ce Sublime. Si nous ne nous som-
 „ mes pas arrêtez à cela, c'est en partie parce
 „ que nous voulions alors éviter la longueur, en
 „ partie parce que nous nous reservions de don-
 „ ner ces règles ici, où elles trouveront mieux
 „ leur place. Nous en traiterons donc maintenant
 „ &c. ” Voilà le debut d'un commencement
 de Leçons sur quelque nouveau sujet. L'Auteur
 dit

(a) Pag. 146. lin. 7.

(b) Voiez les *Addenda*, pag. 275.

dit un peu plus bas, après avoir donné à entendre, qu'il vouloit expliquer *Longin* & *Hermogène* : „ Nous n'avons pourtant pas dessein d'expliquer en détail tout ce que ces divins Ecrivains ont dit touchant le Sublime, mais seulement de toucher ce qui nous paroît nécessaire. Nous promettons cependant de démontrer en tems & lieu les choses dont nous n'avons rien dit, & de les rapporter aux chefs, que nous allons établir ”. De plus, en quelques endroits *Portus* s'exprime comme un homme, qui parle devant des Auditeurs: (a) *Corriges*, dit-il, ce passage: *conferes* cet autre. Enfin, il y a, dans ce Commentaire, trop de choses communes & triviales, pour croire qu'un aussi savant homme, que *Portus*, l'eût destiné, tel qu'il est, au grand jour de l'impression. Il auroit sans doute fait un choix; car il y a aussi de ce qui peut plaire même aux Savans, comme il paroîtra par l'idée générale que nous allons donner de tout l'Ouvrage.

Portus établit d'abord, selon que nous venons de voir qu'il le promettoit, les principales règles du Sublime, dont il fait ensuite application à *Sophocle*. Après quoi, il donne une courte analyse de tout le Traité de *Longin*, & il le compare avec celui d'*Hermogène*, en sorte qu'il donne au premier la préférence.

Venant ensuite au Corps de l'Ouvrage de *Longin*, il explique tout, autant qu'il le jugeoit nécessaire pour l'intelligence de son Auteur, & autant

(a) Voyez pag. 340. à l'endroit cité ci-dessus.

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 283

tant que le demandoit l'utilité de la plupart de ceux à qui il parloit. Comme il n'y avoit point encore de Version Latine, il en donne presque une perpétuelle, ne laissant passer aucun mot, aucune phrase, qu'il croioit pouvoir arrêter les Jeunes Gens, peu versez dans la Langue Gréque; & ainsi il ne peut qu'y avoir, comme je l'ai dit, bien des choses inutiles pour des personnes plus avancées. Il développe la suite du discours & les transitions. Il fait souvent des paraphrases, & donne toujours une analyse particulière de chaque chef, & de chaque raisonnement.

Mais il n'en demeure pas là. Il fait aussi des Remarques Critiques sur le Texte, & d'autres sur les choses mêmes, d'une manière à montrer, qu'il ne se borneroit pas aux besoins des petits Écoliers. Il en examine les Diverses Leçons, selon le peu d'Editions & de Manuscrits qu'il avoit pû consulter, & il établit celle qu'il croit la meilleure. Il corrige lui-même par conjecture plusieurs Passages. Il indique les endroits, où il croit qu'il y a quelque lacune, encore même que cela ne parût point par les Manuscrits ou les Editions. Il a grand soin de marquer l'endroit où se trouvent les Passages citez par *Longin*, de citer ou d'indiquer ceux auxquels le Rhéteur fait allusion, de faire voir la différence des Originaux, d'avec les Citations de *Longin*. Il allègue aussi de son chef des Passages, qui peuvent servir à l'intelligence de l'Auteur. En un mot, il ne néglige rien de ce dont les Interprètes sçavans & judicieux croient pouvoir se faire honneur : &

s'il

s'il n'y a pas, dans son Commentaire, une érudition aussi exquise, & aussi abondante, que dans les modernes, il faut l'attribuer en partie au peu de secours qu'on avoit de son tems, en comparaison de nôtre Siècle. Nous donnerons encore ici quelques exemples, afin qu'on puisse bien juger de tout ce que renferme l'Edition, dont nous rendons compte.

Dans la comparaison, que (a) Longin fait d'HYPERIDE & de DEMOSTHENE, il dit du dernier de ces Orateurs, que lors qu'il s'efforce d'être *plaisant*, plus il veut en approcher, & plus il s'en éloigne. C'est le sens, que la suite du discours demande, & celui aussi qu'expriment toutes les Versions des (b) paroles suivantes: Ὅταν δὲ ὑγγίξειν θίλῃ τῇ ἐπιχαρῆς εἶναι, τότε πλέον ἀφίσταται. PORTUS y trouve aussi le même sens: mais il croit que le terme, qui doit exprimer ce caractère de *plaisant*, est corrompu. Voici sa Note. Ἐπιχαρῆς] Corrige ἐπίχαρις, ut valeat idem ac ὁ παφροδίτος cum venustatem venatur, & proximè ad eam accedere conatur, tum longius ab eâ recedit. Aucun Interprète de Longin ne s'est avisé seulement de soupçonner qu'il y eût faute: & Mr. Pearce se contente de mettre le mot d'ἐπιχαρῆς dans son Index, en renvoyant à ce passage même. Il me semble néanmoins que Portus n'est pas mal fondé. Car l'idée de *plaisant* est celle que renferme le sens propre & commun d'ἐπίχαρις: au lieu qu'ἐπιχαρῆς signifie, *joyeux, qui don-*

no

(a) Sect. XXXIV. pag. 128, & seqq.

(b) Pag. 130. lin. 12, 13.

me de la joie, & ce sont deux choses différentes. On peut se réjouir, & être réjoui, sans que le sujet aît rien de *plaisant*. Il faudroit, au moins, alleguer quelque exemple, qui montrât, que, selon le génie de la Langue Gréque, *ἡδονή* & *ἡδονή* peuvent être employez indifféremment dans le sens dont il s'agit. Un peu plus haut, *Portus* (a) lit *καυχόμενος*, pour *καύχωνται* : & il pourroit bien aussi avoir raison.

Au Chapitre de l'*Hyperbole*, *Longin* (b) donne cette règle, comme la principale pour faire un bon usage d'une Figure, dont on peut aisément abuser: Ἐστὶ γὰρ (ὡς ἡ διαλείπου λίγων) πάντες πολυμάματος λεκτικῶν λύσεις ἢ πανάκαιναι τις τὰ ἐγγύς ἐξετάσιως ἔργα ἢ πάθη. *PORTUS* dit là-dessus: Ἐξετάσιως] *Corrigite ἐκτάσιως, optimo & germano, ni fallor, sensu . . .* Ἐκτασις *mentis commotionem significat, quum sui esse quis desiit, quum mentis & rationis non est compos; ἐκτατικὸς, qui rapitur extra se, qui mente commotus & numine adflatus est.* C'est justement ainsi, que *Tollius* a soupçonné qu'il falloit lire, quoi qu'il retienne *ἐκτάσιως*, & qu'il veuille y trouver ici un sens, qui ne satisfait guères. *Mr. Pearce*, qui avoit d'abord approuvé la conjecture de *Tollius*, d'autant plus volontiers que cette leçon se voit à la marge d'un Manuscrit; l'a jugée depuis si sûre, qu'il l'a mise dans le Texte de sa Seconde Edition. Ainsi le sens des paroles est: *Car (comme je ne cesserai de l'inculquer) le grand & universel remède*
pour

(a) Sur la lig. 4.

(b) Sect. XXXVIII. pag. 144. lin. 5, & seqq.

pour prévenir le mauvais usage de toute hardiesse dans le discours, c'est que celui qui parle soit dans une action & dans des mouvemens de passion, qui approchent de la fureur. Comparons ici la Version (a) de Boileau : Un remède infailible pour empêcher que les hardieses ne choquent ; c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent le demander. Pour ne rien dire des autres endroits, où la pensée de l'Original n'est pas assez exactement exprimée, comme on le verra d'abord ; dans les dernières paroles, & aux endroits à peu près qui semblent le demander, il a voulu exprimer le texte corrompu, *ἰσχυρῶς*. Mais, outre qu'il donne là au mot *ἰσχυρῶς* un sens tout-à-fait extraordinaire ; qui croira, que Longin eût voulu dire, que lors que la chose même ne demande pas quelque hardiesse de discours, quelque hyperbole, on puisse néanmoins l'employer ? car c'est ce qu'insinue l'à peu près. Or Longin venoit de dire, pour justifier les exemples, qu'il en avoit alleguez, que la chose n'y semble pas recherchée pour l'Hyperbole, mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. Après quoi suivent les paroles, dont il s'agit, Car &c. L'Auteur veut donc, que le sujet, sur quoi roule l'Hyperbole, aît toujours quelque chose qui semble le demander. Mais Boileau n'étoit pas assez versé dans la Critique, pour deviner le vrai mot *ἰσχυρῶς*. Il auroit pourtant dû y faire attention, dans les Editions de sa Version qui suivirent l'Edition Gréque & Latine de Tol-

Les

(a) Pag. 140.

Les exemples, que je viens de donner, ne sont pas les seuls, où *Portus* ait fait des remarques, tant critiques, que d'une autre sorte, ou semblables à celles qui ont paru depuis sa mort, ou que les Editeurs ne lui ont point enlevées. Il y a même des Notes toutes particulières à Mr. *Pearce*, dans lesquelles *Portus* l'avoit devancé, & dont néanmoins chacun d'eux peut s'attribuer l'honneur, sans faire tort à l'autre. Par exemple, dans la Section XXXIX. (a) au lieu de τὰ δὲ δῶκαϊν, (b) *Portus* lit τὰ δὲ δῶκαϊ. Mr. *Pearce*, qui (c) l'avoit d'abord ainsi conjecturé, a réformé là-dessus le Texte de sa Seconde Edition, & la leçon se trouve à la marge d'un Manuscrit.

Je fus curieux d'abord de voir, ce que *Portus* pensoit de deux Passages, citez par *Longin*, sur lesquels les Savans ont fort disputé. L'un est celui d'HERODOTE, dont j'ai déjà parlé ci-dessus, au sujet des *Scythes*. Notre Savant Grec (d) se trouve de l'opinion, que *Boileau* seul a suivie dans la dernière (e) révision de sa Version, mais qu'il n'a pas inventée, puis que le Passage d'HIPPOCRATE (f), sur lequel il se fonde, & qu'il cite comme de son chef, avoit été fourni par *Tollius*, qui néanmoins trouve ici une autre maladie plus abominable. Selon *Portus* donc, (g) la Déesse *Venus* rendit les *Scythes* impuissans: *Ἀμύρτων ἐνκόμιον: quia castrationem, à Veneris impotentiam περιφραστικῶς ἀπελάσιν νῦν τον.* Mr.

(a) Pag. 148. lin. 21, 22. (b) Pag. 348.

(c) Emendat. pag. 261. (d) Pag. 331. (e) Pag. 113.

(f) De Aër. Aqu. & loc. Cap. 48. (g) Pag. 331.

Mr. (a) *Pearce*, sans décider, quelle étoit cette maladie, dit, que, quelle qu'elle fût, *Hérodote* la croioit particulière au Sexe.

L'autre Passage est celui de *Moïse*, que (b) *Longin* cite selon la Version des SEPTANTE: QUE la Lumière se fasse, & la Lumière se fit. Le sentiment (c) de *Portus* est ici tout singulier. „ Cette Citation, dit-il, m'est fort suspecte. Comme je ne vois rien d'où il paroisse que *Longin* étoit Chrétien, il n'y a point d'apparence, à mon avis, qu'il fût versé dans la lecture des Auteurs Sacrez, ni qu'il eût voulu en tirer des exemples. Je soupçonne donc, que, quelque Moine aiant ajouté celui-ci à la marge de son Manuscrit, un Copiste ignorant fourra ensuite cette addition dans le Texte même. Permis à chacun néanmoins d'en croire ce qu'il voudra. ” La raison, qui a engagé *Portus* à entrer dans un tel soupçon, n'est pas sans fondement: car les Auteurs Païens, sur tout les Rhéteurs, ne s'amusoient guères à lire les Livres des Juifs & des Chrétiens. Mais les paroles, qui précèdent la Citation, sont d'un Stile, qui ne sent pas le Moine, & qui est fort conforme à celui de *Longin*. Mr. *Pearce* semble avoir voulu prévenir l'objection. Car il (d) conjecture, que *Cecilius*, celui dont *Longin* dit dès l'entrée, qu'il avoit composé un Traité du Sublime, qui lui paroît défectueux; avoit cité dans ce Livre même le passage

de

(a) Pag. 107. (b) Sect. IX. pag. 32, 36.

(c) Pag. 301. (d) Pag. 36.

de Moïse, & que c'est de là que Longin l'a pris. SUIDAS dit que (a) ce Cécilius étoit Juif de Religion, mais fort versé dans la Littérature Gréque. Voilà le fondement de la pensée de nôtre Éditeur, qui est assez plausible.

Nous n'irons pas plus loin. Ce que nous avons dit est suffisant de reste, pour faire connoître & l'Edition de Mr. Pearce, & le Commentaire de Portus, qui l'accompagne dans l'Edition d'Amsterdam. On peut voir par là, que les Notes de Portus ne sont pas inutiles, & qu'elles peuvent sur tout servir beaucoup à la Jeunesse. Pour ce qui est du travail de Mr. Pearce, nous sommes persuadés, que son Edition, à tous égards, sera regardée comme la meilleure & la plus commode qui aît paru jusqu'ici, & qu'il seroit à souhaiter, que l'on eût tous les autres Auteurs Grecs publiez de la même manière.

(a) Voc. Κεκίλιος, pag. 283. Tom. II. Ed. Kuster.

ARTICLE II.

JOANNIS MARIANÆ, Societ. Jesu, HISTORIÆ de rebus HISPANIÆ Libri triginta. Accedunt JOSEPHI EMMANUELIS MINIANÆ Valentini, Ord. Sanctiss. Trinit. Redemptionis Captivorum, Continuationis novæ Libri decem. Cum Iconibus Regum.

C'est-à-dire :

L'Histoire d'ESPAGNE, en trente Livres, par
Tom. XI. Part. II. T le

le P. JEAN MARIANA, Jésuite. Avec une nouvelle *Continuation*, en dix Livres, par le P. JOSEPH EMMANUEL MINIANA, de l'Ordre de la *Rédemption des Captifs*. On y a joint les *Portraits* en taille douce, des Rois d'*Espagne*. En quatre Tomes *in folio*, gros caractère : *pagg.* 428. pour le I. Tom. 379. pour le II. Tom. 439. pour le III. Tom. 844. 16. pour le IV. & dernier, qui seul contient la *Continuation*. A La Haye, chez Pierre de Hondt, 1733.

QUAND on n'auroit fait que rendre l'Histoire Latine de MARIANA plus commune qu'elle n'étoit, on auroit toujours rendu un bon service au Public. La dernière Edition, (a) qui est de *Mainence*, en 1605. ne peut qu'être très-rare; & le lieu de l'impression forme d'abord un grand préjugé, que le papier & les caractères en doivent être mauvais, & l'Edition peu correcte, comme le savent ceux qui l'ont vuë. Il y a lieu d'être surpris, que jusqu'ici aucun Libraire de *Hollande* n'eût pensé à rimprimer un Livre si estimé en ce genre. Encore auroit-on peut-être attendu plus long-tems, sans l'occasion que des *Espagnols* en ont fournie, par l'offre d'une *Continuation* toute nouvelle, & par l'achat de cent Exemplaires, auquel ils se sont engagez d'avance. Mais aussi le Libraire s'est bien acquitté de deux conditions, qu'on a exigées de lui; l'une, que l'*Histoire*,

(a) *In quarto.*

notre, & la *Continuation*, fussent imprimées, sans y rien changer ni retrancher; condition fort superflue, & qui n'auroit été nécessaire, supposé qu'elle eût pu être obtenue, qu'au cas qu'il se fût agi d'une Histoire écrite par un Protestant, qui dût être rimprimée en *Espagne*: l'autre, que l'Edition fût belle, & c'est ce qui saute aux yeux. Le caractère est gros & fort net, le papier beau; & il paroît qu'on a eu assez de soin de ne pas laisser glisser des fautes d'impression.

Cela suffisoit pour l'Ouvrage principal si connu depuis long-tems & si recherché, n'étoit une des Préfaces de la *Continuation* (car il y en a (a) plusieurs) dans laquelle, après de grands éloges de *MARIANA*, (b) on fait quelques remarques, qu'il est bon de rapporter.

L'Histoire de *Mariana*, quoi que regardée de plusieurs comme un chef-d'œuvre, n'est pas exempte de fautes & il en parut une Critique de son vivant.

(a) Une de *Don HYACINTHE JOVER & VALDENOSCHES*, Jeune Homme, qui a été Disciple du P. *MINIANA*, & dont le Père, à sa sollicitation, a procuré le Manuscrit, & acheté cent Exemplaires de cette Edition. Une autre, de *Don GREGOIRE MAYANS & SISCAR*, Professeur en Droit dans l'Université de *Valence*. Une troisième, du même Docteur, en forme d'Approbation, donnée comme Censeur établi par le Conseil Royal de *Castille*. Pour ne rien dire d'une Lettre du Couvent de *Valence*, de l'Ordre duquel étoit le Père *Miniana*; & de l'Épître Dédicatoire du Disciple de celui-ci, au Prince des *Asturies*. Toutes ces Pièces sont auant d'Éloges du Continuateur de *Mariana*, & de son Histoire, aussi bien que de celle, dont elle est une Continuation.

(b) *Gregor. Mayansii Admonit.*

vivant. On peut voir là-dessus l'Article de ce Jésuite, dans le *Dictionnaire* de BAYLE, où d'ailleurs tout ce qui regarde la personne & les Ecrits de *Mariana*, est exposé fort au long. Un (a) Professeur en Droit de l'Université de *Valence*, a pris à tâche dans son *Avertissement* sur cette Edition, de défendre l'Historien contre un chef d'accusation, qui lui a paru de conséquence. On fait, que *Mariana* traduisit lui-même son Histoire en Espagnol, & la publia ainsi à *Tolède* en 1601. c'est-à-dire, neuf ans après la première Edition de l'Original, qui ne contenoit que vingt Livres, auxquels il ajouta les dix derniers, dans les années suivantes. Mais en travaillant à cette Traduction, il s'écarta souvent de son Latin, & cela sans en rien insinuer dans les endroits où il en usoit ainsi. Voilà le sujet de critique. On répond, que *Mariana* avoit déclaré en gros, dans la Préface de sa Version, ce que l'on devoit sans cela comprendre assez, que cette Version, comme postérieure, & de l'Auteur même, devoit être préférée à l'Original.

„ Je m'y suis pris, dit-il, non comme si je me
 „ traduisois moi-même, mais comme si je com-
 „ posois. Je ne me suis point assujetti à suivre
 „ les termes, & les périodes: j'ai librement re-
 „ tranché, ou ajouté, selon qu'il m'a paru être
 „ mieux. Car ce qui est bon pour les Savans,
 „ ne l'est pas toujours pour ceux qui ne le sont
 „ pas”. Après cela, à quoi bon se seroit-il re-
 tracté formellement, dans tous les endroits où,

pour

(a) Le même Don *Mayans*.

pour de bonnes raisons, il pouvoit avoir changé ou corrigé quelque chose? Mais depuis il s'exprima encore plus nettement; dans une seconde Edition de la Traduction Espagnole, qu'il fit imprimer à *Madrid* en 1608. Car il ajoute, après la première période du passage qu'on vient de voir: „Je suis allé jusqu'à changer quelque-
 „ fois un surnom, & (a) peut-être aussi à chan-
 „ ger de sentiment. De sorte que, si l'on veut
 „ savoir ce que je pense, on doit en juger par
 „ ce que l'on trouvera dans cette Edition. Car
 „ je ne me suis point assujetti &c.” D'où il paroît, qu'il ne faut pas regarder la Traduction, comme une Traduction exacte & scrupuleuse, que ni lui, dit-on, ni aucun autre n'auroit pu donner; tant il y a de poids & d'énergie dans les expressions de l'Original. Mais, disent les Censeurs, *Mariana* a aussi changé quelquefois les choses mêmes. Fort bien. N'avertit-il pas lui-même, qu'il a quelquefois changé un surnom? L'Apologiste ne se souvient d'aucun changement comme celui-là: mais il cite ensuite un endroit, où il y a quelque chose de plus considérable, puis que (b) l'Historien, trompé par sa mémoire, avoit mis *Henri*, Roi d'*Angleterre*, pour *Richard*; ce qu'il a corrigé dans sa Version. On ne donne aucun exemple d'Additions, parce qu'elles

(a) Et fortasse etiam opinionem. C'est ainsi qu'on traduit. L'Original cité porte: *i tal vez mudar opinion, que se tendra por la nuestra la que en esta impression se halla.* Il me semble, que cela signifie quelquefois aussi, & non pas peut être.

(b) Lib. XI. Cap. 21. au commencement.

qu'elles sont en si grand nombre, qu'elles se présentent aisément aux Lecteurs. Mais à l'égard des retranchemens, on en indique un, où *Mariana* supprime (a) ce qu'il avoit dit dans son Histoire Latine de l'Isthme de *Panama*, en *Amerique*, découvert en 1513. & l'éloge de celui (b) qui fit cette découverte. *Mariana* avoit tant d'amour pour la Vérité, qu'il ne fit pas difficulté de se retracter quelquefois formellement: & voici l'exemple qu'on en allégué. Il avoit dit, & il le dit encore dans son Histoire (c) Latine, que la Reine *BLANCHE*, Mère de *SAINT LOUIS*, étoit l'aînée de *Berengère*, Mère de *ST. FERDINAND*, Roi d'*Espagne*: mais dans la seconde Édition de sa Traduction Espagnole, il reconnut que c'étoit *Bérengrère*; se rendant à l'autorité de plusieurs (d) Historiens, imprimez & manuscrits. Mais d'où vient que l'Historien, aiant depuis revû son Histoire Latine, pour l'Édition de *Francfort* en 1603. parmi le Recueil des Historiens (e) d'*Espagne*, & pour celle de *Maïence*, en 1605. ne changea rien aux endroits corrigez pour les choses mêmes dans sa Version? C'est, dit-on, parce qu'il n'avoit pas encore fait ces corrections dans la première Édition de l'Espagnol, où il s'étoit contenté d'ajouter, ou de retrancher ce qu'il jugeoit à propos, sans se retracter de rien. Or ce ne fut qu'en 1607. & par

con-

(a) Lib. XXVI. Cap. 3. (b) *Vascon Nannius Balboa*.

(c) Lib. XII. Cap. 7.

(d) *Luc. Tndens. Rodenc. Toletan. Chronic. Sancti. Reg. Ferdinand. Chronic. General. Hispan. &c.*

(e) *Hispan. illustras. Tom. II.*

conséquent après la première Edition de la Traduction Espagnole, que PEDRO MANTUANO publia la Critique, dans laquelle *Mariana* aiant trouvé qu'il étoit quelquefois repris avec raison, changea de sentiment, comme il le devoit, & réforma en conséquence la seconde Edition de 1608. Je trouve ici dans l'Article du *Dictionnaire* de (a) BAYLE, des faits, qui détruisent cette réponse, s'ils sont vrais. Car premièrement, on y dit, après NICOLAS ANTONIO, (b) que les *Advertentias à la Historia de Juan de Mariana*, par Pedro Mantuano, parurent à Milan pour la première fois, en 1611. En second lieu, (& ceci est encore rapporté sur la foi du même (c) Antonio, qui a fait une *Bibliothèque des Auteurs Espagnols*) THOMAS TAMAJUS DE VARGAS, qui répondit pour *Mariana*, raconte, comme une chose qui tient du prodige, que *Mariana* ne voulut jamais jeter les yeux, ni sur l'Ouvrage de son Censeur, ni sur celui de son Apologiste, quoi que ce dernier, qui étoit fort de ses Amis, lui eût offert son Manuscrit, avant que de le donner à l'Imprimeur, & l'eût prié de le corriger: *Noluisse Marianam legere, nec Mantuani Censuram, nec Tamaji, amissioni capitis, Apologiam, etiam ante editionem sibi ab Auctore ad pervidendum & emendandum obtinere; quod credit vix posteritas.* Il auroit été à souhaiter, que le nouvel Apologiste eût prévu ces difficultés. Car, si la publication des *Ad-*
verten-

(a) Remarque D. (b) *Bibliothec. Scriptor. Hispan.* Tom. II. pag. 170. (c) *Ibid.* sup. Tom. I. pag. 381.

vertentias de *Pedro Mantuano* est postérieure à la seconde Edition de la Traduction Espagnole de l'Histoire de *Mariana*, ce ne peut être sur les avis de *Mantuano* que *Mariana* a reconnu les fautes, ou les inexactitudes, qu'il redressa. La chose est également fautive, si *Mariana* n'a voulu lire ni la Critique de *Mantuano*, ni l'Apologie de *Tamajo*, comme celui-ci le pose en fait. Et en ce cas-là, est-ce indolence louable, ou mépris superbe, de la part de l'Historien critiqué? J'en laisse le jugement à chacun. Il reste toujours un grand inconvénient, en ce que, comme l'Auteur de l'Avertissement ne cesse de le recommander, on ne doit jamais citer l'Histoire Latine de *Mariana*, ni se tenir assuré de ses dernières pensées, qu'après avoir confronté l'Original avec la Version de l'Edition de 1608. ou les postérieures, qui l'ont suivie. Tous ceux qui lisent *Mariana* n'entendent pas l'Espagnol, ou ne sont pas à portée de consulter quelcune de ces Editions de la Traduction. La nouvelle Edition de l'Original, étoit une belle occasion de remédier à cela. Les Editeurs auroient pu nous donner, en forme de Notes, une indication exacte de tous les Passages changez, corrigez, ajoutez, ou retranchez dans l'Edition Espagnole de 1608. Cela auroit donné un grand relief à cette Edition; & auroit augmenté les avantages qu'elle a d'ailleurs par-dessus toutes les autres, tant pour la forme & la beauté de l'impression, qu'à cause de la nouvelle *Continuation*, d'une autre main; dont il nous reste à parler.

C'EST un Ouvrage posthume; mais il étoit
ache-

Octobre, Novembre & Décembre 1733. 297

achevé, quand l'Auteur mourut. Voici ce qu'on nous dit des principales circonstances de sa Vie. (a) JOSEPH EMMANUEL MINIANA naquit à *Valence* le 15. d'*Octobre* de l'Année 1671. Il fit ses premières études du Latin à *Segorve*, sous un savant Jésuite; & à l'âge (b) de dix-neuf ans, il entra dans l'Ordre des Religieux de la *Rédemption des Captifs*. Ses Supérieurs l'envoient bien-tôt à *Naples*, où il demeura sept ans, & acquit une plus grande connoissance de la Langue Latine. Il y apprit aussi la Peinture, & il montra depuis son habileté dans cet Art, par deux Tableaux qu'il fit, & que l'on voit encore à (c) *Morvedro*, dans le Couvent de son Ordre, placez sur le grand Autel. Quand il fut revenu de *Naples* en *Espagne*, il enseigna le Latin, quatre ans à *Liria*, & puis autant de tems à *Morvedro*. Il fut ensuite Régent de Rhétorique pendant quelques années, à *Valence* sa Patrie. Mais comme il avoit de plus grandes vuës, & qu'il lui falloit du tems pour exécuter ses projets; il demanda sa démission de cet Emploi. La Ville de *Valence* ne voulut pas y consentir: mais il demeura ferme dans sa résolution; & ne faisant plus depuis de leçons de Rhétorique, il ne voulut pas toucher les gages, qu'on lui offroit. Il profita de ce loisir, sur tout pour écrire la Continuation de l'Histoire de *Mariana*. Il y travailla douze ans; & peu de jours après l'avoir achevée, il mou-

(a) *Don Hyacinth. Jover Præfat.*

(b) *Pubertate egressus.*

(c) *Sagunti*, dit-on; parce qu'on croit que c'est l'endroit où étoit l'ancienne & fameuse Ville de *Saguntæ*.

mourut le 27. de *Juillet* 1730. étant alors Supérieur du Couvent pour la troisième fois. Il avoit été deux fois *Visiteur* Général de son Ordre dans la Province d'*Aragon*. On fait un portrait magnifique des qualitez de son Esprit & de son Cœur. Il devoit avoir une grande mémoire, puis qu'étant encore Ecôlier, il apprit par cœur presque tous les Livres de l'Ecriture Sainte, sur tout les Historiques. Et en 1720. aiant à faire une Leçon Publique, à l'occasion de la dispute pour une Charge de son Couvent, il l'écrivit toute sans Livres, au grand étonnement, dit-on, de ceux qui étoient les plus versez dans la Scholastique, qu'il n'avoit guères étudiée lui-même. On remarque encore, qu'il entendoit le Grec, & qu'il se plaisoit beaucoup à lire le *Nouveau Testament* en cette Langue. Quelques momens même avant que de mourir, il recita l'Oraison Dominicale en Grec.

Avant cette Continuation de *Mariana*, le P. *Miniana* avoit composé *Bellum Rusticum Valentinum*, ou l'Histoire de ce qui s'étoit passé, lors que les Troupes de l'Archiduc, aujourd'hui Empereur, & celles de ses Alliez, entrèrent dans le Roiaume de *Valence*. Cette Pièce fut volée, quand il mourut, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue: mais le brouillon est tombé entre les mains du zélé (a) Disciple, qui nous apprend toutes ces particularitez. Le même garde soigneusement une ébauche, que le P. *Miniana* a laissée, d'un Poëme intitulé *Saguntinis*, dont le

sujet

(a) D. *Hyacinthe Jover* & *Valdenoches*

Sujet est la ruine de l'ancienne *Sagunto*. On a encore de lui un Dialogue sur le Théâtre de SAGONTE; & l'on fait esperer, que cette Pièce sera mise au jour, avec un Recueil de Lettres de l'Auteur.

Pour parler maintenant de l'Ouvrage même, qui paroît aujourd'hui, comme le P. *Miniana* pensoit à le publier lui-même, lors qu'il vint à mourir; il y a lieu de croire, que l'Avant-propos, par lequel commence cette Continuation de *Mariana*, est toute la Préface, qu'il y auroit mise: car il y instruit les Lecteurs de son dessein. Nous ne dirons rien sur l'impartialité, qu'il promet: on a été si souvent la dupe de ces sortes de promesses, qu'on se croit en droit de ne pas s'y fier, jusqu'à ce qu'on soit convaincu de l'effet par la lecture même de l'Histoire. En vain s'attendroit-on aussi à trouver un parfait désintéressement dans une Histoire écrite par un Religieux, & un Religieux Espagnol, qui doit raconter tant de choses concernant des troubles de Religion, comme ceux que présente la narration de ce qui s'est passé sous CHARLES-QUINT, & sous PHILIPPE II. La fin du dernier Règne, & du XVI. Siècle, est aussi celle de la carrière, que le P. *Miniana* avoit dessein de fournir. Il s'étoit borné-là, pour éviter, dit-il, l'occasion qu'il auroit eue à divers égards de s'attirer des Ennemis, s'il fut descendu plus près de son terme. Ainsi il a laissé un plus grand (a) espace de tems à remplir, que n'avoit fait *Mariana*,
dont

(a) L'Histoire de *Mariana* finit en 1516.

dont il continuë l'Histoire, & qu'il tâche d'imiter autant qu'il peut, tant pour le stile, que pour le choix & l'arrangement des choses. Il faut avouer, que cette Continuation est en gros assez bien assortie avec l'Ouvrage principal. L'imitation seroit plus parfaite, si le Continuateur n'eût aimé la brièveté encore plus que *Mariana*, & si, comme on le remarque dans un des Eloges, il ne se fût proposé sur tout d'imiter (a) P L A U T E, qu'il savoit presque par cœur. Le stile de *Miniana* ne me paroît pas non plus toujours aussi net, & aussi dégagé, que celui de son modèle; & ses constructions sont quelquefois embarrassées.

Je ne sai si c'est par la faute de l'Auteur, ou par celle des Copistes, que les noms propres se trouvent assez souvent mal écrits. On lit, par exemple, (b) *Coelæus*, pour *Cochlæus*: & de trois (c) Auteurs de la Formule de l'Interim, que l'on nomme, deux sont changez; *Pflugius*, en *Phulgus*; *Sidonius*, en *Sidonia*. On auroit dû même y joindre leurs noms de batême, *Jules*; *Michol*; sur tout pour le troisième, *Jean Islebicus Agricola*, lequel autrement peut être confondu avec d'autres *Agricola*, qui vivoient dans le XVI. Siècle.

Nous n'entreprendrons pas de faire un Extrait de cette Continuation de *Mariana*, par cela même que ce n'est qu'une Continuation, & qui

(a) D. Greg. Mayans, dans l'Approbation.

(b) Lib. II. Cap. 14. pag. 77. col. 1. in fin.

(c) Lib. IV. Cap. 11. pag. 172. col. 2.

roule toute sur des Régnes, dont l'Histoire est assez connue. Mais, pour donner une idée du stile & du gout de l'Historien Continuateur, nous allons copier les portraits qu'il fait des deux Princes. Voici celui (a) du Père: *Invicti prorsus corporis & animi Princeps, virtute & pietate nulli secundus. [CAROLUS QUINTUS]. Nihil in eo non mirabile fuit. Figura corporis venusta majestatem præferebat. Color niveus mirum quam decebat purpureis genis. Flavum olim attolsumque ritu veterum capillum, venerabilique canitie postea respersum. In oblongo vultu inversum inferius labrum paullulum eminebat, Austriacorum in posterum character. Cassi oculi, atque in letitiam vergentes. Sermo rarus & modestus, nec sâlis expertus. Incessus tardus, gestus & habitus ita temperatus, ut severitati & gravitati propior videretur. Laudantur præterea eximie animi dotes. Fuit enim clementissimus, fortitudine & constantia insuperabilis; Justus & Æqui apprimè tenax, benignus adeo, ut ejus beneficentiæ nulli thesauri sufficerent. Ad sagi togæque munia, quibus se totum impendebat, strenuus admodum & perspicax. Tam sincerus Religionis cultor, quam vindex. Fortuna non semper usus est indulgentissima, ejus casus aliquando retro lapsæ aquo tulit animo, vel erecto ac forti superavit. A nullo ferme bello provocatus fuit, quem non victum modo, sed (quod mirabile dictu est) victum etiam non viderit. Res maximas, præliaque natali die suo fecit plura. Voluptatum imprimis fuit parcus; etsi quando lapsus,*
sumi-

(a) Lib. V. Cap. 9. pag. 216. col. 2.

summa verecundia culpam texit. Dignus certe meliori ævo; cujus infelicitate nervos aliquos contraxit; quibus expiandis, severus sui ulcor, extrema vite tempora serio addixit. „ CHARLES QUINT

„ fut un Prince d'une force de Corps & d'Esprit
 „ entièrement invincible, d'une Vertu & d'une
 „ Piété, en quoi personne ne l'a surpassé. Il
 „ n'y avoit rien en lui, que d'admirable. Bien
 „ fait de Corps, son air étoit majestueux & agré-
 „ able en même-tems. La blancheur de son
 „ teint étoit merveilleusement bien assortie avec
 „ des joues vermeilles. Ses Cheveux autrefois
 „ blonds, & qu'il portoit courts selon la mode
 „ ancienne, prirent ensuite une blancheur vé-
 „ nérable. Sa lèvre de dessous étoit un peu gros-
 „ se en dehors, marque depuis caractéristique
 „ des Princes de la Maison d'Autriche. Il avoit
 „ les yeux bleus, & quelque chose de gai dans
 „ le regard. Il parloit peu, & modestement; &
 „ il ne manquoit pas de sel dans ce qu'il disoit.
 „ Sa démarche étoit lente, son geste & son port
 „ si réglez, qu'il paroïssoit peu éloigné du so-
 „ rieux & du grave. On louë aussi des qualitez
 „ excellentes de son Ame. Car il étoit très-clé-
 „ ment, d'une valeur & d'une fermeté à toute
 „ épreuve: grand observateur de la Justice & de
 „ l'Equité: si bon, & si libéral, qu'aucuns Tré-
 „ fors ne lui suffisoient pour satisfaire l'inclina-
 „ tion qu'il avoit à faire du bien: très-habile &
 „ très-éclairé dans les fonctions de la Guerre &
 „ de la Paix, auxquelles il se donnoit tout en-
 „ tier: aussi sincèrement attaché à remplir les
 „ Devoirs de la Religion, qu'à s'en montrer le
 „ Défenseur.

22 Défenseur. La Fortune ne lui fut pas toujours
22 extrêmement favorable : mais si quelquefois el-
22 le lui tourna le dos, il en supporta les revers
22 avec patience, ou bien il les surmonta par la
22 grandeur de son courage. Il ne fut attaqué
22 presque d'aucun Prince, qu'il ne vainquît non
22 seulement, mais (ce qui est merveilleux) qu'il
22 ne vît encore son Prisonnier. Il fit de gran-
22 des choses, & donna plusieurs Batailles, le
22 jour même de sa naissance. Il eut sur tout
22 beaucoup de retenue dans les Plaisirs ; & si
22 quelquefois il s'y abandonna, il cacha ses fau-
22 tes d'une manière à en témoigner une grande
22 honte. Il étoit certes digne d'un meilleur Siè-
22 cle, que celui où il vécut, dont les influen-
22 ces malheureuses le rendirent sujet à quelques
22 défauts : mais, juge sévère de lui-même, il
22 consacra sérieusement les derniers tems de sa
22 vie à expier les péchez où ces Vices du siècle
22 l'avoient entraîné.

Voici maintenant le portrait de PHILIPPE
II. (a) *Magnus certe Rex dum vivit. Cujus po-
tentiam universus Orbis suspiciebat, ac verebatur.
Fuit tamen in ea fortuna modestus, prudens, gra-
vis, pius, atque adeo veritatis diligens, ut ne joca
quidam mentiri quemquam possetur impune. No-
tior fuit publica negotia consilio ex Aula adytis re-
gendi solertia, quam rei militaris labor; quem hor-
rare quadammodo visus est vel arcuato quodam na-
ture, vel contrario usu calamo scriptorio cuncta
moderandi precul à belli tumultu, vel utraque. An-
le*

le namque assuetus à pæro, & negotiis consilio explicandis, ad sævum Martis opus ingenio & consuetudine minus ferebatur. Nec censebat Regii nominis Majestatem manu, sed consilio citra periculum tuendam. Et aliæ extabant causæ, quæ ipsum à castris & hostium conspectu avertebant. Nam imperii amplitudo Orbis extremos fines complectentis, ut in varias ac longe distitas regiones divideret curas, præsensque animo locis omnibus adesset, hortabatur. Tum plurà ordinandi corrigendique gravi censura & sacra & profana à Parente bellis peregre gerendis intexto passim neglecta, pungebat sollicitudo. Tum denique eximii bello duces in Parentis castris educati adeo strenue rem gerebant, ut ejus opera minime desideraretur, modo ipse quasi in specula præsidens in omnes partes plenus rationis & judicii prospiceret. Unde bella per Legatos gessit, perpetua quidem cum pietatis Catholicæ hostibus; quibuscum ut pacificaretur, quæ erat religione, ab animo suo impetrare nunquam potuit. Quam caute vitia rexit modestia & gravitate inenarrabilis, quibus sui reverentiam hominum animis offundebat. Circumspicientia prudentis illi nomen peperit ab ingenii gravitate orta. Popularitas in eo Patris desiderabatur: morum & actionum facilitas. Pietate virtutes suas omnes antevertit. Statura corporis justa fuit, vel certe mediocris. Læta frons, facies candida, subflava cæsaries attensaque eorum temporum more; quam in canitiem venerandam ætas mutavit. Cæsti oculi, in quæis apparebat Majestas, perinde atque in incessu; universi denique corporis habitus cum venustate decorus & venerabilis. „ Ce fut certainement un grand Roi; dont

52 la puissance étoit admirée & redoutée de tout
 53 l'Univers. Il fut néanmoins modeste dans une
 54 si grande fortune, prudent, grave, pieux, &
 55 si amateur de la Vérité, qu'il ne souffroit pas
 56 impunément que personne mentât, même pour
 57 rire. Il fit plus paroître d'habileté à gouverner
 58 par les conseils du Cabinet, que d'attachement
 59 à l'Art Militaire, pour l'exercice pénible du-
 60 quel il avoit une espèce d'aversion, soit par
 61 une antipathie naturelle; soit par l'habitude
 62 contraire, qu'il avoit contractée, de régler
 63 tout avec la Plume, loin du bruit des Armes;
 64 ou par les deux tout ensemble. Car accoutu-
 65 mé dès son enfance à la vie de Cour & aux
 66 affaires Politiques, il n'avoit guères d'inclina-
 67 tion ni d'expérience aux exercices de *Mars*.
 68 Et il faisoit consister sa gloire à défendre sa
 69 Couronne, non de son bras, & en exposant
 70 sa personne, mais par de sages délibérations,
 71 & sans courir aucun risque. Il y avoit enco-
 72 re d'autres raisons, qui le tenoient éloigné des
 73 Armées, & de la vuë de l'Ennemi. Car la
 74 grandeur de son Empire, qui s'étendoit d'un
 75 bout du Monde à l'autre, demandoit qu'il par-
 76 tageât ses soins entre divers Etats, fort éloi-
 77 gnez les uns des autres, & qu'il fût présent
 78 d'esprit par tout. D'ailleurs, il avoit fort à
 79 cœur de régler & de redresser, tant le Spiri-
 80 tuel que le Temporel, où il s'étoit glissé bien
 81 des abus, que son Père avoit négligé de réfor-
 82 mer, pendant les Guerres Etrangères qui l'oc-
 83 cupoient. Enfin il avoit d'excellens Géné-
 84 raux, qui élevez dans l'École de son Père,
 Tom, XI. Part. II. V „ com-

„ commandoient avec tant d'habileté, qu'il n'é-
 „ toit nul besoin de sa présence: il suffisoit, que
 „ de son Palais, comme d'un lieu d'où il pou-
 „ voit tout voir, il pourvût à tout, & donnât
 „ ses ordres de tous côtez, avec le bon sens &
 „ le jugement dont il étoit plein. Ainsi il ne fit
 „ la guerre que par ses Lieutenans, & il la fit
 „ perpétuellement contre les Ennemis de la Foi
 „ Catholique: il ne put jamais se résoudre, tant
 „ il avoit de piété, à entendre parler d'aucune
 „ paix avec eux. Il cacha ses vices avec beau-
 „ coup d'habileté, sous une modestie & une
 „ gravité inexprimables, par lesquelles il se fai-
 „ soit respecter. Une circonspection, produi-
 „ te par la gravité de son naturel, lui fit donner
 „ le nom de *Prudent*. On trouvoit qu'il lui man-
 „ quoit l'humeur populaire, & les manières
 „ douces & aisées de son Père. La Piété étoit
 „ celle des vertus, qui dominoit en lui. Il
 „ étoit d'une taille raisonnable, ou au moins
 „ médiocre. Il avoit l'air gai, le teint blanc,
 „ les cheveux presque blonds, qu'il portoit courts
 „ selon la mode de ces tems-là, & qui avec l'â-
 „ ge se couvrirent d'une blancheur vénérable.
 „ Ses yeux bleus avoient de la majesté, aussi
 „ bien que sa démarche: toute la façon de son
 „ corps, en un mot, étoit accompagnée d'une
 „ bonne grace, qui inspirait en même-tems du
 „ respect.

On peut voir par-là, quels sont les principes
 de Politique, sur lesquels notre Historien règle
 les jugemens qu'il porte. La *Sainte Inquisition*
 doit être sur tout fort contente de l'estime qu'il
 a pour

a pour ses procédures, & pour le zèle charitable dont elle est animée. Il ne manque pas de rapporter par tout, avec de grands éloges, (a) son attention perpétuelle à découvrir les *Hérétiques*, & à mettre en usage contr'eux le *Feu*, & autres fortes de *Peines*, si conformes à l'Humanité, & à l'Esprit de l'Evangile.

On ne doit pas craindre non plus, que le P. *Miniana* dise rien qui puisse le faire soupçonner de trouver quelque chose de bon dans les *Hérétiques*. Il les peint toujours des plus noires couleurs. CALVIN est (b) le plus détestable des hommes, né pour la ruine de sa Patrie. ZUINGLE (c) un autre monstre, coupable de toute sorte de crimes. Voilà, dit-on, des gens dignes de la Secte, qu'ils formèrent! LUTHER sur tout, qui le premier, poussé par une horrible ambition, répandit le venin de l'Hérésie, mourut d'une manière, qui montre visiblement la punition du Ciel. (d) Un jour qu'il s'étoit enivré, & déchaîné, dans le vin, contre le Pape & le Concile Ecuménique, il fut trouvé mort dans son lit la nuit suivante. Ha! si les Destins l'avoient enlevé plutôt, quel bien n'auroit-ce pas été pour le Monde Chrétien! Mais les Dieux en disposèrent autrement: *Cujus mortem si fata maturaissent, Orbi Christiano quam issent consultum! Sed aliter Divis visum est.* Je ne sai si notre Historien entend par *Divis* les Dieux, ou les Saints;

CAR

- (a) Voyez, par exemple, Lib. I. Cap. 4. pag. 250. col. 1.
 (b) Lib. III. Cap. 8. pag. 123. col. 1.
 (c) Lib. I. Cap. 5. pag. 13. col. 1.
 (d) Lib. IV. Cap. 3. in fin. pag. 151.

car il s'exprime souvent ainsi, quand il s'agit de ce que nous attribuons à la Providence. Mais il faut que, selon lui, ou il y aît plusieurs Dieux, ou que le vrai Dieu ne fasse rien, & qu'il se soit déchargé du soin de l'Univers sur les *Saints*, que le P. *Miniana* adoroit. A l'égard de ce qu'il dit de *Luther*, se peut-il, qu'on débite encore des calomnies ridicules, sur lesquelles (a) MAIMBOURG même n'a osé faire aucun fonds? Le P. *Miniana*, qui savoit par cœur, à ce qu'on nous dit, l'Ecriture Sainte, avoit bien peu profité de ses leçons: & il vaudroit mieux pour lui, que la lecture lui en eût été toujours interdite, comme aux Laïques.

Aussi n'a-t-il puisé ce qu'il dit des affaires de Religion, que dans des Auteurs animez du même esprit que lui: & pour ce qui regarde les troubles des *Pais-bas*, on voit qu'il ne fait qu'abrégier le Jésuite STRADA. C'est, par exemple, sur la foi de cet Historien, qu'il pose (b) en fait, comme une chose certaine, que la raison pourquoi GUILLAUME I. Prince d'*Orange*, remuoit, dit-il, ciel & terre, pour engager les Etats à rappeler le Duc d'*Anjou*, c'étoit que celui-ci lui avoit promis de lui donner à titre de Fief héréditaire la *Hollande* & la *Zélande*.

En parlant de la mort tragique de ce premier *Statthouder* des *Provinces-Unies*, il louë extrêmement (c) la constance avec laquelle l'Assassin

Baltha-

(a) Voyez le *Dictionn.* de BAYLE, Artic. de *Luther*, Rem. 7. (b) Lib. VIII. Cap. 13. init. pag. 340.

(c) *Ibid.* pag. 341. col. 1.

Balsazar Gerard souffrit les tourmens, & il n'a gardé d'insinuer que ce Scélérat les avoit bien mérités. Bien loin de là, il remarque, après un Ecrivain de ce tems-là, qu'il ne nomme pas, que la tête de *Gérard*, exposée au bout d'une pique, *parut beaucoup plus belle, qu'elle n'étoit quand il vivoit. Caput haste infixum multo pulchrius solito, inquit ejus temporis Scriptor, spectantium se oculis exhibuit.* Suit un portrait affreux du Prince assassiné, & dont le dernier trait est, que c'étoit un homme à qui il ne manquoit aucun Vice: *homo denique vitiorum omnium.*

EN voilà assez, pour donner une idée générale de la Continuation de *Mariana*, & du caractère de l'Historien. Quel dommage, que des Histoires, d'ailleurs agréables à lire, soient si pleines de passion & de partialité, dès qu'il s'agit de quelque chose qui regarde la Religion! C'est ici sur tout que le Père *Miniana* auroit dû se souvenir de la disposition où il dit lui-même, dès l'entrée, que doit être un bon Historien, *De se regarder comme Citoien du Monde, (a) & de peser tout à la balance de Thémis, avec un amour dominant de la Vérité, & avec la dernière exactitude.*

JE ne ferai plus que deux remarques, qui concernent l'Histoire de *Mariana*. On ne voit point dans cette Edition un *Appendix*, dont il est parlé dans le Dictionnaire de BAYLE. (b) Cet Appen-

(a) *Cosmopolita incerta sedis, qui, veritatis Themidis Statu curatissime expendat negotia &c.*

(b) Article de *Mariana*, Remarq. D.

Appendix, dit-il, ne contient qu'un petit sommaire de quelques événemens depuis l'an 1515. jusques au tems qu'il fut fait; car l'Auteur ayant fini son grand Ouvrage à la mort de FERDINAND d'Aragon en 1516. trouva mieux son compte à un simple *Indice Historique* depuis ce tems-là, qu'à des *Narrations exactes*, qu'il n'eût pu faire sans s'écarter de la bonne foi qu'il a suivie, ou sans offenser des personnes encore vivantes &c. Un peu plus haut, on avertit à la marge, que les XXX. Livres, avec l'APPENDIX, se trouvent dans l'Edition de Maience en 1605. in quarto. J'ai sous mes yeux cette Edition de Maience: mais l'*Appendix* n'y est point, & le Titre n'en fait aucune mention. Puis que Mr. Bayle l'y a vû, il faut que les Libraires l'aient joint depuis, & qu'ainsi il manque dans les Exemplaires débitez auparavant. Peut-être que Mariana avoit donné cette Continuation seulement en Espagnol, & dans la Seconde Edition de sa Version, de 1608. d'où on la fit ensuite traduire en Latin. Mais c'est ce que je ne saurois vérifier. Quoi qu'il en soit, comme cette Continuation n'étoit qu'une espèce de canevas, que le P. Miniana a rempli, & peut-être suivi pour l'ordre jusqu'au tems auquel il s'est borné; elle n'est pas présentement nécessaire. Il suffit qu'on puisse désormais se pourvoir d'un Livre, qui manquoit à bien des Bibliothèques, & qui est ce que l'on a de meilleur sur l'Histoire Générale d'Espagne. S'il est vrai, comme on le dit, que le Libraire n'en ait tiré qu'un petit nombre d'Exemplaires, ceux qui ne s'en seront pas pourvus de bonne heure, courront grand

grand risque d'avoir bien-tôt autant de peine à trouver cette Edition, qu'on en avoit à trouver les précédentes.

L'autre Remarque, que j'ai promise, c'est que SCIOPPIUS, ce redoutable fleau des Ecrivains, & sur tout des Historiens, qui lui paroissoient pécher en quelque chose contre la bonne Latinité, homme d'ailleurs ennemi des Jésuites ; n'a critiqué qu'une seule fois Mariana, dans son Livre intitulé, *De Stilo, sive de Stili Historici virtutibus & vitiis.* (a) Il lui reproche là un Hispanisme, s'il m'est permis de parler ainsi, mais sans indiquer ni le Chapitre, ni le Livre où l'Historien parle ainsi : *Rex sumtus istos excusare possit*, pour *compendi-facere*, *lucri-facere*, *ponere ad compendium*, *sumtibus supersedere* ; en un mot, épargner des frais. Comme on dit en Espagnol, *excusar los gastos*, de là Mariana, pensant en Espagnol, a fait *excusare sumtus*. Il y a tout lieu de croire, que si ce Critique avoit trouvé beaucoup à mordre dans le stile de Mariana, il ne l'auroit pas plus épargné, que FAMIEN STRADA, contre qui il publia un Livre entier sous ce titre peu poli : (b) *Infamia FAMIANI &c.* Encore n'y touche-t-il que la I. Décade, c'est-à-dire, la moitié de l'Histoire du Jésuite. Scioppius n'auroit pas non plus, à coup sûr, approuvé bien des Archaïsmes qu'on trouve dans la Continuation de Mariana. Il blâme, (c) par exemple, ISAC CASAUBON, d'avoir

(a) Pag. 130. Edit. Sor. 1658. (b) Dans le même Volume, que le *Judicium de stilo &c.* (c) *De Stilo*, pag. 240.

d'avoir dit : *In explicandis his AFANIIS &c.* Ainsi il n'auroit eû garde de passer au P. *Miniana* le même mot *Afania*, dont il se sert à la fin d'un Chapitre: (a) *Sed nihil moror hujusmodi hominum superstitiosorum afanias, quæ etiam in adulationem componi solent.*

(a) Lib. IV. Cap. 6. pag. 160.

ARTICLE III.

LES INTERETS présens des Puissances de l'EUROPE, fondez sur les TRAITEZ conclus depuis la Paix d'UTRECHT inclusivement, & sur les Preuves de leurs Prétensions particulières. Par Mr. J. ROUSSET, Membre de la Société Royale des Sciences de Berlin. En deux Tomes in quarto, dont le I. contient 608. pages, & le II. en a 768. A La Haye, chez *Adrien Moetjens*, 1733.

SI l'on en croit l'Auteur, c'est ici un Cours entier & une Bibliothèque complete de Politique. Il avoit ainsi annoncé son Ouvrage, dans un Programme: ce titre a paru bien ronflant, & il faut que quelcun, qu'on ne nomme point, l'ait critiqué, puis que c'est au désir seul de le défendre que nous sommes redevables de la Préface; Morceau, dit l'Auteur, dont je connois toute l'inutilité, parce que rarement on le lit, si ce n'est du bout du doigt. Mais l'importance d'expliquer ce qu'on a dû entendre par un Cours entier de Politique,

lique, l'a mis dans la nécessité de faire un morceau si superflu.

Voici l'explication, après laquelle il n'est plus permis de douter du sens de l'Auteur. „ Les „ Loix que les Princes ont entr'eux, sont de „ deux fortes; les unes sont éternelles; ce sont „ les Loix de l'Equité, de la Raison & de la „ Conscience. GROTIUS & PUFENDORF „ ont discuté celles-là fort au long, dans leurs „ excellens Traitez &c. Les autres sont volon- „ taires, positives, & dressées d'un commun „ consentement; celles-ci sont renfermées dans „ les Traitez, Accords, Conventions, Allian- „ ces conclusës entre les Souverains, pour ré- „ gler leurs Droits présens, & terminer leurs „ querelles & leurs disputes..... ” Or dans le Second Volume de cet Ouvrage, on trouve ras-semblez les derniers de tous ces Actes: il y a seulement „ quelques Pactes anciens, qui d'un „ commun consentement sont regardez comme „ perpetuels; tels sont les Traitez de *Westpha- lie*, celui d'*Oliva*, la *Bulle d'or*, & quelques „ Traitez de Commerce &c. Le Premier Vo- „ lume comprend un exposé des Intérêts des „ Puissances de l'*Europe*, respectivement les unes „ par rapport aux autres, discutez suivant la dis- „ position présente des affaires générales, & ap- „ puez sur les Traitez. Cet Article des Inté- „ rêts est suivi dans chaque Chapitre d'une liste „ des Prétensions de chaque Souverain, sur l'un „ ou l'autre de ses Voisins, avec les Preuves sur „ lesquelles elles sont fondées, & les raisons allé- „ guées par la Partie Adverse pour les réfuter.

„ Je crois (conclut-on) que voilà tout ce qu'il
 „ faut, pour former un *Cours entier* de la Scien-
 „ ce dont il s'agit ”.

Pour le mieux faire sentir, on s'étoit d'abord étendu à nous apprendre ce que l'on entend par *Politique*. C'est, dit-on, *une saine Politique, qui a pour base le Droit, la Justice, & le Bien public.* Et elle consiste dans l'art de gouverner l'Etat, & d'en diriger toutes les affaires, soit dans la Paix, soit dans la Guerre, relativement à ses Intérêts avec les autres Puissances, & conformément au Droit & à la Justice. Notre Auteur „ n'a jamais pu
 „ approuver la maxime que César avoit toujours
 „ dans la bouche:

*Nam si violandum est jus, regnandi gratia
 Violandum est: altis rebus pietatem colas.*

„ & il dira toujours à cet égard, avec CICE-
 „ RON: *Capitalis* Euripides, (a) *qui quod om-*
 „ *nium sceleratissimum fuerat, exceperit.* Il n'est
 „ pas du sentiment de ceux qui croient, qu'on
 „ ne peut être en même-tems Grand Ministre
 „ d'Etat,

(a) On cite, dans une Note, les paroles même d'EURIPIDE, auteur de cette pensée: mais la Tragédie, où elle se trouve, est appelée ici *Phœnissa*, au lieu de *Phœnissa*. Et dans les deux Vers Grecs, il y a trois fautes: *Ευρωπ*, pour *Ευρωπ*: *Χρη*, pour *Χρη*: *Χρησων*, pour *Χρησων*. Voici le passage aux vers 527, 528. Pour ce qui est de CICÉRON, le Texte porte: *Capitalis* Eteocles, *vel potius* Euripides, *qui id unum, quod omnium &c.* De Offic. Lib. III. Cap. 21. Notre Auteur, qui cite Cicéron en général, ne tient pas tout ceci des Originaux, comme on voit.

Octobre, Novembre & Décembre 1733. § 18

„ d'Etat , grand Politique , & Honnête Homme
„ me &c.

Voilà de beaux sentimens sans contredit. Mais je ne sai si tout cela prouve, que le contenu de cette Collection remplisse toute l'étendue de la *Politique*; & en forme un *Cours complet*. *L'art de gouverner l'Etat, & d'en diriger toutes les affaires*, ne se borne pas aux affaires du dehors, & à ce qu'on peut avoir à démêler avec les Puissances Etrangères, comme le suppose la définition de notre Auteur: il consiste premièrement & directement à bien régler l'intérieur de l'Etat: ainsi c'est retrancher de l'idée naturelle de la *Politique*, ce qui en fait la plus grande & la principale partie. De plus, à la restreindre même ainsi contre sa nature & contre l'usage, il ne suffit pas de savoir, quels Intérêts ou quels Droits on a par rapport aux autres Puissances: il faut, avant toutes choses, être bien instruit de ce qui regarde l'Utilité générale de tous les Etats, & des moïens par lesquels on peut procurer cette Utilité, sans préjudice de la Justice. Il faut par conséquent savoir les Principes & les Maximes de la Justice, qui se rapportent à cette partie du Gouvernement, de peur qu'on ne les viole en aiant trop d'égard à l'intérêt. Il faut être muni de règles tirées du Bon-Sens, de l'Expérience, & de la lecture des Histoires, par où l'on apprenne de quelle manière les Princes, & leurs Ministres, doivent se conduire dans les affaires qu'ils ont avec les Puissances Etrangères, selon les diverses circonstances. Cela ouvre un vaste champ, & c'est-là proprement en quoi consiste la *Politique*,
confi-

considérée comme une Science, dont on veut donner un *Cours*. Tout le reste, & par conséquent ce qui fait toute la matière du Livre de nôtre Auteur, n'est qu'une Connoissance Historique, utile & nécessaire pour appliquer aux Intérêts de tel ou tel Etat en particulier les principes généraux de la Politique. On peut avoir dans la mémoire tous les Intérêts des Princes, toutes leurs Prétensions, tous leurs Traitez, sans être pour cela plus éclairé ni plus habile sur ce qu'il faut faire, ou ne pas faire dans les choses qui s'y rapportent, & par conséquent sans pouvoir se vanter de savoir la Politique. Ainsi, à dire vrai, les deux Volumes de nôtre Auteur, ne contiennent que des matériaux, sur lesquels on peut exercer des lumières Politiques, que l'on doit avoir acquises d'ailleurs.

L'intérêt public, & par conséquent nôtre devoir, demandoient de nous ces réflexions. Comme l'Auteur veut toujours, que son Livre soit un *Cours entier de Politique*, quoi qu'il n'ait pas jugé à propos, par modestie apparemment, d'orner de cet éloge le frontispice; bien des gens, qui n'ont d'autre vocation aux affaires les plus importantes, que l'Ambition & la Faveur, pourroient se mettre dans l'esprit, qu'avec ce Livre ils ont tout ce qu'il faut, pour devenir ou paroître autres qu'ils ne sont: de même que quantité d'Ignorens ont cru posséder toutes les Sciences, parce qu'ils pouvoient lire de misérables *Abrégez d'Encyclopédie*, plus propres à gâter l'Esprit, qu'à l'éclairer.

Revenons à la Préface de nôtre Auteur. Nous
passons

passons ce qu'il dit de son *exacte impartialité*, qu'il a tâché, dit-il, de porter jusqu'à *ne rien dire*, qui pût découvrir à ses Lecteurs ni sa Patrie, ni sa Religion. C'est une chose, dont les Lecteurs jugent plutôt par l'Ouvrage même, que par toutes les protestations de l'Ecrivain. Mais il est bon de savoir ce qu'il nous apprend des sources, d'où il a puisé l'exposé des *Prétensions* de chaque Puissance. Il a choisi pour cet effet le *Theatrum Historicum Præensionum & Contraversiarum Illustrium in EUROPA*, écrit en Allemand par Mr. SCHWEDER, Referendaire du Tribunal de la Poméranie Brandebourgeoise; & sur tout l'Abrégé, que Mr. GLAFFEY, Conseiller de la Cour de Saxe & Archivaire de l'Electeur, donna à sa manière de ce gros Ouvrage *in folio*, qu'il réduisit à deux moindres (a) Volumes, composez aussi en Allemand. Nôtre Auteur, aidé par (b) le Fils d'un Professeur Allemand, a traduit cet Abrégé, mais en abrégeant lui-même ce qu'il y trouvoit de trop prolix dans les Précis historiques, qui précèdent ordinairement chaque Prétension; & en retranchant les anciennes Prétensions, qui ont été éteintes par des Traitez solennels. Il a néanmoins, dit-il, ajouté ses *Considérations* à celles de Mrs. Schweder & Glaffey, & quelques *Notes*, où il les a cru nécessaires.

Le premier Tome, qui seul contient les *Intérêts présents des Puissances*, n'en est qu'une Première Partie; savoir, ce qui regarde la Cour de
Rou.

(a) Imprimez en 1727. (b) Mr. Kauderbach.

ROME ; l'Empereur & l'Empire ; les Cantons Suisses ; la République de Venise ; & quelques Princes d'Italie ; l'Empire Ottoman ; la Pologne ; la Russie ; le Roi de Prusse ; la Suède ; le Danemark ; la Grande Bretagne ; la France ; le Roi de Sardaigne ; l'Espagne ; le Portugal. A quoi il a joint , pour dernier Chapitre , & contre son premier dessein , toute l'affaire de la Pragmatique Sanction Caroline. Il nous donne ici , dit-il , outre la Loi même éclaircie par plusieurs Remarques & Pièces nécessaires , les Ecrits les plus judicieux qui ont paru sur cette matière : Quelques-uns , publiez en Allemand , sont traduits ; d'autres sont originairement en François , & deux sont en Latin.

L'abondance des matières ne lui a pas permis de la renfermer en un seul Volume. Il en promet un autre dans quelques mois , où l'on verra les Prétensions de tous les Electeurs, Princes & Etats de l'EMPIRE, & d'autres Princes ; comme du Duc de Schleswic , de celui de Modène , de celui de Parme &c. Leurs Prétensions sont en si grand nombre , qu'elles fourniront dequoi remplir la tâche , & au delà. Mais il ne faut rien attendre sur les Provinces-Unies. Notre Auteur s'abstiendra de cet article & par prudence , & parce qu'il sent que la matière seroit au dessus de ses forces , vu la grande étendue des Intérêts de cette République (car elle n'a point de Prétensions.) Il laisse donc cette matière à une Plume plus délicate & plus laborieuse , que la sienne.

Pour ce qui est du Sile ; il déclare , comme il

il l'a déjà fait plus d'une fois, que, peu esclave des mots, & d'un scrupuleux arrangement, il se contente de donner toute son attention aux choses; qu'il tâche d'être clair, qu'il évite un galimatias néologique, & souvent inintelligible pour être trop étudié; en un mot, qu'il écrit cavalièrement, & non en Pédant, dont il a toujours détesté le caractère & les manières.

N'oublions pas l'aveu qu'il fait, & qui étoit bien nécessaire, d'une faute dont il s'est aperçu un peu bien tard. Il cite en plusieurs endroits de son Ouvrage le fameux Livre, dont l'Auteur, déguisé sous le nom d'HIPPOLITHUS A LAPIDE, n'est point encore connu, & ne le sera jamais apparemment avec quelque certitude. Cependant, sans balancer, & sans dire sur quel fondement, il l'avoit toujours donné au célèbre PUFENDORF. „ Ce „ n'est pas (dit-il présentement) que j'ignorasse qu'on le donne à un nommé *Transée*, „ Ministre du Roi de Suède à la Cour de l'Electeur de Brandebourg; mais je me suis laissé entraîner dans le sentiment contraire, par les raisons que m'alléguait un Seigneur Suédois, qui vouloit absolument que *Pufendorf* fût ce trop véridique Auteur. Je me laissai d'autant plus facilement persuader qu'il accusoit juste, que je fai, comme bien d'autres, que ce Savant Baron a pris plaisir à publier presque tous ses Ouvrages sous des noms empruntez. Ainsi.... le Lecteur aura la bonté de se souvenir, que, dans les endroits où ce Livre est cité, il faut substituer *Transée* à la place de *Pufendorf*. Je

Je ne sai quelles raisons le *Seigneur Suédois* allégué à notre Auteur, pour lui persuader qu'*Hippolitus à Lapidé* étoit *Pufendorf* : mais je sai bien, qu'il ne lui en pouvoit donner de bonnes, parce qu'il y a des raisons contraires de la dernière évidence. Déjà il est constant (& il ne faut pour l'apprendre, qu'ouvrir le *Supplément* de MORE'RI) que *Pufendorf* mourut en 1694. âgé de 63. ans. Or le Livre d'*Hippolitus à Lapidé* parut en 1646. comme il a été déjà remarqué dans (a) cette *Bibliothèque*. Par conséquent *Pufendorf* n'auroit eû alors que quinze ans. Je demande à tous ceux qui ont lû ce Livre, où l'on voit d'abord une très-grande lecture & une connoissance profonde de la Politique, si ce peut être la production d'un petit Écolier ? D'ailleurs, ceux qui ont lû le *Monzambano*, qu'on ne peut douter être de *Pufendorf*, & qui roule précisément sur la même matière de l'*Etat de l'Empire d'Allemagne* ; savent qu'il y a une différence du tout au tout, entre les principes & la manière d'écrire de *Pufendorf*, & celle d'*Hippolitus à Lapidé*. Bien plus : le Système de celui-ci est réfuté fortement dans le *Monzambano*, jusques-là qu'il y est traité (b) de très-absurde. Je ne comprends pas comment notre Auteur s'étoit pû laisser éblouir par la seule raison qu'il allégué, que *Pufendorf*, dit-il, a pris plaisir à publier presque tous ses Ouvrages sous des noms emprun-

(a) Tom. IX. Part. II. pag. 387.

(b) *In eo valde absurdus est [Hippolitus à Lapidé] quòd eundem [Imperatorem] Ordinibus subjecit, & nudi Magistratus dignationem velut precario tot titulis superbiens concedis &c.* Cap. VI. §. 7.

empruntez. Ce *Savant Baron* n'a-t-il pas mis son nom à la tête du Livre *De Jure Nat. & Gentium*; de celui de *Officio Hominis & Civis*; de ses *Elementa Jurisprudentiæ Universalis*; de ses *Dissertationes Academicæ*; de son *Introduction à l'Histoire*, de ses *Histoires de Suède*, & de *Brandebourg*? Quels sont ces Ouvrages, qu'il a pris plaisir à publier sous des noms empruntez? Quelques Brochures éristiques, à l'occasion des querelles (a) qu'on lui fit sur son *Traité Du Droit de la Nature & des Gens*; & le *Monzambano*. Encore a-t-il défendu celui-ci de son vivant, d'une manière à montrer, qu'il ne se soucioit pas beaucoup de passer pour en être l'Auteur, quoi qu'il ne jugeât pas à propos de lever entièrement le masque, comme il fit depuis, en ordonnant de le publier sous son nom après sa mort. Au lieu que personne n'a jamais pensé à le soupçonner d'être l'Auteur déguilé sous le nom d'*Hippolitus à Lapidé*, avant le *Seigneur Suédois*, aux anecdotes duquel, destituées de tout fondement, nôtre Auteur s'étoit bonnement fié. Mais ici même on ne fait pas seulement le vrai nom de celui, de qui on veut parler, & à qui, quelques-uns, mais non pas le plus grand nombre, ont attribué l'Ouvrage pseudonyme; car ce Résident de *Suède* s'appelloit (b) *Dranse*, & non *Transée*.

Il est beau & utile de reconnoître les fautes où l'on est tombé: mais il est fâcheux de se voir

(a) Toutes les Pièces de part & d'autre sont rassemblées dans l'*Eris Scandica*.

(b) Voyez les Auteurs Allemands, citez dans l'endroit de cette *Bibliothèque* indiqué ci-dessus.

réduit à le faire, en matière de bevuës très-aisées à éviter, & qui peuvent rendre fort douteuse pour tout le reste l'exactitude de l'Ecrivain; principalement lors qu'on cherche ensuite de mauvaises raisons pour se justifier, & que l'on couvre une faute par une autre. Aussi crains-je fort qu'on ne trouve souvent dans cet Ouvrage, de semblables marques de précipitation & de négligence. En voici un échantillon, qui me tombe sous les yeux.

En exposant les Prétensions de l'Empereur sur la République de *Venise*, on allégué (a) entr'autres argumens, tirez du fameux *Squittinio della Libertà Veneta*, mais qu'on ne cite jamais: „ Que „ les Ducs de Venise *Vilbario* & *Beati* vinrent „ trouver *Charlemagne* en 806. avec l'Evêque „ de Venise, à Thionville sur la Moselle près de „ Metz, & lui apportèrent des présens considérables, lui prêtèrent hommage &c. Que le „ Duc de Venise *Oblere Antenori* implora quatre ans après, savoir, en 810. le secours de „ *Charlemagne*, contre les Venitiens, qui se revoltoient contre lui, & que *Pepin* fils de *Charlemagne* alla sur les instances de ce Duc à Venise, avec une Flotte à (b) Venise, & y mit les Venitiens d'abord à la raison, &c. ”

Il y a ici plus d'une méprise. 1. L'Evêque, qui alla trouver *Charlemagne* avec les Ducs de Venise, n'étoit point Evêque de Venise, mais de *Jadera* en *Dalmatie*, & il se nommoit *Donat*.

Statim

(a) Pag. 101.

(b) Cet *à Venise* répété, est bien dans l'Original.

Statim post Natalem Domini venerunt Wilharus & Beatus, Dux Venetiarum, nec non & Paulus, Dux Jaderæ, atque Donatus ejusdem Civitatis Episcopus, Legati Dalmatarum ad præsentiam Imperatoris &c. C'est ce que disent les Auteurs (a) mêmes qu'on cite en marge. 2. *Obelore Antenori*, dont on parle ensuite comme différent de *Vilbario*, n'est qu'une même personne, comme il paroît par (b) *SIGONIUS*, qui l'appelle toujours *Obelarius*: & je ne sai où l'on a pêché ce surnom d'*Antenori*. 3. En ce que l'on dit de ce prétendu *Antenori*, on allégué les raisons des *Venitiens*, qui disent, (c) que les Ducs *Obeleri & Valentin* (ils étoient Frères & Ducs en même-temps, mais leur troisième Frère *Beatus*, avec qui aussi ils partageoient cette Dignité, les avoit chassés, comme favorisant le Parti de *Charlemagne*) que les Ducs, dis-je, *Obeleri & Valentin*, implorèrent le secours de *Charlemagne*, qui, pour les rétablir, envoya son Fils *Pépin* avec une Armée. L'Empereur au contraire soutient, en suivant la narration des Annalistes de *France*, citez en (d) marge, que, les Ducs de *Venise* s'étant revoltez contre *Charlemagne*, son Fils *Pépin* envoya contr'eux une Armée, qui attaqua *Venise* par mer & par terre: qu'il réduisit cette Ville, & que les Ducs se rendirent à lui; après quoi il

envoia

(a) *Annal. Francor. ad Ann. 806. Regino, & Aimon. Voyez aussi Eginhart. Ann. sur la même année.*

(b) *Lib. IV. Hist. de Regn. Ital. pag. 266, & seqq. Ed. Basil. 1575.*

(c) *Sigonius, ubi sup.*

(d) Voyez ces Auteurs, sur l'Année 810.

envoia la même Flotte sur les Côtes de *Dalmatie*, pour ravager le Pais voisin de la mer. *P I P I N U S* Rex, *perfidia Ducum Venetorum incitatus*, *Venetiam bello, terrâ marique, jussit (a) appetere: subjectâque Venetiâ, ac Ducibus ejus in deditiorem acceptis, eandem classem ad Dalmatiz littora vastanda misit &c.* Ainsi voilà les raisons des Partis contraires confondus.

La suivante fait aussi pour les *Vénitiens*, & non pour l'Empereur: Que *CHARLES LE GROS*, dit-on, avoit renouvelé l'*Alliance entre Venise & l'Italie pour cinq ans.* Les *Vénitiens*, à ce compte, n'étoient donc pas *Sujets*, mais *Alliez*, de *Charles le Gros*. *SIGONIUS*, que l'on cite en marge, mais en indiquant le *Liv. IV. (b)* au lieu du *V.* dit: *(c) In itinere Ravennam cum accessisset, fœdus inter Venetos atque Italicos sibi subjectos in quinquennium renovavit. (d)* Les mots *sibi subjectos* se rapportent à *Italicos*, & non pas à *Venetos*. Et la nature même du *Traité* montre, que les *Vénitiens* étoient regardez de *Charles le Gros* comme indépendans. Il est fait pour cinq ans: & ce n'est pas ainsi qu'un Prince contracte

(a) *Adelmo*, Bénédictin, *Annal. Franc. in h. ann. lit statuit.* Mais tous les autres, avec *Eginhart*, mettent *jussit*. Ce qui n'importe de rien pour le fond.

(b) Ce n'est pas une faute d'impression, puis qu'on dit: *Lib. 4. d. 1.* & là on avoit cité *Lib. 4. ad Ann. 802, 812.*

(c) *Sigon. De Regn. Ital. Lib. V. ad Ann. 881. pag. 223.*

(d) Voyez *Conring. De Finib. Imp. German. Lib. 1. Cap. XI. pag. 131.* où il reconnoît, que l'argument tiré de là, & quelques autres, n'ont rien qui fasse contre l'indépendance de *Venise*.

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 325

traite avec ses Sujets un Traité d'Alliance. Dans celui dont il s'agit, l'Empereur traite manifestement avec les *Vénitiens*, comme un Peuple libre, en qualité de Souverain des autres Peuples d'*Italie* qui dépendoient de lui, & auxquels se bornoient les engagements du Traité.

Une autre raison, (a) qu'on avance en faveur de l'Empereur, c'est, *Que les Venitiens avoient reçu quantité de Privilèges d'OTHON I.* Pour preuve unique de ce fait, on met en marge: *Ad L. Cunctas populos. C. de SS. Trinit.* Cela indique quelque Commentateur, sur la Loi du CODE citée. Mais devinera-t-on, que c'est ALBERICO DE ROSATE? On le cite plus (b) bas, sur un autre chef, & avec l'indication de la même Note sur la Loi du CODE. *Alberico de Rosate* (dit-on) *un célèbre Historien Italien, qui a vécu en 1350. témoigne d'avoir vu lui-même un Privilège, par lequel les Empereurs avoient accordé la liberté au Doge & à la République de Venise &c.* Je voudrois bien savoir, où l'on a trouvé, qu'*Alberico de Rosate*, qui jusqu'ici n'est connu que comme Jurisconsulte, & par des Ouvrages de Droit, étoit (c) un *célèbre Historien*. Que l'on consulte PANZIROLE, & les autres Ecrivains des *Vies des Jurisconsultes Modernes*, (d) rassemblées en un Volume par Mr. HOFFMANN: ils parlent tous de cet *Albéric*; mais

(a) Num. VII. (b) Pag. 102. num. XIII.

(c) Dans le *Squittinio della Libertà di Venetia*, d'où la citation est tirée, il est appelé *gran Leggista*, Cap. III. pag. m. 202.

(d) En 1721. à *Leipsig*, in quarto.

mais pas un ne fait mention d'aucune Histoire, qu'il ait composée.

Dans un autre endroit, on (a) fait repliquer aux Avocats de l'Empire: „ Que les Iles de *Venise* ont eû des Maîtres long-tems avant l'occupation des *Venitiens*, & qu'elles ont été déjà cultivées du tems de *Strabon*, & suivant le calcul pour le moins 421. ans après la naissance de *Jésus-Christ* long-tems avant *Ulpien*. Voici de merveilleux Raisonnemens Chronologiques. On prouve, que les Iles de *Venise* étoient déjà habitées du tems de *STRABON*, qui vivoit sous *Auguste* & *Tibère*. De là on infère, qu'elles l'ont déjà été pour le moins 421. ans après la naissance de *Jésus-Christ*, & qui plus est long-tems avant le Jurisconsulte *Ulpien*, lequel vivoit sous *Alexandre Sévère*; or chacun fait qu'*Alexandre Sévère* vivoit à la fin du Second Siècle, & au commencement du Troisième.

Je ne m'engagerai pas à examiner un plus grand nombre d'endroits. En voilà de reste, pour montrer, que ceux qui se fieront à nôtre Auteur courront grand risque d'être trompez. Par surcroît, les noms des Auteurs cirez sont défigurez en un grand nombre d'endroits, sur tout à la marge. On lit, par exemple, (b) *Poculus Warnesfrid*, pour *Paulus*; *Guadling*, (c) pour *Gundling*; *Arumacus*, (d) pour *Arumæus*; *post Librum Tend*, (e) pour, *Feud. Kressebeek*, (f) pour *Knesebeck*; *Sabellius*,

(a) Pag. 102. num. 1. (b) Pag. 86. (c) Pag. 90.

(d) Pag. 49. au Texte, num. 6.

(e) Pag. 110. (f) Pag. 112.

bellius, (a) pour Sabellius; Joh: Polaxian, (b) pour Solaxianus; Thragmellus, (c) pour Thraquelus; Prifon. (d) pour Briffonius &c.

Il y a aussi des expressions très-impropres, qui changent le sens des Originaux, que l'on traduit. Par exemple, en parlant des Prétensions du Roi de Prusse, sur la succession de Berg & Juliers, on met pour 71. raison: Car si quelqu'un fait quelque chose par une ignorance du Droit, il faut le refaire. Que signifie ce refaire? Il s'agit d'une Rénonciation, que l'on prétend être nulle. Ceux qui la soustiennent telle, veulent-ils donc qu'elle soit refaite? Ou bien est-il nécessaire, toutes les fois qu'un acte se trouve nul, de le refaire d'une autre manière? L'Original portoit apparemment, que celui qui a renoncé par ignorance, doit être restitué en entier, ou quelque autre terme équivalent; mais ce n'est pas là refaire, c'est remettre les choses dans l'état où elles étoient avant la Rénonciation, en un mot regarder la Rénonciation comme non-faite.

Je finirai cet article, par quelques pensées remarquables du célèbre Mr. LEIBNIZ, qui se (e) trouvent dans les *Miscellanea* publiez après sa mort par Mr. JOACHIM FRIDERIC BELLER... „ Je ne connois, dit-il, aucun Ecrivain de nos jours, qui aît traité des Intérêts des Princes & des Républiques, solidement & avec pénétration, si vous en exceptez LA
„ COUR,

(a) Pag. 105. deux fois, dans le Texte, num. 6.

(b) Pag. 429. (c) Pag. 517. (d) Pag. 472.

(e) Pag. 243, 144.

„ COUR, (a) dans ses *Consideration van Staat*.
 „ Je ne sai si le Livre de GÖCKELIUS, (b)
 „ *De Regibus Europæis*, mérite d'être ici indiqué.
 „ Les petits Livres, que l'on sème de tems en
 „ tems sur ce sujet, ne font que suivre sottement
 „ le Traité du Duc DE ROHAN, malgré tant
 „ de changemens arrivez depuis. Du reste, ceux
 „ qui veulent écrire sur les *Intérêts des Puissan-*
 „ *ces*, doivent distinguer entre la *vérité*, & l'o-
 „ *pinion*; car peut-être que l'état de la *France*, &
 „ de l'*Allemagne*, paroît demander autre chose,
 „ qu'il ne lui convient effectivement. Un hom-
 „ me, qui a de la prudence & du jugement,
 „ peut, avec une simple connoissance Géogra-
 „ phique, décider exactement du véritable in-
 „ térêt de chaque Nation; & même de ce qui
 „ est véritablement utile aux Rois. Mais de di-
 „ re ce qui paroît aux Rois mêmes leur être a-
 „ vantageux, personne n'en peut bien juger, à
 „ moins qu'il n'ait assez étudié & connu la per-
 „ sonne, le naturel, & en un mot le caractère
 „ particulier des Princes régnans, & de leurs
 „ Premiers Ministres. Or c'est de cette partie
 „ pratique de la Morale, que découlent tous les
 „ Raisonnemens Politiques qu'on peut faire sur
 „ ce sujet. Le Duc de Rohan même a plutôt
 „ dit

(a) Ou *Van den Hæf*, que le même Mr. LEIBNIZ
 (dans la *Theodicée*, pag. 574, 575.) dit être l'Auteur de
 la *Balance Politique*, & de quantité d'autres Livres, qu'il
 publia en se désignant ainsi V. D. H.

(c) Err. & f. Gockel. *De Europæis Regib. eorumque principis*
Majestaticis Juribus, ad novissimos mores nostros conformis me-
thodica Tractatio. A Augsbourg, en 1667. in octavo.

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 329

„ dit ce que les Princes doivent faire , que ce
„ qu'ils font, ou que l'on a lieu de croire qu'ils
„ feront. Mais il ne suffit pas de savoir le pré-
„ mier, sans le dernier: & on doit juger des é-
„ vénemens, non par le véritable Intérêt, mais
„ par celui qui a paru tel. Je ne vois pas non plus,
„ comment un Ecrivain pourroit établir quelque
„ chose de fixe sur des choses de fait comme
„ celle-ci, je veux dire, sur l'Intérêt apparent
„ des Princes, puis que peu de chose fait chan-
„ ger les affaires de face d'année en année, &
„ même d'heure en heure”. Voilà des réflexions dignes du grand Génie de leur Auteur, & qui servent à donner de justes idées des meilleurs Livres faits ou à faire sur les *Intérêts des Princes*.

ARTICLE IV.

JOH. FRIDERICI CHRISTII De NICOLAO MACHIAVELLO Libri tres. In quibus de Vita & Scriptis, item de Secta ejus Viri, atque in universum de Politica nostrorum, post instauratas Litteras, temporum, ex instituto differitur, Historiæque Civilis & Rei Litterariæ passim ratio habetur. Partim jam primum editi, partim iterum cusi auctiores.

C'est-à-dire:

TROIS Livres, au sujet de NICOLAS MACHIAVEL: Où l'on traite, selon le but qu'on s'est proposé, de la *Vie* & des *Ecrits* de cet

Auteur, & en général de la Politique des derniers Siècles depuis le rétablissement des Lettres; y mêlant par ci par là des choses qui regardent l'Histoire Civile & l'Histoire Littéraire. Ouvrage, dont une partie paroît pour la première fois, & l'autre est rimprimée avec des Additions. Par JEAN FREDERIC CHRISTIUS. In quarto, pagg. 134. sans les Index, & les Prefaces. A Leipzig & à Hall en Saxe, chez J. Christophle Krellius, 1731.

QUOI que cet Ouvrage ne soit pas tout-à-fait nouveau, comme il n'est tombé entre nos mains que depuis peu, & qu'il y a quelque chose de singulier dans le but de l'Auteur; nous avons crû qu'un Article là-dessus ne seroit pas désagréable aux Lecteurs; d'autant plus que le Livre n'est peut-être pas encore fort répandu hors de l'Allemagne.

Mr. CHRISTIUS, originaire de Franconie, s'étoit fait connoître au Public par un Ouvrage, qu'il intitula *Noctes Academicæ, Observationibus ad Rem Litterariam Miscellis & Conjecturis expofitæ*, qu'il commença à publier (a) en 1727. comme le fruit des Etudes Académiques, qu'il avoit faites à Hall pendant plus de sept ans. Il en donna alors un *Specimen I.* qui contenoit des Remarques sur divers Passages du *Droit Romain*, & des *Auteurs Latins*, & une Apologie de CARDAN; mais celle-ci est écrite en Allemand, je ne sai pourquoi; tout le reste étant en Latin.

Dans

(a) A Hall en Saxe, in octavo.

Dans le II. *Specimen*, publié la même Année, il y a de semblables Remarques de Littérature sur l'Antiquité Romaine; de plus sur *Anacréon*, & sur le caractère d'HENRI ETIENNE. Le III. *Specimen*, qui parut en 1728. ne se borne pas aux Auteurs de la belle Antiquité; il descend jusqu'au Moien Age, & même jusqu'aux derniers Siècles. Là on voit, entr'autres choses, les *Annales Francorum*, que P. PITHOU avoit donnez au Public, corrigez en divers endroits sur un Manuscrit; & un Article sur trois Portraits différens de MACHIAVEL, que l'Auteur prit la peine de dessiner & de graver lui-même, pour les présenter aux Lecteurs à la tête de cette Partie. Un IV. & dernier *Specimen*, de même nature que les autres, fut publié en 1729. avec des *Index*, & un Titre général, qui annonçoient que l'Auteur en demeureroit là, pour les Recueils qu'il vouloit publier sous cette forme.

Cependant il avoit fait imprimer en 1727. une petite Pièce, sur la Loi Scatinienne, contre le Crime de Sodomie: *Historia Legis Scatiniae, Antiquorum testimoniis emendandis, illustrandis, passim distincta*. Et en 1728. il mit au jour un Livre sous ce titre: *Origines LANGOBARDICÆ. E membrana pervetusta edidit, & Commentarium adjecit JOANN. FRID. CHRISTIUS. Accessit CONRADI A LIECHTENAU Historia Langobardorum, & ex aliis Excerpta quedam*. Le morceau sur les Origines des LOMBARDS, qui est très-petit; & que Mr. *Christius* publia sur un Manuscrit qui lui paroît ancien de sept cens ans, est accompagné d'un long Com-

Commentaire de l'Editeur. Nous avons indiqué tout ceci, pour faire voir à quel genre d'études s'est appliqué l'Auteur encore jeune, de l'Ouvrage dont nous voulons rendre compte.

L'Apologie de *Cardan*, dont nous avons fait mention, est précédée d'un Avertissement (a) en Latin, où Mr. *Christius* déclare le dessein qu'il a de redresser les torts faits à la mémoire de quelques Grands Hommes, qui, quoi que parvenus au comble de la gloire par leur Noblesse, par leur Savoir, & par leurs Vertus, sont si fort dénigrés dans bien des Livres, par la malignité de gens du plus bas ordre, petits envieux, esclaves, médifans, qui jugent des autres par eux-mêmes, & les croient aussi dignes qu'eux d'infamie; qu'aujourd'hui même on croit ne pouvoir guères compter sur la fidélité de ces grands personnages, pour laquelle on devoit avoir un souverain respect. Comme je ne saurois bien exprimer toute la force des termes de l'Original, & que cela sert à connoître le génie, & le zèle de l'Auteur pour le projet, dont il a exécuté une partie; je vais rapporter ses propres termes: *Defendendos summus Viros quosdam nobilitate generis, eruditione, virtutibus, ad summum gloriæ culmen erectos: verum quos maledictis per libros passim sparsa improbitas infimi generis hominum, invidulorum, servorum, dicaculorum, qui caeteros ex suo ingenio aestimant, nec minus quam se putant esse turpes, usque adeo adflixit: ut hodieque eorum virorum fides, quæ maxima esse meruerat, vix habeatur tu-*

ta

(a) Specimen I. Obf. III. pag. 46, 47.

2a &c. Il rend graces ensuite à divers Auteurs, sur tout à NAUDE', & à BAYLE, de ce qu'ils ont réhabilité la réputation de plusieurs de ceux que l'on avoit ainsi diffamez injustement. Mais comme il en reste encore plus à défendre, que nôtre Auteur ne souhaitteroit, il veut achever l'ouvrage, & prendre en main le fait & cause de ceux qui n'ont point encore trouvé de Défenseurs dans les formes. Il commence par *Cardan*; après quoi, dit-il, il viendra à *Machiavel*.

Depuis cela il a changé le dessein qu'il avoit d'écrire en Allemand la Défense de *Machiavel*, comme il donna celle de *Cardan*. Il a vû sans doute, qu'une Langue aussi peu connue hors de l'*Allemagne*, que celle dont il s'étoit servi, laisseroit encore *Machiavel* exposé par tout ailleurs aux jugemens désavantageux. Aiant donc à présumer, en 1729. à une Dispute Publique, dans l'Académie de *Leipfig*, il fit soutenir la première partie de l'Ouvrage, qu'il publia deux ans après en son entier. Il venoit alors d'être établi Professeur Extraordinaire en Histoire dans la même Académie.

I. NÔTRE Auteur fait, dès l'entrée du I. Livre, des réflexions générales contre ceux qui préfèrent, ou égalent les Modernes aux Anciens. Il les traite de *vains*, & d'*ignorans*. Rien n'est plus impertinent, selon lui, que le Livre & le Poème de PERRAULT, qui a comme sonné le tocsin dans la grande Dispute sur ce sujet, & qui osa, par une sorte de flatterie, comparer les faux (a) brillans des *petits François*, avec l'habileté

(a) *Omni Galliculorum hodie cincinnis &c.* C'est là renchérir

lerté des Anciens dans les Arts & les Sciences, & même dans l'Eloquence. Il s'objecte lui-même le grand argument (a) de Mr. DE FONTENELLE, qui se réduit à ceci: *Si nos Arbres sont aussi grands, que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler HOMERE, PLATON, & DEMOSTHENE.* Mais il répond, que, quoi que la Nature ne vieillisse point, les Révolutions des Etats empêchent que la force des Génies ne se déploie toujours de même. Autres sont les Hommes, que forme la Liberté du Gouvernement, & autres ceux que produit la Servitude des Monarchies. C'est ainsi que les Esprits en général (car on convient qu'il y a toujours eu quelques exceptions) vinrent à dégénérer, chez les Grecs premièrement, ensuite chez les Romains, sur tout sous les Empereurs de *Constantinople*, jusqu'au renouvellement des Loix anciennes, qui étant comme ressuscitées par hazard, firent renaître aussi l'ardeur de s'attacher à toutes les Lettres & les Sciences: en quoi les *Allemands* se distinguèrent par dessus les autres Nations, quoi que les diverses circonstances des tems y aient depuis changé les choses en pis. On conclut, qu'à la vérité il ne faut pas tout donner à l'Antiquité, & la croire absolument infailible, mais aussi qu'elle doit être maintenue en possession du

hériter sur le diminutif: on ne dira plus désormais, pour se moquer de la Nation Française, *Galluli*, mais *Gallieni*.

(a) Digression sur les Anc. & les Modernes, au commencement.

du respect & de préférence qu'elle mérite, & que ce n'est qu'en se mouvant sur elle qu'on peut rétablir la plupart des Lettres & des Sciences, aujourd'hui fort imparfaites & fort incultes.

Pour en venir à la *Politique*, (a) qui est le but de ce préambule, nôtre Auteur donne un grand avantage à la connoissance qu'en avoient les Anciens Auteurs, par dessus celle des plus habiles Modernes, qui la cultivent. On se contente, dit-il, aujourd'hui, de débiter des maximes sur quelques menus avantages de la Souveraineté : mais pour ce qui regarde le fond de la grande Utilité Publique, où l'on n'y voit goutte pour l'ordinaire, où l'on n'en dit rien, ou bien on obscurcit ce qu'on débite par des règles fausses & inutiles. De là vient que ceux qui, après avoir étudié la *Politique* dans les Ecoles, sont élevez aux Emplois du Gouvernement, & y ont aquis de l'expérience, se moquent, non sans quelque raison, de la plupart des choses qu'on leur a enseignées, & les regardent comme des spéculations creuses. On ne sauroit même, ajoute nôtre Auteur, se flatter là-dessus de quelque heureux changement, sur tout en *Allemagne*, que nous avons principalement en vuë ; parce qu'une des grandes maximes du Gouvernement, y est de faire tout en secret, & de cacher soigneusement les vuës & les desseins ; de sorte qu'il n'est ni permis, ni utile, que tout le monde sâche en quoi consiste le Bien Public. Au lieu qu'autrefois, pendant

(a) Cap. II, & seq.

dant que la Liberté des Grecs & des Romains étoit dans sa fleur, comme on déliberoit en public des plus grandes affaires, & qu'ainsi chacun avoit quelque part au Gouvernement; les Hommes étoient curieux de s'instruire des affaires politiques, & l'expérience même les formoit à l'habileté de gouverner. C'est pourquoi on ne sauroit mieux apprendre la véritable Politique, que dans les Livres des Anciens, qui en ont traité, & dont il seroit à souhaiter que nous eussions un plus grand nombre. Mais, au défaut de ceux, dont le sujet s'y rapporte directement, nous pouvons nous servir de leurs Livres d'Histoire, qui ont échappé aux injures du tems.

Dans les derniers Siècles, depuis le renouvellement des Lettres & des Sciences, il n'a pas manqué de beaux Génies, qui ont suivi, en écrivant sur la Politique, le goût & les idées des Anciens: mais l'Ignorance a ensuite supprimé les meilleurs de ces Ouvrages, de sorte qu'aujourd'hui on ne les lit presque plus. Tels sont, selon Mr. *Christius*, les Ecrits de MACHIAVEL, qui néanmoins peut être regardé, à peu près, (a) comme le premier Auteur en ce genre. Son nom est devenu odieux depuis long-tems, comme s'il avoit voulu donner des leçons de Tyrannie, à dessein d'encourager les Tyrans à leur pratique. Notre Auteur avoit lui-même suivi d'abord le torrent des jugemens sinistres, dont la mémoire de *Machiavel* a été chargée, par l'ignorance ou par la passion de ceux qui se sont

(a) *In Politicis prope princeps.* Pag. 2, & 22.

sont déclarez contre lui. Mais il en est bien revenu, & une lecture attentive des Ouvrages de *Machiavel* lui en a donné une idée très-différente.

Il y a trois (a) Sectes, en matière de *Politique*. L'une, des *Républicains*, ou, comme on les appelle en Latin d'un mot tout nouveau, des *Monarchomaques*, qui, poussant trop loin l'amour de la Liberté, haïssent jusqu'au nom de la Monarchie, & voudroient que tous les Etats fussent autant de Républiques. La seconde Secte, entièrement opposée à celle-là, c'est celle des gens, qui ou, par imbécillité de jugement, ou par une honteuse flatterie, donnent trop à la Roiauté, & par des maximes qui ont d'abord un faux air de modération & de piété, ou qui aboutissent tôt ou tard à la ruine du Genre Humain, autorisent au fond la Tyrannie, & lui donnent des leçons funestes. Cette Secte, quoi que fort nombreuse, n'a point encore de nom propre, que je sache, dit nôtre Auteur (on pourroit en François se servir de celui de *Royalistes*). A la vérité, ajoute-t-il, le nom de *Machiavellistes* est celui qu'on emploie ici ordinairement: mais on a grand tort; & pour marquer l'opposition de cette Secte à la précédente, il s'offre un mot assez commode, savoir, celui de *Monarcholâtres*, ou *adorateurs des Rois*. La troisième & dernière Secte, pour laquelle nôtre Auteur se déclare, c'est celle des Ecrivains, qui, sans préférer en tout & par tout une forme particulière de Gouverne-

(a) Cap. VI. pag. 11, & seqq.

vernement aux autres, croient, que, selon le génie des Peuples, & les circonstances des tems, tantôt l'Etat Républicain convient mieux, & tantôt le Monarchique; mais que le *Gouvernement Mixte*, ou qui tient des trois formes générales, est le meilleur, & toujours à préférer aux Etats qui sont purement Monarchiques, ou Aristocratiques, ou Démocratiques.

Après cela, (a) Mr. *Christius* soutient qu'on s'est lourdement trompé, en faisant *Machiavel* comme le Chef ou le grand Défenseur de la seconde de ces Sectes. Il s'en faut bien. C'est, au contraire, le plus grand *Républicain* qu'il y ait jamais eû. Avant que d'en venir à la preuve, on nous (b) donne ici, autant qu'on peut, la Vie de *Machiavel*, son caractère, & un catalogue raisonné de ses Ouvrages.

NICOLAS MACHIAVEL, fils de *Bernard*, (c) nâquit à *Florence*, on ne fait en quel tems: il semble avoir été à peu près contemporain de *Politien* & de *Savonarole*. Il étoit d'une Famille noble & Patricienne, dans laquelle on vit quelquefois la Dignité de *Gonfalonier*, la plus haute de cette Ville. Le nom de la Famille subsiste encore aujourd'hui; & depuis peu, comme il alloit s'éteindre, on a pourvû, par testament, si je ne me trompe (dit notre Auteur) à ce qu'il se conservât, en le faisant porter à des Etrangers adoptez. *Machiavel* fut le premier de sa race, qui

(a) Cap. VII. (b) Cap. VII.

(c) *Scip. Ammirat. in Fam. Florentin. Juss. Negi. Hist. Script. Florent.*

qui se distingua dans les Lettres. Tous les Connoisseurs tombent d'accord, que c'étoit un grand génie, & un Esprit très-pénétrant: qu'il avoit une Eloquence tout-à-fait Attique, une élégance accompagnée d'un choix singulier de choses & de pensées; de sorte qu'il passe depuis longtemps, & avec raison, pour un des premiers Ecrivains en sa Langue. Il fut d'abord estimé & aimé de tout le monde, & il eut des Charges considérables dans sa Patrie. Mais pendant les troubles qui s'élevèrent à l'occasion de *Soderini*, qui fut chassé pour avoir conspiré contre les *Médicis*; *Machiavel* eut à souffrir la question, comme soupçonné d'être complice, parce qu'il tenoit pour le Parti de la Liberté, c'est-à-dire, pour le meilleur. Alors, quoi qu'il n'eût rien avoué, les *Médicis*, d'un côté, ne le crurent pas moins coupable; & de l'autre, comme il leur parloit dans ses Lettres d'une manière à s'accorder au tems, les bons Citoyens le tinrent pour défectionnaire du Parti de la Liberté. De là il y a apparence que la médisance prit occasion de se déchaîner contre lui, comme un homme dangereux, & de mauvaises méurs; quoi qu'il ait eu des Emplois Publics, même dans sa Vieillesse. *Maiores* ne contribua plus à le décrier; que son *Traité du Prince*, dont on comprit mal le but. Il se proposoit là, selon notre Auteur; par un tour adroit, mais ambigu, d'inspiter aux *Méchants* le dessein de se rendre maîtres de l'*Italie*, non pour avancer leurs affaires, mais au contraire pour leur nuire. Il s'imaginait, que, s'ils suivoient ses conseils, ils se perdroient eux-mêmes

dans l'exécution d'une entreprise si difficile; & que, s'ils ne les suivoient pas, cela les rendroit plus odieux à la Ville, encore pleine de semences de troubles, parce que son Livre serviroit à découvrir leurs mauvais desseins. Les pièges que *Machiavel* tendoit aux *Médicis* n'ayant pas eû leur effet pour l'heure, & les Citoyens ne s'apercevant point de ses vuës; la haine qu'il vouloit inspirer contre les Usurpateurs, se tourna toute contre lui-même, & on le prit pour un homme qui leur conseilloit sérieusement l'usage des leçons de Tyrannie qu'il donne dans son Livre. Depuis cela, quand les *Médicis*, après avoir été chassés, cherchèrent à se rendre entièrement maîtres du Gouvernement, avec le secours de CHARLES-QUINT, & par l'instigation du Pape CLEMENT VII. le nom de *Machiavel* devint sans doute de plus en plus odieux, dans la pensée où l'on étoit toujours, que les *Médicis* ne faisoient que suivre ses conseils & ses leçons. Il étoit déjà mort pourtant, dans un âge avancé, & il ne peut avoir vû l'oppression entière de la Liberté de sa Patrie; quoi que le tems précis de sa mort ne soit pas bien sûr, & que les Auteurs varient là-dessus. Mr. *Christius* ne fait mention que de PAUL JOVE, & de BENEDITTO VARCHI: mais dans le Dictionnaire de BAYLE, on indique d'autres Auteurs. Pour lui, il renferme le tems de cette mort, entre l'année 1527. selon *Varchi*; datte qui lui paroît la plus sûre: & l'année 1531. selon *Jove*, de la narration duquel il (a) s'enfuit, dit-il,

il ; que *Machiavel* doit être mort après 1530. puis que ce fût un peu avant que les Troupes de *CHARLES-QUINT* fussent entrées dans Florence, ce qui tombe sur l'Année 1531. Mais il est certain, que Florence se rendit le 9. d'Août 1530. On n'a qu'à voir (a) *SLEIDAN*, & (b) *GUICCIARDIN*. Ainsi nôtre Auteur fait ici un petit anachronisme, en même tems qu'il censure rudement quelques Ecrivains Modernes de sa nation.

Il récuse, comme suspects, tous ceux qui accusent *Machiavel* d'avoir été de mauvaises mœurs, en attendant d'examiner en détail les chefs d'accusation. Il veut qu'on juge de lui par ses Ouvrages ; & comme on y trouve, dit-il, presque par tout des sentimens très-honnêtes, il conclut, (c) qu'il y a dans la conduite de *Machiavel* des choses où il faut peut-être reconnoître qu'il n'a point agi par malice ; d'autres louables ; d'autres qu'on doit lui pardonner, à cause des circonstances où il se trouvoit, & en considération de l'infirmité humaine. A cela Mr. *Christius* joint une présomption tirée de ce qu'un aussi grand génie, que *Machiavel*, & qui avoit tant cultivé ses beaux talens par l'Etude, ne peut guères devenir un scélérat, tel qu'on le dépeint.

Tous les Ouvrages de *Machiavel* sont en Italien. Ceux qu'il a écrit en vers, peuvent être regar-

(a) *Comment. de Statu Relig. & Rep. Lib. VII. pag. 110. vers. Ed 1559.*

(b) *Hist. Lib. XX. sur l'Année 1530.*

(c) *Erit forsasse, in quo virum malitia observas, quod probes, quod semperi & humanitati condones. Pag. 15.*

regardez pour la plupart comme des fruits de la Jeunesse : quoi qu'il n'y manque ni fécondité, ni agrémens. Ce ne sont presque que de petits Poèmes, que les *Italiens* appelloient alors *Capitoli*. Quelques-uns sont historiques, comme les *duoi Decennali*, où l'on trouveroit ce qui s'est passé en *Italie* pendant vingt ans, jusqu'en 1494. si *Machiavel* eût achevé son plan. Il y a des Poèmes Moraux, comme sur l'*Occasion*, sur la *Fortune* &c. Dans celui, qu'il intitule, *L'Anno d'or*, & qu'il composa à l'imitation de *LUCIEN* & d'*AVULE'E*, il s'abstint de toute obscénité. Son *Belfagor*, Pièce du même genre, l'emporte, selon nôtre Auteur, sur *Boccace* ; & l'on sait que *LA FONTAINE* en a tiré un de (a) ses *Contes*.

Machiavel fit aussi deux Comédies, mais en prose, & où il imita *PLAUTE*. L'une, dont le sujet est tout nouveau, & où il se donne beaucoup de liberté, a pour titre *la Mandragore* (*Mandragola*). L'autre, intitulée *Clitia*, est une Copie de la *Casina* de *PLAUTE*, mais en sorte qu'il y ajoute, ou en retranche, ce qu'il juge à propos. Ces Pièces plurent beaucoup aux *Florentins*, & au Pape *LE'ON X.* qui même les fit jouer à *Rome*. Mais par là *Machiavel* s'attira à dos presque tous les Moines & les Ecclesiastiques, dont il peignoit les mœurs, avec un sel piquant, sur tout dans la *Mandragore*, où un Prêtre fourbe est mis sur la scène. Il n'en fallut pas

(a) Le 20. en ordre, *Belfagor*, *Neuvaille*, dit-il, après de *Machiavel*.

pas davantage, pour le faire regarder comme un *Maqueur*, & un *Athée*: ce sont les titres, que PAUL JOVE (a) lui donne, & qui n'ont pas d'autre fondement, selon nôtre Auteur.

Après cela, (b) *Machiavel* publia ses *Discours sur la Première Décade de TITE LIVE*, ou trois Livres *De la République*. Il y explique merveilleusement bien la Politique du Gouvernement Populaire, & il y montre un grand zèle pour la Liberté. La plupart des choses, qu'il dit, sont non seulement innocentes, mais encore dignes d'être éternellement conservées. Il y en a très-peu, au contraire, qui aient donné quelque lieu à ses Ennemis de trouver à mordre.

Suit le Livre *du Prince* (del Principe) & c'est ici ce qu'il y a de plus scabreux, dans les Ouvrages de *Machiavel*. Il le composa étant déjà vieux, & comme une suite des *Discours sur TITE LIVE* (c). Dans ceux-ci, il avoit représenté une Forme de Gouvernement, qu'il jugeoit bonne & désirable. Mais dans le *Prince*, il exposa adroitement

(a) *Elog. Doct. Viror.* pag. 306. Ed. Basil. 1571.

(b) Cap. IX.

(c) Je ne sai d'où vient que nôtre Auteur s'exprime ici, comme s'il n'étoit pas sûr, que *Machiavel* eût composé son *Prince* après les *Discours*, & qu'il fallût avoir recours à des conjectures: *Idcirco valde moveor, ut credam, Librum de Principe esse post illos De Republica, tanquam ad absolvendum argumentum, compositum.* L'Auteur ne dit-il pas au commencement du Chap. II. qu'il ne parlera point, dans cet Ouvrage, des *Républiques*, parce qu'il en a traité ailleurs au long: *percho altra volta ne ragionai à lungo.* De quel autre Ouvrage entend-il parler ici, que des *Discours sur TITE LIVE*? Aussi AMEOT DE LA MOUSSAIE y renvoie-t-il, en marge, le Lecteur.

tement aux yeux des *Florentins*, & de toute l'*Italie*, l'état présent des choses, plus supportable par nécessité, que bon en lui-même. Aussi le *Traité du Prince* est-il mis après les *Discours* sur TITRE LIVRE, dans quelques Editions anciennes & très-correctes; quoi que les dernières suivent un autre ordre. Or, que *Machiavel* fût avancé en âge, quand il composa son *Prince*, on l'infère de ce qu'il dit dans l'Épître Dédicatoire à *Laurent de Médicis*, qu'il avoit aquis la connoissance des actions des Grands Hommes par une longue expérience des affaires modernes, après avoir long-tems pensé & tout examiné, après avoir appris ce qu'il disoit, en tant d'années, au milieu de tant de disgrâces, de malheurs, & de dangers. Ainsi la publication de l'Ouvrage tombe sur le tems, où *Machiavel* obtint l'emploi d'Historiographe de la République, avec de bons gages, que les *Médicis* lui procurèrent, pour le consoler de la torture, qu'ils lui avoient fait donner. Aussi voit-on dans le *Prince*, outre le sujet principal, qui est la *Tyrannie*, bien des traits qui marquent un ressentiment caché de l'Auteur, & un désir secret de rendre les *Médicis* odieux. Et pourroit-on, dit nôtre Auteur, attendre autre chose d'un homme, qui aiant toujours été de parti contraire, venoit de recevoir un traitement si cruel & si injuste? Cela paroît encore de ce qu'on voit, dans le Livre dont il s'agit, des maximes toutes différentes de celles qui se trouvent dans les autres Ouvrages de *Machiavel*. Quoi? un homme, qui avoit si fort prêché la Liberté, seroit venu tout d'un coup, sur ses vieux jours, à conseiller

seiller aux *Médecis* d'entreprendre la conquête de l'*Italie*? Un homme si intelligent auroit donné sérieusement ce conseil à un Prince, qui auroit passé pour fol, s'il eût alors pensé à quelque chose de semblable, pendant que les *Vénitiens*, la *France*, l'*Espagne*, &c autres Nations puissantes, convoitoient la même proie? Or il paroît clairement par le dernier Chapitre du *Prince*, que c'est le dessein que *Machiavel* veut inspirer: par conséquent il doit avoir eû de tout autres vuës, que de rendre service à *Laurent de Médecis*. Mais, ajoute nôtre Auteur, quoi que l'on puisse disculper *Machiavel* de toute mauvaise intention, par celle qu'on a tout lieu de lui attribuer, comme plusieurs l'ont déjà fait, entr'autres (a) ALBERIC GENTIL, & GASPARD (b) SCIOPPIUS; & quoi qu'à entendre les maximes de son *Prince*, non d'un Prince legitime, mais d'un Tyran, il n'y aît pas beaucoup à redire; cependant, comme le vrai but qu'il se proposoit étoit caché, il produisit par hazard un très-mauvais effet, qui rendit le conseil très-pernicieux à celui qui le donnoit. Ainsi j'aimerois mieux que *Machiavel* ou n'eût point publié son Livre, ou l'eût écrit d'une autre manière. S'il en faut même croire (c) un Historien Florentin, *Machiavel* aiant reconnu le mauvais succès de ses vuës, voulut supprimer l'Ouvrage, qui n'étoit pas en-

core

(a) *De Legation. Lib. III. Cap. 2.*

(b) In *Padia Politic.* Il avoit promis un Ouvrage tout exprès, pour faire l'Apologie de *Machiavel*. Voyez son petit Livre, *De Padia Human. ac Divin. Litterar.* pag. 17.

(c) *Benedict. Varchi, Lib. IV. pag. 84.*

core imprimé, après la Révolution du Gouvernement, c'est-à-dire, en 1527. Mais on ne fait, de l'aveu de nôtre Auteur, en quel tems précis ce Livre a été écrit & publié. Il a lui-même dit, que la publication en tombe (a) sur le tems où Machiavel fut fait Historiographe de Florence; comme nous l'avons rapporté ci-dessus.

Machiavel (b) fit aussi un Traité De l'Art Militaire (*Dell' Arte della Guerra*) en forme de Dialogues, très-bien écrits, où il tâche de ramener la manière dont on faisoit la Guerre de son tems, à la Discipline des anciens Romains. Il donna encore une courte Vie de CASTRUCCIO, qui, dans le Recueil de ses Oeuvres se trouve après l'Histoire de FLORENCE, avec quelques autres petites Pièces Historiques. Mr. Christin n'a pas vû apparemment le jugement que porte Mr. le Chevalier DE FOLARD des lumières de Machiavel en fait d'Art Militaire. Voici ce qu'il dit, (c) après avoir cité avec éloge quelques Passages des Discours sur TITE LIVE. „ Les
 „ Discours Politiques & Militaires de cet Au-
 „ teur sur les Décades de TITE LIVE, sont
 „ un Ouvrage immortel: je le trouve digne de
 „ la curiosité des Gens de guerre, & d'en être
 „ bien lû & bien médité. Sa Vie de Castruccio,
 „ un des plus grands Capitaines de son Siècle,
 „ quoi que peu connu, n'est pas moins admira-
 „ ble:

(a) *Incidunt tempora EDITI primum hujus Libri in illa quibus Machiavellus... annuam pecuniam, cum munere scribendi res Florentinas, obtineret. Pag. 20.*

(b) Cap. X. pag. 21, 22.

(c) *Observations sur Polyte, Tom. I. pag. 223. Ed. d'Amst.*

ble: elle est toute ornée de faits curieux, très-instructifs, & pleins de réflexions & d'observations militaires, que peu de gens savent faire, tant cet homme avoit le génie tourné au métier; hors un *Livre de Guerre* de sa façon, qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoi qu'il ait pillé *Pégèce*, qu'il a très-mal travesti, (a) il est admirable en tout. Il s'étoit trouvé dans un tems où l'*Italie* étoit agitée de tant de troubles & de Guerres intestines & étrangères, qu'il ne faut pas être surpris qu'un homme d'esprit & de jugement, savant d'ailleurs, ait été capable d'un si bel Ouvrage; car comme il se trouvoit sur les lieux, il étoit en état d'avoir d'excellens Mémoires, & de consulter les Officiers qui s'étoient trouvez dans ces Guerres".

Reste l'*Histoire de FLORENCE*, le dernier Ouvrage de *Machiavel*, à ce que croit nôtre Auteur, & le plus travaillé. Il y remonte jusqu'aux plus anciens tems de la Ville, & descend jusqu'à l'année 1492. la mort l'ayant empêché de pousser plus loin. Mr. *Christius* s'inscrit en faux contre le jugement de PAUL JOYE, qui (b) accuse ici *Machiavel* d'avoir écrit de mauvaise foi, & avec un esprit de partialité. Comme il étoit lui-même coupable de ce défaut, & qu'il ne s'accordoit pas avec *Machiavel*, dans ce qu'il avoit dit des affaires de Florence & au sujet de

Castelluc-

(a) Il y a ici ou quelque chose d'omis, ou une liaison embarrassée. Car cet *Il est admirable en tout*, ne peut se rapporter à ce qui précède au sujet du *Livre de Guerre*.

(b) *Elog. Doct. Virer. pag. 206.*

Castuccio; il falloit bien qu'il décrédisât les Histoires de *Machiavel*, de peur qu'on n'y ajoutât plus de foi qu'aux siennes, & qu'on ne le trouvât menteur. De là vient aussi, qu'il chercha d'ailleurs à dénigrer *Machiavel*, comme un *Astète*; quoi que du reste il lui donne de grands éloges, par rapport à son Esprit & à son Éloquence. Comment accorder cela? dit Mr. *Christius*.
 „ Pour moi, je tiens, avec DAVID, que tous
 „ les *Astètes* sont des *insensés*. Les grands Gé-
 „ nies, au contraire, ont pour l'ordinaire de la
 „ probité, quoi qu'ils ne paroissent pas tels aux
 „ Génies médiocres ”.

Après avoir ainsi parlé des Ecrits de *Machiavel*, selon l'ordre dans lequel on croit qu'ils ont été composez, on passe aux (a) Editions différentes, qui en ont paru, & aux Ouvrages anecdotes. On croit que ceux, que nous avons, furent imprimez les uns après les autres, au commencement du XVI. Siècle. Mais, pour être assuré de quelque chose là-dessus, il faudroit déterrer ces premières Editions, dont les exemplaires qui restent ne peuvent guères se trouver qu'en *Italie*, ou dans de grandes Bibliothèques. Notre Auteur s'est servi pour l'ordinaire de celle des anciennes Editions de tous les Ouvrages de *Machiavel*, qui, quoi que rare, est la plus commune, & qui fut imprimée à *Venise* en 1550. in quarto, la même Année qu'il y en parut une autre in duodecimo. J'ai sous mes yeux la première: mais je ne vois nulle part le lieu de l'impression mar-

(a) Cap. XI. pag. 22, & seqq.

marqué. Il y a, à la tête du I. Volume, un Privilege du Pape CLEMENT VII. pour l'*Histoire*, les *Discours de la République*, & le *Prince*, accordé à *Antoine de Blado*, Imprimeur de Rome. La date est du 23. d'*Août* 1531. D'où il paroît, que ces trois Ouvrages avoient été rimprimez ensemble à Rome, quelque tems après la mort de *Machiavel*, dont on parle ainsi: *quondam Nicolai Machiavelli. civis Florentini Opera* &c. Et cela méritoit bien d'être remarqué ici par Mr. *Christius*. Il indique les principales des autres Editions, dont il a connoissance, & sur tout une qui est entre ses mains, commencée à *Palermo*, en 1584. *in octavo*; mais il ne fait, si elle fut achevée. Il y a dans celle-ci une Apologie de *Machiavel*, en forme de *Préface*, qui a tant plû à nôtre Auteur, qu'il l'a faite imprimer à la fin (a) de son Livre. La toute dernière Edition, qui parut à *La Haye* en 1726. *in duodecimo*, est complete, & fort belle, assez correcte même, autant qu'il a pû en juger d'un coup d'œil. Pour ce qui est des Ouvrages encore anecdotes, il parle de trois Comédies de *Machiavel*, intitulées, *Le Maschere*, *Il Segretario*, *La Sporta*. On a aussi plusieurs de ses *Lettres*: Un *Traité de la manière de régler le Gouvernement de FLORENCE*, écrit au Pape (b) LEON X. Des *Mémoires sur les affaires de son tems*, qu'il laissa en

(a) Pag. 117, & seqq.

(b) Et pas son ordre, comme le témoigne JACQUES GADDIUS, qui possédoit ce Manuscrit, dont il dit que le titre étoit, *De reformatione Reip. Florentina*. Voyez le *Diction.* de BAYLE, Not. E.

en mourant à FRANÇOIS GUICCIARDIN; & dont on dit que ce fameux Ecrivain s'est bien servi dans son Histoire. Toutes ces Pièces, écrites en Italien, étoient en Manuscrit chez bien des gens, du tems de (a) JULES NEGRI. Nous laissons ce que notre Auteur (b) dit ensuite des Traductions, & Latines, & en Langues Vulgaires, des divers Ouvrages de *Machiavel*. Il nous reste encore trop de ce qu'il y a de plus considérable, par rapport au grand but de cet Ouvrage.

Ce ne fut (c) pas du vivant de *Machiavel*, qu'on attaqua ses Ecrits, ou sa réputation. On admiroit, on lisoit avidement les Livres, qu'il publioit; on en recommandoit la lecture, comme des modèles d'Eloquence. PAUL JOVE, tout ennemi qu'il étoit de *Machiavel*, en rend (d) témoignage. Il louë même les Ouvrages de Politique, & n'ose d'ailleurs lâcher contre l'Auteur que quelques traits indirects. Divers Savans firent des Epigrammes honorables, en forme d'Epitaphe, à l'honneur de *Machiavel*, un desquels est rapporté (e) par Jove même. En ce tems-là, quoi qu'il se fût passé bien des années, depuis la mort de *Machiavel*, sa réputation n'étoit point encore flétrie, comme elle l'a été depuis. Cela paroît encore par tant d'Editions de ses Ouvrages, qui parurent coup sur coup; principalement par celle de *Palerme*, que les Libraires

(a) *Hist. Script. Florentin.* (b) Cap. XII. & XIII.

(c) Cap. XIV. (d) *Vit. sup.*

(e) Celui d'Antoine Vacom.

res n'auroient osé publier sous les yeux de l'Inquisition d'Espagne, si *Machiavel*, que les Ignorans avoient alors commencé à diffamer, eût été déjà condamné par les jugemens même particuliers du Clergé. Lors que le Pape eût depuis fulminé sa condamnation, les Libraires d'Italie ne cessèrent pas pour cela d'imprimer les Oeuvres de *Machiavel*; ils le firent seulement en cachette, à cause de quoi ces Editions aussi sont moins correctes, que les autres.

Le (a) premier, qui écrivit contre *Machiavel*, est ou JÉRÔME (b) OSORIO, ou INNOCENT GENTILLET; car nôtre Auteur ne peut rien décider là-dessus, & il ne le juge pas nécessaire. Mais *Oforio* (c) n'attaqua qu'un Chapitre des *Discours* (d) de *Machiavel*, où il s'imaginait mal-à-propos que *Machiavel* donnoit l'avantage au Paganisme des Romains par dessus la Religion Chrétienne; quoi que *Machiavel* délaprouve seulement les Ordres Monastiques, & nullement les Dogmes du Christianisme: car tout ce qu'il dit là, c'est que l'établissement des Cloîtres est moins propre, que la Religion des anciens Romains, à encourager la Vertu Militaire dans un Etat. Pour *Gentillet*, dont on cite ordinairement le Livre sous le nom d'*Anti-Machiavel*, quoi que ce ne soit (e) pas le vrai titre; il

(a) Cap. XV. pag. 28, & seqq. (b) Evêque de Silves.

(c) *De Nobilit. Christian.* Lib. III. pag. 409, & seqq. Edit. Colon. 1627.

(d) *Discorsi sopra la prima Decade di Tito Livio*, Lib. II. Cap. 2. pag. 150. Ed. 1550.

(e) Voici le Dictionn. de BAYLE, Not. E.

il combattit tous les principes de *Machiavel*, comme faux & impies, en les réduisant à cinquante chefs, tirez de Passages qu'il cite plus exactement qu'aucun des autres Adversaires n'a fait, & qu'il examine doctement; quoi qu'en dise (a) BAILLET, qui le méprise sans raison. Mais, ajoute nôtre Auteur, *Gentillet* semble avoir été porté à décrier les Ouvrages de *Machiavel*, plus par la haine du Parti des *Guises*, qui, de son tems, remplissoient tout de carnage, que par une étude exacte des principes de la Politique. Il crut, que les Ligueurs avoient appris dans la lecture de *Machiavel* à ne tenir aucun compte de la foi donnée, & à mettre tout en combustion, pour parvenir au but de leurs desseins ambitieux. Quelques Grands même de cette faction faisoient *peut-être* leurs délices de la lecture de *Machiavel*. Ici Mr. *Christius* paroît embarrassé: il voudroit rendre le fait douteux, & éluder la conséquence. Cependant il paroît par des Passages, qu'il (b) cite lui-même de *Gentillet*, que *Catherine de Médicis*, qui admiroit (c) & suivoit les maximes de *Machiavel*, avoit si bien fait prendre goût pour ses Ouvrages à tous les Courtisans, que chacun, pour lui plaire, s'empressoit à les lire & en *Italien*, & en *François*, & qu'on les regardoit, comme les *Païens* faisoient leurs *Oracles des Sibylles*, comme les *Turcs* font leur *Alcoran*, & les *Prêtres* leur *Breviaire*. Le fidèle & judicieux DE THOU dit aussi,

(a) *Satires Personnell.* au mot *Anti-machiavel*. (b) *Pag.* 33. (c) Voyez le *Dictionn.* de BAYLE, Not. N.

aussi, en parlant du Massacre de la *Saint Barthélemi*, (a) que CHARLES IX. instruit dans l'Ecole de MACHIAVEL, étoit persuadé, qu'il ne devoit souffrir dans son Roiaume d'autre Religion, que celle qui servoit à affermir sa domination, & que, tant qu'il y auroit deux Religions dans le Roiaume, il ne seroit jamais tranquille. Là-dessus nôtre Auteur répond, que *Machiavel*, enclin de son naturel à la Liberté & de vivre & de penser, n'a jamais enseigné, qu'on dût ne souffrir qu'une Religion dans l'Etat. Il y avoit, ajoute-t-il, assez d'autres choses capables d'animer la fureur naturelle de *Charles IX.* Un faux zèle de Religion, inspiré par les Catholiques, & l'ambition excessive des Guises, suffisoient de reste, sans qu'on mette en jeu l'impression funeste d'une Etude de Politique, dont un jeune Prince, comme lui, pouvoit à peine savoir les Elemens. Que si quelques Courtisans ont abusé des principes de *Machiavel*, mal entendus, on ne doit pas pour cela les regarder comme pernicieux en eux-mêmes. Mais que *Machiavel* se soit abstenu, tant qu'on voudra, de conseiller l'intolérance des Religions, sur quoi on lui fait grace de supposer qu'il avoit des idées justes; dès-là qu'il enseigne aux Princes, dans quelque vuë qu'il le fasse, à mettre en usage toute sorte de moïens les plus illégitimes, pour établir ou affermir leur domination; il leur enseigne assez à persécuter & détruire toutes les Religions qui leur paroîtront contraires à cette fin. D'ailleurs, dans le tems qu'il

(a) Hist. Lib. LII. vers le commencement,

qu'il écrivit, tout étoit encore *Catholique*; & les commencemens de la *Réformation en Allemagne*, (supposé qu'elle eût déjà commencé alors, ce qui ne paroît point) encore trop foibles, pour que *Machiavel* pensât qu'ils pussent avoir des suites, qui pénétraissent jusqu'en *Italie*. A l'égard de l'*abus*, que nôtre Auteur n'ose entièrement nier, c'est plutôt l'effet naturel des principes de *Machiavel*, comme nous le verrons plus bas.

Je renvoie à l'Original les autres Auteurs, qui ont écrit contre *Machiavel*, & le jugement qu'en porte Mr. *Christius*. Il n'oublie pas, comme on peut juger, ceux qui l'ont défendu d'une manière ou d'autre, comme ALBE'RIC GENTIL, JUSTE LIPSE, GASPARD SCIOPPIUS, GABRIEL NAUDE', HERMAN CONRINGIUS, AMELOT DE LA HOUSSAIE, WICQUEFORT &c.

De là il (a) passe à ce qui porta le plus rude coup aux Ecrits de *Machiavel*, je veux dire, les foudres du *Vatican*, postérieures au Livre de *Gentillet*, qui étoit Protestant. INNOCENT IX. avant que d'être Pape, avoit fait quelques Extraits des Livres de *Machiavel*, qui lui parurent, tels qu'ils sont véritablement, contraires à la *Hierarchie Romaine*. Lors qu'il fut parvenu au Pontificat, il chargea le Jésuite ANTOINE POSSEVIN de joindre ces Extraits à ceux qu'il avoit faits lui-même, & d'en composer une réfutation (b) non seulement en Latin, mais en-

core

(a) Cap. XVI. pag. 36, & seqq.

(b) Qui parut à Rome, en 1592. in 8vo., avec la Censure de La Nouë, Bodin, & Du Plessis Mornai.

core en Italien. On renvoie à divers Auteurs, entr'autres, à CONRINGIUS (a), & à BAYLE, qui ont montré avec quelle négligence, & avec combien peu de succès, le Substitut du Pape s'aquitta de sa commission.

Les Défenseurs même de *Machiavel* ne s'y sont pas toujours bien pris, selon nôtre Auteur, & ne s'accordent pas bien ensemble ; de sorte que presque tous ceux qui en ont jugé ou favorablement, ou défavorablement, paroissent n'avoir pas lû ses Ecrits avec assez de soin. Les uns le trouvent éloquent, mais ils disent, qu'il n'avoit pas beaucoup de savoir. D'autres au contraire le trouvent savant, mais peu éloquent. Mr. *Christius* soutient, qu'il étoit & très-éloquent, & d'une assez grande Erudition Gréque & Latine. Par là finit le I. Livre de cet Ouvrage.

II. DANS le *Second Livre*, on examine en détail les chefs d'accusation, intentez contre *Machiavel*. Le premier (b) est celui d'OSORIO, dont nous avons parlé ci-dessus ; & tout ce que nôtre Auteur dit ici, se réduit à ce qu'on a vu. Il rapporte tout du long le passage, que l'Evêque avoit en vuë, & en donne une Traduction Latine de sa façon. Il montre que là-même *Machiavel*, d'accord avec son Censeur, reconnoît, qu'il n'y a nulle contrariété entre les vrais Préceptes de la Religion Chrétienne, & la Valeur Militaire, ou Civile.

Plu-

(a) Préface sur son Edition du Prince de *Machiavel*.

(b) Cap. II. pag. 44. & seq.

Plusieurs (a) Chapitres sont ensuite destinez à la Défense de *Machiavel*, contre GENTIL-LE T. Parmi les Objections de celui-ci, il y en a assurément de bien frivoles, ou qui ne sont fondées que sur des mal-entendus, & que nous devons par conséquent passer sous silence. En voici une, que l'Apologiste lui-même ne trouve pas méprisable. C'est sur l'endroit, où *Machiavel* dit, (b) qu'un Prince doit faire semblant d'avoir les Vertus, qu'il n'a pas, en sorte qu'à le voir & l'entendre, on croie qu'il est tout Pitié, tout Intégrité, tout Humanité, tout plein de Religion. Et il n'y a rien, ajoute-t-il, de plus nécessaire, que de paroître avoir la dernière qualité, c'est-à-dire, de la Religion. On avouë, que, sur ce point de l'hypocrisie des Princes, *Machiavel* paroît quelquefois (c) peu ferme dans ses principes, & qu'il ne s'exprime pas toujours d'une manière qui puisse être justifiée au jugement de tout le monde, & au jugement même de nôtre Auteur. Il cherche néanmoins à le défendre, en diverses manières, qui supposent toutes que l'Accusé a besoin d'une grande indulgence. Car, pour sauver la pureté de ses intentions, on rabat de ses lumières en fait de Morale, on le fait parler en Rhétoricien, plutôt qu'en Philosophe; on dit, que, bien loin de dissuader les véritables Vertus, & de les désapprouver, il en rehausse le prix, par cela même qu'il en trouve la seule apparence très-utile &c.

II

(a) Capp. III- VIII. (b) Dans le Prince, Chap. XVIII.
 (c) *Fluctuare heic interdum Florentinum nostrum*, &c. Pag. 52.

Il y a des endroits, où *Machiavel* semble ne regarder Moïse, que comme un Prince & un Législateur Humain: d'autres, où il parle de la *Fortune*, comme dominant sur les affaires humaines, à l'exclusion de la Providence; & quelques-uns de ceux, qui le défendent d'ailleurs, passent condamnation là-dessus. Nôtre Auteur se donne bien des mouvemens, pour le justifier, comme il peut. Mais il faut venir au Livre du *Prince*, qui tout entier a donné lieu aux jugemens les plus défavantageux, sur le compte de l'Auteur, & de ses principes de Politique. Nous rassemblerons ce que Mr. *Christius* dit là-dessus en divers endroits.

Son grand moien de défense se réduit à ce (a) que *Machiavel* ne veut pas former la conduite d'un bon Prince, mais d'un *Tyran*; & cela à dessein, comme on l'a dit ci-dessus, de rendre odieux les *Médicis*, en même tems qu'il sembloit leur faire la cour. On a objecté, (& quelques-uns même des Défenseurs de *Machiavel*, ont trouvé l'objection bien fondée) que le Titre du Livre promet tout autre chose; que l'Auteur parle souvent comme s'il donnoit des leçons à tous ceux qui sont en possession du Gouvernement d'un Etat, de quelque manière qu'ils y soient parvenus; & que c'est après tout une méthode bien dangereuse, de prendre un titre si sujet à être mal interprété. Mr. *Christius* convient, que le Titre est équivoque: il aimeroit mieux, que l'Auteur l'eût conçu autrement, & qu'il s'y fût

(a) Cap. VII. pag. 61, & seqq.

fût aussi pris d'une manière un peu différente dans toute sa doctrine du *Prince*. Il déclare que, comme les Livres d'*Histoire*, & les Discours de *Machiavel* sur TITRE LIVRE, lui paroissent mériter une estime toute particulière, d'autre côté, il ne fait pas le même cas de son *Prince*, & il croit même qu'on ne doit guères le lire, qu'après avoir lû les *Discours*, qui traitent de la *République*. Mais, dit-il, pourquoi se déchaîner tant contre un Auteur, qui, sinon prudemment, du moins sans mauvais dessein, s'est servi d'un titre ambigu? S'il eût dit *Tyran*, au lieu de *Prince*, tout sujet de critique disparoït. Or il est clair, que, chez lui & selon ses idées, *Prince* & *Tyran*, c'est tout un. On le prouve, & parce qu'il étoit *Républicain*, c'est-à-dire, d'une Secte qui regarde comme vicieux & illégitime tout Gouvernement qui n'est pas uniquement fondé sur les Loix; & par deux Passages de ses *Discours*, (a) où il confond les noms de *Prince* & de *Tyran*. Dès-là, selon nôtre Auteur, tombent toutes les Objections fondées sur tant de choses injustes & cruelles, que *Machiavel* conseille à son Prince.

BOCCALIN (b), & d'autres après lui, ont justifié *Machiavel* par cette raison, qu'il ne fait que débiter des maximes suivies de tout tems par des Princes ambitieux, & telles qu'on en trouve dans presque toutes les Histoires, où on les

(a) *Discorsi*, Lib. I. Cap. 16. pag. 50. & Cap. 58. pag. 130, 131.

(b) *Ragguagli di Parnaso*, Centur. I. Cap. 22.

les voit mises en pratique; au lieu qu'elles sont
seulement conseillées dans le Livre du Prince.
Faudra-t-il donc, disent-ils, condamner pour
cela la lecture de l'Histoire? Mr. Bayle,
dans (a) son *Dictionnaire*, fait une réponse, qui
se présente naturellement. „ Cela, dit-il, ne
„ disculpe point *Machiavel*: il avance des Maxi-
„ mes, qu'il ne blâme pas: mais un bon Histo-
„ rien, qui rapporte la pratique de ces Maximes,
„ la condamne”. Notre Auteur, qui estime
d'ailleurs Mr. Bayle, comme un (b) *homme de*
bien & sage, récuse ici son autorité. (c) Il n'a-
voit pas, dit-il, lu *Machiavel* avec assez de soin,
&c, à mon avis, il ne s'étoit pas assez attaché
aux matières de Politique, pour bien juger de ce
qui s'y rapporte. „ *Machiavel* n'a jamais loué
„ la Tyrannie, ni conseillé à personne d'y aspi-
„ rer: son dessein n'a jamais été de louer abso-
„ lument les moyens de la maintenir, ni de les
„ faire regarder en aucune manière comme jus-
„ tes &c légitimes. S'il a donné &c conseillé
„ quelques Maximes dures &c injustes, c'est seu-
„ lement dans la supposition que quelqu'un veuille, à
„ quelque prix que ce soit, demeurer maître du
„ Gouvernement par tyrannie, au hazard de
„ perdre les autres &c de se perdre soi-même.
„ Notre *Florentin* donc, &c tous ceux (d) qui
„ sont sages &c éclairés, veulent, premièrement,
„ que l'on n'opprime point la Liberté de l'Etat;
„ &c

(a) Not. E. (b) *Vir probus cordatusque.*

(c) Lib. I. Cap. 5. pag. 9, 10.

(d) *Omnes, qui sapient.*

„ & ensuite, que, si on l'a une fois opprimée,
 „ on conserve son pouvoir par les plus grandes
 „ Vertus, par la plus grande Clémence. Que
 „ si on ne peut venir à bout de l'un ni de l'autre,
 „ il reste un troisième parti, non pas à la
 „ vérité salutaire, mais nécessaire, c'est qu'on
 „ maintienne par la Cruauté & par les Armes le
 „ Gouvernement dont on s'est emparé de quel-
 „ que manière que ce soit. Vouloir trouver un
 „ milieu entre les deux derniers partis, ce n'est
 „ pas le conseil des Sages, mais des Foux; com-
 „ me le remarquoit très-bien *Hérennius Pontius*,
 „ Samnite, dans (a) TITE LIVE. Il en est
 „ ici de même, que si quelcun vouloit enseigner
 „ l'art de s'enrichir injustement, ou du Brigandage:
 „ on dira qu'un tel Docteur fait bien, &
 „ selon les règles, lors qu'il conseillera à ceux
 „ qui font ce métier de dépouiller toute huma-
 „ nité & toute compassion, de ne tenir aucun
 „ compte ni de leurs promesses, ni de la Reli-
 „ gion, quand ils y trouveront leur intérêt: au
 „ lieu que, s'il recommandoit au Brigand la Bonté
 „ & la Clémence, on verroit aisément, qu'il
 „ louë des choses (b) étrangères & absurdes.
 „ Mais, dira-t-on, il n'est pas expédient, d'en-
 „ seigner l'art du Brigandage. D'accord: Mais
 „ c'est parce qu'il n'est jamais utile, ou néces-
 „ saire, qu'il s'exerce des Brigandages. Au con-
 „ traire, il est quelquefois utile, de s'emparer
 „ du Gouvernement d'un Etat par tyrannie, &
 „ quelquefois, de se maintenir dans sa possession.
 „ Un

(a) Lib. IX. Cap. 3. (b) *Aliena & absurda laudari.*

„ Un tel Gouvernement, fondé sur la Force,
„ a ceci de commun avec le Brigandage, que
„ l'un & l'autre est également injuste, contrai-
„ re à l'Honnêteté & aux Loix; & par consé-
„ quent, que si on en veut enseigner l'art, il
„ faut que les Règles en soient précisément les
„ mêmes. Mais il y a cette différence, que les
„ Maximes de la Tyrannie doivent quelquefois
„ être mises en usage, comme autant de remè-
„ des violens dans des maladies opiniâtres; au
„ lieu que cela n'a jamais lieu, dans le Brigan-
„ dage. Car, quand l'Etat est déchiré par des
„ Factions acharnées, qui le mettent dans le
„ dernier péril, ce seroit en vain, le plus sou-
„ vent, qu'on voudroit y rétablir la tranquillité
„ par des moïens légitimes; les Loix n'ayant al-
„ lors aucune vigueur. Mais si, en ce cas-là,
„ quelcun qui sera fort vertueux & puissant,
„ veut absolument sauver l'Etat, & qu'il aime
„ mieux risquer sa vie, s'exposer à la haine de
„ ses Concitoyens, & à l'opprobre extrême dont
„ sa mémoire sera chargée éternellement, que
„ de voir périr sa Patrie; il sera quelquefois né-
„ cessaire & utile qu'il oppose la Tyrannie aux
„ Factions, pour remédier, comme il pourra,
„ aux désordres. Lors même que, sans avoir
„ eû aucune part à l'acquisition violente du Gou-
„ vernement, on vient à en hériter; si l'on veut,
„ par un principe de Vertu, renoncer à cette
„ puissance injuste, il arrivera souvent que par
„ là on perdrait l'Etat infailliblement. Car il
„ ne manquera pas alors de Factions, qui se fai-
„ sront du Gouvernement, dès qu'on s'en sera

Z 5

„ démis.

„ démis. Ainsi il peut être quelquefois plus a-
 „ vantageux à l'Etat, que l'on conserve la Ty-
 „ rannie déjà établie, que de l'abandonner. C'est
 „ pourquoi aussi tous les bons Ecrivains, qui
 „ ont traité la Politique, ont jugé à propos de
 „ ne pas oublier ces Maximes nécessaires à un
 „ tel Prince &c. ” On cite ailleurs, après d'au-
 „ tres, la Politique (a) d'ARISTOTE, qui doit
 „ être, dit-on, enveloppé dans la même condam-
 „ nation que *Machiavel*, si c'est un crime, d'en-
 „ seigner l'art de la *Tyrannie*.

Pour moi, je doute fort, que toutes ces rai-
 sons, & celles qu'on a vues ci-dessus, fussent
 pour bien sauver l'honneur de *Machiavel*, &
 pour empêcher qu'on ne regarde toujours son
Prince, comme le plus pernicieux Ouvrage, qui
 aît jamais été fait en ce genre. Déjà le but qu'on
 lui attribue, par rapport aux *Médicis*, est une
 pure conjecture : personne ne s'en aperçut,
 comme on l'avoue, & il est difficile de croire,
 que ni les *Médicis*, ni les *Florentins*, ne l'eussent
 jamais démêlé, s'il y avoit eu quelque apparen-
 ce. *Machiavel* lui-même l'auroit sans doute fait
 entendre sourdement à ses Compatriotes, par
 lui-même, ou par ses Amis, pour prévenir ou
 dissiper la haine qu'il s'attira de leur part. On
 dira tout aussi bien, & même avec plus d'appa-
 rence, que, voyant le train que les affaires pre-
 noient, & qu'il n'y avoit guères moyen d'éviter
 que la Maison de *Médicis* n'opprimât entière-
 ment la Liberté de Florence, il voulut tout de
 bon

(a) *Politicon*. Lib. V.

bon lui faire sa cour. Les grands Génies, quoiqu'on en dise, ne sont pas moins sujets, que les autres, à s'accommoder aux tems, & à donner dans la Flatterie. Ce sont eux aussi, qui donnent quelquefois dans les plus grands travers d'Esprit; & ainsi il n'est rien moins qu'incroyable, que *Machiavel* ait jugé praticable le conseil qu'il donne aux *Médicis*, de *délivrer l'Italie des Barbares*; ni qu'après avoir paru fort zélé pour le Gouvernement Républicain, il se soit montré ensuite Partisan de la Tyrannie. Quand on embrasse un Parti, quelque bon qu'il soit en lui-même, par un pur esprit de Faction & d'Intérêt, on change aisément du blanc au noir, lors qu'on trouve mieux son compte au Parti contraire. Pour mettre *Machiavel* entièrement à l'abri de tels soupçons, il faudroit avoir des preuves bien claires, que c'étoit un homme parfaitement éclairé en matière de Morale, & d'une Probité à toute épreuve. Or il s'en faut beaucoup, qu'on nous en donne de telles. Je veux bien n'avoir aucun égard à ce qu'ont dit de son irréligion, & de ses mauvaises mœurs, des Écrivains, sur le témoignage desquels on ne peut pas compter sûrement. Il faut même presque toujours rabattre un peu des contes qui se font des personnes d'ailleurs décriées avec raison. Mais le Livre du *Prince* suffit par lui-même, pour qu'on ne doive pas avoir grande opinion du jugement & du cœur de *Machiavel*. Un Esprit si pénétrant ne pouvoit ignorer, ce qui saute aux yeux, que le Titre de son Livre donneroit lieu de croire, que les leçons de *Tyrannie*, qu'il ren-

ferme,

ferme, étoient pour toute sorte de Princes, légitimes ou non. S'il n'y approuve pas formellement, comme justes & honnêtes, les choses qu'il conseille, il les conseille pourtant: il réduit en art la plus détestable Politique; il en fait un système le plus détaillé & le plus travaillé, qu'on ait jamais vû. Par un tel Livre, publié après les *Discours sur TITE LIVE*, il détruit tout ce qu'il peut avoir dit de bon dans ceux-ci, ou au moins il résulte de là un contraste, qui fait qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Pouvoit-il aussi s'imaginer, que son *Prince*, écrit en Langue vulgaire, & de nature à devoir infailliblement être traduit en d'autres Langues; ne seroit pas sujet à corrompre l'esprit & le cœur d'un grand nombre de Lecteurs, sur tout de ceux qui peuvent en abuser le plus dangereusement? Pouvoit-il ne pas prévoir l'objection, que Mr. *Christius* se fait lui-même, & qu'il résout très-mal? A quoi bon enseigner l'art de voler, d'empoisonner? Ho! ce n'est qu'au cas qu'on veuille voler, ou empoisonner; & cela n'est jamais nécessaire, ni utile. Mais qu'entend-on par une *Tyrannie utile & nécessaire*? Est-ce au *Tyran* même? Et pourquoi la lui enseigner, plutôt qu'au Brigand, ou à l'Empoisonneur, qui y croient sans doute trouver leur utilité, aussi bien que le *Tyran* dans sa Tyrannie? Il est, dites-vous, quelquefois utile à l'Etat, que le Gouvernement soit envahi par un Tyran. Mais l'est-il toujours? Et parce qu'en certains cas rares, le Tyran sera peut-être plus utile, à cause des circonstances, qu'une Guerre Civile, ou qu'un grand nombre de
petits

petits Tyrans , qui se disputent l'Empire; faudra-t-il donner des leçons à tous les Tyrans , quels qu'ils soient , qui voudront l'être , lors même que rien ne sera plus pernicieux à l'Etat , ce qui arrive ordinairement ? Le cas singulier qu'on allégué ici est hors du sujet. On suppose un homme *doné de grandes Vertus* , aussi bien que *puissant* & accrédité , lequel , dans un tems où l'Etat est sur le point de périr par les Factions qui le divisent , s'empare du Gouvernement , & s'expose lui-même à tout , pour procurer , autant qu'il peut , la tranquillité publique. Ce n'est pas là un *Tyrant* , que vous nous peignez , ni le *Prince de Machiavel*. Ce Prince , ce Tyran , c'est un ambitieux , qui ne cherche qu'à s'élever lui-même , ou à se maintenir , sur les ruines de la Liberté & de la Félicité Publique. Celui , que vous supposez , est plutôt un homme de bien , un bon Citoyen , qui , s'il est tel véritablement , doit regarder comme une fâcheuse nécessité , que lui impose le Devoir , de faire ce à quoi autrement il ne devroit ni ne voudroit seulement penser. Un tel Possesseur du Gouvernement , comme il ne l'a pris qu'à regret , ne le gardera , qu'autant que le demanderont les circonstances , qui l'y ont forcé : que s'il le retient plus long tems , ou pour toujours , ce ne sera que du consentement des Citoyens mêmes ; & alors il deviendra un Souverain légitime. Il en sera de même du Successeur innocent d'un vrai *Tyrant* : s'il ne veut point participer à l'acquisition injuste , il ne se prévaudra de l'héritage , qu'autant que la nécessité présente des affaires , ou l'approbation des Citoyens

toiens opprimez par son Prédécesseur, l'y autoriseront. Mais, dites-vous, presque tous les bons Auteurs de Politique en ont usé de même, que *Machiavel*, dans son *Prince*. Posé que cela soit, je vous dirai hardiment, que ce ne sont pas de *bons Auteurs*, & que le Livre de *Machiavel* augmente le nombre des plus *mauvais*. Mais y a-t-il quelque autre Ecrivain, qui ait fait ainsi un Système isolé, & si complet, de l'art de la Tyrannie? Pour ce qui est d'ARISTOTE, la différence est grande. Il ne fait que rapporter historiquement, & comme en passant, les moyens dont les Tyrans se servent pour s'établir ou se conserver: il représente leur injustice sans équivoque, & inspire pour eux toute l'horreur qu'ils méritent. Du reste, il enseigne au long, & c'est la plus grande partie de son Ouvrage, à fonder tous les Gouvernemens sur les Loix de la Justice, de l'Humanité, & de l'Equité. Il n'y a nul poison à craindre, avec tant de contrepoids, ni le moindre lieu de douter des bonnes intentions de l'Auteur. C'est ce qui fait aussi que la lecture des Histoires n'est point dangereuse par elle-même, quoi qu'elles racontent ce que font les Tyrans les plus insignes. Car l'Historien, à moins qu'il ne soit un scélérat, bien loin de rien dire ou directement, ou indirectement, qui tende à louer & à conseiller de pareilles choses, les blâme, & les représente comme infames. Il n'est pas même nécessaire qu'il le fasse toujours en termes exprès: tout Lecteur de bon sens, & qui n'a pas le cœur gâté, juge bien, que, pour raconter simplement des faits, on ne doit

doit pas être censé approuver ce qu'il y a de mauvais, lors que d'ailleurs on loue les actions contraires, & l'on fait par tout profession de n'approuver que ce qui est conforme à la Vérité & à la Vertu. Plus même les actions ont quelque chose de noir & d'atroce par elles-mêmes, & plus la seule narration, accompagnée de toutes les circonstances, porte avec elle la condamnation tacite, & dispense l'Historien d'une qualification formelle. Ainsi c'est alors uniquement la faute des Lecteurs, s'ils croient pouvoir imiter, comme proposez à leur imitation par l'Historien, les exemples de Tyrannie, qu'il est obligé de faire entrer dans son Histoire: tout de même que s'ils s'imaginoient qu'il loué les Perfidiés, les Assassinats, les Empoisonnemens, & autres crimes de simples Particuliers, dont il a occasion de parler. En un mot, qu'on cherche tant qu'on voudra à disculper *Machiavel* par des intentions cachées & les plus incertaines du monde; c'est là justement faire comme porte le Proverbe: *Aethiopem lavas*. On ne viendra jamais à bout de plâtrer seulement, dans l'esprit des personnes sages & non-prévenues, la grande tache que cet Ecrivain a faite à sa mémoire, par un Livre le plus propre qu'il y ait jamais eu à produire les plus mauvais effets du monde. On a là-dessus une trop longue expérience, pour en douter: & quoi que le *Machiavelisme* soit en lui-même plus ancien que *Machiavel*, on aura toujours raison d'appeller ainsi, comme on fait depuis long tems, l'art de régner tyranniquement; puis que *Machiavel* est le Père de ceux
qui

qui ont fait, ou qui feront, des Systèmes en forme & des Leçons formelles de cette abominable Science, que les Princes ambitieux n'ont toujours fû que trop d'eux-mêmes. Revenons à notre Auteur.

Il répond (a) ensuite à ce que plusieurs, outre *Gentillet*, blâment *Machiavel* d'avoir proposé à son *Prince*, comme un exemple à imiter, la conduite de CÉSAR BORGIA, qui passe pour le plus grand monstre de Scélératesse. Cela est vrai, dit-on : mais les jugemens sont partagesz, au sujet de *Borgia*, & il y a eû aussi des gens, qui l'ont loué. En des choses si anciennes, il n'est guères possible de discerner le Vrai d'avec le Faux. Il y a dans les plus grands Hommes un mélange de Vertus & de Vices. Ainsi *Machiavel* a pû n'avoir pas aussi mauvaise opinion de *Borgia*, qui étoit fort de ses Amis (*capite sibi amicissimo*) que ceux de parti contraire. Mais qui sont ces Panégyristes de *Borgia*? (b) Des Poëtes, peu scrupuleux en matière de louanges, & prêts à élever jusqu'aux nuës, quand ils y trouveront leur compte, ou seulement pour se divertir, les *Phalaris*, les *Busiris*, les *Nérons*, les *Domitiens* &c. Qu'on aît un peu exagéré les horribles forfaits de *Borgia*, n'y en a-t-il pas assez, dont tous les Auteurs conviennent, & peut-être plus qu'on n'en fait? Ce que *Machiavel* lui-même en dit, & qu'il donne pour exemple, ne suffiroit-il pas ici? Car on suppose toujours ce qui est en ques-

(a) Cap. VIII. pag. 68, & seqq.

(b) On cite des Vers d'*Hercule Strozza*.

question, un prétendu dessein de rendre *Borgia* odieux, aussi bien que les *Tyrans*, au nombre desquels *Machiavel* le met. On allégué ensuite un (a) Poëme, où *Machiavel* parle mal de *Borgia*, & du Pape *Alexandre VI.* son Père, après leur mort. Cela prouve que *Machiavel*, semblable en cela à bien d'autres Poètes, louoit & blâmoit, selon les tems: & cela n'empêche point le mauvais effet de l'exemple de *Borgia*, proposé à l'imitation des Princes, soit que *Machiavel* le crût, ou non, digne de louange. Pour les Vertus, qu'on attribué à *Borgia*, elles se réduisent à ce qu'il entendoit l'Art Militaire, & qu'il avoit de la bravoure. Comme si cette Science, & une Valeur, fausse quand elle n'est pas réglée par la Justice, ne pouvoient pas se rencontrer dans un homme d'ailleurs livré à toute sorte de vices!

Nous passons ce que Mr. *Christius* répond (b) ensuite à *POSSEVIN*, à *THOMAS BOZIUS*, à *RIBADENEIRA*, & à *CONRINGIUS* même, qui d'ailleurs a justifié *Machiavel*, autant qu'il a cru pouvoir le faire. Nous ne dirons rien non plus de (c) l'Apologie des mœurs de *Machiavel*, contre les Historiens, & les bruits destituez d'autorité, qui en donnent une très-mauvaise idée. Il y a peut-être là du faux, aussi bien que du vrai. Et au fond, en laissant tout cela à quartier, le principal sujet d'accusation subsiste toujours. Si *Machiavel* a eu quelque vé-
ritable

(a) *Decennale I.* pag. 68, & seqq.

(b) Cap. IX, & seqq. (c) Cap. XIV. & XV.

visible probité; il a fait lui-même le rebours de ce qu'il conseille aux Princes: il a paru méchant, sans l'être. Quelle des deux hypocrisies vaut mieux, ou celle qui trompe les Hommes par de faux dehors de Vertu, ou celle qui cache la Vérité sous de grandes apparences de Vice? Venons au Troisième & dernier Livre de notre Auteur, dont il suffira aussi d'indiquer brièvement le contenu.

III. On revient ici aux Sectes des Politiques, dont nous avons parlé ci-dessus, & on compare les deux premières ensemble, à dessein de montrer, que, si *Machiavel* s'étoit rangé de la seconde, ou de celle des *Républicains*, il se tenoit néanmoins dans des bornes raisonnables, & n'autorisait rien de séditieux, sous ombre du désir de la Liberté Civile. Mais tous les passages, qu'on cite, sont tirez, comme on le peut bien penser des *Discours sur TITE LIVE*; & le contraste avec le Traité du Prince, n'est point levé. On expose & on examine ensuite les raisons que les *Républicains*, & les Partisans de la Roienté, allèguent, pour faire voir, les uns que le Gouvernement Républicain est le meilleur, & les autres, que c'est le Monarchique: à propos de quoi on fait passer en revue, & l'on compare, les sentimens des Anciens & des Modernes. Il y a en tout cela des réflexions sensées, & notre Auteur se déclare toujours pour les principes d'une bonne Politique. De sorte qu'il n'y a aucun lieu de soupçonner, qu'en prenant la défense de *Machiavel*, il ait voulu indirectement accréditer le *Machiavellisme*, justement, ou non,
ainsi

ainsi appelé. Tout le risque qu'il court, à mon avis, c'est que bien des gens ne pensent qu'un désir, très-louable en lui-même, de mettre la mémoire de *Machiavel*, & ses Ouvrages, à l'abri des jugemens peu équitables, l'a jetté dans l'extrémité opposée, d'en juger lui-même trop favorablement.

Il a mis à la fin du Livre plusieurs Passages d'Auteurs de diverses Nations, où l'on trouve des *Témoignages* honorables, & pour la personne de *Machiavel*, & pour ses Écrits. Ces Passages sont chacun en la Langue de l'Original, & accompagnés de Notes marginales, qui indiquent ce à quoi Mr. *Christius* veut que l'on fasse attention. Il s'est borné, dit-il, aux Auteurs principaux, & déjà morts; les Vivans ne faisant que les copier.

Je suis surpris, qu'il n'ait pas connu, ou qu'il ait négligé le jugement d'un Ecrivain de sa propre Nation, dont l'autorité vaut bien pour le moins celle de quantité d'autres, appelez ici en témoignage. C'est HENNINGIUS ARNISEUS, dont on a plusieurs (a) Ouvrages de Politique, pleins d'érudition. Il ne se (b) contente pas de défendre *Machiavel* contre la calomnie, par la conformité de son Livre du Prince avec ce que dit ARISTOTE dans le V. Livre de sa *Politique*; & par le grand expédient des Préceptes d'injustice & de cruauté donnez dans la supposition

(a) Voyez son Article, dans le Dictionnaire de BAYLE.

(b) De Republ. seu Relat. Politic. pag. 668, Edit. Amster. 1636.

position qu'un Prince veuille être Tyran, & se maintenir dans sa Tyrannie: il veut trouver même dans l'Ecriture Sainte, de quoi justifier cette méthode *hypothétique*. Effectivement peut-on en douter, quand on lit au II. Livre de (a) SAMUEL, que le *conseil d'Ahitophel étoit bon*, e'est-à-dire, pour perdre *David*, & pour établir la Tyrannie d'*Abfalom*: quoi qu'en lui-même il fût mauvais, & qu'il tendît à opprimer l'Innocence? JESUS-CHRIST lui-même ne louë-t-il (b) pas, dans une Parabole, le tour infidèle de l'Economie, qui, pour se faire des Amis après son expulsion, cède, de sa pure autorité, aux Débiteurs de son Maître une partie de leurs Dettes? Mais quelle comparaison de ces Passages, où toute la suite du discours marque le caractère de l'action mauvaise en elle-même, qui est utile pour une mauvaise fin; avec un Livre entier, où tout tend à enseigner aux Princes la Tyrannie, & les moiens les plus injustes qui servent à l'affermir? Ainsi je ne m'étonne pas, si *Arniseus* ramène encore ici ce que disent les Jurisconsultes Romains, (c) Qu'une Courtisane, comme telle, fait un métier deshonnête, mais que, des-là qu'elle est Courtisane, il n'est plus deshonnête pour elle de se faire bien paier de ses Galants. L'application de cette Loi, fondée sur des principes (d) peu raisonnables de la Ju-
ris-

(a) Chap. XVII. vers. 14. (b) *Luc*, XVI, 8.

(c) *L. 4 §. 3. D. De Condition. ob turp. vel injust. causam.*

(d) ULPRIEN même, en rapportant les décisions de LABEON & de MARCELLUS sur ce sujet, y trouve quelque

jurisprudence Romaine, va à établir, que tout ce qui est nécessaire ou utile pour le maintien de la Tyrannie, devient par là juste & légitime. J'aurois été curieux de savoir, si Mr. *Christius* auroit approuvé l'usage que fait *Arniseus* de toutes ces Citations; supposé qu'il eût pu ou voulu joindre son autorité à celles qu'il a recueillies.

Il louë la Préface Apologétique d'AMELOT DE LA HOUSSAIE, comme écrite assez sagement. Mais si on la lit avec attention, on verra qu'*Amelot* ne borne point aux Tyrans l'usage des Maximes de *Machiavel*, & qu'à cause de leur nécessité, il les tient pour légitimes dans tous les Princes, quels qu'ils soient. *Les Maximes*, dit-il, que *Machiavel* débite, sont pour la plupart nécessaires aux Princes, qui, au dire du grand COSME de Médicis, ne peuvent pas toujours gouverner leurs Etats avec le Chapelet en main.... *Machiavel* dit ce qu'ils font, ou pour parler plus juste, ce qu'ils font quelquefois contraints de faire. Et après avoir cité là-dessus un passage du Prince, il met en Note pour commentaire, ce que PLUTARQUE dit, selon lui, que s'il falloit absolument remplir tous les Devoirs, & observer toutes les Règles de la Justice, pour bien régner, Jupiter même n'en seroit pas capable. Dans l'Epître Dédicatoire au Grand Duc de Toscane, il remarque, qu'il y a des conjonctures fâcheuses, où les Princes sont contraints de faire, plutôt ce qu'ils

peu-
quelque chose de soit extraordinaire: *Sed NOVA ratio-
ne, non eâ, quod utriusque turpitudine versatur, sed solius den-
tis: illam enim turpiter facere, quod sit meretrix; non turpiter
accipere, cum sit meretrix.*

pervoient, que ce qu'ils DOIVENT. Par tout, il fait regarder la *Raison d'Etat*, comme excluant les Règles de *Justice*, qui doivent être observées de Particulier à Particulier. C'est-là s'expliquer rondement, & c'est ainsi qu'on a toujours entendu & qu'on entendra les leçons de *Machiavel*. Il n'appartient qu'à de petits Particuliers, de tenir de bonne foi leur parole : mais, dès qu'un Prince ne trouvera pas son compte à observer les Traitez, il peut les rompre sans scrupule. Cela est décidé dans le Chapitre XVIII. du Prince, qui a pour titre : *Si les Princes doivent tenir leur parole ?* Mais, puis que l'occasion s'en présente, admirons ou la mauvaise foi, ou la bêtise d'*Amelot de la Houffaye*, dans la Citation de PLUTARQUE. Il n'indique pas même le Livre, dans lequel se trouvent les paroles qu'il cite. Voici l'endroit, d'où il paroîtra, que ce grave Philosophe & Historien dit précisément le contraire. Il venoit de rapporter la flatterie lâche du Philosophe *Anaxarque*, qui, pour appaiser les remords que ce Prince avoit du meurtre de *Clistus*, lui disoit, que tout ce que les Princes font est juste, par cela même qu'ils le font; & qui le prouvoit par la fiction de *Thémis*, ou la *Justice*, que l'on représentoit toujours à côté de *Jupiter*, comme Assesseur de son Conseil; ce qui signifioit, selon lui, que les Princes, comme l'image de la Divinité, avoient aussi le privilège de rendre juste tout ce qu'ils faisoient. *Plutarque* condamne cette abominable explication, & tournant la médaille, dit, qu'au contraire on a voulu donner à entendre par l'association perpétuel-

le de Jupiter & de la Justice, Que Jupiter est lui-même la Justice, & que, sans la Justice, il ne pourroit pas lui-même bien gouverner : Ὁ (a) παλαιὸς ἔτι λέγει, ὃ γράφει, ὃ διδάσκει, αἰεὶ ἄνω δέξας ἄρχεν μὴδὲ τῷ Διὶ καλῶς δυναμένῳ. Ici, & par tout ailleurs, Plutarque se déclare contre les principes des anciens Machiavellistes.

Au reste, tout l'Ouvrage de Mr. Christius est parsemé de Notes, dans lesquelles, aussi bien que dans le Texte, il rapporte bien des faits curieux, & critique souvent les fautes de divers Auteurs. Si l'on joint ce Livre à l'Article du Dictionnaire de BAYLE, on aura de quoi s'instruire pleinement de tout ce qui regarde Machiavel, & ses Ouvrages, ou du moins de quoi connoître les Auteurs qu'on doit consulter, pour en savoir davantage.

(a) Ad Princip. indell. pag. 781. Tom. II. Ed. Wechel.

ARTICLE V.

LA MEDECINE THEOLOGIQUE ou LA MEDECINE CREE'E, telle qu'elle se fait voir ici ; sortie des mains de Dieu, Créateur de la Nature, & regie par ses Loix. Ouvrage où s'explique L'HYGIEINE par les principes du Méchanisme ; puis par de semblables notions tirées des Sciences les plus propres à perfectionner la Medecine ; l'on y développe les idées des vraies causes des Maladies ; de l'Ordre auquel elles appartiennent ; & de leurs vrais remèdes. On

y a joint à la fin les THÈSES de Médecine de l'Auteur de ce Traité. A Paris, chez Guillaume Cavelier, 1733. in. 8. deux Tomes, Pagg. 607. pour le premier Tome; & 713. pour le second, sans compter la Preface qui contient 54. pagg.

CET Ouvrage plein d'érudition & de recherches, est divisé en trois parties qui ont toutes rapport les unes aux autres. Dans la premiere l'Auteur fait voir quelle est la véritable origine de la Médecine. Il demontre qu'elle est sortie des mains de Dieu, Créateur de la Nature; qu'elle est régie par ses Loix; & que loin d'affoiblir la Religion dans les Médecins, elle leur fait voir au contraire par tout ce qui se passe dans le corps humain, la Divinité toujours présente & par-tout adorable. Voici en abrégé tout ce qu'il y a d'essentiel & de remarquable dans cette premiere partie.

L'OBJET de la Médecine, selon notre Auteur, est de conserver la vie de l'homme; & celui de la Création a été de pourvoir à sa conservation. Tout ce qui a été fait les cinq premiers jours de la Création ne doit être regardé que comme un amas de provisions de toutes les choses nécessaires à la conservation du Maître, que Dieu devoit donner le sixieme jour à l'Univers. Cette premiere proposition sembloit avoir besoin de quelque bonne preuve, d'autant plus que l'Auteur tire de ce principe un grand nombre de conséquences, qu'il donne pour autant de démonstrations. En effet peut-on supposer que
tout

tout l'Univers a été fait pour l'Homme seul? De très-habiles Naturalistes établissent tout le contraire, & leur sentiment est appuié sur des raisons qui ont beaucoup de vrai-semblance. Mais voici une seconde proposition qui ne paroît guère plus incontestable que la première. *La nourriture propre à l'homme ne doit pas se prendre parmi les Animaux, mais parmi les Vegetaux.* C'est là, dit Monsieur Hequet, *un prononcé de la bouche même du Créateur.* Voici les preuves qu'il en donne.

Première Preuve. Quoique Dieu ait donné à l'homme toute la terre avec ce qu'elle contient d'animaux, d'oiseaux & de poissons, pour se la soumettre & se l'assujettir en Souverain, il ne l'a mis néanmoins au dessus des Animaux, que pour les soumettre à son domaine; de sorte que l'usage qu'il pouvoit en faire, est, qu'en les lui amenant tous, il leur donnât à chacun le nom qui lui étoit propre (a). Or cela est-il autre chose qu'une marque de l'empire qu'Adam devoit exercer sur les Animaux? Au contraire, en lui donnant les plantes & les arbres ou leurs fruits, il l'avertit que c'est pour en faire sa nourriture (b).

Voilà ce que l'Auteur appelle *une importante découverte en Physique & en Medecine*, découverte qui ne fut le fruit ni de méditations savantes, ni de raisonnemens étudiés, ni de quelque Système ingenieux, mais de l'affertion infallible, & de

(a) *Adduxit Deus ad Adam cuncta animantia, & universa volatilia cæli, ut videret quid vocaret ea. Genes. II. v. 19.*

(b) *Dedi vobis herbas & ligna, ut sint vobis in escam. Ibid,*

de l'ordonnance immédiate & expresse du souverain Maître de la Nature. Cependant tout ce qu'il allègue, semble prouver seulement que le premier Homme devoit se nourrir de Végétaux; mais devoit-il établir en même-tems, *que la nourriture propre à l'homme ne doit pas se prendre parmi les Animaux?*

Seconde preuve. Dieu a établi des rapports physiques & proportionnels entre les sucs des plantes & les organes du corps de l'homme, pour les convertir en sucs nourriciers propres à sa nature. Il a disposé les organes pour dissoudre par le broiement les alimens qui lui conviennent; & en même-tems il a disposé les plantes & les fruits propres à se dissoudre par cette manière. Il y avoit trois jours que Dieu venoit de créer les légumes & les fruits; trois jours après il créa l'homme, & aussitôt il lui indique les légumes & les fruits pour sa nourriture. *En concert, dit Mr. Hequet, peut-il être plus marqué, en celui qui est l'Auteur de la création des légumes & de l'homme? Rien en Physique fut-il si parfaitement constaté?*

On pourroit demander à Mr. Hequet s'il n'y a pas aussi quelque rapport physique & proportionnel entre les sucs des Animaux qui nous servent de nourriture, & les organes de notre corps. La chair de ces Animaux ne peut-elle pas aussi se dissoudre par le broiement, de même que les plantes & les fruits? L'expérience le démontre tous les jours, & par conséquent notre Auteur ne sauroit jamais prouver le contraire. Cette seconde preuve n'a donc pas plus de force que la pre-

premiere ; mais peut-être que les suivantes seront un peu mieux fondées.

Troisième Prewve. „ Ce n'est pas, dit Mr. He-
 „ quet, qu'après 15. ou 16. cens ans, le Créa-
 „ teur n'ait ajouté à la connoissance qu'il avoit
 „ donnée à l'homme de se nourrir des plantes,
 „ l'indulgence de manger des Animaux: Autre
 „ leçon de la *Medecine naturelle*, que le Créa-
 „ teur donna encore à l'homme, pour lui ap-
 „ prendre que quoique les plantes lui convins-
 „ sent préféablement, il pouvoit aussi doréna-
 „ vant tirer sa nourriture des Animaux, com-
 „ me des legumes (a). Mais si l'on remarque
 „ que cette permission n'est accordée qu'après
 „ le Déluge, qu'avoient attiré les crimes des
 „ hommes, il paroîtra que Dieu accorde à l'hom-
 „ me la permission de manger de la viande, com-
 „ me dans la suite il permit aux Juifs de répudier
 „ leurs femmes ; c'est dans les uns & dans les
 „ autres à la dureté de leur cœur, qu'il accorda
 „ ces indulgences (b). Aussi ne fut-ce pas de
 „ même dans les commencemens de l'homme,
 „ où encore innocent il ne s'étoit pas laissé cor-
 „ rompre dans ses voyes; ainsi les pures loix du
 „ Créateur étoient les siennes : au contraire,
 „ l'exemple du Deluge étant le signe du châti-
 „ ment de sa corruption, & de son penchant
 „ vers le mal, Dieu pour lui épargner la tenta-
 „ tion du crime d'aller contre la rigueur de sa
 „ Loi,

(a) *Omne quod vivit erit vobis in cibum, quasi olera virentia tradidi vobis omnia.* Genes. III. v. 3.

(b) *Ad duritiem cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras; ab initio autem non fuit sic.* Matth. XIX. v. 8.

„ Loi, prévient la malice par l'indulgence, en-
 „ accordant à l'homme l'usage de la viande, que
 „ peut-être le penchant de sa cupidité lui auroit
 „ fait manger contre son ordre. Mais la vérité
 „ n'en est pas moins constante, que c'est par
 „ rapport aux legumes que le Créateur avoit
 „ disposé en premier les organes de la digestion
 „ dans l'homme innocent. Au lieu que ce n'est
 „ qu'en second, & comme par souffrance, qu'il
 „ lui permet, étant devenu criminel, de man-
 „ ger des viandes d'animaux. Autre marque de
 „ la sage & benigne Providence médicinale, qui
 „ a sçu & voulu dresser les puissances de la di-
 „ gestion, de manière qu'étant faites principale-
 „ ment pour dissoudre les Vegetaux, elles pus-
 „ sent sans trop d'inconvenient pour la santé,
 „ digérer aussi les chairs des Animaux ”.

Cette troisieme preuve n'est qu'une confirma-
 tion ou plutôt une suite de la seconde. Elle est
 fondée comme la precedente, sur le grand rap-
 port qu'il y a entre les Vegetaux & les organes
 de la digestion. L'Auteur suppose toujours que
 les legumes sont preferables à la nourriture qui se
 tire de la chair des Animaux; & cette supposi-
 tion n'est établie que sur ce que Dieu n'a permis
 à l'homme de manger des Animaux, que par in-
 dulgence & après le deluge. Dites-moi, je vous
 prie, si c'est là une raison de préférer les legu-
 mes à la chair des Animaux. Car enfin quoique
 cette permission n'ait été faite qu'en second, &
 comme par souffrance, pour me servir des expres-
 sions de l'Auteur, prouve-t-on par là qu'il y a
 moins de rapport & de proportion entre les Ani-
 maux

maux & les organes de la digestion, qu'entre les Vegetaux & ces mêmes organes. Je n'examine point si le sentiment de Mr. Hequet est bien fondé ou non ; mais il me semble qu'il auroit dû s'épargner la peine de produire de si chetives preuves de convenance qui ne portent aucune atteinte à l'opinion qu'il veut combattre. Il est à croire qu'autrefois les Hommes étoient faits à peu près comme à présent : Or nous voyons bien des gens qui se trouveroient fort incommodez s'ils étoient obligez de se nourrir de pois & de lentilles, quoiqu'ils digerent très-aisément la chair d'une infinité d'Animaux.

La *Quatrieme Preuve* qu'emploie notre Auteur pour prouver sa thèse, se tire de la longue vie des Hommes qui n'ont vécu que de fruits de legumes & de graines, & de la santé parfaite dans laquelle ils se sont conservez, sans avoir besoin ni de remedes ni de Medecins. Depuis, dit-il, près de 6000. ans qu'il y a que les hommes boivent & mangent, l'on en est encore à disputer sur la sorte d'aliment qui leur est la plus naturelle. Seize siecles se sont d'abord écoulés, pendant lesquels ils ont vécu des seuls fruits de la terre avec un tel fond de santé, que pendant tant de tems (où sont marquez les inventions & l'usage de plusieurs Arts, certainement moins nécessaires que la Medecine à la vie) il ne s'est fait la moindre mention ni d'elle, ni de remede, ni des maladies; un tel genre de vie, qui a suffi non seulement pour entretenir la vie des hommes, mais encore pour préserver leur santé pendant des centaines d'années, auroit dû lui meriter dans l'esprit

prit de ceux qui leur ont succédé le titre de pré-
 férence. Il n'en est pourtant pas moins vrai,
 que dans l'usage de la viande, qui n'a commen-
 cé que 1600. ans après la création de l'homme,
 il se laisse appercevoir que la vie & la santé s'y
 font conservées. Mais a-ce été sans quelque dé-
 chet? Or ce déchet qu'a commencé à souffrir la
 durée de la vie en mangeant de la viande, prou-
 ve deux choses: la premiere, qu'en mangeant
 des legumes, des fruits & des graines, la vie des
 hommes duroit pendant des siècles entiers; au-
 lieu qu'elle s'est diminuée des deux tiers ou des
 trois quarts en mangeant de la viande. 2. Les
 infirmités ou étoient rares en mangeant des le-
 gumes, ou bien elles se guérissent par le seul
 secours de ce régime. Quoi que l'on accor-
 de là-dessus, toujours sera-ce une préeminen-
 ce bien marquée en faveur d'un régime, qui en
 prolongeant la vie, preserve de maladie & en
 guérit. Ce qui relève donc incomparablement
 l'usage des fruits & de semblables nourritures,
 c'est qu'avec lui, il est constant, suivant une ob-
 servation non interrompue de 1600. ans, que la
 vie de l'homme peut durer neuf à dix siècles, &
 la santé se maintenir pendant tout ce tems jus-
 qu'au point de se passer de remèdes & de Méde-
 cins.

Il réduit plus bas cette même preuve en un
 Syllogisme très-simple, & qui decouvre d'abord
 ou le fort ou le foible de tout ce qu'il allégué à
 ce sujet. Voici son raisonnement. „ Le régime
 „ qui fait le plus long-tems vivre, est autant au
 „ dessus de celui qui abrége les jours, qu'il pa-
 „ roît

21 roît plus propre à soutenir la Nature pour le
 22 maintien de la santé; & par là il est prouvé
 22 qu'il est plus naturel, puisqu'il convient si
 22 parfaitement aux fonctions de la vie: Or le
 22 regime pris des fruits & des legumes, tant que
 22 les hommes lui ont été fideles, leur a procuré
 22 de plus longues années, & une plus heureuse
 22 santé, que celui qui est tiré des Animaux; il
 22 est donc le plus naturel à l'homme".

Dans tout ce raisonnement Mr. Hequet sup-
 pose que la veritable cause de la longue vie des
 premiers hommes a été le regime pris des fruits
 & des legumes. Or, c'est justement ce qu'il au-
 roit dû prouver d'abord avant de conclurre,
 comme il fait, qu'un pareil regime est plus na-
 turel à l'homme que celui qui est tiré des Ani-
 maux. On peut néanmoins former de très-for-
 tes difficultez contre cette supposition, & je
 doute fort que cet Auteur soit en état d'en dé-
 montrer la verité. Nous avons mille exemples
 de gens qui n'ont presque jamais mangé de vian-
 des & ne se sont nourris que de legumes; mais il
 s'en faut de beaucoup que la vie d'aucun d'eux
 ait été aussi longue que celle des hommes qui ont
 vécu avant le deluge. S'il est vrai, comme on
 le prétend, que les premiers hommes aient vé-
 cu des cinq, six, sept, huit ou neuf cens ans,
 on doit necessairement attribuer cette longue
 durée de leur vie à quelque autre cause différen-
 te du simple regime tiré des Vegetaux. Mais on
 ne fera jamais que des conjectures sur cet article.
 Mr. Hequet parle de la santé des premiers hom-
 mes, comme s'il eût vécu au milieu d'eux. Il se

se persuade que dans les premiers siècles il ne re-
gnoit presque aucune maladie, parce qu'il n'en
est fait aucune mention. Il falloit donc alors
ou que les corps des hommes fussent faits autre-
ment qu'à présent, ou que les vicissitudes de
l'air ne produisissent aucun effet sur eux.

Mais voici encore quelques considérations,
qui, selon notre Auteur, font voir combien la
nourriture tirée des grains & des fruits de la ter-
re, est préférable à celle qui vient des Animaux.
*Qui sait, dit-il, si les hommes devenus si sensibles
aux attrails de la volupté, videntes filias homi-
num quod essent pulchræ, (a) ne s'étoient pas
rendu tels en mangeant de la viande, qui auroit
allumé leur sang, & avancé en eux les passions,
pour s'être ainsi livrez à des nourritures qui en-
flamment les jeunes personnes, & les précipitent
dans le libertinage (b).* Le seul souvenir du plai-
sir d'avoir mangé de la chair fut encore dans la
suite l'origine du murmure criminel du peuple
Hébreu, contre Moïse, jusqu'à regretter de n'é-
tre pas plutôt mort que de se voir privé de man-
ger de la viande. Lorsque Dieu eut fait tomber
sur le camp des Hebreux une quantité immense
de cailles, dont ils se gorgèrent pendant un mois,
il fit pleuvoir sur la terre une sorte de rosée sous
la forme d'une petite graine comme seroit de la
Coriandre; & cette graine fut suffisante pour la
nourriture & la santé de tout ce monde pendant
40. ans.

(a) Genes. VI. v. 2.

(b) *Excalesciti adolescentes evadant propensi ad libidines, ce-
lerius quam oportuit maturis membris cupiditatis.* Clemens
Alexand. Stromas. pag. 151.

40. ans. De là Mr. Hequet conclut que la nourriture naturelle à l'homme, suivant l'intention du Créateur, a paru de tout tems renfermée dans les grains & les fruits de la terre, & certainement en autre chose que dans les chairs des Animaux. Mais que doit-on conclurre de ces Cailles dont Dieu nourrit les Israélites pendant un mois entier ?

Autres raisons. Parmi les promesses que Dieu fit autrefois aux Israélites, il ne s'en trouve aucune où il leur fasse esperer de manger de la chair. La terre promise ne devoit pas être une terre abondante en gibier, un pays de bois, de forêts & de chasse, mais une terre où coulent le miel & le lait. Il n'est point dit qu'elle dût abonder en bons vins ou en semblables liqueurs ; c'est au contraire une terre de fleuves, de rivières & de fontaines, & arrosée de toute sorte d'excellentes eaux. Le fond de cette terre étoit riche en bled, en orge, en vignes, en figuiers & en oliviers ; de sorte qu'elle étoit comme toute d'huile ou de graisse & de miel. Voilà, dit l'Auteur, la matiere principale des excellentes nourritures que Dieu promet à son peuple, & qui devoient faire la félicité temporelle de sa vie. Il n'y est parlé ni d'animaux, ni de poissons, ni d'oiseaux dont les chairs délicates auroient fait le plaisir de ses repas. Il en est fait aussi peu mention en d'autres endroits des Livres sacrés, où Dieu promet à son peuple une vie heureuse & satisfaisante. Les seuls legumes & les fruits de la terre remplissent même si parfaitement l'intention du Créateur, qu'il fit cesser la manne de pleuvir, dès aussi-tôt que son peuple fut entré

dans la terre promise ; parce qu'alors il trouva les campagnes couvertes de toutes sortes de grains & de fruits, qui suivant cette intention suffisoient pour le faire subsister.

On doit encore considerer que les Animaux dont il est parlé dans les Livres saints, n'étoient destinez que pour les Sacrifices que Dieu ordonnoit ; & quoique les Hebreux fussent obligez d'avoir de gros troupeaux, ils en faisoient néanmoins très-peu d'usage pour leur nourriture. De plus, il n'étoit permis à ce peuple d'user de viande qu'avec tant de reserves, d'observances & de précautions, qu'il sembleroit plutôt que Dieu auroit voulu l'en détourner, que lui en insinuer l'usage.

Mr. Hequet qui se fait une loi d'alleguer tout ce qui peut donner du poids à ses raisons, sans considerer si ce qu'il dit est solide ou non, pousse encore plus loin ses reflexions. Il nous fait remarquer, par exemple, que les sortes de créations d'alimens qui se sont faites sous la Loi nouvelle par Jesus-Christ, pour nourrir des milliers d'hommes qui le suivoient dans les deserts furent aussi des productions d'alimens maigres. En effet, les différentes multiplications que fit le Sauveur pour nourrir ces peuples, furent principalement de *pains* ; de sorte que si quelque peu de *poissons* se trouvent entrer dans ces multiplications, ce ne fut que parce que quelques petits poissons s'étant rencontrés avec le petit nombre de pains qu'il bénit, ils servirent à augmenter le miracle & à le doubler, en faisant voir si peu & de si petites choses s'accroître tout à la fois avec
le

le pain, jusqu'au point de pouvoir rassasier des milliers de personnes : mais rien de plus, ni d'autres animaux ne se trouvent dans ces repas de cette sorte de création.

C'est au Lecteur à juger si ce miracle de Jesus-Christ prouve que la nourriture prise des Vegetaux est préférable à celle qui vient des Animaux. Si quelque Auteur se proposoit de soutenir la these contraire, il pourroit citer par voye de retorsion tous les endroits de l'Ecriture où il est fait mention des poissons, des chevreaux & d'une infinité d'Animaux qui servoient de nourriture aux Juifs. Il pourroit faire remarquer que la grande occupation des Apôtres étoit la pêche, & que par conséquent leur nourriture consistoit plutôt en poissons qu'en fruits & legumes. De pareilles raisons quoique frivoles, ne laisseroient pas, ce semble, de contrebalancer celles qu'allègue ici Mr. Hequet.

Mais ce n'est pas encore tout. Les anciens Anachorètes & un grand nombre de Societez religieuses, qui ont succédé à celles du Peuple Juif, ne se nourrissoient point de viandes, & nous voyons encore aujourd'hui beaucoup de Peuples qui se passent d'un manger. Tous ces faits, selon notre Auteur, ne nous font *appercevoir qu'une notion générale de vie simple & austère, résulée d'une impression innée & universellement répandue dans les esprits.* Or cette notion, comme il le prétend, ne peut venir d'ailleurs, que de ce que le Créateur a appris à l'homme en le créant, que l'usage des chairs des Animaux est aussi peu nécessaire à la vie, que les fruits de la

Terre, peuvent eux seuls suffire à la conservation.

Rien de plus foible que ce raisonnement, où il est visible que l'Auteur conclut du particulier au général, en même-tems qu'il fait une supposition ridicule & qui n'a aucun fondement. En effet peut-il prouver que cette maniere de vivre des Anachorètes & de certains Peuples n'a été observée qu'en consequence d'une impression innée? La plupart des Animaux tant ceux qui se trouvent sur la Terre que ceux qui vivent dans les Eaux servent de nourriture à l'homme. Or en raisonnant selon les principes de Mr. *Hequet*, on pourroit dire que cette maniere de vivre vient aussi de quelque *impression innée*, & par consequent que la chair des Animaux peut seule suffire à la nourriture & à la conservation de l'homme. On seroit en droit, ce semble, de tirer une pareille conclusion toute opposée à celle de notre Auteur.

La plupart des autres Propositions, que ce Medecin nous donne pour certaines, ne sont pas mieux fondées que les précédentes; & quelques-unes d'entre elles ne peuvent être regardées que comme autant de paradoxes & de simples conjectures. Le Lecteur pourra aisément s'en convaincre par les exemples suivans.

Ce qu'il avance au sujet des Animaux carnassiers peut être rangé dans la classe des Paradoxes. Voici comment il s'exprime sur cet article. „ Tous
 „ les Animaux, dit-il, suivant l'ordonnance ou
 „ l'institution du Créateur, devoient unique-
 „ ment se nourrir d'herbes: ordre d'ailleurs d'au-
 „ tant

„ tant plus précis pour les Animaux, que le
 „ Créateur ne leur avoit pas donné d'autre res-
 „ source de se nourrir. Car c'est une question
 „ résolue par les Interprètes de l'Ecriture, que
 „ les Animaux appelez aujourd'hui Carnassiers,
 „ parce qu'en effet on les voit se nourrir du car-
 „ nage d'autres Animaux, n'étoient pas tels a-
 „ vant le Deluge; mais qu'ils étoient renfermez
 „ dans l'ordre simple du regime institué par le
 „ Créateur pour tout ce qui avoit vie, & ce ré-
 „ gime étoit de se nourrir uniquement d'herbes.
 „ Il est vrai que la structure de leurs dents & de
 „ leurs machoires, étoit dès lors la même qu'au-
 „ jourd'hui; mais ici se montre encore la sage
 „ prévoyance du Créateur, lequel, pour n'avoir
 „ rien à changer à ses œuvres, a su les dispo-
 „ ser pour des usages differens dans les differen-
 „ tes conjonctures, *multum enim valere soli (Deo)*
 „ *superest semper*; car comme il est certain qu'il
 „ n'est pointencore aujourd'hui d'Animaux Car-
 „ nassiers qui ne puissent vivre d'herbes, il de-
 „ vient tout naturel de penser que conformé-
 „ ment à l'institution de l'Auteur de la Nature,
 „ ils s'en nourrissoient avant le Deluge. N'est-
 „ ce point quelque chose de parfaitement sem-
 „ blable dans l'homme, quoique dans un sens
 „ contraire? La disposition de ses dents les avoit
 „ destinées à ne broyer que des fruits, des grai-
 „ nes; ou des plantes; cependant par l'évène-
 „ ment des choses, il est arrivé qu'elles ont pu
 „ suffisamment broyer les chairs des Animaux,
 „ & l'estomac ne s'est pas trouvé incapable d'a-
 „ chever de les digérer.

Cette proposition ridicule & absurde n'est fondée, comme l'on voit, que sur le temoignage de quelques Interprètes de l'Ecriture, dont l'autorité ne peut être ici d'aucun poids. Suivant cette idée tout-à-fait bizarre on doit croire que les Hirondelles ne se nourrissoient avant le deluge que de plantes, au lieu de mouches, comme elles font à présent. On doit dire la même chose de certaines Araignées qui ne mangent jamais que des mouches & quelques autres insectes. Les Chats dans ce tems-là ne faisoient pas apparemment la guerre aux Souris ni aux Rats. Il falloit aussi sans doute que les Poux & les Pucelles, petits Animaux fort carnassiers, tirassent leur nourriture des Vegetaux. Mais de quoi se nourrissoient alors un nombre innombrable de Poissons qui se trouvoient dans la Mer? Nous n'ignorons pas que l'Océan a ses Plantes comme la Terre a les siennes; mais ces Plantes aquatiques pouvoient-elles suffire pour entretenir un peuple si nombreux. Toutes ces raisons & une infinité d'autres que l'on pourroit alleguer font voir le peu de fondement du Systême de notre Auteur. Cependant il avance hardiment qu'avant le Deluge le Créateur n'avoit pas donné aux Animaux d'autre ressource de se nourrir, que celle des plantes. Cette proposition n'est-elle pas un Paradoxe?

Mr. Hequet se plait aussi à faire des Conjectures; mais elles sont d'ordinaire aussi peu fondées que ses prétendues démonstrations. Après avoir prouvé à sa manière que les Animaux avant le Deluge n'étoient pas destinez à la nourriture de l'Hom-

L'Homme, il avance que *les viandes ont pu attirer le Deluge*, comme étant la source des désordres dans lesquels les Hommes étoient tombez. Il semble, dit-il, que c'est aux excès du boire & du manger que l'Ecriture attribue le Deluge de l'Univers, & l'embrasement de Sodome (a). Les autres désordres qui attirerent ces punitions ne sont pas moins ordinairement les suites ou les apanages de la bonne chère. Car les Hommes d'alors, au lieu de se considerer, tels qu'ils étoient en effet, comme les enfans de Dieu, s'humaniserent trop avec les filles des hommes, parce qu'ils les trouverent belles, (b) & aparemment l'amour des femmes, cet amour le plus seduisant des amours, aura-t-il engagé en bien des crimes: (c) est-il donc hors de raison de penser qu'il se fera bien permis des alliances illégitimes, peut-être incestueuses, par des hommes passionnez qui se choisissoient ces femmes par goût & peut-être par debauche: (d) tous effets naturels d'une vie molle & licentieuse, quand le sang échauffé par les feux des chairs des Animaux se troublant lui-même, aura aveuglé sa Raison (e). Ainsi donc les raisons morales pour lesquelles s'interdisent les viandes, prouvent comme la Physique va faire,

com-

(a) *Edebant & bibebant usque in diem quâ venit Diluvium... quâ exiit Lot à Sodomis.* Luc. XVII. v. 27. 29.

(b) *Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchra.* Genes. VI. 2.

(c) *Uxores ducebant, & dabantur ad nuptias.* Luc. ubi supra.

(d) *Acceperunt sibi uxores, ex omnibus, quas elegerant.* Genes. ibid.

(e) *Qua ex iis carnibus ascendit exhalatio, cum sit turbidior, effundit anima tenebras.* Clem. Alexand. Pedag. p. 145.

combien les alimens tirez des Animaux sont à plus d'un égard plus nuisibles à l'homme, que ceux qui se prennent des Plantes.

Les Paradoxes & les Conjectures de notre Auteur se trouvent par tout confonduës avec un grand nombre de questions très-inutiles, & qui ne peuvent être éclaircies. Il examine, par exemple, si les Legumes ont été alterez par le deluge, ou s'ils sont encore à présent tels qu'ils étoient auparavant. Il prétend que les Eaux du Deluge n'ont point *détérioré* les Plantes; & pour appuyer cette conjecture, il allègue gravement les raisons suivantes. Il fait voir en premier lieu, que ce n'étoit pas sur les Plantes que devoit tomber la punition du Deluge, dans lequel il n'est point marqué qu'elles soient peries. Il ne fut consumé, dit l'Ecriture, que tout ce qui étoit chair, tout ce qui respiroit, tout ce qui avoit vie; (a) les herbes étoient même si peu endommagées par ces eaux, que la Terre en étoit encore apparemment couverte quand elles furent retirées; car Dieu donna à Noë l'usage des Animaux pour sa nourriture, en même-tems qu'il lui laissa les Legumes qui couvroient la Terre.

2. On voit aussi-tôt après le Deluge la terre cultivée par Noë, qui planta bien-tôt la Vigne. Auroit-ce donc été, dit notre Auteur, la seule plante qui se seroit trouvée en état de culture? On se fait, ajoute-t-il, une fausse idée des plantes renfermées sous les eaux du Déluge; car on les

(a) *Consumpta est omnis caro que movebatur, &c. omnis in quibus spiraculum vite est, mortua sunt.* Genes. VII. v. 22.

les compare, dans cette situation, à des plantes qui pourrissent comme macérées dans l'eau commune, impure & grossiere : mais au contraire les plantes sous les eaux du Déluge, étoient demeurées en pied, plantées en terre, tenantes donc à leurs racines; & leurs tiges comme leurs feuilles étoient dans leur entier, témoin le rameau d'Olivier vert que la Colombe apporta à Noë dans l'Arche, sur la fin du Déluge. Or qui ne fait jusqu'à quel point les plantes en cet état se conservent saines & vertes au fond de la Mer? témoin la Mer Rouge, que les Hebreux en la passant trouverent dans son fond couverte de plantes vertes & bien saines. 3. Personne n'ignore que les Cuisiniers conservent pour l'hiver les herbes du Printems vertes & saines, en les couvrant de beurre fondu. Il y a même un art de conserver des suc d'herbes, & de fruits pendant des saisons où manquent ces fruits, en faisant surnager de l'huile par-dessus ces suc. Mais il y a encore plus que tout cela, au rapport de notre Auteur. Les Anatomistes ont su inventer des liqueurs singulieres, dans lesquelles les corps humains, ou leurs parties, conservent des années entieres leur volume, leur integrité & leurs couleurs, comme dans leur état naturel. De là il conclut que le Créateur pour préserver les plantes pendant cent-cinquante jours sous les eaux, les a couvertes d'une eau moins capable de les pourrir, que de les conserver dans leur verdeur & leur integrité. Pour produire des effets si merveilleux, il falloit sans doute, que ces eaux eussent une vertu toute particuliere, &

qu'elles fussent d'une nature differente de celles d'aujourd'hui. C'est aussi ce que ce Medecin donne à entendre, lorsqu'il dit que les eaux du Déluge étoient *pures, animées, & vivifiantes, telles qu'elles étoient sorties des mains du Créateur, qui les avoit mises dans des réservoirs que l'Ecriture appelle abymes de la Terre, & Cataractes du Ciel.* Elles étoient, ces eaux, *impregnées d'un esprit de vie & destinées à la fécondation de la Nature & sur tout de la Terre.*

Après tout, continuë notre Auteur, quand bien même par complaisance on s'accorderoit à convenir que les Plantes auroient reçu quelque alteration par le séjour des eaux; cette alteration n'auroit pû atteindre que les feuilles & les tiges des plantes qui étoient en pied sur la terre, tandis que leurs racines & leurs graines qui y étoient renfermées en auront été d'autant plus exemptes, que baignées intimement dans ces eaux végétatives, qui devoient faire la fertilité de la terre, elles auront plus participé de cet esprit végétatif, dont le Créateur avoit imbû les eaux en les créant.

Le préjugé contraire au sentiment de Mr. Hequet, paroît encore dementi dans la pratique des Jardins, ou dans la maniere de cultiver les plantes. On fait, dit-il, qu'il n'est rien de plus propre pour accroître les plantes, avancer les fruits & même les multiplier, que de les arroser souvent. *Sur cet exemple que penser de sinistre pour les plantes d'avant le Déluge, pour avoir été arrosées ou baignées dans des eaux aussi peu mal-faisantes qu'elles avoient été créées fécondes? Sera-t-il contre la raison de penser qu'un tel arrosement n'au-*
roit

roit servi qu'à avancer la végétation des plantes, & qu'à bâter, après le Déluge, leurs productions & celles des fruits des arbres; vu que, suivant une physique familiere & domestique, & cependant nouvelle, il est d'usage dans les jardins de presque ressusciter des arbres mourans, en les arrosant par-dessus les branches & les feuilles.

On peut juger par cet Extrait de la maniere dont l'Auteur s'y prend, pour éclaircir les Points dont il est question dans le reste de cet Ouvrage, qui roule sur les matieres suivantes. Dans la Seconde Partie l'on montre les raisons qui élèvent continuellement l'esprit des Medecins vers la Foi, & qui font de la Medecine une étude de Religion. La Troisième n'est qu'une espece de Conclusion où l'Auteur examine, suivant les principes établis dans les deux premieres Parties, quelles sont les Sciences necessaires pour perfectionner la Medecine. On trouve à la fin de cet Ouvrage quelques Theses écrites en Latin, qui ont été soutenues aux Ecoles de la Faculté de Medecine de Paris, & dont Mr. Hequet est aussi l'Auteur. Tous les Points qui font le sujet de ces dernieres piéces, sont fondez sur les mêmes principes que la Medecine Théologique.

ARTICLE VI.

JOANNIS LAUNOII Constantiensis, Parisiensis Theologi, Socii Navarræi Opera omnia ad selectum ordinem revocata, ineditis opus.

opusculis aliquot, notis nonnullis, Dogmaticis, Historicis & Criticis, Auctoris Vita, variis monumentis, tum ad Launoium tum ad Scripta ipsius pertinentibus, Præfationibus cuique Volumini affixis, Indicibus locupletissimis aucta & illustrata. Accessit Tractatus de varia Launoii Librorum fortuna.

C'est-à-dire :

Les Oeuvres de Mr. DE LAUNOI, Tom. I. Pagg. 1112. sans l'Epître dedicatoire, la Préface & la Table. A. Geneve, chez Fabri & Barrillot & Mich. Bouquet & Compagnies. 1731. in fol.

MR. GEORGE SERPILIUS Surintendant des Eglises Lutheriennes de Ratisbonne publia en 1720. une Brochure in 4. qui contient le projet d'une Edition de toutes les Oeuvres de Jean de Launoi, & s'engagea de la renfermer en 4 vol. in fol. Il inféra dans cette Brochure le Catalogue des Ecrits de ce fameux Docteur. Mais ce projet n'ayant pû s'exécuter, Mr. Serpilius se mit à imprimer in 8. avec une longue Préface, la *Dissertation sur le vrai sujet qui obligea St. Bruno de se réfugier dans la solitude*. La mort ne lui permit pas de pousser plus loin son entreprise, qui fut abandonnée par les Libraires Allemands. Vu la rareté des Ouvrages de ce Docteur Catholique, il étoit bien difficile d'en faire un recueil exact dans les Pais étrangers; & en France même il falloit se donner beaucoup de peine,

peine, pour ne laisser échaper aucune de ces pieces, dont la plûpart ne sont presque que des brochures. Aussi une Compagnie de Libraires de Geneve ayant formé le projet de cette utile & curieuse Collection, ne balança point à s'adresser à un homme de Lettres établi à Paris, qui après bien des recherches, est enfin parvenu à rassembler tous ces differens morceaux. Il a plus fait ; il a encore imprimé plusieurs pieces manuscrites qui ne peuvent manquer de piquer la curiosité publique. En confrontant le Catalogue des Oeuvres de Mr. de Launoi, publié par Mr. Serpilius, avec celui qu'a donné l'Editeur de Paris, il est aisé de se convaincre qu'il s'en falloit beaucoup que le savant Allemand n'eût tout decouvert.

Voici quel est à peu près le plan de l'Editeur ; il a rangé ces divers Traités, par matiere, & a divisé ce vaste Recueil en cinq volumes in fol. A la tête de chaque volume il a mis une Preface qui contient une courte analyse de chaque piece, entremêlant de tems en tems des reflexions critiques ; & dans le corps de l'ouvrage il a inseré un petit nombre de remarques qui servent ou à éclaircir des faits ou à corriger des dattes, ou à relever des méprises. Dans le quatrieme volume, où se trouvent les écrits qui ont rapport à l'Histoire Litteraire, il a inseré une Histoire étendue de la Vie de Mr. de Launoi & de ses disputes, y a joint un Catalogue Chronologique des ouvrages de ce Docteur où les différentes editions sont marquées ; & un autre Catalogue des Ecrits composez pour & contre lui. Il a encore
impri-

imprimé le nombreux Catalogue de ses ouvrages manuscrits, & divers temoignages pour & contre. Enfin il a ajouté différentes pieces imprimées & manuscrites qui sont comme les preuves des faits rapportez dans la Vie de Mr. de Launoi. Au reste nous croyons faire plaisir d'apprendre au public que l'Editeur se dispose à donner en François l'Histoire de la Vie & des Disputes de ce Docteur, & que pour rendre la collection plus achevée, il a rassemblé les ouvrages de divers Auteurs qui l'ont attaqué ou defendu. Ce Recueil qui composera deux volumes in folio, paroîtra vers la fin de l'année prochaine.

Mr. de Launoi est si célèbre dans le monde savant, qu'il seroit superflu de s'étendre sur son merite. On sait qu'il a été un hardi Critique, amateur passionné de la Verité, le fleau de la Cour Romaine; des Archives & des Privileges des Moines, le defenseur de l'autorité Episcopale, & le vengeur des droits sacrez des Rois contre les entreprises ultramontaines, l'ennemi des superstitions & des fables. Ce fut pour satisfaire cette noble ambition, qu'il renonça à la fortune & à la richesse; content d'un état mediocre, il fit profession d'une sincerité invariable. On ne le vit jamais dire la verité à demi; & qui-conque lui paroissoit la blesser, étoit sûr de trouver en lui un redoutable adversaire. Peut-être qu'il ne mania pas avec assez de flegme les armes de la Critique; mais ce défaut ne sauroit donner atteinte à sa grande reputation: les vertus portées jusqu'à un certain point, touchent presque aux vices. Mais en faveur d'un caractere

zere si estimable, il semble qu'on doit lui pardonner sa vivacité, ses sarcasmes, & ses emportemens. Il joignit à tant d'heureuses qualitez, un travail infatigable, & une étude profonde; Philosophie, Theologie, Jurisprudence, ancienne discipline, tout lui étoit connu; & il est peu de Savans qui ayent osé parler avec tant de liberté.

Après avoir ébauché le portrait de ce grand homme, il ne nous reste qu'à donner une idée generale de ce Recueil. Nous nous bornerons d'abord au premier volume, nous renfermerons ensuite dans un autre extrait le second & troisieme volume; & à l'égard du quatrieme, il nous a paru si important que nous avons cru devoir en faire un extrait particulier. Mais celui du cinquieme qui renferme les Lettres sera fort court, parce que d'autres Journalistes en ont parlé autrefois en détail.

L'Editeur commence sa Preface par nous apprendre la methode que Mr. de Launoi a coutume de suivre dans ses Ecrits. Après avoir posé l'état de la question, il appuye son sentiment par l'autorité des Conciles, des Papes & des Peres de l'Eglise, entremêlant des raisonnemens courts & vifs, qui donnent plus d'énergie à ces divers passages. Il cite les Scholastiques, lorsqu'ils s'accordent avec la Tradition, & les refute quand ils s'en écartent. L'Editeur reproche à Mr. de Launoi de repeter les mêmes autoritez; mais en même temps il l'excuse en ce que la plupart des questions qu'il traite, ont une grande liaison, & que d'ailleurs il s'est donné la peine de
consult-

consulter une infinité de manuscrits. A son avis, les Ecrits de ce Docteur sont une mine inépuisable, & l'élixir de l'antiquité Ecclesiastique. Quoique le stile de Mr. de Launoi ne se ressent ni de la pureté, ni de l'élégance du siècle d'Auguste, il trouve cependant de la facilité, & un tour ingénieux. Il attribue ce défaut d'élégance, à la lecture d'une infinité d'Ecrivains barbares.

Le premier ouvrage publié par Mr. de Launoi parut en 1636. C'est une espèce de Catalogue des raisons qu'on peut apporter, pour ne pas censurer l'opinion de Durand Docteur de Paris, & Evêque de Meaux touchant le concours de Dieu. Ce Theologien craignant de faire Dieu Auteur du péché prétend qu'il ne concourt que d'une manière éloignée aux actions des causes secondes; ensorte qu'il ne fait que leur conserver la faculté d'agir. Dans le temps que Mr. de Launoi fit imprimer cet Ecrit, quelques Theologiens vouloient faire condamner cette opinion; mais notre Docteur qui ne s'accommodoit ni de la promotion Physique des Thomistes ni de leur grace efficace par elle-même, se hâta d'imprimer cet Ecrit, où il prétend qu'on ne pourroit censurer Durand mort dans la Communion de l'Eglise, sans faire injure à l'ancienne Faculté de Theologie de Paris, qui après avoir flettri quelques propositions de Pierre Lombard, de Thomas d'Aquin, & même d'Evêques, n'a rien trouvé à redire à la Doctrine de Durand. D'ailleurs cette censure retomberoit sur Pierre d'Oriol Archevêque d'Aix, Nicolas Bonet, Richard Archevêque d'Armagh, Pierre de l'Aigle Doc-
teurs

teurs de la Faculté de Paris qui ont soutenu cette opinion comme la plus commune même avant la naissance de Durand. Des Theologiens contemporains de Durand, ont suivi un autre sentiment, mais ils n'ont jamais imprimé de flettrissure à l'opinion touchant le Concours éloigné. Bien plus Gerson, Merlin, Guillaume le Petit, Martimbos Docteurs de Paris, qui ont recommandé sans restriction la Lecture de Durand, participeroient à cette flettrissure.

Enfin plusieurs Philosophes & Theologiens, surtout les Jesuites, attachez à l'opinion de Durand seroient accablez par cette condamnation; ce que Mr. de Launoi ne peut souffrir, ne voulant point qu'on attente à la liberté des Ecoles, sentiment qui lui est commun avec l'Editeur : *Invehitur deinde, dit celui-ci pag. 2. in eos qui Scholarum libertatis impatientes, opiniones suas, præfocatis cæteris, in articulos fidei abire vellent quod ab Christianæ Religionis commodis alienum esse cum Launoi sentiant, qui nullo partium studio ducuntur.* Il applaudit aussi à Mr. de Launoi qui en approuvant une juste censure d'un livre, assure qu'il n'y a rien de plus pernicieux qu'une condamnation injuste. Ce Docteur conjecture avec raison que l'opinion contraire à celle de Durand, a prevalu, parceque Thomas d'Aquin qui l'a soutenue, a eu plus de disciples que Scot partisan de Durand.

Le Pere Louis de Dole Capucin a composé un ouvrage où il a mis dans un beau jour le sentiment de cet ancien Theologien de Paris; & selon l'Editeur, il y a fait voir plus de capacité

qu'il n'appartient à un homme de sa robe. C'est de là que Mr. de Launoi a tiré les principales raisons pour justifier l'opinion de Durand, qu'il croit qu'on peut défendre comme problematique, puisqu'elle n'a été censurée ni par l'Eglise ni par la Faculté de Théologie de Paris, & que dans l'Université on ne laisse pas de soutenir des opinions de S. Thomas, que la sacrée Faculté a prosrites. Mr. de Launoi souhaite que le sentiment de Durand sur le Concours, prenne le dessus; mais ses desirs n'ont point été exaucez, dit l'Editeur, & on n'oseroit se déclarer pour cette opinion, dans l'Université de Paris. Il remarque encore, après Richard Simon, que dans celle de Salamanque où l'on fait serment de soutenir la Doctrine de S. Thomas, il y a un Professeur obligé d'enseigner les opinions Théologiques de Durand.

A la fin de ce petit Ecrit Mr. de Launoi propose ce cas de conscience: Si les Suppôts de l'Université de Paris sont plus obligez de se conformer à la condamnation qu'Urbain VIII. a faite, de l'opinion de Galilée touchant le mouvement de la Terre, sans la leur avoir adressée, qu'au Decret du Concile de Paris tenu en 1204. qui fit brûler les Livres de Metaphysique d'Aristote, défendit de les lire & de les garder, & au Rescrit adressé par Gregoire IX. à l'Université de Paris par lequel il défend de se servir des Livres de Physique du même Philosophe, jusqu'à ce qu'ils aient été corrigez. Mr. de Launoi remarque que S. Thomas n'a pas fait difficulté de violer ces défenses. Il proposa ce cas de conscience pour rendre service à un Professeur

esseur de Philosophie à qui on vouloit fusciter des affaires, parcequ'il s'étoit déclaré pour l'opinion du mouvement de la Terre. Par la maniere dont il le propose, il montre assez qu'il faudroit plutôt deferer aux Censures portées contre Aristote, qu'au Decret d'Urbain VIII. Nous verrons dans la suite, combien Mr. de Launoï étoit ennemi de ce Philosophe.

Les Prescriptions touchant la Conception de Notre Dame parurent en 1676. & furent reimprimées plus correctement l'année suivante. L'Editeur fait voir dans une note que Mr. Dupin s'est trompé en assurant que ce petit ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de Mr. de Launoï arrivée en 1678. Le but de Mr. de Launoï est de faire voir qu'en suivant l'Ecriture & la Tradition jusqu'à l'an 1300, on trouve que la Vierge a été conçue en péché comme le reste des hommes. Il ne nous est pas possible de détailler toutes les raisons dont il se sert pour prouver ce qu'il avance. Scot est le premier qui ait soutenu l'immaculée Conception de la Vierge, peut-être pour contredire Thomas d'Aquin qui étoit d'un sentiment contraire; cependant Alexandre de Hales, & Antoine de Padoue Cordeliers l'avoient adopté avant les Jacobins; mais dans la suite les Cordeliers aimèrent mieux suivre les visions de Scot. Les Jesuites sans avoir égard à la moderation de St. Ignace qui, pour ne pas déplaire aux Jacobins, defendit de soutenir publiquement l'immaculée Conception de la Vierge, en sont devenus les zelez partisans. Mais Turrien & Maldonat Theologiens du premier ordre,

ont courageusement defendu la Conception maculée. Mr. de Launoi cite divers passages des Papes pour faire voir que l'Eglise de Rome a été dans le même sentiment & s'éleve contre Sixte IV. Cordelier qui en imposant silence aux deux partis, semble avoir donné le même degré d'autorité à ces deux opinions.

Comme dans les premières Editions de la Session du Concile de Trente touchant le péché originel, la Vierge n'étoit point exceptée de la Loi commune, Mr. de Launoi avoit conclu de là, que le Concile l'avoit mise dans le même rang que les autres hommes, & qu'il ne falloit point avoir égard à l'exception marquée dans les éditions ordinaires, à moins qu'elle ne se trouvât dans une édition antérieure à l'an 1564. L'Editeur dans une note qui est à la pag. 23. cite une Edition de Milan de 1548, & divers Auteurs qui ont assisté au Concile de Trente, & qui déposent en faveur de cette exception. Mais supposé que la Vierge ait été conçue comme le reste des hommes, il s'ensuivra qu'il ne faudra point célébrer la fête de la Conception de la Vierge; c'est ainsi que le pensoit S. Bernard; mais Mr. de Launoi n'est pas de ce sentiment, parce que dans les Martyrologes d'Usuard & d'Adon, l'on trouve la fête de la Conception de Ste. Anne, & de S. Jean Baptiste. Voilà un court précis de la première partie de cet Opuscule.

Dans la seconde partie Mr. de Launoi s'éleve fortement contre la Faculté de Theologie de Paris qui en 1497. declara que l'immaculée Conception appartenoit à la foi, & que l'opinion con-

contraire étoit fausse & impie. Elle s'appuyoit principalement sur le Decret du Concile de Bâle; mais comme il a été fait après que le Pape Eugene se fut retiré de cette Ville, Mr. de Launoi le rejette & declare nettement qu'il a été dressé par une Assemblée Schismatique. Il pretend que la Faculté de Theologie est allée plus loin que Sixte IV. qui, comme nous avons déjà dit, se contenta d'imposer silence aux deux partis. Dans la suite elle se porta à de plus grands excès; lorsqu'elle condamna le Jesuite Maldonat, elle declara qu'elle tenoit comme de foi l'immaculée Conception de la Vierge. Mr. de Launoi remarque que dans cette Censure la Faculté s'arrogea une autorité qu'elle n'a point; car, selon Gerson, un Evêque même ne peut declarer heretique une proposition qui est douteuse de droit & par elle-même; & parmi diverses opinions douteuses, Gerson compte la Conception immaculée de la Vierge. Mr. de Launoi s'étend ensuite sur la dispute excitée à ce sujet entre Maldonat & la Faculté de Theologie de Paris; il ne tient pas à lui qu'on ne regarde comme invalide le Decret fait contre ce Jesuite, parce que René Benoit y fit opposition. L'Editeur a rapporté dans sa Preface un beau passage de Mr. de Launoi contre ces Assemblées tumultueuses de la Faculté de Theologie, où la passion & l'intrigue ont couru de dominer.

Une dispute élevée dans l'Eglise de Paris a donné naissance à l'Ecrit de Mr. de Launoi sur l'Assomption de la Vierge. En l'année 1668. un Chanoine s'engagea à faire transcrire le Martyro-

loge qui n'étoit presque plus lifible. Comme depuis long-tems on lifoit le jour de l'Affomption de la Vierge, une longue Homilie, où l'Affomption corporelle est autorifée, ce Chanoine demanda au Chapitre, fi en faifant transcrire le Martyrologe, il falloit y inferer cette Homilie, ou conferver ce qui se lifoit ce jour-là dans le Martyrologe d'Ufuard. Le plus grand nombre de Chanoines opina pour s'en tenir au Martyrologe de ce Benediétin; mais les Srs. Lavocat Billiad & Gaudin Chanoines s'étant oppofez à cette deliberation, on vit bien-tôt éclore divers ouvrages fur cette matiere. Claude Joly un des Chanoines, écrivit en faveur d'Ufuard, qui, comme on fait, avouë d'un côté que le corps de la sainte Vierge ne se trouve point fur la terre, & de l'autre que l'Eglife ne doute point qu'elle n'ait fubi l'arrêt de mort prononcé contre tous les enfans d'Adam. L'Eglife, ajoûte-t-il, a mieux aimé ignorer pieufement l'endroit où ce precieus depôt est caché, que d'adopter des relations frivoles & apocryphes. Les Srs. Lavocat & Gaudin entreprirent de refuter les Ecrits de Mr. Joly & peu s'en faut qu'ils n'ayent donné l'Affomption corporelle de la Vierge pour un Article de foi. Mr. de Launoi étoit à Laon lorsque cette dispute commença à s'échauffer, & il y imprima en 1670. une courte Differtation qui tend à fortifier le sentiment d'Ufuard. De retour à Paris il la reimprima corrigée & augmentée. Mr. de Launoi s'attache à faire voir que l'antiquité a gardé un profond filence fur ce point, & que S. Jean Damascene sur l'autorité duquel s'appuyent les

les defenfeurs de l'Affomption corporelle n'a fait que copier le livre du faux Meliton Evêque de Sardes dont le livre fur le paffage de la Vierge, fut condamné dans un Concile Romain fous le Pape Damafe. A l'égard du lieu où la Vierge a été enterrée, les uns veulent que ce foit à Jerufalem, & d'autres à Ephese, fondez fur un texte obscur d'un Concile Oecumenique tenu dans cette Ville. Mr. de Launoi eft du fentiment de ces derniers. Il convient cependant que le filence de Polycrate Evêque d'Ephese, le rend fort incertain. En effet ce Prelat faifant l'énumération des Saints qui ont illuftré fon Eglife, ne dit rien de la mort de la fainte Vierge qu'il n'auroit pas manqué de citer, fi elle étoit réellement morte en cette ville. Mr. de Launoi ne fait pas grand cas des Menées des Grecs & des Martyrologes des Latins, favorables à l'Affomption corporelle, perfuadé que les uns & les autres ont orné des faits très-fimples. Ainfi il faut s'en tenir aux plus anciens monumens. Il dit une chofe plaifante fur S. Thomas & fur Albert le Grand defenfeurs de l'Affomption corporelle. Ces deux Saints, dit-il, ne s'accordoient pas; ils chantoient d'une maniere dans le Chœur où on lifoit le Martyrologe d'Ufuard, & ils écrivoient d'une autre dans leur Cabinet; d'ailleurs ils s'étoient gâtés l'efprit par les fables de S. Jean Damascene.

Mr. de Launoi attaque chemin faifant, les Srs. Lavocat & Gaudin; il tâche de leur enlever l'autorité de l'Eglife Greque, & fur tout d'André Evêque de Crete dont ces deux Doc-

teurs faisoient leur bouclier. Ils avoient encore fait valoir une prétendue Censure de la Faculté de Theologie de Paris de l'an 1497. contre Frere Morcel Jacobin; dans la premiere Edition de cet Ecrit, Mr. de Launoi s'étoit contenté de dire que cette Censure étoit indigne de la reputation de ces fameux Docteurs; mais après l'avoir murement examinée, il a soutenu dans la seconde Edition, que c'est une piece supposée, parce que Guaguin, Cliethovée, & l'Auteur de l'Homilie n'en disent rien; ce qu'ils n'auroient pas fait si cette Censure étoit véritable; parce qu'ayant écrit en faveur de l'Assomption corporelle, ils n'auroient pas oublié une piece si victorieuse. Les défenseurs de ce sentiment se sont encore égarez, pour avoir mal interprété les mots Grecs *κοιμησις*, & *παράστασις*, & le mot Latin *Assumptio*. Mr. de Launoi prouve par des autorités indubitables, qu'ils ne signifient précisément que *obdormitio*, *transitus*, *receptio*. D'ailleurs si quelques Auteurs anciens semblent avoir penché vers l'Assomption corporelle, il faut avouer, qu'ils ne se sont servis que de raisons de convenance, & jamais de celles qui appartiennent au dogme Ecclesiastique.

Au reste Mr. de Launoi a été plus hardi que Mr. Joly; celui-ci en soutenant le sentiment d'Ussuard proteste qu'il n'attaque point la pieuse créance des Fidelles; au lieu que notre Docteur l'attaque ouvertement. En un mot tout son Livre se réduit à faire voir que le Martyrologe d'Ussuard est d'une grande autorité, & qu'il n'a été en ce point que l'Echo de la Tradition.

Mr.

Mr. de Launoi peu content d'avoir escarmouché contre Mr. Lavocat Billiad, fit imprimer la même année un Catalogue des fautes qui se trouvent dans le Livre que ce pitoyable Critique publia sous le titre de *Vindiciæ Parthenicæ*. Il ne nous est pas possible d'entrer dans tous ces détails ; mais cet Ecrit merite d'être lû , parce que Mr. de Launoi y interprête plus heureusement divers textes qu'il avoit déjà citez dans son premier ouvrage sur cette matiere.

L'Editeur a joint à ces deux Ecrits, une Lettre imprimée à Sens en 1671. sous le nom de Bernard Charpentier : mais il croit que ce Bernard Charpentier n'est autre que le fameux Jaques Boileau, quoique le stile de cette Lettre soit plus pur & plus clair que celui des autres ouvrages de ce Docteur, qui selon la remarque de l'Editeur affectoit un stile barbare & presque'inintelligible, pour échaper à la censure des gens peu clairvoians. Quoiqu'il en soit, cet Ecrit est très-curieux. L'Auteur commence par faire les portraits de Mrs. Joly, de Launoi, Gaudin & Lavocat. Autant qu'il estime les deux premiers Ecrivains, autant meprise-t-il les deux autres, dont il censure ensuite les Ecrits. Il en releve avec soin les propositions les plus absurdes, & se moque sur tout de la nécessité de faire professer de foi l'Assomption corporelle. Il remarque judicieusement qu'on ne peut exiger des fideles que la créance des Articles necessaires à salut, & qu'il n'y a de necessaire à salut que ce qui est revelé. Nous renvoyons le Lecteur à l'ouvrage même,

En 1653. on disputoit vivement sur la frequente communion; Mr. de Launoi qui aimoit les guerres Litteraires, entra en lice. Il imprima cette même année un Ecrit sur cette matiere; mais il s'y est presque borné à expliquer la Doctrine de Gerson, que l'Editeur trouve avec raison un peu obscure, parce que cet illustre Théologien ne fait que marquer les grands avantages qu'on retire de la frequente communion; ce que tout le monde reconnoit. Le point de la difficulté, est de fixer les cas où elle peut être permise. Mr. de Launoi pretend que Gerson & les Theologiens de Paris ont les premiers renouvelé l'usage de la frequente confession & communion, que les Eglises particulieres ont fécondé leur zele, & qu'ainsi l'Auteur d'un Idyle imprimé à la tête de l'*Imago primi seculi Societatis Jesu*, a injustement attribué à St. Ignace, le rétablissement de la frequente communion.

La Dissertation touchant l'Esprit du Concile de Trente sur la Contrition & l'Attrition, est infiniment plus curieuse. En 1653. il s'éleva une contestation très-vive dans le Diocèse de Châlons sur Marne. Les uns prétendoient que le Concile avoit décidé que la Contrition ou un acte de charité étoit nécessaire, pour recevoir dignement le Sacrement de Penitence, & selon les autres il avoit décidé que l'Attrition ou un acte depourvu de charité suffisoit. Dès le tems de ce Concile, c'est-à-dire en 1546. ces deux opinions regnoient dans les Ecoles. Mr. de Launoi soutient que le Concile n'a point donné atteinte à cette liberté, & qu'il a seulement condamné

damné Luther qui soutenoit que l'Attrition ou la Contrition imparfaite rend l'homme hypocrite & plus criminel. Or cette opinion heretique n'a rien de commun avec l'opinion de la suffisance de l'Attrition avec le Sacrement de Penitence. Pour faire voir que le Concile ou plutôt l'Assemblée de Trente a respecté la liberté des Ecôles, Mr. de Launoi examine ce qui se passa dans la fixieme Session, & ce qu'en dit André Vega qui y avoit assisté, & il en conclut aussi bien que de quelques autres faits, que l'Assemblée de Trente s'étoit bornée à censurer les dogmes heretiques. D'ailleurs Melchior Canus, Tapperus & Salmeron qui s'y étoient trouvées; traitent cette question sans faire mention du Concile; ce qui a été suivi par Suarez, Comitulus, Becan, & Sanchez Jesuites qui ont vecu vers le même-tems. Est-il possible qu'ils eussent traité problematiquement cette matiere, si le Concile avoit fait quelque décision? Mr. de Launoi remarque encore que Calvin en exposant le sentiment Catholique sur ce point, ne fait que decrire la Contrition parfaite, en quoi il est suivi par Bellarmin. Mr. de Launoi observe que Calvin se sert pour detruire ce sentiment, des mêmes raisons qu'employent les Attritionnaires, contre ceux qui demandent un acte de charité. Il fait voir que Raymond de Pennafort Jacobin, a été un des plus grands defenseurs de la necessité de la Contrition, que sa Somme fut dediée à Clement VIII. & imprimée à Rome peu de tems après la canonisation de ce Religieux. Or auroit-on permis cette impression solennelle; si

Ray-

Raymond avoit avancé quelque chose de contraire aux décisions du Concile de Trente?

De la question de fait, Mr. de Launoi passe à la question de droit, & il soutient en s'appuyant sur l'autorité des Theologiens de divers tems, que si le Concile avoit voulu prononcer sur cette matiere, il auroit plutôt jugé en faveur de la Contrition que pour l'Attrition. Après avoir prouvé que le Concile n'a porté aucune atteinte à ces deux opinions, il fait voir dans la seconde partie, qu'il a laissé aux Ecôles la liberté de soutenir l'une & l'autre, ce qu'il montre soit par ce qui s'est passé dans le Concile, soit par les témoignages des Theologiens qui y ont assisté, ou qui ont écrit depuis ce tems-là. Mais comme Mr. de Launoi panche vers la nécessité de la Contrition, malgré la liberté qu'il reconnoit, il n'a pas manqué de rappeler divers points de discipline, favorables à ce sentiment.

Ce que nous venons de rapporter compose la partie Historique de cet ouvrage, sur laquelle Mr. de Launoi fait ensuite plusieurs observations Theologiques. Il ne nous est pas possible d'entrer dans tous ces détails. Il nous suffira de remarquer qu'il n'a rien oublié pour accrediter la nécessité de la Contrition, que ce sentiment ne lui paroît pas avoir besoin de l'autorité du Concile, & que selon lui c'est s'éloigner du but que s'est proposé le Concile, en soutenant qu'il a prononcé en faveur de la Contrition. Il fronde en passant Thomas d'Aquin, qui a avancé qu'un penitent non contrit, n'est point obligé de se confesser de nouveau, & il prétend que le Doc-
teur

teur Angelique s'éloigne de la Tradition.

Dans le tems que Mr. de Launoi fit imprimer son Livre, il y avoit près d'un demi siecle que le plus grand nombre de Theologiens s'étoit déclaré en faveur de l'Attrition. Notre Docteur recherche la cause de cette preference. Il l'attribuë à la fausse interpretation de quelques textes de l'Assemblée de Trente, au faux zèle de quelques Theologiens contre les Novateurs qui avoient ou aneanti, ou énervé la puissance des Clefs, à la negligence de l'étude de l'Ecriture & de la Tradition, & enfin au ridicule attachement aux opinions de certains Theologiens qu'on regarde comme des Oracles. Les Attritionnaires n'osoient presque se montrer pendant quelque tems ; mais depuis quelques années, ils prennent le dessus. Comment pourroient-ils ne pas faire bonne contenance, puisque des Evêques condamnent comme une erreur capitale, le precepte de l'amour de Dieu ?

Le Traité de l'Esprit du Concile ou plutôt de l'Assemblée de Trente touchant la Satisfaction imposée dans le Sacrement, parut en 1644. Il roule uniquement sur une question de fait, savoir si le Concile a rétabli l'ancien usage d'accomplir les peines satisfactoires, avant que de recevoir l'absolution ou du moins si en divers endroits des Actes, on voit qu'il ait ouvert la voye au rétablissement de cette ancienne discipline. Mr. de Launoi examine les textes qui peuvent avoir rapport à ce point, & il en résulte évidemment que le Concile n'a point prétendu renouveler l'ancienne discipline. Les passages

proprio Sacerdoti, & qu'il communie du moins à Pâques. Jamais Canon n'a été plus diversement interprété, & n'a donné occasion à tant de disputes. Mr. de Launoi rend d'abord un compte Historique de ce qui s'est passé depuis l'an 1215. jusqu'en 1660. tems auquel il publia son ouvrage. Il fixe certaines époques, & transcrit tout au long les pieces concernant ces disputes, comme sont les Bulles, les Privileges des Papes, les Decrets des Universitez, les passages des Theologiens; & après avoir copié les monumens qu'on trouve durant le cours d'un certain nombre d'années, il en fait une espece d'abregé & les accompagne d'observations critiques. L'Editeur auroit voulu que Mr. de Launoi eût fondu ces divers materiaux, & qu'il en eût fait une Histoire suivie, en renvoyant à la fin de l'ouvrage, les pieces justificatives. Mr. de Launoi est persuadé que le propre Prêtre designé par le Canon du Concile de Latran, n'est autre que le Curé; & il combat avec force les Theologiens qui ont transporté ce titre au Pape ou à l'Evêque Diocésain. Les Reguliers se sont sur tout montrez zelez à donner ce titre au Pape, parce qu'avec le pouvoir qu'ils en obtenoient sans peine, ils alloient prêcher & confesser dans tout le monde au mepris de l'autorité des Evêques & des Curés. Les Jacobins furent les premiers qui en 1227. munis d'un Privilege de Gregoire IX. entreprirent de renverser l'Ordre Hierarchique. On les vit passer en Angleterre, & s'emparer des consciences des personnes Illustres & sur tout des Femmes. Mathieu Paris fait une peinture af-

freuse

freuse de la maniere dont ces Moines se comporterent ; mais les desordres que les Religieux mendians exciterent dans le même pays en 1350. furent infiniment plus grands. Ricard Archevêque d'Armach prit la defense du Clergé & Roger Chonnoé Cordelier fit l'Apologie des Mendians. Ricard vint à Avignon & soutint sa cause en presence d'Innocent VI. & des Cardinaux ; mais malgré ses bonnes raisons, il n'intervint aucun jugement, parce que les Mendians donnerent plus d'argent que lui.

Les Mendians n'exciterent pas de moindres troubles en France. En 1456. l'Université de Paris les chassa de son corps, parce qu'ils vouloient faire usage d'une Bulle de Nicolas V. & ce ne fut qu'après la promesse de ne point s'en servir qu'ils furent rétablis, à la recommandation du Connétable & de plusieurs autres personnes illustres du Royaume. Il ne nous est pas possible de raconter tout ce qui s'est passé à ce sujet pendant plus de cinq siècles. Nous ne nous sommes permis quelques détails, que pour piquer la curiosité des Lecteurs. Au reste Mr. de Launoi est persuadé que les Curés ne peuvent être troublés sans de justes raisons dans la possession du droit de confesser & de communier leurs Paroissiens, droit cependant qu'il semble croire ne leur avoir été accordé que par le Concile de Latran. Comme ce même Concile defend à tout fidelle de se confesser à un autre Prêtre, sans la permission du *propre Prêtre*, il s'ensuit évidemment qu'un Pécché approuvé par un Evêque ne peut valablement se confesser sans la permission

sion du Curé. *Cum alter Sacerdos alienus non possit absolvere vel ligare*, dit le Concile. Cependant au mépris du Decret d'un Concile General, on voit tous les jours des Evêques envoyer des Prêtres & des Réguliers pour confesser dans des Paroisses sans consulter les Curez, & ils n'insèrent plus dans les Lettres qu'ils expédient cette clause, *de Consensu tamen Parochi*, clause appuyée de l'autorité d'un Concile Oecumenique.

Mr. de Launoi soutient que le Pape & les Evêques ne peuvent point donner atteinte à ce droit des Curez, & qu'ils ne sont chargez que de l'exécution du Canon de Latran: Mais, dira-t-on, il s'ensuit de là que les Curez ont plus d'autorité que le Pape & les Evêques. Ce n'est qu'un paralogisme, dit notre Docteur, parce que dans le cas present, on considere un Curé comme exerçant un droit accordé par un Concile general qui est superieur au Pape & à l'Evêque. Ce qui nous a paru bien remarquable, c'est que Mr. de Launoi si favorable à l'autorité des Curez, n'insinue en aucun endroit qu'ils sont d'institution divine.

Les observations qu'il fait tant sur les faits Historiques, que sur les textes des Theologiens sont très-curieuses. Il separe avec soin le vrai du faux. Aux énormes privileges des Réguliers, il oppose la Jurisprudence Ultramontaine, qui pour les rendre valides exige, que le Pape déroge expressement aux Canons, lorsque ce qui fait l'objet des privileges a été déjà arrêté dans un Concile; or dans tous les privileges sur la maniere presente, il n'y a aucune derogation au cèle-

bre Canon du Concile de Latran. Mais ce raisonnement n'est qu'hypothétique, car il s'en faut bien que Mr. de Launoi croye que le Pape puisse déroger aux Canons; il l'accable d'une nuée de temoins qui tous le déclarent soumis. Voilà une petite esquisse d'un ouvrage trop rempli de details pour comporter un extrait plus étendu.

Nous en difons autant du Traité sur le Sacrement de l'Extrême-onction; Mr. de Launoi entre dans une infinité de questions & de particularitez. Il parle de l'usage de ce Sacrement, de son instituteur, de la matiere, de la forme, du Ministre; il rapporte les rits de la plûpart des Eglises particulieres sur les onctions, sur la recitation des prieres, sur l'administration du Viatique, soit avant ou après la reception de l'Extrême-onction. Il n'a pas même oublié de marquer les divers genres de Penitence qu'exerçoient les Chrétiens mourans, dont quelques uns se revêtoient d'un cilice, & les autres se faisoient mettre sur la cendre. C'est dans ce Traité que Mr. de Launoi a fait un grand usage de son beau Recueil de Rituels & de Synodes tant imprimez que manuscrits, qu'il a leguez aux Minimes de la Place Royale à Paris. Il a accompagné tous ces faits, d'une infinité d'observations également curieuses & instructives. Il fronde en chemin faisant les Scholastiques, qui n'ayant aucune teinture de l'antiquité, ont raisonné pitoyablement sur ce qu'on appelle forme & matiere de Sacrement.

Un des ouvrages les plus estimez de Mr. de

moi est son *Traité de la puissance des Rois sur le Mariage* publié en 1674. Il est divisé en deux parties; dans la première qui roule sur la question de droit, il prouve par l'autorité des Papes, de quelques Conciles & sur tout des Théologiens de divers ordres & de différentes Universitez, qu'un Prince séculier peut établir des empêchemens dirimens du mariage. Il prétend même que le Concile de Trente a reconnu ce pouvoir, bien qu'il l'ait attribué à l'Eglise qui est l'Assemblée des fidèles; parce que les Princes étant membres de l'Eglise, il est très-certain, que le Concile les a compris dans ce mot *Eglise*. Mais quoique cette explication soit très-solide; il est plus naturel de croire que les Peres de Trente ont attribué ce pouvoir aux personnes Ecclesiastiques; à l'exclusion des Laïques. Une remarque qu'il faut encore faire; c'est que Mr. de Launoi cite pour lui les passages de quelques Théologiens qui ont disertement ôté aux Princes, le pouvoir d'établir des empêchemens dirimens du mariage; mais en cela il n'y a aucune supercherie de la part de ce Docteur, il en a usé à peu près comme un Avocat célèbre, qui tire avantage des aveus de sa partie adverse. Il suffit pour la justification de Mr. de Launoi que les passages qu'il cite servent à prouver ce qu'il avance.

Mais, dira-t-on, il est vrai qu'à la naissance de l'Eglise les Princes séculiers ont fait des loix sur cette matière; mais dans la suite l'Eglise les a dépouillé de ce pouvoir & se l'est réservé. Mr. de Launoi refute avec soin cette objection, & fait voir dans cette partie de son ouvrage une vaste

vaſte connoiſſance du Droit Civil & Canonique. Il ſ'attache enſuite à prouver que les Loix les plus importantes ſur le mariage ont été établies par les Empereurs & par les Princes, & que l'Egliſe a été fidele à les obſerver. Une queſtion bien délicate, eſt celle qu'il traite avant que de venir à la queſtion du fait, ſavoir qu'il n'eſt pas de l'intérêt du Sacerdoce de priver les Rois du droit d'établir des empêchemens dirimans du mariage, & qu'il n'eſt pas poſſible de les en dépouiller pour toujours, Mr. de Launoi ſemble par-là reconnoître la puifſance de l'Egliſe ſur le temporel des Rois, mais pour le juſtifier, il ſuffit d'obſerver qu'il ſe transforme en Theologien ultramontain, & qu'il ſe ſert de ſes faux principes, pour faire tirer à ſes Lecteurs la conſéquence, que l'Egliſe ne peut ni ne doit uſurper ce droit. Il tourne contre ſes adverſaires leurs propres armes. Ce qui appartient plus intimement à Mr. de Launoi eſt la diſcuſſion exacte des différentes opinions qu'il rapporte, & dont il démêle ce qu'il y a de vrai & de faux. On ſent une main habile & exercée dans les regles de la bonne Dialectique.

Après avoir ainſi prouvé que les Princes ont le pouvoir d'établir les empêchemens dirimans du mariage, ce qui eſt la queſtion de droit; il vient à la queſtion de fait & prouve par des exemples deciſifs, que les Princes ont réellement exercé ce pouvoir. Mr. de Launoi a recueilli avec ſoin tout ce qu'ont fait à ce ſujet les Rois de France, de la première, de la ſeconde & de la troiſième Race, Il n'a pas oublié ce qui ſe

passa sous Louis XIII. au sujet du mariage de Gaston d'Orléans avec la Princesse Marguerite de Lorraine. Parmi les faits qu'il cite, il y en a plusieurs tirez de Manuscrits très-curieux; & les observations dont il les accompagne sont victorieuses pour la cause qu'il soutient. Mr. de Launoi fait encore voir que les Papes eux-mêmes ont reconnu & autorisé le pouvoir des Rois de France sur le mariage. Il trouve l'exercice de cette même autorité dans les Empereurs d'Orient & d'Allemagne, dans les Rois Gots, d'Espagne, de Lombardie, dans les Rois de Sicile, d'Angleterre, d'Ecosse, de Pologne, d'Hongrie, & de Navarre, dans les Ducs de Lorraine, de Savoye & de Florence. Les Papes mêmes ont exercé ce pouvoir comme Seigneurs temporels. Voilà un très-court détail de cet important ouvrage, où Mr. de Launoi donne de grandes preuves de son attachement aux droits de la Couronne.

Trois ans après, c'est à-dire, en 1677. Dominique Galefio Evêque de Ruvo en Italie, ci-devant Consulteur du Saint Office, & Professeur du Droit Canonique dans le College de la Sapience, attaqua le Traité de Mr. de Launoi sur le Mariage, & prétendit que l'Eglise seule avoit le pouvoir d'établir des empêchemens dirimans. En qualité d'ancien Consulteur, il donne à son opinion le titre de Catholique, & décharge sur celle de Mr. de Launoi, les qualifications les plus odieuses. Cet Ecrivain Italien pose comme un axiome incontestable que le Pape est le maître des Empires, qu'il peut en priver les Rois;

on sent assez les énormes consequences qu'il peut tirer d'un principe si faux & si extravagant. Pour decréditer le fatras Canonique & Theologique du Docteur Italien il suffisoit presque à Mr. de Launoi de foudroyer cette chimere ultramontaine. Mais notre Docteur trouva tant de differens moyens d'attaquer son adversaire, qu'il succomba facilement à la tentation de publier une longue liste d'impostures & d'erreurs. Pour ce qui regarde le fond de la matiere, il faut avouer que Mr. de Launoi n'a fait qu'aiguiser les armes dont il s'étoit déjà servi; mais dans quelques endroits il les manie avec plus d'adresse & de vigueur.

Le Traité de Mr. de Launoi avoit déjà excité des querelles en France. Jacques Leullier Licencié en Theologie, & aujourd'hui Doyen de la Faculté de Theologie de Paris, & ancien Curé de St. Louis en l'Isle, s'éleva contre notre Docteur dans son Acte de *Vesperies* soutenu dans les Ecoles du College de Sorbonne le 8. Juin 1676. Il assure qu'on ne peut avancer sans heresie que l'Eglise n'a point le pouvoir d'établir des empêchemens dirimans du mariage, depuis la definition du Concile de Trente. Il ajoute qu'aucun homme pourvu qu'il soit sensé, n'entendra jamais par le mot d'*Eglise* dont se sert le Concile, les Princes seculiers. Cette These fit beaucoup de bruit. Mr. de Launoi composa, à cette occasion, quelques petits Ecrits, pour mettre son sentiment dans son veritable jour. Ils avoient demeuré manuscrits jusqu'à present; mais l'Editeur les ayant heureusement recouvré les a inserez dans sa Collection,

lection. Le premier qui a été tiré de la Bibliothèque de Mr. Louis d'Aquin Evêque de Frejus & ensuite de Seez, est intitulé : *De la Puissance des Empêchemens du Mariage*. Mr. de Launoi rapporte les deux Canons que le Concile de Trente a fait sur cette matiere, & observe ensuite que le but de cette célèbre Assemblée a été de condamner Luther qui ne voulant point reconnoître d'autres empêchemens de mariage que ceux qui sont exprimez dans le Levitique, pretendoit qu'on devoit abolir les autres empêchemens de consanguinité & d'affinité, qui avoient été établis dans la Religion Chrétienne ; pretention qui n'a rien de commun avec la dispute Theologique touchant la puissance des empêchemens de mariage. Une autre reflexion c'est que le Concile anathematise ceux qui avancent que l'Eglise n'a pû établir des empêchemens dirimans, ou qu'elle s'est trompée en les établissant. Or, dit Mr. de Launoi, il s'agit dans ce Canon, non du tems present, mais du tems passé auquel les Empêchemens annullans le mariage ont été établis. Par consequent comme, selon les Historiens, Theodose le Grand & Justinien ont établi les empêchemens annullans le mariage, ajoutez à ceux du Levitique, il s'ensuit que le Concile a entendu par ce mot *Eglise* non une Assemblée de personnes Ecclesiastiques, le Pape seul & les Evêques ; mais l'Assemblée des fideles, & qu'il a attribué au tout, ce qui n'appartient qu'à une partie, c'est-à-dire aux Princes seculiers. Mr. de Launoi fait voir que les Papes, les Conciles, & les Peres de l'Eglise ont recon-

reconnu que les Empereurs avoient établi les empêchemens annullans le mariage. Il raille ensuite les Srs. Leullier & Gaston Chamillard Approbateur de la These en qualité de Syndic de la Faculté de Théologie, & leur demande si pour reparer l'affront fait au Concile par la Faculté, lorsqu'elle definit comme de foi l'immaculée Conception de la Vierge, ils veulent transformer en personnes Ecclesiastiques les Empereurs Theodose, Justinien & les autres; car c'est ce qu'ils établissent en soutenant que par le mot d'Eglise employé dans les deux Canons du Concile de Trente, on doit entendre une Assemblée de personnes Ecclesiastiques, le Pape & les Evêques.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en même-tems qu'ils abandonnent la decision du Concile sur la Conception de la Vierge, ils se font un bouclier de son autorité contre les intérêts du Roi & des autres Princes. Mr. de Launoi s'attache ensuite à prouver par les temoignages de Cajetan & de Bellarmin que l'Eglise est composée de differentes parties, & que ce qui appartient à une, est souvent attribué au tout, ainsi que nous avons déjà observé.

La seconde Piece publiée pour la premiere fois a été trouvée dans la Bibliothèque du même Prelat & a pour titre: *Observations sur l'Acte de Vesperies de Mr. Laullier &c.* Cette Piece est fort curieuse; Mr. de Launoi y releve d'abord deux propositions; l'une contre le sentiment commun de l'Université de Paris, touchant le pouvoir des Clefs accordé à l'Eglise prise pour l'Assemblée des fideles, & l'autre au sujet de l'Excommuni-

cation dont il pretend que le Pape ne peut être frappé, ce qui tend à établir sa superiorité sur le Concile. Il vient ensuite aux propositions concernant le pouvoir d'établir les empêchemens annullans le mariage; & là il met d'abord dans un nouveau jour & fortifie de nouvelles preuves ce qu'il avoit observé dans la premiere Piece touchant les actions d'une partie de l'Eglise, attribuées à tout le Corps; & afin qu'on ne puisse point attaquer l'interpretation qu'il a donnée au mot d'Eglise qui se trouve dans le Canon sur la matiere controversée, il cite quelques passages du Concile de Trente, où il est pris pour l'Assemblée des fideles. Il reproche ensuite à Mr. Leullier d'avoir entendu par le mot d'Eglise, l'Ordre sacerdotal ou une Assemblée de Prelats, à dessein d'établir la puissance souveraine directe ou indirecte du Pape & des Evêques, sur le temporel des Rois. Parce que les empêchemens qui annullent le mariage étant des loix purement civiles *ex objecto & fine*, ne peuvent être établies que par une puissance de même nature, c'est-à-dire, Civile & Souveraine. D'ailleurs les Theologiens qui ont accordé à l'Eglise ou au Pape le pouvoir de faire ces Loix, se sont appuyez sur la puissance indirecte qu'ils leur attribuent sur le temporel des Rois. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Mr. Leullier étend ce pouvoir jusqu'aux Evêques. Nous passons quelques autres raisons dont se sert Mr. de Launoi pour faire voir que le Concile n'a pû avoir l'imagination que lui prête son adversaire.

Mr. de Launoi s'attache ensuite à montrer
que

que l'Ecriture & la Tradition n'offrent rien qui puisse assurer à l'Eglise ou au Pape le pouvoir d'établir ces Loix civiles; il cite ensuite divers temoignages des Conciles & des Peres qui reconnoissent que ce pouvoir appartient originairement aux Princes.

Le Sieur Leullier peu content d'avoir depouillé les Souverains d'un droit attaché à leur dignité, a poussé l'extravagance jusqu'à soutenir, que les Princes l'avoient ôté à l'Eglise; opinion bien étrange, puisque les Theologiens les plus favorables à la Jurisdiction Ecclesiastique, ont avoué ingenuement que l'Eglise pour de sages considerations, avoit jugé à propos d'ôter aux Princes le pouvoir d'établir les empêchemens qui annullent les mariages; ce qui est également faux, puisque les Princes n'ont point cessé de l'exercer, & que l'Eglise s'est conformée à leurs loix. Mr. de Lau-
nois relève avec beaucoup de force la temerité du Sr. Leullier & peu s'en faut qu'il ne le fasse passer pour un Criminel de Leze majesté. Il lui enleve l'autorité de St. Thomas, & lui objecte les temoignages de Mrs. de Gamache, Hennequin, Hubert Evêque de Vabres, célèbres Theologiens, qui reconnoissent ce pouvoir dans les Princes seculiers. En chemin faisant il réfute le Sr. Leullier qui avoit avancé qu'il y a de la temerité à accuser de Simonie les Annates. Ce reproche regarde notre Docteur qui comme on fait a soutenu avec beaucoup de force que les Annates sont infectées de Simonie. Il fait ensuite une espece de recapitulation de toutes les demarches irregulieres du Sr. Leullier, qui dé-
puis

puis ce temps-là n'a point démenti l'idée qu'il avoit donnée de son goût pour les opinions ultramontaines. C'est ce même Jaques Leullier qui excite de nouvelles tempêtes dans la Faculté de Théologie & dont le Parlement a été obligé de reprimer les excès & la fureur.

Deux jours avant la these du Sr. Leullier, Charles Gobinet dans sa These de *Petite ordinaire*, avoit avancé que Jesus-Christ avoit accordé à l'Eglise le pouvoir d'établir les empêchemens qui annullent les mariages. Mr. de Launoi n'a pas crû devoir dissimuler cette petite attaque, & releve en passant ce Paradoxe ou plutôt ce Sophisme.

La troisième Piece qui se trouve parmi les manuscrits de l'Abbaye de St. Germain des Prez, est intitulée : *Defense des Sentimens de Mr. de Launoi touchant les Empêchemens du Mariage*. Le but principal de l'Auteur est de prouver que les Empêchemens annullans le mariage sont des Loix purement civiles & que pour les établir il faut avoir une puissance souverainement Civile. Pour ne laisser aucun doute là-dessus, il developpe le Sentiment de St. Bonaventure dans son Commentaire sur le Maître des Sentences. Ce Docteur avouë d'un côté que les Princes seculiers peuvent limiter les degrez de Consanguinité dans le mariage & dans les personnes qui doivent contracter mariage, & de l'autre que St. Pierre & ses Successeurs ou l'Eglise ont aussi le droit de limiter ces mêmes degrez pour la même fin. La raison qu'il en donne c'est que Jesus-Christ a donné à St. Pierre & à ses Successeurs non seulement

lement un plein pouvoir sur les choses spirituelles, mais encore une plus grande juridiction sur les choses temporelles que n'ont l'Empereur & les Rois. Il résulte de ce raisonnement que St. Bonaventure regarde les empêchemens du mariage comme des Loix purement Civiles & politiques puisque les Rois & les Empereurs peuvent les faire en rendant les personnes inhabiles à contracter mariage. Mr. de Launoi examiné avec soin le sentiment de St. Bonaventure, & prouve que le Maître des Sentences a altéré & corrompu un passage de Nicolas I. ce qui a donné lieu à son Commentateur de prendre une Loi de l'Empire pour une Loi du Sacerdoce.

Ce que dit Mr. de Launoi sur la nature des empêchemens du mariage est si vrai, que Boniface VIII. se porta jusqu'à l'insolence de défendre à Philippe le Bel de marier ses filles sans son consentement, parce qu'il se regardoit comme le Roi de tout le monde, & tous les autres Rois comme ses Vassaux. Mr. de Launoi transcrit ensuite la Retractingation que le Sr. Jaques Leullier & Gaston Chamillard Syndic furent obligez de signer, lorsque le Parlement supprima la même année l'Acte de *Vesperies*, soutenu par le premier, & il prétend que dans cette Retractingation est contenue une Doctrine presque semblable à celle de St. Bonaventure & de Boniface VIII; en quoi Mr. de Launoi est plus délicat que le Parlement. Il rapporte les différentes propositions touchées dans la These du Licencié, & en les confrontant avec la Retractingation, il prouve que ces Docteurs ultramontains ont fait illusion au
célé-

oélébre Parlement de Paris. Nous passons le reste de cet Ecrit où l'on fait voir que l'Eglise a executé les Loix Imperiales sur le Mariage.

A la fin de cette Piece on trouve une petite *Dissertation de la Discipline de l'Eglise sur la Séparation du Mari d'avec la Femme, pour cause d'adultere suivant ce qui est écrit dans St. Matthieu Chap. XIX &c.* Mr. de Launoi cite d'abord un texte du Concile d'Arles, tenu en 314. qui conseille aux jeunes gens de ne point se remarier du vivant de leurs Femmes qu'ils ont surpris en adultere. Le Concile marque qu'il étoit autrefois défendu de passer dans ce cas à un second mariage. De tout cela Mr. de Launoi conclut que les Peres d'Arles laissent la liberté de quitter les femmes adulteres pour se marier à d'autres, & qu'ils ont changé la Discipline d'Occident.

Mais on abusa bien-tôt de cette liberté, & de simples soupçons d'adultere suffisoient pour renvoyer les femmes & en prendre d'autres; aussi le Concile d'Agde tenu en 506. voulant remédier à cet abus, ordonne que ceux qui voudront quitter leurs femmes & en prendre d'autres, les convaincront d'adultere devant les Evêques. Il leur défend sous peine d'excommunication d'en user autrement.

Gregoire II. consulté par Boniface Evêque de Mayence sur la maniere dont devoit en user un mari dont la femme étoit devenue impuissante par maladie depuis son mariage. Le Pape decide qu'il seroit à souhaiter qu'il gardât la continence, mais que s'il ne le peut pas, il vaut mieux qu'il se marie, à condition qu'il aura tou-

toujours soin d'elle, puisqu'elle n'est point cou-
 pable d'adultere; ce qu'il y a de remarquable
 c'est que ce Pape se donne en cette occasion
 pour l'Oracle de l'Eglise Romaine; d'où Mr.
 de Launoi conclut que c'étoit l'usage de cette
 Eglise de dissoudre le mariage pour cause d'adul-
 tere, & de laisser la liberté à un Mari de pren-
 dre une autre femme. On trouve ensuite dans
 Marculphe une Formule intitulée *Libellus repudii*
&c. qui ne laisse aucun doute sur cette Disci-
 pline; on lit une semblable Formule dans un
 Recueil d'anciennes Formules *secundum legem Ro-*
manam. Mr. de Launoi observe 1. que la dis-
 corde pour laquelle il est permis suivant ces
 deux pieces, au mari & à la femme de se separer
 & de passer à un autre mariage, venoit originai-
 rement de l'adultere; 2. que les Formules ont été
 observées par des Chrétiens; 3. qu'elles n'ont
 été reprouvées par aucun ancien Concile Gene-
 ral ou National. La même Discipline fut auto-
 risée par un Concile Romain tenu en 824. sous
 Eugene II; & un autre Concile tenu à Rome
 en 847. sous Leon IV. repeta & confirma tou-
 tes les décisions du Concile qu'avoit assemblé
 Eugene II.

On voit par ce qui se passa au Concile de Flo-
 rence tenu en 1438. & 1439. que l'Eglise d'O-
 rient suivoit la même Discipline, & que les
 Grecs l'observoient encore au tems du Concile
 de Trente, puisque les Ambassadeurs de Venise
 firent de grandes instances pour qu'on ne don-
 nât aucune atteinte à l'ancienne liberté des Chré-
 tiens de l'Isle de Chypre qui quittoient leurs fem-

femmes pour cause d'adultere & se marioient à d'autres. Mais le Concile n'eut point d'égard à ces representations. Mr. de Launoi se moque des Theologiens qui disoient que la separation pouvoit se faire *quoad thorum*, non *quoad vinculum*, & pretend que cette distinction n'a aucun fondement dans l'Ecriture Sainte.

Il ne faut pas oublier un fait bien remarquable arrivé du tems du Concile de Trente. Ambroise Catharin Jacobin qui avoit publié un Livre contre les erreurs du Cardinal Cajetan, fut blâmé de n'avoir pas censuré l'opinion de ce Cardinal qui permet à un mari de quitter sa femme pour cause d'adultere & d'en prendre une autre. Mais Catharin composa alors un Livre pour justifier le sentiment de Cajetan.

Il faut avouer cependant que l'Eglise d'Afrique s'éloigna de la Discipline introduite par le Concile d'Arles; car un siecle après, le second Concile de Mileve defendit au mari & à la femme de se remarier en cas de separation. Il est vrai que le Concile ne s'expliqua pas sur l'exception qui est dans l'Evangile; mais les Latins des derniers siècles ont entendu le Canon, de la cause d'adultere, & ont fortifié leur interpretation de l'autorité de St. Augustin qui a pourtant laissé la question indecise. Cette Discipline des Africains a passé il y a quelques siècles dans les Ecoles de Theologie & du Droit Canon, où l'on ne connoissoit plus l'ancienne Discipline. Mr. de Launoi rapporte ensuite le Canon 7. de la Session 24. du Concile de Trente qui frappe d'anathême ceux qui diroient que l'Eglise se trompe

trompe en enseignant suivant la Doctrine Evangelique & Apostolique, que le mariage ne peut être dissous en cas d'adultere *quoad vinculum*; notre Docteur ajoûte ces paroles remarquables:
 „ Si ce Canon passe pour un dogme de la foi,
 „ il ne sera pas aisé de l'accorder avec la même
 „ Tradition de l'Eglise Grecque & Latine, si
 „ Dogme de Foi s'entend de la maniere que
 „ Vincent de Lerins l'a defini il y a douze cens
 „ ans ". On voit par là que la foudre du Concile de Trente n'épouvantoit guères Mr. de Launoï.

L'Éditeur a joint à toutes ces Pièces un *Recueil Chronologique de diverses Ordonnances & autres Actes, Pièces & Extraits concernant les Mariages clandestins*, qui avoit paru à Paris en 1660. Il trouva heureusement un Exemplaire de ce Livre qui avoit appartenu à François Pinsson, célèbre Avocat du Parlement de Paris; & dans cet exemplaire l'Avocat avoit marqué que l'illustre Mr. Nublé son Confrère, & Mr. de Launoï avoient travaillé ensemble à ce Recueil; qui renferme un précis des Ordonnances des Rois de France depuis Henri II. jusqu'à Louis XIV. inclusivement les Compilateurs n'ont pas négligé les divers Arrêts du Parlement sur cette matiere, & ce qui s'est passé dans les Etats du Royaume. Ils ont encore rapporté une Lettre du célèbre Pasquier, un fragment de l'Histoire de Mr. de Thou, & l'Avis du Clergé de France donné en 1635. sur les mariages des Princes du sang faits sans le consentement du Roi & contre sa defense. Ils ont accompagné cet Avis de reflexions curieuses qu'on trouve à la page 1043.

Il paroît que Mr. Nublé se chargea de l'impression de ce Recueil; car Mr. de Launoi dont le grand ouvrage sur le Mariage est annoncé, n'auroit jamais dit ce qu'on lit pag. 1044; „ Mais „ lorsqu'un des plus savans, des plus solides & „ des plus véritablement pieux Docteurs de la „ Faculté de Théologie de Paris de notre siècle, „ (*Mr. de Launoi*) aura donné au public le Traité par lequel il a pleinement démontré cette „ vérité (*le pouvoir des Princes sur les empêchemens „ du Mariage*) il n'y aura plus que les opiniâtres „ qui puissent refuser de s'y rendre”.

A la suite de toutes ces Pièces les deux célèbres Compilateurs ont imprimé la Harangue Latine sur les Mariages clandestins que le savant Gentien Hervet d'Orleans avoit résolu de prononcer au Concile de Trente. Elle avoit déjà été imprimée à Paris en 1555. A la fin de cette pièce on trouve le Chapitre I. de la Sess. 24. du Concile de Trente sur la même matière, des extraits de ce qu'ont dit quelques Historiens à ce sujet, & des remarques sur la fausse Lettre du Pape Evariste qu'Hervet avoit citée comme authentiques.

L'Editeur a renvoyé à la fin du premier volume un Ecrit attribué à Mr. de Launoi, & qui a pour titre: *Veritable Tradition de l'Eglise sur la Prédestination & la Grace*. Il a paru en 1702. sous le nom de notre Docteur. Mais l'Editeur sans décider encore le fait qu'il se propose d'éclaircir dans son Traité intitulé *Launoiana*, dit dans une note que les uns attribuent ce petit ouvrage à Mr. de Launoi & les autres à Louis Ma-
rais

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 435

mais Docteur de Paris, & qui avoit été Disciple de notre Docteur. Enfin quelques-uns soutiennent que c'est une production Jesuitique. Quoiqu'il en soit de cette attribution, le but de l'Auteur est de prouver qu'avant St. Augustin on n'avoit point crû la Predestination gratuite & la Grace efficace par elle-même, que ce Docteur s'est éloigné de la Tradition sur ces deux points, & que les Papes n'ont jamais approuvé la Doctrine Augustinienne. Il prétend que les Semipelagiens & les Prêtres de Marseille soutenoient la véritable Doctrine de l'Eglise. Il met au rang des Sectateurs de St. Augustin le Moine Goteschalque, Luther, Zuingle, Calvin, Leonard Jacobin, Michel de Louvain, & Jansenius. Mais cette Dissertation est remplie de tant de beuvées Historiques & de Paralogismes que bien que Mr. de Launoi pensât de la même manière sur le fond de la dispute, il n'y a pas lieu de la lui attribuer. L'Editeur a inséré quelques notes tirées de la Refutation qu'a faite de cet Ecrit le savant Pere Serry Dominicain; il paroît avoir méprisé celle du P. Daniel Jesuite.

Dès que cet ouvrage parut il fut censuré en France par quelques Evêques; l'Editeur a inséré la Traduction Latine que l'illustre P. Serry avoit faite de l'Ordonnance de Mr. le Tellier Archevêque de Reims, & il l'a faite précéder du Decret que Clément XI. donna contre cet ouvrage le 28. de Janvier 1704. Enfin il a inséré une Lettre que le P. Serry a feint avoir été écrite des Champs Elysées par Mr. de Launoi au General des Jesuites. La fiction en est très-ingé-

se. Mr. de Launoy y fait l'Apologie de sa fausse Tradition, en rapportant divers passages de quelques Theologiens Jesuites, qui, pour me servir des termes des Auteurs de l'Histoire Romaine, *ont mis au rabais* la Doctrine & le merite de St. Augustin. Le Fantome de Mr. de Launoy exhorte le General de la Societé à defendre sa Tradition sur la Predestination & la Grace, comme étant la Cause Jesuitique, & sur tout du grand Molina. Il excuse le P. Daniel sur la Defense de St. Augustin, parcequ'il ne defend ce Pere de l'Eglise que pour en faire un bon Moliniste. Enfin le Fantome ajoûte qu'il avoit dessein d'appeler à l'Empereur de la Chine, du Decret rendu par Clement XI. contre sa veritable Tradition. Puisque, dit-il, cet Empereur s'est chargé à votre sollicitation de juger en dernier ressort du different sur les ceremonies Chinoises; pourquoy ne pourroit-il pas en vertu du même pouvoir, casser & reformer le Decret Papal? Mais je ne veux rien entreprendre sans votre agrément. Si vous approuvez ce projet, je vous enverrai mon Acte d'Appel, & j'écrirai au P. Grimaldi Mandarin d'être mon Solliciteur. Ce trait, comme on voit, est un peu malin. Le P. Serri declare dans un Avis qu'en rendant la cause du Docteur de Launoy commune aux Jesuites, il ne prétend point diminuer la faute de celui-ci; mais que son dessein est de montrer que ces R. P. sont frappés du même Anathème par Clement XI. Au reste il dit qu'il ne seroit pas embarrassé de prouver que Mr. de Launoy n'est point Auteur de cette Tradition. Premièrement on y cite sous le

le nom des Peres de l'Eglise des ouvrages dont Mr. de Launoi a montré la supposition. 2. Il a des bevuës si grossieres qu'on ne croira jamais qu'un homme aussi verlé que lui dans l'antiquité, ait pû les faire. 3. La methode de l'Auteur & son stile sont entierement éloignez du genie de Mr. de Launoi. Ces diverses pieces qui étoient devenues fort rares, ne peuvent pas manquer de plaire aux Lecteurs curieux.

Au reste quoique l'Editeur fasse mention tant dans la Preface que dans les Notes, de quelques Critiques des ouvrages de Mr. de Launoi dont nous venons de parler, nous avons crû, pour éviter les répétitions, ne devoir entrer dans ces détails, que lorsque nous parlerons de l'Histoire des Disputes inserée dans le Traité intitulé *Launoiana*. Nous nous sommes permis une courte analyse des Ecrits de ce célèbre Docteur, parcequ'on a negligé de les faire connoître. Nous ajouterons en finissant cet extrait que les Imprimeurs n'ont rien negligé pour rendre precieuse, cette savante Collection; & l'on peut assurer qu'il ne nous est venu de Geneve aucun ouvrage mieux executé.

ARTICLE VII.

IOANNIS HARDUINI è Societate Jesu Opera varia: Cum Indicibus & Tabulis æneis.

C'est-à-dire:

Diverses Oeuvres de JEAN HARDOUIN, de la Societé de *Jesús*. A Amsterdam chez Henri du Sauzet & à la Haye chez Pierre de Hondt, 1733. fol. Pagg. 693.

Ee 3

Tou-

Toutes ces *diverses Oeuvres* du P. Hardouin, n'ont qu'un but commun qui les lie. Ce but est énoncé à la tête de la première Pièce qui a pour Titre, *Athei detestati, ou les Athées découverts*. On sait de quelle vision cet Auteur s'étoit entêté depuis bien des années. Il croyoit avoir découvert dans le 13. Siècle, une Société d'impies qui se donnerent le mot pour supposer presque tous les Ouvrages tant profanes qu'Ecclesiastiques, qui passent aujourd'hui sous le nom des Anciens. Quelque persuadé qu'il fût de la vérité de sa découverte, il n'en produisit point les preuves pendant qu'il vécut, ou plutôt il se vit dans la fâcheuse contrainte de désavouer publiquement son Système. Mais il a laissé ces preuves parmi ses papiers & c'est là ce que contient ce Volume, en différens morceaux dont nous parlerons bientôt en détail.

Le Système, en lui même, est un des phénomènes les plus rares & les plus divertissans qui aient paru, depuis long-temps, dans la République des Lettres. Dès que le Jésuite eût osé le montrer au grand jour, il souleva généralement tout le monde; les Savans Catholiques Romains n'en étant pas moins choquez que ceux des Communions Protestantes. Je ne rappellerai point les divers jugemens qu'en portèrent les uns & les autres. Je ferai quelque chose de plus utile si je puis dévoiler aux yeux du public, le vrai principe, & les vues réelles du P. Hardouin. Or il me semble que je ne saurois mieux le faire qu'en transcrivant ce qu'un intime Ami, & Disciple de ce Jésuite écrivit en 1717, touchant

chant le Systême favori de ce Pere.

L'Ami, & Disciple du P. *Hardouin*, dont je veux parler, est Mr. de la *Pilloinière*. Celui-ci, obligé, en *Angleterre*, où il s'étoit retiré, de se défendre contre divers Ennemis qui l'accuserent de n'être encore qu'un Jésuite déguisé, parce qu'il l'avoit été autrefois, rendit compte au public de la maniere dont il avoit vécu dans la Société, & des raisons qui l'en avoient fait sortir. Dans cette Défense qui parut en *Anglois*, sous le Titre de *Reponse à Mr. Snape*, la premiere Section est employée à nous apprendre ce qu'il fit pendant qu'il fut Jésuite, & c'est là qu'il nous développe ce qu'une liaison intime avec le P. *Hardouin* l'avoit mis en état de savoir du Systême & des sentimens de ce Pere. Après avoir donc exposé le peu de satisfaction que lui avoient donné ses Etudes Philosophiques, voici ce qu'il ajoûte.

„ Enfin, *dit-il*, mécontent & desespéré, j'eus
 „ la curiosité de m'adresser au P. *Hardouin*, que
 „ je crus en possession de la Clé des vraies con-
 „ noissances. Il me l'insinuoit de temps en temps,
 „ lui-même, & tout m'engageoit à le croire;
 „ sur tout, l'attachement de plusieurs Jésuites,
 „ & de quelques-uns des plus considérables d'en-
 „ tre eux, à ses sentimens; sa grande Pieté; son
 „ application incroyable au travail; son immen-
 „ se lecture; la pension qu'il recevoit du Clergé
 „ de *France*, pour écrire sa malheureuse Histo-
 „ re, ou plutôt comme il l'appelloit lui-même,
 „ son *Roman des Conciles*, & plus que tout cela
 „ enfin les charmes enchanteurs de l'amitié. Ce

„ que certaines gens me disoient de la témérité
 „ de ses opinions, passa dans mon esprit pour un
 „ effet de l'envie qu'on lui portoit, ou du peu
 „ de soin que l'on avoit pris d'approfondir son
 „ Systême. Mais soit que ce Pere se défiât de
 „ ma pénétration, ou qu'il craignît de nouvel-
 „ les tempêtes, il se passa bien du temps avant
 „ qu'il voulût me faire entrer dans ses secrets. Il
 „ me conseilla seulement de me perfectionner
 „ dans le Grec, & d'apprendre l'*Hebreu*, ne fai-
 „ sant ainsi qu'allumer davantage mes desirs,
 „ d'un côté par ces airs mystérieux, & de l'au-
 „ tre par ses grandes promesses. En attendant
 „ je me jettai dans les Livres... des Mystiques...
 „ & dans la Theologie Scholastique..... Le P.
 „ *Hardouin* ne m'en roula que plus fortement
 „ dans la tête, & j'étois dans l'impatience de
 „ voir de près ses découvertes si vantées. Enfin
 „ il accorda quelque chose à mes importunités,
 „ au sujet de la fameuse question sur les 70. Se-
 „ maines de *Daniel*, & j'obtins de lui sa *Chrono-*
 „ *logie du Vieux Testament retablie par les Medail-*
 „ *les.*

„ Son Opinion me plut en général; mais rien
 „ ne m'en frappa davantage que l'insinuation
 „ qu'il y faisoit d'une *Société d'Athées* qui s'est
 „ unie pour détruire la vraie Religion dans le
 „ monde. Mon zèle allumé ne fit que rendre
 „ ma curiosité plus vive, & comme le P. *Har-*
 „ *douin*, étoit toujours très-reservé avec moi,
 „ j'imaginai un autre moyen pour parvenir à la
 „ connoissance de ses sentimens; qui étoit de le
 „ savoir de l'un de ses plus grands Antagonistes.

„ Celui-

„ Celui-ci étoit le P. *Tournemine*, un des savans
 „ Auteurs du Journal de *Trevoux*, Homme de
 „ très-grande mémoire, & fort vif, qui profes-
 „ soit la Theologie à *Rouen*, où j'étois. La cha-
 „ leur & la facilité, avec lesquelles, il m'entre-
 „ tint contre le Systême du P. *Hardouin*, re-
 „ pondirent à mon attente, & m'apprirent ce
 „ qu'étoit ce Systême. Il me dit que le P. *Har-*
 „ *douin* s'étoit imaginé une Faction d'Anciens
 „ & de Modernes qui écrivoient de concert
 „ pour l'impieré & pour l'Atheisme; que cette
 „ Faction n'avoit jamais eû d'existence que dans
 „ le cerveau du P. *Hardouin*, & que cependant
 „ c'étoit sur cette vision qu'il avoit fondé sa
 „ pensée que les Ouvrages des Peres, & de
 „ presque tous les Auteurs profanes étoient sup-
 „ posez. Je priai le P. *Tournemine* de me dire
 „ quel étoit le Systême de cette Troupe d'A-
 „ thées, selon le P. *Hardouin*, & il me répon-
 „ dit que selon ce dernier les Auteurs de ces Ou-
 „ vrages ne reconnoissoient d'autre Dieu, que la
 „ Verité, qui n'étoit pas une substance, & ne se
 „ propofoient que d'entraîner tout le monde
 „ dans leur Athéisme, par leur detestable ma-
 „ niere de raisonner sur ce sujet.
 „ Dans le cours de notre conversation, le
 „ P. *Tournemine* ayant glissé en passant, que les
 „ deux anciens Livres, qui déplaisoient le plus
 „ au P. *Hardouin*, étoient ceux de St. *Jean Da-*
 „ *mascene*, & le 2. Livre de St. *Augustin* tou-
 „ chant le *Libre Arbitre*, dès que j'en eus le
 „ loisir, j'allai lire ce dernier, qui étoit dans la
 „ Bibliothèque. Là je trouvai en effet fort au
 „ long

„ long le raisonnement athée & creux sur la ve-
 „ rité, à laquelle il me parut que St. *Augustin*
 „ approprie la *Divinité*. Tout plein des idées
 „ scholastiques, que l'éducation me faisoit en-
 „ visager comme sacrées, je ne pus juger favo-
 „ rablement de ce Livre, qui qu'en pût être
 „ l'Auteur. Je me dis à moi même que si le
 „ Principe n'étoit pas *Orthodoxe*, ainsi que le
 „ P. *Tournemine* m'en avoit assuré, & que mes
 „ Precepteurs m'avoient engagé à le croire, il
 „ ne le devenoit pas davantage pour être dans
 „ un Ouvrage attribué à un Saint. Je commen-
 „ çai à soupçonner que le P. *Hardouin* n'étoit
 „ pas aussi visionnaire qu'on le croyoit gene-
 „ ralement.... Dans le moment où j'étois oc-
 „ cupé de ces réflexions, & que je tenois à la
 „ main le Livre de St. *Augustin*, survint le P.
 „ *Hardouin*, qui étoit Bibliothécaire. Me trou-
 „ vant en bonne disposition, il m'admet, pour
 „ la première fois, à la confidence de sa décou-
 „ verte. Il m'entretint, pendant plusieurs heu-
 „ res, tant du Principe Athée, que des conse-
 „ quences hérétiques du Système des FRIPONS;
 „ car c'étoit le nom qu'il donnoit constamment
 „ aux Ecrivains que les Adversaires appelloient
 „ les *Peres de l'Eglise*, c'est-à-dire aux Ecrivains
 „ qui ont pris leurs noms, de même qu'à une
 „ grande quantité d'Ecrivains modernes. Il me
 „ dit là-dessus mille choses très-intéressantes,
 „ & très dignes de la curiosité du Public. Mais
 „ je ne m'y étendrai pas ici, tant pour ne me
 „ pas engager dans une trop longue digression,
 „ qu'à cause qu'un de mes Amis en a fait impri-
 „ mer,

mer ; dans les *Memoires de Literature* , plusieurs particularités, qu'il tira, quoiqu'à mon infu, de mon Manuscrit. Je dirai seulement que le Pere s'attacha , de la maniere la plus forte, & la plus touchante, à me prevenir contre la Raison , me priant de la fuir toujours comme la Peste , & ne me parlant qu'avec transport du prix inestimable de l'*Orthodoxie* , & de la *Foi aveugle*.

Quelques Savans , de l'une & de l'autre Communion, se sont faussement imaginés que le P. *Hardouin* n'étoit tombé dans cette bizarrerie que par un effet de son entêtement pour les Medailles, ou de son zèle pour les intérêts particuliers de la Societé. Ce n'étoit point cela. La premiere chose qui l'entraîna dans ses reveries, fut la soumission aveugle qu'il avoit pour l'*Eglise* de Rome, & ce qui l'y confirma fut une espece d'*infatuation religieuse* pour les Scholastiques, dont il croyoit, de même que toute la Societé, que les Decisions sont la règle unique de l'*Orthodoxie*. N'ayant trouvé dans les Ouvrages des Anciens que très-peu de choses qui soient les mêmes que ce que l'on croit à present dans l'*Eglise*, ou dans les Ecôles ; ou plutôt y ayant trouvé le contraire, il en conclut, d'une façon très-liée, que ces Ouvrages ne purent jamais avoir été écrits par des hommes que l'*Eglise* a mis au nombre des Saints, & qui doivent, certainement, avoir été orthodoxes ”.

Mr. de la *Pillonniere* ajoute que son zèle pour l'*Orthodoxie*, & pour le P. *Hardouin* lui sug-
gera

gera un stratagème pour embarrasser les Contredifans de ce Pere; que plus de 20. Jesuites, jeunes & vieux, furent pris au piège qu'il leur tendit, ou ne s'en tirerent pas fort heureusement; qu'entre ceux-là furent les PP. *Tournemine*, *Amis*, *Dalensçon*, *Maumoustean*, & *Germond*, que ces Messieurs, fort mécontents du P. Hardouin qui les appelloit communément les *Anes aux courtes Oreilles*, songèrent à se vanger de lui sur un de ses Disciples; que le P. *Le Tellier*, Supérieur du College, & Confesseur du feu Roi, prit à tâche de le mortifier, lui Sieur de la *Pilloniere*, pour le punir du parti qu'il avoit pris; qu'il fut donc relegué à la *Flèche*, ce qui est, dans l'opinion de la Societé, une très-grande infamie; que dans cet exil, toujours occupé de son *Hardouinisme*, il entreprit de chercher des preuves du sentiment de son Maître dans l'examen des Philosophes modernes; que son coup d'essai tomba sur le P. *Malebranche*; mais qu'ayant rencontré, dans la *Recherche de la Verité*, quantité de choses qui ne lui paroissoient pas pouvoir venir d'un Athée, il consulta là-dessus son Oracle, & que le P. *Hardouin* lui repondit de la maniere suivante.

„ Les FRIPONS veulent seulement dire que
 „ les Sens ne jugent pas avec certitude de l'existence
 „ de la matiere, parce qu'autrement ils pour-
 „ roient être juges de la VERITE', qui est au-
 „ dessus de leur portée, puis que c'est une VERI-
 „ TE' que la matiere existe. Or selon les FRI-
 „ PONS, la VERITE' étant DIEU, & les
 „ Sens ne pouvant connoître DIEU, il s'ensuit
 „ que

„ que les Sens ne peuvent connoître la VERITE.
 „ En opposition à cela les bons PERIPATETI-
 „ CIENS, [c'est-à-dire selon le P. Hardouin,
 „ les ORTHODOXES] disent que les cinq Sens
 „ jugent de la VERITE' par le SENSORIUM
 „ COMMUNE. Il comparoit ensuite les Philo-
 „ sophes modernes aux Quouacres qui mettent tout
 „ en doute, & même l'existence de leur Corps. Il
 „ ajoûtoit que les Fripons, qui ne reconnoissent
 „ point de vrai Dieu, ne pouvoient absolument
 „ admettre une Creation proprement dite, & que
 „ par consequent ils croyoient que la Matiere est
 „ Eternelle. Lisez, sur ce sujet, me disoit-il,
 „ le 12. & le 13. Livre des Confessions de St. Au-
 „ gustin, & mordez y si vous pouvez”.

Il resulte de tout ceci que le Systême du P. Hardouin n'avoit réellement d'autre but que l'honneur de l'Eglise Romaine. Ou cette Eglise croyoit autrefois ce qu'elle ne croit point à present, & par consequent elle n'est rien moins qu'infailible, ou bien les Ecrits Ecclesiastiques qui contiennent la croyance de l'Antiquité, sont & doivent être supposés, puis que bien loin d'y trouver ce que l'on croit aujourd'hui dans l'Eglise Romaine, on y trouve en bien des choses précisément le contraire. C'est là le raisonnement que faisoit ce fameux Jesuite, & cela suffit pour expliquer ce que son Systême avoit de mystérieux, & même d'incomprehensible. Plus on en suppose l'Auteur tout à la fois honnête homme & savant, & mieux on conçoit qu'il ne pût concilier la Religion regnante à Rome avec celle qui y regnoit autrefois, qu'en rejetant tous les

les Peres, tous les Historiens de l'Eglise, & tous les Conciles. De l'Antiquité sacrée il lui fallut necessairement passer à la profane, & la liaison du Roman lui fit chercher l'origine de tant d'Ecrits supposez, dans le siecle d'un Prince qui donne mille chagrins aux pretendus Successeurs de St. Pierre. Il est clair, à mon avis, que si ce Roman pouvoit être soutenu, les Controverses seroient extrêmement abregées, & que les Papes y trouveroient aisément gain de cause. On doit donc être moins surpris de ce qu'il a été produit dans le sein de l'Eglise Romaine, que de ce qu'il y a été combattu. Peut-être le temps viendra-t-il où ces oppositions cesseront, & dans lequel tous les bons Catholiques reviendront au sentiment du P. Harduin. En attendant, les passions de quelques-uns de ses Confreres, & peut-être aussi la peine qu'ils se sont faite de lâcher ainsi le pied devant les Ecrivains Reformés, les ont engagés à combattre ce nouveau Systeme, & à le desavouer publiquement, (a) comme ils le firent à l'occasion des *Oeuvres choisies* de ce Pere qui s'imprimerent, chez de Lorme, à Amsterdam, en 1709. Les mêmes raisons les porterent, en même-temps, à contraindre l'Auteur à publier aussi une espece de retractation de ce qu'il avoit avancé, d'une *factious impie*, laquelle avoit fabriqué, depuis quelques siecles, la plupart des *Ouvrages Ecclesiastiques ou profanes*, qui ont passé jusqu'ici pour anciens. Peu contents de

(a) Vo. Bibl. Chois. de Mr. le Clerc. Tom. 18. Art. 2. Page 259.

de cette retractation qu'ils lui avoient arrachée, ils le forcerent encore à protester solennellement contre cette Edition de ses *Oeuvres Choïsies*. Il disoit dans cette *Protestation* (a) qu'il n'a point d'autre pensée sur les Peres Grecs, ni sur les Peres Latins, que celle de l'Eglise Romaine, des plus savans Critiques, & des plus habiles Théologiens Catholiques. Quant aux Auteurs profanes, y ajoutoit-il, je crois avec les meilleurs Critiques, que parmi des Auteurs qui sont véritablement aussi anciens qu'on le croit, il s'en est mêlé d'autres sur lesquels on peut raisonnablement former des doutes.

Lors que cette *Retractation* & cette *Protestation* parurent, on jugea bien que l'Auteur avoit cédé au temps & à l'autorité; Mais peu de gens se persuaderent qu'il eût véritablement abandonné son Systême. Ces gens-là devinerent fort juste, & le volume, dont il s'agit dans cet Article, le prouve bien clairement. On y voit les Recueils, auxquels le P. Hardouin travailloit (b) depuis ce temps-là pour démontrer son Systême, & c'est à cela seul, comme je l'ai déjà dit, que toutes les Pieces, qui se trouvent ici, sont uniquement destinées. Ces Pieces sont au nombre

(a) *Protestat.* du P. Hardouin, à la fin de ses *Opus Selecta*.

(b) Bien entendu qu'il les avoit commencés auparavant. Car en parlant du P. Malebranche, il dit qu'il y avoit alors 30. ans que ce Pere s'étoit fait connoître par ses Ecrits. Or selon les *Mém.* pour servir. à l'*Hist.* des Hom. III. la 1. Edition de la *Recherche de la Vérité*, qui fut le 1. Ouvrage de Malebranche, fut faite à Paris en 1674. D'où il résulte, que le P. Hardouin travailloit en 1704, aux Recueils de ce Volume.

bre de 8. sous les Titres suivans. 1. *Athei detecti*. 2. *Reflexions importantes qui doivent se mettre à la fin du Traité intitulé, Athei detecti*. 3. *Platon expliqué, ou Censure d'un Ecrit de Mr. l'Abbé Fraguier*. 4. *Pseudo-Virgilius. Observationes in Æneidem*. 5. *Pseudo-Horatius, sive Animadversiones Criticæ, quibus ostenditur Horatii Poetæ nihil superesse genuinum præter Epistolas & Sermones*. 6. *Numismata Sæculi Theodosiani*. 7. *Numismata sæculi Justinianæi*. 8. *Antiqua numismata Regum Francorum*. Dans tous ces Morceaux differens, & sur quelque endroit qu'on y jette les yeux, on découvre un Auteur uniquement occupé de sa premiere Thèse, & qui met à la renverse tous les anciens Monumens sacrez & profanes pour apprendre au Public qu'il ne s'étoit pas retracté volontairement & est honnête homme.

Mais on y trouve aussi par tout de quoi se confirmer pleinement dans l'idée que Mr. de la Pillonniere nous a donné ci-dessus du P. Har-
douin. Ce Jesuite étoit de cœur & d'affection très-bon Catholique Romain, très-dévoué aux Papes; très-attaché à leurs interêts & à leur Eglise, & persuadé par conséquent que l'ancienne Religion des Chrétiens Orthodoxes étoit la même que celle qu'on professe de nos jours à Rome; il a cru de bonne foi, que cette Religion n'étant point dans les Peres, il falloit, nécessairement, que les Livres, attribués à ces Peres, eussent été supposés; ce qui l'a conduit à faire aussi main basse sur presque tous les Poètes, les Historiens, les Orateurs, &c. de l'Antiquité Payenne & Chrétienne.

tienne. C'est donc l'amour de l'Orthodoxie, bien plus que celui du Paradoxe qui l'a fait tomber dans cette vision, à tous égards, si burlesque & si peu soutenable. Le faux zèle commença l'Ouvrage, & la marotte l'acheva. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à rassembler les diverses parties de ce fameux Système, sur ce que l'Auteur a daigné nous en apprendre en plusieurs endroits, assez éloignés les uns des autres, dans ce volume de ses *Oeuvres diverses*.

D'abord il faut observer que, selon lui, l'*Athée* n'est proprement que le *Deïste*. C'est un avis qu'il donne à la page 43. *Neque hic, dit-il, Atheum appellamus, ut Vulgus imperitum solet, qui quoniam verum Deum negat ullum esse, omni se flagitiorum genere propterea commaculat: sed eos hoc nomine tantum comprehendimus, qui verum Numen nullum agnoscunt, & iidem nihilominus componere se vitam moresque profitentur ad normam virtutis legisque naturalis, quam pro Deo habent.* C'est-à-dire: „ Nous n'appellons point Athée, „ comme le fait le vulgaire ignorant, celui qui „ parce qu'il nie qu'il y ait aucun vrai Dieu, „ s'abandonne à toutes sortes de vices. Mais „ nous comprenons seulement sous ce nom, „ ceux qui ne reconnoissent aucune vraie Divinité & qui néanmoins font profession de régler leur vie & leurs mœurs sur la règle de la vertu, & de la Loi naturelle, qu'ils prennent „ pour Dieu (a) ”. Ces Athées parlent bien quelquefois comme les Catholiques, & sur tout lors-

(a) Ath. Det. Przfat.

lorsque la crainte du Feu ou de la Prison les retient. Cependant ils nient l'existence du vrai Dieu que les Chrétiens adorent, dans le temps même qu'ils prétendent la démontrer. (a) Car dans leurs idées, & dans leur langage, „ Dieu „ n'est que l'ÊTRE ; „ l'Être de tout ce „ qui a l'Être, l'Être de tout ce dont on peut dire, cela est, cela est réel, cela est vrai. En „ Physique, en Morale, en Mathématique, en „ toute matière, en tout sentiment intérieur de „ joie, de plaisir, de tristesse, ou de quelque „ autre passion, même en tout regard, & en „ tout autre mouvement du Corps.... On ne „ peut pas dire que cela n'est pas; cela est, & „ nécessairement cela est, & cela est infini. Voilà donc l'Être & l'Être infini, & l'Être dont l'existence n'est pas distinguée de son Essence, même par la pensée, car l'existence est toute son essence. En suivant ces Principes, les vérités de foi s'en vont en fumée, à laquelle dit le P. Hardouin. Car (b) „ posé que l'Être & le Vrai, c'est-à-dire ce qu'on affirme, „ quand on dit, cela est, ou cela est vrai, est „ Dieu, la première Règle de juger sans crainte d'erreur sur rien, c'est de ne rien croire, que l'on ne voie qu'il est, ou qu'il est vrai: c'est tout un.... A quoi mène, ajoute-t-il, cette Méthode & ce Raisonnement?... A ne rien croire tant en Philosophie, qu'en matière de Religion, que ce que la lumière naturelle, peut faire voir par des idées distinctes & claires.

res". De là s'ensuit la rejection totale, non seulement des Categories d'*Aristote*, & de l'ancienne Philosophie, mais encore de la Transsubstantiation, du Culte des Saints, de l'autorité temporelle & spirituelle des Papes, & pour tout dire en un mot, de toute la Foi Catholique.

L'Artheïsme étant ainsi défini, le P. *Hardouin* suppose qu'il s'est formé, depuis long temps, une Société de cette espece de gens, qui ont travaillé de concert pour détruire la vraie Religion, & pour établir l'impiété dans le monde. Ces Fripons, (a) *Nebulones*, commencerent l'exécution de leur dessein, (b) avant le milieu du XIII. Siecle, & se multipliant (c) dans le XIV. ont continué jusqu'à nos jours leur faction impie. Ce furent originairement (d) des Moines, qui entendoient assez mal la Langue *Latine*, mais qui (e) aimerent beaucoup à mettre des mots Hebreux dans leurs Ecrits. Entierement (f) possédés de l'esprit de mensonge, & n'ayant d'autre but que de renverser notre Sainte Religion, il fut nécessaire que comme ils n'avoient eux-mêmes d'autre Dieu que la Nature, & que la lumiere naturelle de la Verité ou de la Raison, ils persuadassent à ceux qui lisoient leurs Ecrits, que telle avoit été la foi de tous les lieux, & de tous les temps, & sur tout celle du Monde Latin, dans lequel ils vécurent. Pour cet effet ils forgerent un nombre infini d'Ouvrages, dans lesquels ils répandirent avec adresse, leur sentiment impie, & sup-

poserent

(a) Pag. 348. (b) Pag. 282. 334 &c. (c) Pag. 506.

(d) Pag. 348. (e) Pag. 336. (f) Pag. 549.

posèrent ces Ouvrages à diverses personnes illustres des temps qui les avoient précédés. Ils auroient pu borner leur supposition à des Ecrivains Ecclesiastiques, & c'étoit effectivement tout ce qu'il falloit pour réussir dans leur entreprise. Mais ils sentirent que cela seroit suspect, desorte que pour cacher mieux leur jeu, ils firent, à l'égard de l'Antiquité profane, ce qu'ils avoient fait pour la sacrée. L'endroit où le P. *Hardouin* dit cela en *Latin* est si long que je me contenterai de le donner en *François*. Après avoir produit quelques preuves de la prétendue supposition de l'*Eneide*, qu'il dit avoir été faite vers l'an 1232 (a); voici ce qu'il ajoute. „ O de combien d'ap-
 „ puis n'a-t-on pas soutenu l'Eneide, afin de la
 „ faire accroire légitimement de Virgile? 1. On
 „ y'a employé des témoignages sans nombre,
 „ d'Ovide, de Juvenal, de Stace, de Silius Ita-
 „ licus, de Martial, de Properce, de Quinti-
 „ lien, d'Asconius Pedianus, de Tacite dans le
 „ Dialogue sur les Orateurs, & d'autres, sans
 „ parler des Ecrivains que l'on appelle Ecclesiastiques, qui sont certainement en grande quantité, mais non moins supposés, & de l'invention du siecle suivant. 2. On a fait aussi valoir la comparaison que Macrobe a faite entre Virgile & Homere. 3. On a aussi supposé des Critiques de l'Eneide, dont les uns l'ont blâmée, & dont les autres l'ont défendue, ainsi qu'en parle le faux Donat dans la Vie de ce Poëte. 4. On a enfin supposé un Scholiaste;
 „ sous

„ sous le nom de Servius, qui pour faire croire
„ que l'Énéide est un Ouvrage aussi ancien, que
„ les autres productions de Virgile, a écrit des
„ Scholies, sur les Bucoliques, & sur les Géor-
„ giques, de même que sur cette Énéide. Il
„ falloit bien qu'il parût sous le grand nom de
„ Virgile, un Poème qui passe pour être, en
„ son genre, le plus excellent de tous ceux que
„ plusieurs Poètes, qui ne sont pas tout à fait à
„ mepriser, ont produit. Car si ces Pièces a-
„ voient paru sous le vrai nom des Auteurs, on
„ ne les estimeroit pas tant, & elles ne servi-
„ roient pas même aux desseins de toute la Trou-
„ pe d'impies. Ajoûtez à cela que si les impies
„ n'eussent tiré des Bibliothèques que des Livres
„ Ecclesiastiques, on auroit d'abord soupçonné,
„ que ces Livres étoient peut-être supposés. Il
„ leur a donc fallu supposer de même des Livres
„ profanes, parce que l'on ne soupçonneroit pas
„ qu'ils eussent été faits à mauvais dessein, &
„ que par conséquent on ne revoqueroit point
„ en doute leur antiquité. De plus, ces Poë-
„ mes, & ces Ecrits Historiques, debitez com-
„ me anciens, se vendoient beaucoup plus che-
„ rement, parce que personne n'auroit crû que
„ ce que l'on y dit des affaires Greques & Lati-
„ nes fût vrai, si l'on eût sù que ces Histoires
„ n'avoient été composées que dans le treizieme
„ Siecle de l'Ere Chrétienne. Or l'Énéide pa-
„ roit avoir été écrite après l'année 1230, com-
„ me on le conclut du I. Livre, vers 296. du
„ IV, vers 229. & du X, vers 166 ”.

A discuter ce raisonnement, on ne sait que

penser du jugement de celui qui le fait. Jamais
 Don Quichotte ne reva d'une autre maniere. Cet
 illustre Chevalier de la triste figure ne voyoit par
 tout que des Géans felons, & que des Infantes
 enlevées. Le P. Harduin de même ne voyoit
 presque par tout que d'infames Athées, & que
 la Société de Fripons. Il n'ignoroit pas que bien
 des gens s'en moquoient, mais à couvert de son
 zèle il méprisoit les railleurs, & suivoit son train
 sans se mettre en peine de leurs railleries. C'est
 lui-même qui nous l'apprend vers la fin de ses
Reflexions importantes (a). „ Je laisse dire, dit-
 „ il, ceux qui raillent de ce que je vois, disent-
 „ ils, l'Atheisme par tout. Si cela est, du moins
 „ c'est pour le combattre; avec l'aide du Sei-
 „ gneur Dieu. Et cela ne vaut-il pas mieux que
 „ de ne pas voir l'Atheisme où il est, & de l'en-
 „ seigner sans le connoître? „ Aussi me paroît-
 „ il qu'on ne peut plus, sans quelque injustice, at-
 „ tribuer son Système qu'à ce zèle excessif qui a-
 „ voit pris trop d'empire sur son imagination. Ce
 qu'il en dit en mille endroits de ce volume, en
 fournit une conviction si entiere qu'il est com-
 me impossible d'y résister. Je n'en produirai que
 deux passages, & je n'en donnerai même que la
 traduction, pour éviter la longueur. Voici de
 quelle maniere il s'exprime au commencement
 de la Preface qu'il a mise à la tête de sa I. Piece,
 intitulée, *Athei detecti, ou, les Athées décou-*
verts. „ Nous produisons au grand jour, dans
 „ ces Recueils, non sans l'assistance divine, l'im-
 „ piété qui bannit Dieu du monde, telle qu'on

„ la trouve dans un grand nombre des Ecrivains.
 „ de ce temps, qui, en France, ont traité des
 „ choses qui concernent la Religion. Car y a-
 „ t-il quelque sujet qui soit plus digne d'exercer
 „ un homme Chrétien, & un Théologien Ca-
 „ tholique? Ou y a-t-il quelque erreur que les
 „ personnes qui lisent, si elles sont véritablement
 „ Chrétiennes, detestent davantage, & souhai-
 „ tent plus qu'on la refute? Cependant il y a
 „ tant d'Auteurs non moins illustres par leur es-
 „ prit, & par leur reputation, que par leur quan-
 „ tité, qui depuis cent ans, avancent très-ou-
 „ vertement cette impiété dans leurs Ecrits,
 „ qu'il y a de quoi s'étonner de ce que per-
 „ sonne ne les a encore deferés au Public,
 „ & qu'il n'y a même que trop d'occasion
 „ d'apprehender, que comme nous voyons
 „ le mal se répandre de jour en jour, & aller de
 „ plus en plus en croissant, enfin il ne renverse
 „ & ne détruise toute la Religion, à moins que
 „ Dieu n'y mette la main. Le trait suivant est
 „ de la même force. Je le tire de l'Introduction au
 „ dernier Morceau de ce volume, qui est intitu-
 „ lé, *Antiqua Numismata Regum Francorum*, ou
 „ *Anciennes Medailles des Rois de France* (e). „ A-
 „ près avoir expliqué toutes les Medailles des
 „ siècles précédens, dit le P. Hardouin, il reste,
 „ dans ce genre d'érudition, la partie qui est la
 „ plus utile pour défendre notre Sainte Religion, &
 „ qui renferme les Medailles anciennes des Rois
 „ François. Ce n'est pas sans raison que nous
 „ disons que cette partie de l'Erudition est sou-

„ vrayi-

„ verainement utile à la defense de la Foi Ca-
 „ tholique. Car de ces Eclaircissemens, se tire
 „ ce fruit, qui n'est pas petit, qu'il paroît que
 „ les premiers, & anciens Historiens de France
 „ ont été des Fourbes, qui en fabriquant cette
 „ Histoire, ont eû en vûë, de s'en servir, pour
 „ detruire, s'ils le pouvoient, par son moyen
 „ notre très-sainte Religion. Car pour execu-
 „ ter ce dessein, il fut necessaire, que comme ils
 „ n'avoient eux-mêmes d'autre Dieu que la Na-
 „ ture, & que la lumiere naturelle de la Verité,
 „ ou de la Raison, ils persuadassent, à ceux qui
 „ liroient leurs Ecrits, que telle avoit été la foi
 „ de tous les lieux, & de tous les temps, & sur
 „ tout celle du Monde Latin, dans lequel ils vè-
 „ curent. Dans cette pensée, ils s'aviserent de
 „ faire une Histoire, principalement des Rois
 „ de France, sur les Medailles, qui passerent
 „ par leurs mains : Car d'où nous viendroient
 „ ces Medailles, s'ils ne les avoient pas eues ?
 „ Mais comme ces Monumens ne peuvent être
 „ expliqués sans quelque travail, & sans une
 „ grande attention, & que ces gens-là se hâ-
 „ toient d'executer la principale partie de leur
 „ dessein, qui regardoit la Religion, ils firent
 „ de ces Medailles, ce qu'il leur plut, & en ti-
 „ rerent l'Histoire la plus fabuleuse du monde,
 „ si vous en exceptez les noms des Rois. Il est
 „ donc de l'intérêt de notre très-sainte Reli-
 „ gion, non seulement de démontrer, que quant
 „ à la Doctrine, ces Ecrivains furent Athées,
 „ mais encore que quant à l'Histoire, qu'ils for-
 „ gerent pour établir leur impiété, ils furent de
 „ très-

» très grands Menteurs, & c'est, avec l'aide de
 » Dieu, ce que nous nous proposons de faire
 » voir à cette heure ».

Ces sentimens devots & zelez du P. *Hardouin* se soutiennent dans tout ce volume ; de sorte, qu'à mon avis, on doit être entierement convaincu que c'est la veritable Clé d'un Sytème, dans lequel quelques Savans ont cherché les plus profondes finesses. Ce Jesuite y a été conduit par sa soumission aveugle à la Doctrine présente des Evêques de *Rome*. Il y a pourtant ceci de fort singulier, que cet Auteur ne laisse pas quelquefois de donner atteinte à l'infailibilité des Papes, lorsque leurs décisions dérangent un peu ses idées, & même d'ôter du Calendrier certains Saints, qui bien que venerés dans son Eglise, lui paroissent d'une existence incommode. On croiroit que je lui en impose sur deux faits de cette nature, si je ne le faisois pas parler lui-même. Il faut donc l'entendre au sujet de l'Ordre des Carmes dont il pretend que la naissance n'est point anterieure à l'an 1300, & dont il nie par consequent que l'Origine se tire du Mont Carmel, & d'Elie. Voici en *François* une partie de ce qu'il dit là-dessus en *Latin*.

» (a) Que ferons-nous donc de Simon Stoch,
 » que l'on suppose être mort à Bordeaux, l'an
 » 1254? Je dis que ce nom a été inventé, &
 » qu'on l'a forgé de l'Hebreu. Il n'importe que
 » les Carmes fêtent le 16. de Mai à l'honneur
 » de *Simon*, avec la permission de la Ste. Con-

» gre-

„ gregation des Rites qui a approuvé leurs Offi-
 „ ces qui y sont propres. Il n'y a point de dōu-
 „ te que la Ste. Congregation a été trompée par
 „ les Carmes qui l'ont assurée que depuis quel-
 „ ques siècles ils yeneroient, par tradition, ce
 „ Saint-là. Car qui est le Pontife qui l'ait mis au
 „ nombre des Bien-heureux? D'ailleurs si on leur
 „ a permis de lire l'Office commun, on leur a
 „ ordonné avec grand soin, & bien expresse-
 „ ment, de ne rien réciter qui lui fût propre.

„ Que les personnes, entre les mains desquel-
 „ les cet Ecrit pourra tomber, après ma mort,
 „ prennent pourtant garde de le rendre public.
 „ Pour moi, j'ai pris une bonne & ferme reso-
 „ lution, de le garder pour moi seul, pendant
 „ ma vie, ou de ne le communiquer qu'à un
 „ très-petit nombre de bons Amis. Je sai, grâ-
 „ ces à Dieu, & c'est aussi ce que j'enseigne aux
 „ autres, qu'il faut opérer très-exactement au St.
 „ Siege Apostolique, & au Vicaire de Jesus-
 „ Christ, Innocent XII. qui le 20. Novembre
 „ 1698, a donné l'ordre suivant. *Sur la ques-
 „ tion susdite de l'institution primitive & de la
 „ succession de l'Ordre susdit, dérivée des Prophetes
 „ Elie & Elisée, nous imposons, par la vertu des
 „ présentes, un silence éternel, & qui doit être ob-
 „ servé par les défenseurs des deux sentimens, de
 „ même que par tous autres quels qu'ils soient, tant
 „ en Ecrits, Dissertations, & Livres à publier dans
 „ la suite, qu'en Disputes publiques & Theses,
 „ sans peine d'excommunication ipso facto encourue.*
 „ Mais peut-être que mon Ecrit, quand bien
 „ même il viendrait à être imprimé, ne paroîtra

„ pas

„ pas contrevenir à cette Ordonnance du Pon-
„ tife. Des gens qui n'ont été connus dans l'Oc-
„ cident sous le nom de Carmes qu'à l'occasion
„ de la Chapelle de Notre Dame du Charme,
„ peuvent sembler titer leur Origine d'Elie &
„ d'Elisée. Que les Savans qui craignent Dieu
„ en jugent ”

Si je me sentoie d'humeur à faire des Refle-
xions, l'occasion seroit belle, & j'y trouverois
de quoi divertir mes Lecteurs. Mais ceux d'en-
tre eux qui savent saisir le fin de ce qu'ils lisent,
s'en divertiront sans doute assez sans mon assis-
tance. Je ne ferai donc qu'une seule Remar-
que sur le long passage que je viens de traduire.
J'y observe que le P. *Hardouin* a composé ce vo-
lume, ou du moins la plupart des Pieces qu'il
contient, dans un temps de contrainte, & par con-
séquent depuis sa Retractation publiée en 1709.
Cela paroît clairement à l'avis qu'il donne aux
gens entre les mains desquels son Ecrit pour-
roit tomber, & à l'espece de précaution, qu'il
leur insinue d'observer dans la maniere de com-
muniquer cet Ecrit au Public. Il n'avoit pas eû
la même prudence lors qu'il publia ses *Medailles
des Herodes*, & sa *Chronologie du Vieux Testament*.
Il faut bien que les persecutions qu'on lui fit,
dans le sein de la Société, au sujet de ses *Oeuvres
Choisies*, lui eussent donné plus de crainte & de
circonspection lors qu'il travailloit à ses *Oeuvres
diverses*. D'ailleurs on découvre aisement, à
certains indices, que la composition de quelques-
unes de ces dernières est postérieure à l'Edition des
autres. Dans un endroit (a) il place *Louis XV*.

(a) Pag. 616.

au rang des Rois de *France*, & dans un autre, dont j'ai oublié la Page, il date de l'an 1718. Les Editeurs de ce volume auroient bien pu nous en apprendre quelques particularitez, s'ils avoient ou voulu, ou osé. Mais ils ont sagement profité de l'avis que l'Auteur leur donnoit, & rien n'est ni plus singulier ni plus remarquable que leur silence. Ce silence ne fera, peut-être, que rendre plus vive la curiosité des gens qui courent après les Anecdotes de l'Histoire Litteraire, tant par rapport aux Auteurs, que par rapport aux Ouvrages.

Tout ce que j'en ai ouï dire est que le Manuscrit du P. *Hardouin* a été offert, dans ces Provinces, à quelques Libraires, qui n'ont pas eû le courage de s'en charger, pour des raisons qui me sont peu connues. Ceux qui en ont entrepris l'impression ont eu aussi les leurs pour le faire, & ce seroit veritablement dommage que ces Pieces n'eussent pas été publiées. C'est une grande satisfaction pour les Gens de Lettres, qui s'interessent à l'honneur de l'Antiquité, tant profane que sacrée, de voir sur quels fondemens un Savant du premier Ordre avoit tâché de la rendre suspecte. On est à cette heure tout à fait à portée d'approfondir cette matiere, en examinant le fort & le foible des raisons pour & contre. Si le P. *Hardouin* n'avoit pas développé les preuves de son Systême, le prejuge de son grand savoir, & de ses immenses Lectures, auroit pû faire croire que ces preuves étoient des démonstrations dans les formes, & l'impression que cela pouvoit faire sur des Esprits foibles, ou sur des

des cœurs gâtez, ne pouvoit auffi qu'être à craindre. Il étoit donc nécessaire pour l'utilité publique, & des Lettres, & de la Religion, que tout cela parût au grand jour.

Ajoutez à ceci que l'examen des Monumens de l'Antiquité ne peut jamais être ni trop discuté, ni trop attentif. Tout le monde convient que sur un grand nombre de ces Monumens il faut aller bride en main. Il y a certainement quantité de Livres, de Titres, de Chartes, de Canons, &c. qui ont été supposés, & le P. *Hardouin* n'a pas toujours tort. Tant s'en faut, que souvent il a très-grande raison. Je veux qu'il outre les choses, qu'il porte trop loin ses doutes ou ses conjectures, qu'enfin il y ait dans son fait, de la Marote & de la vision, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant ce qu'il avance d'outré ne doit point prejudicier à ce qu'il dit de raisonnable, & comme il avoit beaucoup d'esprit & d'érudition, ses Paradoxes même ont, à les lire, ou leur agrément ou leur utilité. On y trouve tantôt des Ouvertures qui mènent au vrai; tantôt des découvertes qui sont nouvelles; & toujours quelque chose qui instruit ou qui amuse. Quand il n'y auroit que le plaisir de voir un Monde nouveau, tant en Histoire qu'en Chronologie, c'en est assez, si je ne me trompe, pour piquer la curiosité des gens qui s'appliquent à ce genre d'Étude. Ils doivent être charmés d'un Auteur qui les tire de la route ordinaire, & qui leur fournit le moyen de s'exercer sur des sujets que l'on n'avoit point traités avant eux.

Enfin il y a, du moins, dans ce volume une
chose

chose qui ne peut que lui donner un grand prix au jugement des Connoisseurs. C'est une quantité prodigieuse de Medailles, dont les Legendes ont toutes été gravées avec toute l'exactitude possible. Ces Medailles contiennent la suite des Empereurs depuis *Julien* jusqu'à l'an 716. de l'Ere Chrétienne ; & celle des Rois de *France* jusqu'à *Philippe de Valois* inclusivement. Sur le tout les Libraires ont fait ce qui dépend de leur Art pour contenter les Lecteurs.

La I. Pièce de ce volume a pour titre *Athei detecti, ou les Athées découverts*. L'Auteur y prétend démontrer qu'actuellement, il y a, parmi les Chrétiens, une Société d'impies, qui y subsiste depuis long-temps, & qui travaille de toutes ses forces à renverser l'Eglise Orthodoxe & la vraie Religion. Il ne veut pas parler des *Lutheriens* ni des *Calvinistes* ; car qui peut douter que les Ennemis des Papes ne soient dans le parti de l'Athéisme ? Ce seroit leur faire trop d'honneur, que de former ce doute ; & d'ailleurs des impiés si découverts ne sont pas fort à craindre. Le grand danger vient de ceux qui sont extérieurement Catholiques, ou dont la Doctrine ne semble pas directement opposée à la Catholicité. Ce sont donc les *Jansenistes*, & les Philosophes modernes. Comme ils sont en grand nombre le P. *Hardouin* a fait choix des plus considérables qui sont *Corneille Jansenius*, *Ambroise Victor*, ou plutôt, *André Martin*, *Louis Thomassin*, *François Malebranche*, *Paschase Quesnel*, *Antoine Arnauld*, *Pierre Nicole*, *Blaise Pascal*, *René Descartes*, *Antoine le Grand*, & *Silvain*

dans Regis. La demonstration de leur Atheisme se tire de leurs Ecrits, dont l'Auteur a fait des Extraits qui contiennent, selon lui, des Propositions toutes plus impies les unes que les autres. Quelquefois ces Extraits sont très-secs & très-simples; dans la supposition qu'il faudroit être aveugle pour ne pas voir l'impiété des paroles transcrites; mais le plus souvent il raisonne ces Extraits, pour decouvrir le venin plus caché. Dans le premier cas il se contente de coudre quelques mots à la tête ou à la queue de l'Article pour donner une idée générale de l'Auteur, ou pour exprimer celle qu'il se fait de l'Ouvrage. C'est ainsi, par exemple, qu'il en agit à l'égard du célèbre Evêque d'Ypres. Après avoir rapporté diverses Propositions qui sont dans les Ecrits de ce Prélat, voici de quelle maniere il conclut son Extrait (a). „ Qu'il suffise de ce que nous
 „ venons de tirer des Ecrits de Jansenius, &
 „ nous osons dire que quiconque n'y voit pas
 „ l'Atheisme est un aveugle ou un stupide. Mais
 „ celui qui l'y voit, doit comprendre par cela
 „ même avec quelle retenue, & quelle pruden-
 „ ce Innocent XI. a dit, dans sa Constitution
 „ contre les cinq Propositions de Jansenius, que
 „ par cette seule déclaration & definition pronon-
 „ cée sur les cinq Propositions susdites, il n'entend
 „ doit pas en aucune maniere approuver les autres O-
 „ pinions qui sont contenues dans le susdit Livre
 „ de Cornélius Jansenius. On reconnoitra de
 „ même qu'un Janseniste n'est pas seulement,
 „ mais qu'il est un Atheiste, & un Impie, comme
 (a) pag. 8.

„ comme quelqu'un l'a dit fort agréablement ;
 „ un Calviniste qui va à la Messe, ou qui la dit,
 „ mais encore un vrai Athée. Car il ne s'entend
 „ pas seulement avec Calvin au sujet de la Gra-
 „ ce irresistible ; mais leur accord est parfait dans
 „ presque toutes les autres erreurs , n'y ayant
 „ entr'eux de difference que pour les mots. Ce
 „ qu'il y a de certain, c'est que le Janseniste est
 „ le plus hardi des deux à prêcher l'Atheisme ”.

Dans plusieurs autres Extraits, le P. *Hardouin* se défie un peu davantage de la pénétration du Lecteur , & lui developpe le mauvais sens des Propositions qu'il a recueillies. Mais alors il tire, de son Système favori, un avantage que les autres Controversistes n'ont point, lors qu'il s'agit d'une Proposition produite au nom & sous l'autorité de quelqu'un des Peres. Il ne s'amuse point à chicaner le terrain , sur la citation, pour savoir si elle est fidele, ou bien appliquée. Tous ces pretendus Peres, n'étant, selon lui, que des Fripons qui ont abusé des noms les plus venerables pour sapper la Religion par les fondemens, il lui suffit de faire voir en peu de mots, que les paroles qu'on allegue sont susceptibles d'impiété, à les entendre comme il fait , pour mettre au même rang & le Pere cité, & le Théologien qui le cite. Comme St. *Augustin* est celui des anciens Docteurs, dont les Disciples de *Jansenius* font le plus de parade, il est aussi celui de tous les Peres auquel le P. *Hardouin* a le plus souvent occasion de montrer son mépris, & même sa colere. Il fait ainsi d'une Pierre deux coups, dont l'un porte contre le *Janseniste*, & l'autre

l'autre contre l'Evêque d'*Hippone*. Un Exemple expliquera ce que je viens de dire. Pour le prendre sans affectation, je le tirerai du 2. Article, qui est celui d'*Ambroise Victor*. Ce fut sous ce nom que le P. *André Martin*, de l'Oratoire, publia sa *Philosophie Chrétienne*. Le 2. volume de cette *Philosophie* a pour titre, *Sanctus Augustinus &c.* C'est-à-dire, *St. Augustin de l'existence & de la verité de Dieu*. Chaque Chapitre de ce volume contient une Proposition generale tirée des Ecrits de *St. Augustin*, & souvent exprimée dans les mêmes termes. Tout l'Extrait du P. *Hardouin* consiste donc à rapporter le Sommaire ou l'Argument des Chapitres, en y ajoutant ses Reflexions, & voici le premier.

„ (a) Chap. I. *Que notre Jesus-Christ nous a*
 „ *exhortés, non seulement à croire, mais encore à*
 „ *entendre ce que nous croyons.* Par là ces Predi-
 „ cateurs de la *Philosophie Chrétienne* se pro-
 „ posent de persuader que nous ne sommes point
 „ obligés de croire d'autres choses que celles
 „ que l'Esprit, & la Raison des hommes peu-
 „ vent entendre; comme il le faut bien certai-
 „ nement de toute necessité, s'il est vrai, com-
 „ me ils le disent, que le Dieu, qui enseigne
 „ aux hommes les choses qu'il veut que ces
 „ hommes croient, n'est lui-même que la seule
 „ lumiere de la verité innée dans les Esprits
 „ doués de raison. Cette Proposition du Phi-
 „ losophe est prouvée par *St. Augustin*, Liv. 2.
 „ du *Libre Arbitre*, Chap. 2 ”.

Telle

(a) Pag. 6.

Tom. XI. Part. II.

Gg

Telle est la méthode, & tel est aussi le goût de tous ces Extraits. On ne dispensera d'en suivre le détail, car il seroit trop long, & même trop ennuyeux. On juge, pourtant bien, sur le peu que je viens d'en rapporter, que le Censeur relève, avec de grands cris, la moindre expression *Janseniste*, qui lui paroît susceptible de la plus petite équivoque. Mais à moins de le voir, on ne croiroit pas qu'il se fût avisé de chercher l'Athéisme, jusque dans les Expressions *Jansenistes*, qui, dans la bouche des vrais Catholiques, lui paroissent très-Chrétiennes & très-innocentes. C'est pourtant ce qu'il a fait en mille & mille rencontres. Qu'on en juge par ce seul trait qui se trouve dans l'Article du P. *Quesnel*, parmi quantité d'autres semblables. Dans ses *Reflexions sur le N. Testament* ce Pere a eu soin de faire observer aux Lecteurs les preuves que l'Ecriture nous donne de la Divinité de Jésus-Christ. Une de ces preuves est tirée du titre de *Seigneur* qui lui est donné dans les Ecrits sacrés. Le Docteur *Janseniste* la fait valoir, de la même manière que tous les Théologiens les plus Orthodoxes; mais il est malheureusement *Janseniste*, & c'est tout ce qu'il faut au P. *Hardouin* pour trouver dans sa *Reflexion* le plus odieux Athéisme. Écoutons ce qu'il dit, mais faisons-le parler en *François*.

La 6. Preuve que le P. Quesnel donne de la Divinité de Jésus-Christ c'est que (a) „ dans les „ Sres. Lettres du N. Testament il est appelé „ Sei-

(a) Pag. 131.

Seigneur, nom qui est donné à Dieu dans le
 vieux. Sur la I. aux Corint. I. 3. pag. 461. *Jesus-
 Christ étant appelé Seigneur, comme Dieu l'est
 dans tout l'ancien Testament, c'est une marque de
 sa Divinité, & de l'adoration que nous lui devons.*
 Cet Argument seroit fort sans doute, s'il re-
 connoissoit la Divinité que les Catholiques re-
 connoissent. Il en est autrement s'il ne prend
 pour Divinité, que la seule Verité intelligible,
 tant en Physique qu'en Morale, que l'on ap-
 pelle Raison universelle, & la Sagesse, & la
 Justice intelligible. Sa preuve peche encore par
 un autre endroit; c'est en ce qu'il n'attribue à
 Jesus-Christ qu'une seule Seigneurie, ce que
 doivent faire nécessairement ceux qui n'ont
 point d'autre Divinité que la Verité intelligible,
 qui domine sur les Esprits. Au lieu que les Ca-
 tholiques attribuent à Jesus-Christ une Seigneu-
 rie, entant qu'il est le Verbe de Dieu, & une
 autre Seigneurie qui a été de plus accordée à
 l'Humanité même, tant sur toutes les choses
 créées, que sur les esprits des hommes, afin
 qu'en vertu de son droit à cause de l'union hy-
 postatique, il pût obtenir de Dieu, ou les Mi-
 racles, ou les Mouvements qui sont convena-
 bles pour faire passer les Esprits des mœurs
 corrompues à l'entendement de la vie. La Fac-
 tion impie n'accorde à Jesus-Christ aucune de
 ces deux Seigneuries, ni celle qui a été donnée
 à son Humanité, ni celle qui est véritable-
 ment divine.

Je ne sai si le P. *Hardouin* s'entendoit bien lui-
 même, & si la plupart des Lecteurs ne prendront
 point ceci pour le Galimathias le plus parfait qui
 se soit jamais écrit. Mais je sai bien qu'à suivre sa

methode, il n'y a pas, dans tout le monde, un seul Ouvrage, sans en excepter le sien, qui ne puisse être rendu suspect d'impiété. Ceci me rappelle l'indigne jeu du P. *Theophile Raynaud* qui pour montrer l'abus que l'on peut faire de l'Ecriture, convertit le Symbole des Apôtres en une Confession Athée par les sens criminels dans lesquels il supposa qu'on pouvoit en entendre tous les Articles. On diroit que l'Auteur des *Athées découverts* a travaillé sur ce modele. A ses yeux il n'y a point de pensée si solide, ni de reflexions si judicieuses, & si belles, qui ne change de nature dans les Ecrits *Jansenistes*, & qui n'y prenne une forme hideuse. Il n'y a pas jusqu'à l'attention que ces Messieurs ont eue de prêcher aux hommes l'amour du devoir, & la necessité de bien vivre, qui ne prouve, à l'avis du Censeur, l'infame dessein qu'ils ont eu de détruire la Religion par elle-même. Dans l'Article 3. qui est celui du P. *Thomasin*, de l'Oratoire, (a) on lit les passages suivans que le P. *Hardouin* a tirés de son Livre intitulé : la *Methode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poètes*. „ C'est ce qui nous fait justement
 „ esperer que tout le monde sera un jour Chrétien, &
 „ que cela sera, quand les Chrétiens, avec le secours
 „ du Ciel, auront fait que les HOMMES SOIENT
 „ VERITABLEMENT HOMMES, c'est-à-dire,
 „ qu'ils leur auront fait voir ce qu'ils portent sous
 „ dans le fond de leur ame. Et Chap. 34. Pag. 790,
 „ Il est sans doute que LA PLUS PURE MORALE,
 „ soit des Philosophes, soit des Poètes payens,
 „ ne peut être à l'épreuve de la censure des Peres de
 „ l'Eglise, ou des Théologiens Chrétiens. *Jesus-Christ*

„ 96

(a) Pag. 412

est le seul qui ait apporté sur la terre LA VÉRITÉ ENTIERRE, & la Doctrine parfaite des bonnes mœurs, aussi bien que la grace nécessaire pour l'accomplir. . . Mais les Peres de l'Eglise n'ont pas laissé d'admirer quelquefois les ébauches que les Payens avoient faites de la bonne Morale, n'étant encore éclairés que de cette LUMIÈRE UNIVERSELLE qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde". Qu'y a-t-il en tout cela qui paroisse tendre à l'iniquité, ou plutôt qu'y a-t-il là qui ne soit très-édifiant & très-évangélique ? Cependant le P. Hardouin n'y a vu que des horreurs monstrueuses. J'ai marqué en Caractères Italiques les mots qui l'ont revolté ; Mais comme tous mes Lecteurs ne seroient point au fait sans le secours de son Commentaire, il faut le leur traduire. „ C'est, dit-il, une Maxime Socinienne, que l'on ne doit pas se mettre en peine de savoir quelle est la Nature de Dieu, mais qu'il faut principalement s'attacher à bien regler ses mœurs. Les Jansenistes ne parlent aussi d'autre chose dans leurs Conversations, dans leurs Sermons, & dans leurs Ecrits, que de retablir la Discipline negligée, & c'est par là qu'ils se font valoir auprès du vulgaire ignorant. Il y a même, parmi les Catholiques, des Predicateurs de la Parole Divine, qui entraînez par la mode, ou voulant plaire à la multitude, abandonnent l'explication des Mysteres de Christ & des Sacremens, pour faire rouler toutes leurs predications sur les mœurs. Il est vrai que la Religion Chrétienne nous ordonne de veiller sur notre conduite. Qui le nie, ou qui l'ignore ? Mais il faut joindre à ces choses la connoissance de Dieu, telle qu'il lui a plu de

„ nous la donner lui-même &c.... Sans cela „
 „ les mœurs les plus réglées, ne font que le „
 „ Philosophe, & non le Chrétien.”

On voit bien qu'un Raisonneur de cette force ne doit jamais manquer de matière, car si la seule intention, qu'il attribue aux Auteurs, lui paroît suffisante pour envenimer les Propositions, qui, en elles-mêmes, sont les moins reprehensibles, que ne sera-ce point dans les endroits, où des termes peu mesurés semblent donner quelque prise, & sur tout dans ceux où les Ecrivains se sont éloignés d'*Aristote*, & des Scholastiques, & paroissent affoiblir, à quelques égards, la créance ou l'autorité des Papes? Il est facile de deviner là-dessus qui sont les modernes, parmi les Jansenistes, & parmi les Philosophes, qui ont le plus fourni aux Recueils du P. *Hardouin*. Il donne au P. *Malebranche*, 60. Pages, au P. *Quésnel* 56. à Mr. *Nicolas*, 38. & à Mr. *Des Cartes* 43. bien entendu que dans ces Articles il fait entrer, en passant, diverses personnes, qui ne s'y seroient peut-être point attendues, comme qui diroit, par exemple, le Chartreux Don *Bonaventure d'Argonne*, plus connu sous le nom de *Vigneul Marville*. A l'occasion de quelques reflexions sur l'Oraison & sur la contemplation intérieure, qui se trouvent, à ce que dit le Censeur, à la Page 391. sans indiquer le volume, mais que je n'ai pu trouver dans aucun des trois de mon Edition qui est de *Rotterdam* 1700, à l'occasion, dis-je, de ces reflexions très-courtes, & très-devotes, (a) ce pauvre Chartreux a été mis au nombre des Athées, & c'est à quoi, sans doute

(a) Pag. 36.

il n'auroit pas crû se devoir préparer.

Quant aux autres, que je viens de nommer, il y a beaucoup d'apparence, qu'ils se sont peu flattés que des *Jesuites*, ou que de bons *Aristoteliciens* leur fussent favorables, & s'il suffit de penser ou de parler, autrement que ces derniers, sur quantité de points de Théologie & de Philosophie, si cela, dis-je, suffit pour être sérieusement accusé d'Atheïsme, *Malesbranche*, *Quesnel*, *Nicole*, & *Des Cartes* ont dû penser que cette accusation leur seroit intentée, de même qu'à *Jansenius*, *Martin*, *Arnauld*, *Le Grand*, *Regis*, & tant d'autres, qui ont écrit dans leurs idées, ou qui les ont défendues. Il n'y a pourtant eu personne qui ait encore porté les choses si loin, que le P. *Hardouin* le fait à présent, si ce n'est à l'égard de *Des Cartes*, qui pendant sa vie a été taxé de Deïsme, & même d'Atheïsme, ainsi que notre Auteur ne manque pas (a) de le faire observer, en spécifiant les raisons qu'il a d'imputer un crime si odieux à cet illustre Philosophe moderne. Parmi ces raisons, il n'en a pas oublié deux, auxquelles son zèle & ses préjuges paroissent avoir donné un grand poids.

La première est le Principe Cartesien qui fait tourner la Terre, & qui suppose le Soleil immobile. (b) „ Ces deux choses, dit-il, sont contraires aux Stes. Lettres, & aux sentimens de tous les anciens Philosophes, dont les noms n'ont pas été controuvés. Cette Philosophie, ajoûte-t-il, fut donnée de Dieu par infusion à Adam, qui la transmet à ses Descendans”. Ainsi, selon le P. *Hardouin*, le Cartesianisme peche

ca

(a) Pag. 207. (b) Pag. 224.

en ceci contre les idées innées, & comme cette opinion est étroitement liée avec tout le Syftême de *Des Cartes*, que peut être autre chose, tout ce Syftême, qu'un renversement entier de la Religion naturelle? Le Censeur tâche de prouver que ce Philosophe sentit lui-même la conséquence que l'on pouvoit justement en tirer. Mais je ne fai si des Juges plus équitables n'en concluroient point le contraire. Les Lecteurs prononceront, à leur gré, sur les paroles même de *Des Cartes*, que le P. *Hardouin* rapporte en preuve de son accusation. Ces paroles font tirées de sa Lettre 75. au P. *Mersenne*, To. II (a). „ M'étant fait enquerir ces „ jours à Leyde & à Amsterdam, si le Syftême du „ Monde de Galilée n'y étoit point, à cause qu'il „ me sembloit avoir appris qu'il avoit été imprimé en Italie l'année passée; on m'a mandé „ qu'il étoit vrai qu'il avoit été imprimé, mais „ que tous les Exemplaires en avoient été brûlés „ à Rome en même-temps, & lui condamné à quelque amende. Ce qui m'a si fort étonné que je „ me suis quasi résolu de brûler sous mes Papiers, „ ou du moins de ne les laisser voir à personne. „ Car je ne me suis pû imaginer, que lui qui étoit Italien, & même bien voulu du Pape, ainsi que j'entens, ait pû être criminalisé pour autre chose, sinon qu'il aura, sans doute, voulu „ établir le mouvement de la Terre, lequel je fai „ bien avoir été autrefois censuré par quelques „ Cardinaux. Mais je pensois avoir ouï dire, que „ depuis on ne laissoit pas de l'enseigner publiquement même dans Rome. Et je confesse que „ s'il est faux, tous les fondemens de ma Philosophie „ le

„ le sont aussi: car il se demontre par eux évidem-
 „ ment, & il est tellement lié avec toutes les par-
 „ ties de mon Traité, que je ne l'en sçaurois dé-
 „ tacher, sans rendre le reste tout defectueux.
 „ Mais comme je ne voudrois pour rien du
 „ monde, qu'il sortît de moi un Discours, où
 „ il se trouvât le moindre mot qui fût desapprou-
 „ vé de l'Eglise, aussi aimé-je mieux le suppri-
 „ mer, que de le faire paroître estropié. Voi-
 „ là ce que *Des Cartes* écrivoit au P. *Mersenne*, &
 „ comme on y voit, en caractere Italique, les pa-
 „ roles sur lesquelles la conclusion du Censeur est
 „ fondée, on y voit aussi d'un coup d'œil, si cet-
 „ te Conclusion n'est point outrée.

Une autre chose qui paroît avoir terriblement
 irrité le P. *Hardouin* contre le *Cartesienisme*, est
 la définition que cette Philosophie donne de la
 Matière, dans laquelle l'étendue est non seule-
 ment essentielle, mais l'essence même. A quoi
 cela tend-il, qu'à nier la Transsubstantiation, ou
 comment concilier ce Principe Philosophique avec
 ce Dogme de l'Eglise Romaine? Les questions
 sont, à la vérité, pressantes, & si j'étois en mê-
 me temps *Cartesien* & *Catholique Romain*, je ne
 comprends pas ce que j'y pourrois répondre. Car
 s'il est vrai, comme *Des Cartes* le dit, *Princi-*
Part. 2. Nu. 8. que l'on ne peut si peu ôter de la
 quantité ou de l'étendue, que l'on n'en ôte tout au-
 tant de la Substance, & qu'aussi, la moindre cho-
 se que l'on ôte de la Substance, c'est tout autant d'ô-
 té de la quantité ou de l'étendue, si cela, dis-je,
 est vrai, sera-t-il désormais possible que le Corps
 de Jesus-Christ, sur l'Autel, ne perde rien de sa
 substance, en y perdant si considérablement de
 son étendue? La difficulté est insurmontable, &

les Cartesiens, poussez sur cet Article, se sont toujours tirés très-mal d'affaire. Tantôt le P. Malebranche dit qu'il suffit de croire le Dogme de la Transsubstantiation, sans en vouloir expliquer la maniere. Tantôt le Défenseur de ce Pere avance que le Pain n'est pas aneanti, mais qu'il est changé au Corps de Jesus-Christ, & que conversion ou changemens n'emporte pas destruction, de sorte qu'on ne nie pas qu'il n'y ait une veritable étendue après la consecration, mais que cette étendue est celle du Corps de Jesus-Christ & non pas du pain qui n'y est plus. Tout cela n'est que pure défaite, puis que l'Objection réelle n'est point du tout levée, & l'on ne sauroit exprimer l'embarras où se trouva Mr. Nicole quand il se vit dans ce défilé, au Tome II. de ses *Instructions Theologiques & Morales sur les Sacrements*, Pag. 6. où l'on voit les Demandes & les Reponses suivantes. „ D. Les Accidens restent-ils après la „ Consecration ? R. Il est visible qu'ils restent, „ puisque nous voyons toujours l'apparence du „ Pain, que nous en goutons la saveur, & que „ nous en sentons les effets. D. Qu'est-ce que „ ces Accidens ou ces Apparences ? R. Il est de „ foi qu'il n'y a plus de Pain ni de Vin. Il est „ visible que nous continuons d'appercevoir les „ apparences du Pain, & du Vin. La foi ne va „ pas plus avant, & laisse la discussion du reste „ aux Philosophes ; & la Pieté souhaite même „ qu'on s'arrête là, & qu'on ne s'embarrasse pas „ dans des questions obscures, où nous n'aurions „ pour guide qu'une Raison foible & tenebreuse. Ne vaudroit-il pas mieux avouer, ingenuement, que l'on croit, de foi, des choses que l'on sait très-certainement être contraires à la Nature ; & qu'est-ce en effet que Mr. Nicole a voulu dire, s'il a voulu

a voulu dire autre chose ? Les Reflexions que (a) le P. Hardouin fait, là-dessus contre lui, sont terrassantes, & prouvent invinciblement qu'un bon *Cartésien* ne feroit être un bon Transubstantiateur, à moins que sur cet Article il n'abjure sa Philosophie. Cependant si les *Jansenistes* ont fait en ceci quelque faute qui ait rendu leur Orthodoxye *Romaine* à bon droit suspecte, c'est d'avoir voulu trop expliquer leur pensée. Le plus court, & le meilleur pour eux, auroit été de dire, qu'ils savoient bien le moyen de concilier le Dogme de leur Eglise, avec les Principes de leur Philosophie, mais qu'ils ne se croyoient pas obligés de reveler à tout le monde cet incomprehensible secret. Aussi ces Mrs. ont-ils quelquefois donné ce tour à la chose, & c'est ce que fit en particulier le P. M^alebranche, lorsqu'il se sentit trop serré par le Jésuite Louis le Valois, qui sous le faux nom de Louis de la Ville, l'accusa d'hérésie (b). „ Dans cette „ defense, dit à cette occasion le P. Hardouin, Ma- „ lebranche ne se lave point d'une accusation si „ grave, & ne dit rien, non plus, touchant l'Eucharistie, qui soit Catholique. Seulement pour „ se disculper d'Herésie.... il se prévaut de l'autorité de St. Augustin, qui pose comme incontestable... que l'essence de la Matière consiste dans l'étendue, Ep. 3. Chap. 2. Ep. 28. Chap. 2. Ep. „ 57. Chap. 6. Contre l'Ep. de Manich. Chap. „ 16. Liv. X. de la Trin. Et cet homme-là croit „ la Transubstantiation ! ou quiconque soutient „ opiniâtement comme lui que la Puissance même de Dieu ne sauroit faire qu'il y ait matière „ sans étendue, ou étendue sans matière ? ... „ Econ-

(a) Pag. 195. (b) Pag. 235.

„ Ecoutons ce qu'il dit à la Pag. 42. Je puis doi-
 „ voir assurer avec toute la confiance que donne la
 „ vue de la Verité, que j'ai démontré que l'étendue
 „ n'est point une maniere d'être, mais un Etre, une
 „ chose, une Substance, en un mot, Matière ou Corps.
 „ Je soutiens de plus que Mr. de la Ville n'a point
 „ fait voir que ce sentiment de l'essence de la matière
 „ fut contraire à la Transsubstantiation, qu'il ne s'est
 „ objecté que des réponses faciles à résoudre, afin de
 „ triompher plus facilement de ses Adversaires; qu'il
 „ n'a point combattu les miennes, qu'apparemment il
 „ ne les a pas sues, & que de l'humeur où je voi qu'il
 „ est, je ne me croi nullement obligé de lui dire ”.

Fort bien ! Il n'est nullement obligé de le dire ?
 c'est le moyen unique, sur un sujet si delicat, de
 ne se pas enlâcer dans ses propres paroles. Une fier-
 té mystérieuse ne sied pas mal en pareille rencon-
 tre. Reste à savoir si l'on se retrancheroit dans
 ces airs de mystere, en cas que l'on pût paroître
 en rase campagne, & que l'on ne se défiât pas
 un peu de sa cause. Il est sûr au moins que ces
 airs-là n'en imposent jamais aux gens éclairés. En
 imposeront-ils à des Adversaires ? Le P. Hardouin
 auroit certainement été un des derniers hommes
 du monde à en être la dupe, en faveur du Jan-
 senisme & des Jansenistes; il n'auroit fallu que le
 tendre attachement de son cœur à la Société pour
 le prémunir contre tous les artifices. Par princi-
 pe & par Système (a), cette Société est opposée
 à la nouvelle Philosophie. Ce n'est pas que Des
 Cartes ne lui fît d'abord la Cour dans l'esperance
 d'en gagner la faveur. Voici ce qu'il en écrivoit
 à un Jesuite, au Tome III. Lettre 22. „ M'é-
 „ tant

(a) Pag. 236.

tant mêlé d'écrire une Philosophie je sai que
 „ votre Compagnie seule peut plus que tout le
 „ reste du monde pour la faire valoir ou mepri-
 „ ser. C'est pourquoi je ne crains pas que des
 „ personnes de jugement, & qui ne m'en croient
 „ pas entierement depourvû, doutent que je ne
 „ fasse toujours mon possible pour la meriter”.
 S'étant ensuite apperçû que son possible ne lui réus-
 siffoit pas, il s'en mit en colere, & en vint aux me-
 naces, dans la Lettre 114. du même Tome, ad-
 dressée au P. *Mersenne*. „ Pour les Jesuites, dit-
 „ il, je ne vois point bien clair en leur fait.. Mais
 „ je vous prie de ne leur point donner parole que
 „ je ne prendrai point un de leurs Cours de Philoso-
 „ phie pour en montrer les erreurs, Car au contraire
 „ je veux bien qu'ils sachent que je le ferai, si je le ju-
 „ ge utile à faire connoître la Verité, & ils ne le doi-
 „ vent aucunement trouver mauvais, s'ils prese-
 „ rent à la Verité la vanité de vouloir être esti-
 „ mez plus sçavans qu'ils ne sont”. Dès la nais-
 sance du *Cartesienisme*, les Jesuites se declarerent
 ainsi contre les innovateurs en fait de Philosophie,
 & la guerre s'échauffant, à cause du *Jansenisme*,
 qui embrassa la nouveauté, le feu a été toujours
 en croissant, jusqu'à ce qu'enfin le P. *Tambou-
 rin*, General de l'Ordre, a fait défenses expresses à
 tous les Membres de la Compagnie, d'enseigner,
 ou de défendre, de vive voix, ou par écrit, tren-
 te Propositions qui sont presque toutes tirées de
Des Cartes, de *Malebranche*, ou de leurs semblables.
 Le P. *Hardouin* inépuisable en redites, quand il
 s'agit, à son avis, de la gloire de Dieu, rapporte
 ici de nouveau ces Propositions *Cartesiennes* ou
Jansenistes, avec un Commentaire de sa façon
 pour en développer l'Atheisme.

Les

Les *Reflexions importantes*, qu'il a donné ordre que l'on plaçât à la suite de son *Traité des Athées découverts*, ne renferment en petit, mais en François, que ce qu'il avoit dit dans l'autre en *Latin* avec beaucoup plus d'étendue. Il seroit donc inutile d'entrer dans aucun détail là-dessus, non plus qu'au sujet de la Piece suivante, qui est fort courte, & qui a pour Titre, *Platon expliqué, ou Censure d'un Ecrit de Mr. l'Abbé Fraguier, inséré par Mr. l'Abbé d'Olivet dans sa Traduction des Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*. On voit aisément à ce Titre, qu'il s'agit uniquement ici de savoir, si Mr. l'Abbé Fraguier a bien pris le sens de *Platon*, en ce que ce Philosophe Grec a dit en parlant de Dieu dans son *Timée*, & si *Platon* lui-même a parlé comme il faut sur cet Article. Le P. *Hardouin* auroit-il voulu marquer indirectement que ces deux illustres Abbés doivent être mis au rang des Athées? Je n'en fais rien. Je vois seulement qu'il fait des complimens à l'un & à l'autre à la fin de la Piece. Mais ceci ne merite point de nous arrêter, & nous passerions aux Morceaux qui restent dans ce volume, si notre Article n'étoit déjà que trop long.

ARTICLE VIII.

STEPHANI DE BRAIS Epistolæ S. PAULI Apostoli ad ROMANOS Analysis Paraphrastica notis eruditissimis illustrata &c.

C'est-à-dire :

Paraphrase de l'Épître de S. PAUL aux ROMAINS
avec

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 479

avec des notes très-savantes, par ETIENNE DE BRAIS. A Leyde chez Hasebroeck 1734. in 4. pag. 562.

C'E n'est pas sans raison, que l'on a dit, que l'Épître aux Romains étoit la Clef pour l'intelligence de l'Écriture Sainte & de la Religion Chrétienne; mais il faut aussi avouer, que cette Clef a été si mal adroitement maniée & même forcée par les differens Interprètes, qu'au lieu de donner entrée dans la maison en ouvrant la porte, elle a plutôt servi à la fermer & à boucher le chemin. Ce seroit donc un grand bonheur pour nous, si quelque habile homme venoit nous apprendre le vrai sens & le vrai usage de cette Epître. Mr. *van den Honert* très-célèbre Professeur en Théologie à Leyde nous recommande pour cet effet les Paraphrases d'*Etienne de Brais* autrefois Professeur en Théologie à Saumur; il rend temoignage à cet Auteur, qu'il est *très-orthodoxe*, & il l'admire en ce qu'il a adhéré au sentiment de la *grace particulière & efficace* déclaré au fameux Synode de Dordrecht, nonobstant que la plupart des Théologiens Reformés en France penchoient vers le Pelagianisme, c'est-à-dire vers l'*Universalisme*.

Notre Auteur avoit d'abord entrepris cet ouvrage pour donner des leçons à son Frere, qui commençoit à étudier en Théologie, il le communiqua ensuite à ses Amis, enfin il le publia dans l'état où il paroît. Il seroit fort inutile de représenter en detail l'explication ordinaire de l'Épître aux Romains, qu'on peut lire presque dans tous les Systèmes de Théologie: mais il ne faut pas s'imaginer, qu'on ne trouvera rien ici, qui n'ait du rapport aux controverses Théologiques. Quand

on

on écrit des Paraphrases, on est engagé à expliquer tout, & à suivre le fil du discours; ce qui donne souvent occasion de faire des Remarques Critiques, qui avoient échappé aux autres.

: C'est ainsi, que nôtre Auteur rend le sens du *ŷ. 2. Chap. IV.* fort nettement en y suppleant quelques mots: *Si Abraham a été justifié par les œuvres, il a dequoi se glorifier devant Dieu: mais il n'a pas dequoi se glorifier devant Dieu.* La connexion du *ŷ. 11. Ch. XII.* n'est pas moins juste: „ il „ faut faire son devoir avec zèle & avec ardeur, se „ souvenant qu'on ne sert pas les hommes mais le „ Seigneur lui-même. C'est aussi avec raison, qu'il croit, que ce n'est pas un Hebraïsme, quand les termes de *tribulation* & d'*angoisse* se trouvent joints *Ch. II. ŷ. 9.* (puisque la même maniere de parler se trouve dans *Lucien & Artemidore.*)

On y trouvera pourtant des pensées, qui paroîtront plus ingénieuses que solides; par exemple sur le *ŷ. 20. Ch. XII.* „ Comme les assiégés „ vainquent & repoussent les ennemis en jettant „ du feu sur eux: de même vous vaincrez vos „ ennemis en les gagnant par les bienfaits. Et sur le premier verset du même Chapitre, où il explique *ἐν λογικῇ λατρίᾳ*, „ le culte que nous ren- „ dons à Dieu par les actions de grâces, & qui est „ commandé dans l'Evangile, parceque *λόγος* signi- „ fie & les paroles des hommes & la parole de Dieu. Peut-être seroit-il plus simple d'entendre par *λογικὴ* la même chose que *πνευματικὴς*, ou *νοητὴς*, & de traduire *mystique*, au lieu de *raisonnable*. Voyez *I. St. Pierre II. 2.*

Quoique nôtre Auteur ne voie pas de différence entre *προνηρία* & *κακία* *vl. 29. Ch. I.* néanmoins il n'est pas de l'avis de ceux qui vouloient retran-

cher

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 481

cher le premier de ces deux mots. En quoi il a grande raison: outre que *Cicéron* nous apprend la difference de ces deux mots en disant que le premier signifie *malice* & le second *vice*, *Tusc. Disp. 4: 15.*

Il seroit à souhaiter, que nôtre Auteur n'eût pas précipité son jugement sur le Ch. VII. vf. 8. quand il dit: *ceux qui ont lu le manuscrit ont corrigé le Texte sans nécessité.* Car la Leçon, qu'il rejette, est sûrement la véritable, puisqu'elle se trouve dans tous les MSS, & dans toutes les Editions, excepté celles de *Th. de Beze*, qui a changé le Texte *sans aucune nécessité*, & qui pour cette raison a été abandonné ici même par la version Flamande, quoiqu'elle le suive par tout ailleurs scrupuleusement.

Il y a à la fin quelques Dissertations sur le *Sabbat second-premier*, sur le *Baptême pour les morts*, sur la *nécessité du Baptême* & de la *Grace*, & sur la *punition du peche.*

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE PARIS.

L'Inaction qui se trouve dans la Litterature empêche & les Savans & les Libraires de rien donner d'utile & d'essentiel. Cependant Mr. *Gayot de Pitaval* n'a pas laissé de publier deux volumes assez curieux sur les matieres de Droit; c'est un Recueil des *Causés célèbres & intéressantes jugées dans les différens Tribunaux du Royaume* in 12. 2 volumes 1733. Le choix que l'Auteur apporte
Tom. XI. Part. II. H h dans

dans ces causes est assez bon & assez varié par la singularité des sujets. C'est un abrégé de la Procédure & même des Factums quand on en a publié. Il prend des Causes de tous les Tribunaux du Royaume ; on fait que les Provinces n'en fournissent pas moins que la Capitale. L'affaire de la Dame de Brinvilliers célèbre empoisonneuse y est très-bien détaillée. Mais je ne sai si l'Auteur n'auroit pas mieux fait d'omettre la Cause d'Urbain Grandier Curé de Loudun que l'on fit impitoyablement brûler vif pour raison de sortilèges, crime dont les gens éclairés ne l'ont jamais crû coupable. On n'ignore pas que ce fut une intrigue du célèbre Cardinal de Richelieu qui vouloit, dit-on, se vanger de ce Curé qui étoit soupçonné d'avoir fait un Libelle contre ce redouté Cardinal. On fait d'ailleurs que les affaires qui se jugent par des Commissaires du Conseil, telle que fut celle de l'infortuné Grandier, ne sont pas ordinairement examinées avec toute la rigueur de la Justice. Souvent les Commissaires entrent dans les passions des Ministres beaucoup plus que les Ministres ne voudroient eux-mêmes.

Je suis bien aise d'ailleurs de rendre à Mr. Goyet *de Pitaval* une partie de la justice qui lui est due. Il est homme d'esprit & de mérite, qui écrit assez bien. C'est l'Avocat de Paris qui fait le plus de bons mots. Il l'a bien montré par la *Bibliothèque des gens de Cour*, les *Saillies d'Esprit* & l'*Art d'orner l'esprit en l'amusant*. Ce sont trois Recueils de réparties singulières & spirituelles, de bons mots, d'épigrammes & de traits Satyriques. S'il savoit aussi bien le Code, le Digeste & les Loix du Royaume, ce seroit le plus grand homme de Palais que l'on auroit connu.

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 483

Je suis bien aise de vous avertir qu'enfin l'on réimprime la Collection des Historiens originaux de l'Histoire de France données d'abord par *Fraber, Pishou, & Duchesne*. Mais cette Edition sera incomparablement plus ample que toutes celles qui ont paru ci-devant. C'est le Pere *Dom Martin Bouquet* savant Religieux Benedictin de l'Abbaye de St. Germain des Prez, dont il est Bibliothécaire, qui est chargé de cette entreprise : on compte en donner deux volumes chaque année. Il est à souhaiter que Dieu le conserve assez longtems pour publier tout son ouvrage qui est très-avancé.

L'*Histoire de l'Empire des Cherifs d'Afrique* que Mr. l'Abbé *Boulet* vient de publier en 3. petits volumes in 12. chez Pierre Prault est un morceau d'Histoire assez curieux. Il commence à l'an 1516. & vient jusqu'en 1733. Comme il y a mis l'Histoire de l'entreprise d'Oran de 1732. on y trouve des traits singuliers tirez de bons memoires. On y voit sur tout le caractère du Marquis de Santa Cruz également homme de guerre & homme de Lettres ; il a été dans cette entreprise la victime de sa bravoure & de son merite, c'est ce qui lui a fait tort. L'Auteur avoit été prevenu dans cet ouvrage par Don *Diego de Torrès* célèbre Espagnol qui publia en 1586. in folio à Seville sa *Relacion del origen y Successos de los Xarifes*. Elle a été traduite en François, par Mr. Charles de Valois Duc d'Angouleme, fils naturel de Charles IX. Roi de France. Cette Traduction fut d'abord imprimée in 4. à Paris en 1636. & depuis rimprimée en 1667. à la fin du 3. Volume de l'Afrique de Marmol de la version de Mr. Perrot d'Ablancourt. Mais di-

vrage? Je pense que l'Auteur auroit pû faire quelque chose de plus. 1. De donner un Etat Politique des Royaumes dont il fait l'Histoire. On ne veut pas seulement savoir des faits, des sieges, des meurtres, des batailles; on est encore bien aise de connoître la conduite des conquerans soit dans la vie civile, soit dans le gouvernement des peuples. 2. Il falloit rejoindre a la fin tout ce qui s'est publié depuis un'an sur la Ville d'Oran: ce sont des morceaux curieux & instructifs. 3. Il falloit marquer les sources d'où on a puisé tant de faits anciens & modernes. Un Auteur ne doit pas s'imaginer qu'en matière d'Histoire on soit obligé de l'en croire sur sa parole. C'est à quoi l'on remediera sans doute dans l'Edition d'Hollande.

M. Mengin de Richebourg nous donnera une Traduction de l'Histoire d'Espagne de Mariana qui sera accompagnée des Remarques du célèbre Abbé de Longuerue l'un des plus savans hommes de l'Europe, que la mort vient d'enlever à la Republique Litteraire. L'Histoire de Mariana ne sera pas moins de six volumes in 4. & Mr. de Richebourg a raison de preferer le Mariana Espagnol au Latin. Ce célèbre Jesuite, qui avoit lui-même traduit son Histoire de Latin en Espagnol, a mis dans la Traduction des traits hardis & singuliers qu'on ne trouve point dans son original.

On vient de donner à Chartres en huit petits volumes les *Contes de Bocace*, ceux de la *Reine Marguerite*, les *cent nouvelles nouvelles* de Louis XI. & du Duc de Bourgogne avec les *Contes de la Fontaine*: mais cela est imprimé en caracteres trop menus pour être facilement lu par les Dames, qui sont très avides de ces sortes de Lectures.

Octobre, Novembre & Decembre 1733. 485

D A M S T E R D A M.

J. Wetstein & G. Smith les Imprimeurs de ce Journal donneront au public dans très-peu de tems les Livres suivans.

Thesaurus Morellianus, sive Familiarum Romanarum Numismata omnia, diligentissime undique conquisita, ad ipsorum nummorum fidem accuratissime delineata & juxta ordinem F. Ursini & C. Patini disposita a Celeb. Antiquario And. Morellio: accedunt Nummi Miscellanei, Urbis Roma, Hispanici & Goltziani dubia fidei omnes, nunc primum edidit & Commentario perpetuo illustravit Sigeb. Havercampus, fol. 2 tom. On trouve dans le premier Tome outre la Dedicace à sa Majesté le Roi de Dannemarck, & une longue Preface de la façon de Monsieur le Professeur Haverkamp, 3539 Medailles avec leurs revers, qui occupent 92 feuilles entieres d'impression. Elles sont toutes dessinées de la propre main du fameux Morell d'après les Originaux & d'une ressemblance & d'une délicatesse infinie. Les gravures qui sont du burin de J. G. Mentzel ne sont pas moins d'honneur à la magnificence & à la justesse de l'Ouvrage. Le second Tome renferme le Commentaire ou les Explications de Mr. le Professeur Haverkamp, avec les Tables des Matieres. On voit d'abord que les Medailles & le Commentaire pourroient entrer dans le même Tome, c'est pourquoy on trouve au bas du Commentaire, Tome I. quoique suivant l'arrangement qu'on s'est trouvé obligé de prendre depuis, il soit veritablement le Tome II. Ces deux doivent être suivis par deux autres qui contiendront les Medailles des XII. premiers Empereurs Romains, les depouilles du Temple de Jerusalem enlevées par Tite Vespasien, & les Colonnes de Trajan & d'Antonin, le tout dessiné & gravé des mêmes mains, & aussi expliqué

par Mr. le Professeur Havercamp. Dans la partie suivante de cette Bibliothèque on rendra compte des deux premiers Tomes de cet important Ouvrage.

*Le completissimæ Rerum Naturalium Thesauri accurata descriptio, & Iconibus artificiosissimis expressio, per Universam Physicæ Historiam; Opus, cui in hoc rerum genere nullum par existit. Ex toto Terrarum orbe collegit, digessit, descripsit & depingendum curavit Alb. Seba, Tom. I. Fol. Majori, en Latin & François, il y en a aussi un très petit nombre imprimé en Latin & Hollandois. L'Ouvrage entier doit faire 4 volumes. A la tête de ce premier volume on voit une Préface du célèbre Professeur Boerhaave, bien instruit de ce que renferme le Cabinet de Monfr. Seba, & très-capable d'en juger sagement. Il le préfère à tout ce qu'on a publié jusqu'à présent sur l'Histoire Naturelle. Dans ce volume on trouve, outre les Descriptions, 111 Tailles douces dont 59 sont *in plano* ou sur des feuilles entières & 52 *in folio* sur des Planches de la largeur d'une demi feuille. Les Planches sont dessinées & gravées d'après nature, & avec un soin infini. Toute l'Edition est sur du Papier Imperial, & mérite d'avoir place dans les Cabinets des Princes, des Riches & des Curieux. L'Extrait de ce premier volume se trouvera aussi dans la partie suivante de cette Bibliothèque.*

Les mêmes Libraires débitent actuellement la Nouvelle & magnifique Edition des *Avantures de Telimaque*, in folio & in quarto, à laquelle on a voit travaillé depuis plusieurs années. Monsieur le Marquis de Fenelon, Ambassadeur de sa Majesté très Chrétienne à la Haye, Petit-Neveu de l'Auteur, & le depositaire du Manuscrit Original a eu la bonté d'en revoir toutes les feuilles & d'y faire

ses corrections avant qu'elles furent tirées au net ; desorte qu'on peut compter que c'est l'Edition la plus exacte de ce bel Ouvrage qui ait paru jusqu'à present. Il est embelli de 24 grandes tailles douces dessinées & gravées par de très habiles maitres d'Hollande & de Paris, outre un Portrait de l'Auteur de la dernière beauté, & un Frontispice du dessein du feu B. Picart le Romain, c'est une des dernières pieces & peut-être des plus achevées de sa composition. On trouve aussi des Vignettes & des Culs de Lampe à la tête & à la fin de chaque Livre.

L'Usage & les fins de la Prophetie dans les divers Âge du monde, en six Discours, auxquels ont à joint trois Dissertations &c. par THOMAS SHERLOCK, Evêque de BANGOR. Traduit de l'Anglois, par ABRAHAM LE MOINE, Ministre de l'Eglise Anglicane. Seconde Edition augmentée d'une IV. Dissertation de l'Auteur, sur l'Entrée Triomphante de Jesus-Christ dans Jerusalem, volume in 8. Ceux qui ont acheté la précédente Edition de ce Livre, peuvent avoir cette IV. Dissertation à part.

TABLE DES ARTICLES.

I. Z. PEARCE, Nouvelle Edition de LONGIN.	243
II. Z. JO. MARIANA Historia Hispaniz, cum Continuatione EM. MINIANAE.	289
III. J. ROUSSET, Les Interêts présents des Puissances de l'Europe.	312
IV. JO. FRID. CHRISTII De NIC. MACHIAVEL - LO Lib. III.	329
V. HEQUET, La Medecine Théologique.	375
VI. JO. LAUNOH Opera omnia.	395
VII. JO. HARDUINI Opera varia.	437
VIII. Paraphrase de l'Épître aux Romains par ETIENNE DE BRAIS.	478
IX. Nouvelles Littéraires.	481

CATALOGUE des Livres Nouveaux.

Libri Latini.

Joan. Launoii Opera omnia, ad selectum ordinem revocata, ineditis Opusculis aliquot, notis nonnullis auctoris vita, præfationibus &c. aucta & illustrata. Fol.

Jac. Augusti Thuanii Historiarum sui Temporis Volumina Septem, ex editione Sam. Buckley. Fol. Londini.

Jannæ Hebrææ Linguae Veteris Testamenti, accessit una cum Grammatica Lexicon Hebræo Chaldaicum accurante M. Chrst. Reineccio. Editio tertia. 8.

Acta Physico-Medica Academiæ Cæsareæ-Leopold.-Carolinz naturæ curiosorum, exhibentia Ephemerides sive Observationes, Historias; & experimenta a Celeb. Germaniæ Viris habita & communicata Vol. tertium 4.

C. Corn. Taciti Opera quæ extant Omnia ad fidem optimorum Codd. MSS. accuratissime castigata. 24.

Jo. Gottl. Heineccii Historia Juris Civilis Romani ac Germanici, quæ utriusque origo & usus in Germania ex ipsis fontibus ostenditur &c. 8.

Thesaurus Morellianus, sive Familiarum Romanarum Numismata omnia, diligentissime undique conquisita, ad ipsorum nummorum fidem accuratissime delineata & juxta ordinem F. Ursini & C. Patini disposita a Celeb. Antiquario And. Morellio: accedunt Nummi Miscellanei, Urbis Romæ, Hispanici & Goltziani dubiæ fidei omnes, nunc primum edidit & Commentario perpetuo illustravit Sigeb. Havercampus. Fol. 2 tom.

Liures François.

Les Aventures de Telemaque Fils d'Ulysse par feu Messire François de Salignac, de la Maîtrise, Fondateur, Précepteur de Messieurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du S. Empire. Nouv. Edition conforme au Manuscrit Original, & enrichie de figures en taille douce. in folio.

Le même Livre. in 4.

Les Mille & une heures; Contes Perusiens. 12. 2 Tom.

Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perles, des Macedoniens, des Grecs. Par Mr. Rollin. Tom. 6. 12.

L'Alcoran des Cordeliers, tant en Latin qu'en François, Nouv. Edition ornée de Figures dessinées par B. Picart. 12. 2 Tom.

Le Bombardier François, ou Nouvelle methode de jeter les Bombes avec précision par M. Belidor. 4. fig.

T A B L E

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A**CADEMICIENS. Sentimens de ces Philosophes. 37
- Ameriquains.* Voyez *Domingue*.
- Apocalypse.* Temps auquel elle a été écrite. 200
et suiv.
- Arnauld (Mr.)* Quel a été son but en écrivant son
Livre de la Frequente Communion. 414
- Asyles.* Pourquoi on a établi des *Asyles* ou lieux
de refuge pour certains Criminels. 27. Les Ec-
clesiastiques abusent de cette pratique. 28. Les
Conciles ont ouvert l'*Asyle* à toutes sortes de
Criminels. *ibid.* Les Papes ont aussi poussé cet-
te immunité des lieux fort loin. *ibid.*
- Athées.* Bayle fait leur apologie. 57. Voyez *Bay-*
le. Ce que l'on doit entendre par un *Athée.* 449.
- Auguste (Frederic)* Mesures qu'il prend pour obte-
nir la Couronne de *Pologne.* 209. Son élection.
210. Son Couronnement. *ibid.* Il fait une ir-
ruption dans la *Livonie.* 212. Quelles en furent
les suites. 213 et suiv. Il est vaincu par tout &
abandonné de la plus grande partie des Polo-
nois. 214. On le declare déchu de toutes ses
pretensions sur la Couronne. *ibid.* Bataille qu'il
gagne. 217. Il signe un Traité de Paix par le-
quel il renonce à la Couronne de *Pologne.* *ibid.*
Il veut remonter sur le Trône. 220.

B.

- B**ARANOWSKI. (*Boguslas*) Son caractère. 206, 207
- Barbeyrac (Jean)* Sa Traduction du *Droit de la Na-*
ture

T A B L E

- eurs & des Gens.* 5. Idée de cette nouvelle Edition. 6 & *suiv.* Additions & retranchemens qu'on y a fait. 9, 10, 11
- Boileau.** Sa Version de *Longin* n'est point conforme à l'Original. 256. Critique de quelques Vers de cet Auteur. 261. Ce Poète n'étoit pas versé dans la Critique. 286
- Bovadilla.** (*François de*) Il est fait Gouverneur Général des Indes. 116. Ce qu'il y fit à son arrivée. 116, 117. Il est déposé. *ibid.*
- Bradinger.** (Jean Jaques) Sa nouvelle Edition de la Bible des *Septante*. 223 & *suiv.*
- Boyle** (Mr.) L'esprit de Pyrrhonisme est son caractère. 56. Ses Auteurs favoris. *ibid.* Il avoit négligé l'étude des Mathématiques. 57. & s'étoit jetté dans les abstractions de la Métaphysique. *ibid.* Il infinue l'incertitude de l'existence d'un Dieu. *ibid.* Il fait l'apologie des Athées. *ibid.* Sophisme de ce Philosophe. 62. Objection qu'il fait contre la Providence. 63. Ses efforts pour détruire la certitude des Regles de la Morale. 68. Il combat d'une manière badine, burlesque & deshonnête les Loix de la Pudeur & du Mariage. *ibid.* Il met en opposition avec la Raison, la Morale de l'Evangile. 69 & *suiv.* Ses Objections contre la liberté de l'Homme. 75 & *suiv.* Argumens dont il se sert pour détruire la Justice & la Bonté de Dieu. 84 & *suiv.* Ses idées sur la Prédestination. 86. Il se contredit grossièrement sur le Dogme de la Tolerance. 89.

C.

Cadiere. Voyez Girard.

- Campbell** (John) Son Histoire de la Sainte Bible. 236.
- Caonabo.** Roi de *Maguana*. 112. Il préfère le Cui-ve à l'Or. 112. Envie qu'il a d'avoir une Cloche, parce qu'il s'imagine qu'elle parle. *ibid.* Il est

DES MATIÈRES.

est garotté par les Espagnols. 113. On l'envoie en Espagne, mais il perit avec tout l'équipage, *ibid.*

Charles XII. (*Roi de Suede*) Victoire qu'il remporte sur le Czar de Moscovie. 213. Il ne veut pas donner la Paix au Roi Auguste. *ibid.* Autre Victoire qu'il remporte sur les Saxons. 214. Il se determine à entrer en Saxe. 216. Il entre dans les Etats du Czar. 219. Son Armée est mise dans une entière déroute. *ibid.*

Charles Quint. Portrait de ce Prince. 301, 302

Charlevoix. (*Le P. Pierre François Xavier de*) Son Histoire de l'Isle Espagnole, ou de Saint Domingue.

91. Ce qui l'a porté à travailler à cet ouvrage.

92. Idée que l'on donne de son style. 94

Christus. (*Jean Frederic*) Ses trois Livres au sujet de Machiavel. 329 & suiv. Liste de divers Ouvrages de cet Auteur. 330 & suiv. Ses réflexions contre ceux qui préfèrent, ou égalent les Modernes aux Anciens. 333 & suiv.

Colomb. (*Christophe*) Auteur de la découverte du nouveau Monde. 103. Son origine est encore incertaine. *ibid.* Son arrivée en Amerique. 104.

Présens que lui firent quelques Caciques. 105.

Son retour en Europe. *ibid.* Honneurs qu'on

lui rendit. 106. Il est renvoyé au nouveau Monde. 110. Découvertes qu'il y fait. *ibid.* Il y bâtit une Ville. 111. & le Fort de St. Thomas. *ibid.*

Caciques qui se liguent contre lui. 112. Il marche contre une nombreuse Armée d'Indiens. 113.

Il les défait. *ibid.* Tribut qu'il leur impose. 114.

Plaintes portées en Espagne contre lui. *ibid.*

Quelques Espagnols se révoltent contre lui. 115.

Il accorde une Amnistie generale aux Rebelles.

116. Il est disgracié par la Reine d'Espagne, & déposé. *ibid.* On lui met les fers aux piez, & il

est

T A B L E

- est envoyé en Espagne. 116, 117. On le met en liberté. *ibid.* Sa mort. 120
- Colomb.** (*Don Barthélemi*) Son frere *Christophle* le fait *Adelantado*. 117. Ville qu'il bâtit sur la Côte du Sud. 115. On lui met les fers aux piez. 116. Il est envoyé en Espagne. 117. Il est mis en liberté. *ibid.*
- Colomb.** (*Don Diégué*) Fils de *Christophle Colomb*, épouse la Niece du Duc d'Albe. 121. Il est fait Gouverneur Général des Indes. *ibid.* Il y arrive. *ibid.* Il s'y fait des ennemis. 122. Son retour en Espagne. 124
- Colomb.** (*Don Fernand*) Auteur de la Vie de *Christophle* son Pere. 99
- Contrition.** Sentiment de plusieurs Theologiens sur la Contrition & l'Attrition. 410 & suiv.
- Crossaz.** (*Mr. de*) Son Examen du Pyrrhonisme Ancien & Moderne. 36. Jugement sur cet Ouvrage. 90
- Curés.** Qui leur a donné le droit de confesser & de communier. 417

D.

- Deluge.** L'usage des viandes a-t-il pu attirer le deluge? 391
- Descartes.** Son Systême de la création du Monde est appuyé sur une vaine imagination. 162
- Deusingsius.** (*Herman*) Histoire de sa Vie. 154, 155
- Domingue.** (*Ile de St.*) Nom qu'elle portoit lorsqu'elle fut decouverte. 95. Figure de ses anciens Habitans. *ibid.* Caractere de leur esprit. 95, 96. Leur indolence. *ibid.* Vices qu'on leur reproche. 97, 98. Diverses fonctions que remplissoient leurs Prêtres. 100. Idée qu'ils avoient de l'Immortalité de l'Ame, & de l'autre vie. *ibid.* Leur Gouvernement. 101. Le nombre de leurs Femmes n'étoit pas réglé. *ibid.* Leurs armes. 102, 103.

Domingue

DES MATIERES.

Dommage. Reflexions sur l'obligation où l'on est de le reparer. 17, 18, 19

Drake (François) Il pille & ruine la Capitale de l'Isle Espagnole. 128

Ducasse. (Le Sieur) Il est fait Gouverneur de *Saint Domingue*. 135. Il trouve la Colonie en fort mauvais état. *ibid.* Mesures qu'il prend pour s'opposer aux Espagnols. 135. Convention qu'il fait avec le Gouverneur de la Jamaïque. 135. Expedition qu'il entreprend. 136. Il est déclaré Chef d'Escadre. 137

Düringer. (Melchior) Histoire abrégée de sa Vie. 155

E.

Extreme-Onction. Diverses questions & particularitez sur ce Sacrement. 419

F.

Flibustiers. Leur maniere de vivre. 130, 131. Ils en veulent aux *Espagnols*. *ibid.* Les François sont obligez de les menager. 133. Leurs courses & leurs exploits dans la Mer du Sud & dans celle du Nord. 134. Ils brûlent la Ville de *Santiago*, & defont les *Espagnols*. 134

G.

Galesto. (Dominique) Il prétend que le Pape est le maître des Empires, & qu'il peut en priver les Rois. 422, 423

Girard. (Jean B.) Confesseur & restaurateur de l'Ordre des *Jesuitesses* en Provence. 187, 188

Joanaric. Roi de *Marien*. 110

H.

Haiti. (Ile de) On y trouve beaucoup d'Or. 104.

Hardonin. (Jean) Les diverses Oeuvres de ce Jesuite. 437 & suiv. Son opinion sur une Société d'Impies qu'il croyoit avoir decouvert dans le 13. siecle. 438. En quoi consiste ce nouveau

Système.

T A B L E

- Système.** 439 & *suiv.* On le contraint à se retracer. 446, 447. Auteurs fameux qu'il traite d'Athées. 462 & *suiv.*
Mardi. (Herman von der) On le condamne à une Amende, & pourquoi. 156. Il brûle ses Recueils. *ibid.*
Henri. Cacique Chrétien. 124. Il se revolte & leve des Troupes. 125. Il fait la paix. 127
Haquet. Sa *Medecine Theologique*, ou *Medecine créée.* 375. Idée de cet Ouvrage. 370
Homme. Devoirs qu'il est obligé de remplir. 14, 15. Diverses Relations sous lesquelles on peut le considerer. *ibid.*

I.

- Jesuites.** Leur Eloge. 183. Leurs Privileges. 184. Leur Calendrier. 185 & *suiv.*
Indiens. Départemens qu'en font les Espagnols. 188

- Johnston.** (George) Un de ses Sermons. 235
Iselin. (Jaques Christophle) Bevuë qu'il fait. 225, 226

L.

- Labeon.** Son sentiment sur le Larcin. 31
Launoi. (Mr. de) Recueil de ses Ouvrages. 396. Eloge de cet Auteur. 398, 399. Son sentiment touchant le concours de Dieu. 400
Legs. Si on peut leguer par Testament une chose qui appartient à autrui. 32, 33
Leullier. (Jaques) Son *Acte des Vesperies.* 423
Longin. (Denys) Son *Traité du Sublime.* 243 & *suiv.*

M.

- Machiavel.** (Nicolas) Histoire abrégée de sa Vie. 338 & *suiv.* Liste de ses Ouvrages. 342 & *suiv.* Auteurs qui ont écrit contre lui. 351. Auteurs qui l'ont defendu. 354. Chefs d'accusation intentez contre lui. 355. Raisons par lesquelles on tâche de le justifier. 357 & *suiv.*

DES MATIERES.

suiv. Ces raisons ne suffisent pas pour sauver son honneur. 362 & *suiv.*

Mariana. (Jean) Son *Histoire d'Espagne.* 289 & *suiv.*
Medicine. Si elle conduit par elle-même à l'incrédulité. 145, 146. Son objet. 370

Mendians. (Les Moines) Ils excitent des troubles en France. 417. L'Université de Paris les chasse de son corps. *ibid.*

Miniana. (Joseph Emmanuel) *Abregé de sa Vie.* 297. Il peint les Hérétiques des plus noires couleurs. 307. Exemples qu'on en donne. *ibid* & *suiv.*

Monde. (le) De qui on peut apprendre quel a été son commencement. 158. Dans quelle Saison il a été créé. 163

N.

Newton. (Le Chevalier) Ses *Observations sur les Propheties de Daniel & sur l'Apocalypse de St. Jean.* 193

O.

Odescalchi. (Dom Livio) Ses grandes Richesses. 208. Offres qu'il fait à la République de Pologne pour être élu Roi. *ibid.*

Ogerson. (Bertrand d') Il est fait Gouverneur de la Tortue & de la Côte de Saint Domingue. 129. Ses soins pour peupler sa Colonie. 131. Il passe en France. 132. Sa mort. *ibid.*

Quando. (Dom Nicolas) Il est fait Gouverneur des Indes. 117. Sa Politique imprudente & barbare. 119. Marque de sa cruauté. 120

P.

Pearca. (Zacharie) Son Edition de *Longin.* 243 & *suiv.* Son bon gout dans le choix de ses Remarques. 249

Philippe II. Portrait qu'on en donne. 303 & *suiv.*

Pologne. *Histoire des Rois & du Gouvernement de ce Royaume.* 204. Jugement sur cet Ouvrage. 220

Puffen-

dans la terre promise ; parce qu'alors il trouva les campagnes couvertes de toutes sortes de grains & de fruits, qui suivant cette intention suffisoient pour le faire subsister.

On doit encore considérer que les Animaux dont il est parlé dans les Livres saints, n'étoient destinez que pour les Sacrifices que Dieu ordonnoit ; & quoique les Hebreux fussent obligés d'avoir de gros troupeaux, ils en faisoient néanmoins très-peu d'usage pour leur nourriture. De plus, il n'étoit permis à ce peuple d'user de viande qu'avec tant de réserves, d'observances & de précautions, qu'il sembleroit plutôt que Dieu auroit voulu l'en détourner, que lui en insinuer l'usage.

Mr. Hequet qui se fait une loi d'alleguer tout ce qui peut donner du poids à ses raisons, sans considérer si ce qu'il dit est solide ou non, pousse encore plus loin ses reflexions. Il nous fait remarquer, par exemple, que les sortes de créations d'alimens qui se sont faites sous la Loi nouvelle par Jesus-Christ, pour nourrir des milliers d'hommes qui le suivoient dans les deserts furent aussi des productions d'alimens maigres. En effet, les différentes multiplications que fit le Sauveur pour nourrir ces peuples, furent principalement de pains ; de sorte que si quelque peu de poissons se trouvent entrer dans ces multiplications, ce ne fut que parce que quelques petits poissons s'étant rencontrés avec le petit nombre de pains qu'il bénit, ils servirent à augmenter le miracle & à le doubler, en faisant voir si peu de si petites choses s'accroître tout à la fois avec

Novembre & Décembre 1733. 31.

qui au point de pouvoir servir de
personne : mais rien de plus, & au-
ci ne se trouvent dans ces espèces de
la création.

Lecteur a jugé si ce miracle de je-
prouve que la nourriture peut être
est préférable à celle qui vient de
quelque Auteur se propose de le
le contraire, il pourrait citer par ex-
tous les endroits de l'écriture o-
nition des poissons, des chevaux &c.
ité d'Animaux qui servoient de nour-
rifs. Il pourrait faire remarquer que
occupation des Apôtres étoit à peine
conséquent leur nourriture comme
poissons qu'en fruits &c. separe
sons quoique frivoles, de malice
nible, de contredisances entre q-
fr. Hequet.

n'est pas encore tout. Les anciens
s & un grand nombre de Sociétés
qui ont succédé à celles-ci l'empê-
ournissoient point de viandes, & n'a-
core aujourd'hui beaucoup de l'empê-
assent d'un manger. Tous ces lec-
Auteur, ne nous font appeler
n générale de vie simple & austère, &c.
vressim innée & universellement repa-
esprits. Or cette notion, comme
ne peut venir d'ailleurs, que de
Créateur a appris à l'homme en se
l'usage des chairs des Animaux est
nécessaire à la vie, que les uns &c.

